This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

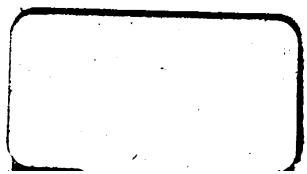
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



DGD

Massena

MÉMOIRES

DE MASSENA.

PARIS. — IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES
RUE DE VAUGIRARD, 36.

MÉMOIRES

DE MASSENA

RÉDIGÉS

D'APRÈS LES DOCUMENTS QU'IL A LAISSÉS

ET

SUR CEUX DU DÉPOT DE LA GUERRE
ET DU DÉPOT DES FORTIFICATIONS

PAR

LE GÉNÉRAL KOCH.

AVEC UN ATLAS.

TOME CINQUIÈME.

PARIS

PAULIN ET LECHEVALIER, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE RICHELIEU, 60

ET CHEZ ROUSSEAU, LIBRAIRE
RUE RICHELIEU, 96

1850

MÉMOIRES

DE MASSENA.

CAMPAGNE DE L'AN XIV OU DE 1805

DANS LE DUCHÉ DE VENISE, LE FRIOUL, LA CARINTHIE, LA CARNIOLE ET L'ISTRIE.

CHAPITRE Ier.

Long repos de Massena. — Coup d'œil sur les événements écoulés de 1800 à 1805. — Paix de Lunéville ; ses conséquences. — Droit de visite ; haines qu'il suscite à l'Angleterre. — Alliance des neutres. — Déclaration de Paul Ier et de la Prusse. — Position critique de la Grande-Bretagne. — Persistance et obstination de Pitt. — Expédition de Copenhague. — Assassinat de Paul Ier. — Crise ministérielle en Angleterre : démence de Georges III ; retraite de Pitt. — Influence croissante du gouvernement français en Europe. — Négociations avec l'Espagne. — Le cabinet de Londres fait les premières ouvertures de paix. — Préliminaires de Londres. — Échec de notre armée en Égypte ; bataille de Canope et reddition du Caire. — Démonstration hostile de l'Espagne envers le Portugal ; occupation de l'Alentejo. — Formation d'une flottille à Boulogne. — Attaques infructueuses de Nelson. — La paix devient indispensable pour l'Angleterre. — Traité d'Amiens. — Situation intérieure de la France. — Politique du Premier Consul : Instruction publique, Légion d'honneur, Concordat. — Expédition de Saint-Domingue. — Formation d'une République italienne ; Bonaparte en est nommé président. — Consulat à vie. — Mauvais vouloir de l'Angleterre. — Affaires de Suisse. — Intervention maladroite de l'Angleterre : expédition de Ney ; constitution suisse. — La guerre devient imminente entre la France et la Grande-Bretagne. —

Préparatifs des deux nations. — Alliance de la France avec l'Espagne et la Hollande. — Camp de Boulogne. — Réunion de nos flottes aux Antilles. — Organisation de l'armée française; son esprit. — Améliorations et réformes. — Bonaparte se fait nommer Empereur et Roi d'Italie. — Coalition de l'Angleterre, de la Russie, de la Suède et de l'Autriche. — Traité de coopération. — Plan de la coalition. — État de l'Autriche et de son armée. — Commencement des hostilités. — Déclaration de Napoléon au cabinet de Vienne. — L'armée autrichienne passe l'Inn. — Mouvement des troupes françaises. — Formation de 3 corps de réserve et de camps volants. — Réorganisation des gardes nationales. — Passage du Rhin et marche de la grande armée sur le Danube.

Le lecteur a pu voir par tout ce qui précède si la vie de Massena, depuis 1792, a été bien remplie. A cette série de travaux et de triomphes va maintenant succéder un long repos de cinq années, repos commandé par les événements et par le mauvais vouloir du Premier Consul. Pour être juste cependant, il faut convenir que les événements plus que lui causèrent cette inaction.

La guerre cessa tout à coup, et la France, après tant de luttes et de convulsions, put enfin jouir d'une paix qui lui était devenue si nécessaire. L'histoire de ces cinq années est intéressante et se lie trop à ce qui suivit, pour la passer sous silence. On nous permettra donc de l'esquisser à larges traits, en faisant ressortir principalement les causes des grands événements qui s'écoulèrent depuis.

Les hésitations de l'Autriche et les espérances qu'elle mettait dans les secours de l'Angleterre cessèrent bientôt après la bataille de Hohenlinden. Épuisée d'hommes et d'argent, abandonnée de la Russie qu'elle avait mécontentée après la bataille de Zurich par la rupture de l'archiduc Charles avec Suvorof, repoussée constamment par la Prusse qui se maintenait dans une sage neutralité, harcelée par l'ambition des États secondaires et

des princes de l'Empire auxquels Bonaparte présentait la sécularisation des biens ecclésiastiques comme un appât irrésistible, cette puissance devait considérer comme une bonne fortune la modération du Premier Consul qui lui offrait la paix, quand le chemin de Vienne était ouvert par l'Italie et par la vallée du Danube.

Cette paix fut signée à Lunéville le 9 février 1801. La France et l'Autriche y gagnaient un accroissement de territoire. Les deux clauses les plus remarquables du traité étaient : la cession, en faveur de la République, de tous les territoires situés sur la rive gauche du Rhin, annexion qui dépossédait à la fois l'Autriche, la Prusse et plusieurs princes de l'Empire; des indemnités allouées par le corps germanique *tout entier* devaient les dédommager de ces pertes. L'autre frappait le frère de l'Empereur en le contraignant de céder son État héréditaire, la Toscane (destinée à un prince de la maison de Parme), à la condition toutefois qu'il recevrait un équivalent en Allemagne.

Les intrigues et les efforts de l'Angleterre furent impuissants en face de la nécessité impérieuse où se trouvait l'Autriche. Elle ne put même faire admettre un de ses agents au congrès de Lunéville, et ne tarda pas à se trouver seule contre la France. Mais la partie n'était plus égale, car la prépondérance de cette dernière sur le continent commençait à devenir de jour en jour plus menaçante. D'ailleurs, la Grande-Bretagne était placée dans une situation périlleuse dont elle n'a pu s'affranchir de nos jours, et qui causera probablement sa perte. Les combinaisons les plus hardies de sa politique, le génie de ses hommes d'État, toute la science de son gouvernement sont subordonnés fatalement à de mes-

quines et étroites considérations : il faut, sous peine de mort, qu'elle vende ses marchandises et qu'elle écoule ses produits manufacturés. Elle doit donc à la fois avoir des flottes considérables et de nombreux débouchés. Aussi a-t-elle de tout temps revendiqué l'empire des mers qu'elle n'a pu acquérir qu'à force de sacrifices, de vexations, et en s'exposant constamment à mille éventualités dangereuses. A l'époque où nous sommes arrivés, elle s'était fait des ennemis de toutes les puissances maritimes neutres en voulant exercer sur leurs vaisseaux, dans sa rigueur, le prétendu droit de visite qu'elle s'est toujours arrogé.

Le commerce des Suédois et des Danois s'était beaucoup accru au milieu des désordres et des guerres qui avaient ruiné celui de la Hollande et de la France. Leur marine avait pris une certaine importance et déployait une grande activité. Ces deux nations, journellement humiliées par les prétentions des Anglais, en avaient conçu une vive irritation, et depuis longtemps déjà les États du Nord souffraient impatiemment cette omnipotence. En 1780, pendant la guerre d'Amérique, il avait été conclu entre la Russie, le Danemark et la Suède un traité connu sous le nom de *neutralité armée*, ayant pour objet d'établir cette maxime fondamentale qui a prévalu depuis dans tout le reste de l'Europe : que le pavillon couvre la marchandise. Bonaparte, sachant bien que l'Angleterre ne se soumettrait jamais volontairement à cette renonciation tacite de sa toute-puissance maritime, et voulant lui porter le dernier coup, renoua la ligue de 1780.

Cette nouvelle coalition semblait devoir inspirer des craintes sérieuses à la Grande-Bretagne. La France

d'une part venait de signer avec l'Amérique un traité qui était le développement le plus complet et le plus hostile à l'Angleterre de la maxime établie vingt ans plus tôt. Profitant habilement, d'un autre côté, des sentiments d'admiration que Paul Ier manifestait en toute occasion pour lui, Bonaparte poussa ce prince à rompre en visière à l'Angleterre. Un traité fut conclu secrètement entre la Russie, la Suède, le Danemark et la Prusse pour faire cesser le droit de visite, et le 7 novembre 1800, l'empereur de Russie adressa à tous les ministres étrangers résidant à sa cour une note par laquelle il leur annonçait que l'Angleterre, refusant d'exécuter la clause du traité de 1798 qui restituait l'île de Malte aux chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, dont il était grand maître, il mettait jusqu'à l'accomplissement de ladite convention l'embargo sur tous les navires de cette nation mouillés dans les ports russes. 300 vaisseaux furent saisis, et les propriétés anglaises séquestrées. En même temps, le roi de Prusse faisait bloquer et interdire aux vaisseaux anglais les embouchures de l'Elbe, de la Vistule, du Weser et de l'Ems, pendant que ses troupes occupaient les frontières de l'électorat de Hanovre et se préparaient à l'envahir.

La position de l'Angleterre devint critique; elle était prise par ses deux points vulnérables : non-seulement ses débouchés se fermaient, mais encore les blés tirés du Nord allaient lui manquer et l'exposer à la disette. Le cabinet de Saint-James était justement alors dans une passe difficile. Travaillé par des dissentiments qui commençaient à éclater dans son sein même, il avait à lutter dans les deux chambres contre un parti puissant qui reproduisait fidèlement les sympathies, les passions

et les craintes de la nation. Le pays se demandait depuis longtemps déjà à quoi aboutissait la guerre acharnée qu'on faisait à la France? Elle n'avait eu jusqu'alors pour résultat que de ruiner le pays au profit de quelques commerçants de la cité, et de faire triompher le système de Pitt. Elle ne continuait maintenant que pour satisfaire l'ambition, la haine et les intérêts d'une petite fraction de la nation, motif à la fois immoral, injuste, inhumain et antinational.

Ces plaintes étaient répétées et éloquemment commentées par l'opposition qui avait à sa tête des orateurs remarquables, tels que Fox, Shéridan, Grey, Holland. Quand la session du parlement s'ouvrit, le ministère eut à soutenir des attaques si vives et si multipliées, qu'il vit bien qu'il ne pourrait rester longtemps aux affaires, s'il ne changeait pas de système. Fox combattit avec la dernière vigueur la doctrine du droit de visite, grande hardiesse, car il risquait sa popularité en touchant à un des priviléges dont le peuple anglais est le plus jaloux, la souveraineté maritime. Il entraîna avec lui une imposante minorité et fit pressentir une chute prochaine à son rival.

Néanmoins le cabinet ne se découragea pas, et Pitt, apportant dans cette affaire sa ténacité habituelle, résolut de frapper un coup qui, par son audace et son impétuosité, déconcertât la coalition. Pendant que la diplomatie épuisait tous les moyens de conciliation près de la Prusse, l'amirauté déployait une activité prodigieuse, et le 30 mars 1801, 18 vaisseaux de ligne, 4 frégates et 30 bombardes ou chaloupes canonnières, en tout 52 voiles de guerre, sous le commandement des amiraux Hyde-Parker et Nelson, parurent à l'entrée du Sund.

Le Danemark, exposé davantage et dont l'intérêt était peut-être moindre que celui des autres puissances, prit le plus au sérieux le traité du 16 décembre, et se prépara aussi aux plus grands sacrifices. Toute la côte et Copenhague furent fortifiés, autant que le permit ce court espace de temps, sous la direction du Prince royal. Mais par suite des glaces qui retenaient leurs vaisseaux dans les ports, et du froid qui empêchait de construire des ouvrages, la Russie et la Suède furent prises au dépourvu; la flotte anglaise put facilement passer le détroit et souffrit très-peu du feu des batteries, la côte suédoise se trouvant déserte et le fort danois de Cronembourg étant le seul qui envoyât quelques boulets hors de portée.

La résistance des Danois fut héroïque. Ils combattirent avec la dernière vigueur, mais leurs moyens de défense étaient insuffisants. Nelson, par une manœuvre hardie, força la passe principale et s'empara de quelques bombardes danoises. Il avait éprouvé de grandes pertes; trois de ses vaisseaux échoués et presque démâtés ne pouvaient manquer de tomber au pouvoir de l'ennemi, celui qu'il montait était fort engagé et avec de nombreuses avaries : il eut l'audace de proposer une suspension d'armes, menaçant en cas de refus de faire sauter ses prises. Le Prince royal, cédant à un sentiment d'humanité louable et généreux, consentit à écouter l'intrépide amiral, et après quelques pourparlers, ne voulant à aucun prix accéder à la honteuse proposition d'abandonner la ligue, conclut simplement un armistice de 14 semaines. C'était gagner du temps, et s'assurer des chances favorables, car les Anglais, en persistant à croiser dans la Baltique, auraient couru de grands

dangers; la belle saison faisant fondre les glaces qui encombraient les ports russes et suédois eût permis à ces deux nations de mettre en mer leurs escadres réunies, et nul ne peut dire ce qui serait arrivé. Un de ces événements tragiques, dont les conséquences sont la plus éloquente condamnation de la constitution et de l'agencement des monarchies absolues par la perturbation subite et presque toujours sanglante qu'ils entraînent, les tira tout à coup de cette impasse, et exerça sur leurs destinées une influence incalculable.

Paul Ier mourut assassiné dans la nuit du 23 au 24 mars 1801, et fut remplacé par son fils Alexandre, dont le premier acte fut de restituer à la noblesse ses priviléges, et d'annoncer à tous les ambassadeurs et résidents étrangers qu'il suivrait une politique entièrement opposée à celle de son père. Cet assassinat causa dans toute l'Europe une impression pénible, surtout en France et à Berlin. Le Premier Consul en fut vivement affecté, car la mort du malheureux empereur détruisait tous ses plans contre l'Angleterre. Aussi ses soupçons se portèrent d'abord sur le cabinet de Saint-James et furent exprimés sans ménagements. Assez d'historiens avant nous ont épuisé les conjectures pour que nous ne cherchions pas à percer ce sombre mystère. Peu après l'événement et même encore de nos jours, la liaison de la sœur de deux des conjurés, les Zubof, avec lord Wilhvorth, ambassadeur d'Angleterre à Saint-Pétersbourg, a donné une sorte de fondement aux soupçons de Bonaparte. Nous ne les accueillons ni ne les repoussons; nous nous contentons de les rapporter, laissant au temps, qui a commencé à jeter ses révélations, le soin de les compléter.

Pendant que la Russie donnait au monde cet odieux spectacle d'une révolution de palais tuant un père au profit d'un fils à qui sa mère disputait le bénéfice du crime, la monarchie anglaise en offrait un autre d'un haut enseignement, et consolant au moins pour la civilisation. Au milieu de la lutte que Pitt soutenait à propos de la guerre avec la France et de l'émancipation des catholiques, Georges III retomba dans un des accès de la démence qui commençait à l'affecter fréquemment, et qui cette fois dura un mois entier. Le ministre sentait justement alors la difficulté de sa position et venait de donner sa démission, se faisant remplacer par ses créatures. Addington eut le portefeuille des finances, et Hawkesbury celui des affaires étrangères. Mais la maladie du roi ne permettant pas un changement immédiat de ministère, Pitt resta ministre de fait, et dirigea les affaires comme s'il eût été le véritable monarque. Aucun des rouages de cette vaste administration ne fut arrêté, et le jeu des institutions ne cessa pas un instant de fonctionner. Le gouvernement fut aussi fort, aussi obéi que d'habitude, et le peuple anglais ne s'aperçut pas que son souverain était momentanément mis à l'écart, preuve remarquable de la force des institutions chez un peuple libre! Dans une monarchie absolue, un homme est tout : sa mort entraîne presque toujours une révolution complète dans la politique, et souvent un danger de guerre civile. En Angleterre le roi n'est en quelque sorte qu'un fonctionnaire, qui malade, est remplacé par un autre, et la loi toujours immuable, toujours respectée, conserve son indélébile autorité.

Quand Georges III fut guéri, Addington remplaça réellement Pitt, et l'annonça au parlement en même

temps que sa résolution de suivre la politique de son prédécesseur qui crut avoir sauvé les apparences à son orgueil blessé, et ne s'opposa plus à la paix aussi absolument. Il ne la considérait cependant que comme un temps d'arrêt nécessaire, mais qu'on devait s'attacher à rendre le plus court possible. La suite prouva malheureusement trop combien l'obstination et l'entêtement systématique, chez les hommes d'État, peuvent avoir d'inconvénients.

Quoi qu'il en soit, le nouveau cabinet reconnaissait intérieurement la nécessité de la paix, et n'attendait qu'une occasion favorable pour entrer en pourparlers avec le gouvernement français. Georges III avait appuyé la guerre contre la France plutôt au nom des principes que par haine nationale. Depuis la disparition successive des plus fervents apôtres de la révolution et le retour de plus en plus prononcé vers les formes monarchiques, il se sentait attiré vers Bonaparte et était disposé à faire cesser une lutte également nuisible aux deux nations.

De son côté le Premier Consul, par une politique habile, avait ressaisi promptement l'influence que la mort imprévue de Paul I^er^ semblait avoir affaiblie. Résolu à pousser les Anglais dans leurs derniers retranchements, il avait sans négliger le Nord et tout en nouant un commencement de bonnes relations avec l'empereur Alexandre, porté une attention spéciale vers le midi de l'Europe, sur l'Espagne, notre vieille et fidèle alliée. Exploitant adroitement la vanité du prince de la Paix et l'affection que le roi et la reine portaient à leur fille l'infante de Parme, il avait conclu une étroite alliance avec le cabinet de Madrid. A la paix de Lunéville

il avait, comme nous l'avons vu, réservé le royaume d'Étrurie aux infants de Parme, et depuis les avait magnifiquement reçus à leur passage à Paris. C'était un gage de sentiments bienveillants auquel le monarque espagnol s'était montré sensible, aussi ne perdait-il aucune occasion de témoigner publiquement sa reconnaissance et son amitié pour le général Bonaparte. Celui-ci avait en conséquence envoyé Berthier à Madrid avec des pouvoirs secrets pour arrêter définitivement le traité qui devait porter le dernier coup à l'Angleterre. La France s'engageait à ne pas conclure de paix sans l'Espagne, à défendre ses intérêts comme les siens propres, et à lui faire rendre la Trinité. De son côté, l'Espagne devait rétrocéder la Louisiane à la France et faire une injonction menaçante au Portugal pour l'amener à s'entendre avec la République et à rompre avec l'Angleterre. Le traité fut signé avec empressement par le roi d'Espagne, et le Premier Consul tint une division de troupes prête à seconder l'entrée des Espagnols en Portugal.

Quand la coalition des neutres fut dissoute, la France se trouva donc en position d'enlever à l'Angleterre un de ses plus utiles alliés, et nous arrivons au moment où elle allait mettre ce projet à exécution. Nous avons dit que le cabinet de Londres était disposé à la paix : il en fit les premières avances. Lord Hawkesbury proposa à notre agent, M. Otto, qui était à Londres depuis quelque temps pour suivre l'affaire relative au traitement des prisonniers, de s'aboucher avec lui afin de débattre les préliminaires de cette paix si unanimement désirée. M. Otto reçut les pouvoirs nécessaires, et les négociations commencèrent aussitôt. Comme il

arrive toujours, les prétentions des deux parties furent d'abord exagérées; cependant, pressées toutes les deux d'en finir, on serait promptement tombé d'accord si l'occupation de l'Égypte n'avait à chaque instant menacé de tout remettre en question.

Notre position n'y était pourtant pas brillante. Après la mort de Kleber, le commandement avait passé dans les mains du général Menou, l'homme qui convenait peut-être le moins à cette tâche importante. Les Anglais avaient redoublé de surveillance et bloqué plus étroitement que jamais les ports de France qui auraient pu lui envoyer quelques secours. Bientôt non contents de priver notre nouvelle colonie des renforts et des arrivages qui lui étaient si nécessaires, ils résolurent de frapper un coup décisif en y opérant un débarquement. Le 13 mars 1801, le général Abercrombie descendit en Égypte à la tête de 17,000 hommes de troupes anglaises, pendant qu'une division de 7,000 autres, dont 2,000 Cipayes, y entrait par la mer Rouge et que l'armée turque s'avançait de Saint-Jean-d'Acre pour les rejoindre. Cette invasion réussit pleinement. Nous perdîmes la bataille de Canope; nos généraux désunis et divisés ne purent s'entendre sur le plan de défense à adopter, et bloqués séparément dans plusieurs villes furent forcés bientôt de se rendre les uns après les autres. Le général Belliard venait de capituler au Caire, et Menou restait seul dans Alexandrie, déterminé à faire la plus longue résistance pour racheter probablement les hésitations et la lenteur qu'il avait montrées lors du débarquement des Anglais.

Le cabinet de Londres désirait gagner du temps pour faire entrer en ligne de compte, dans nos pertes, l'éva-

cuation de l'Égypte. La France, de son côté, voulait accélérer la conclusion de la paix avant que Menou n'eût capitulé, pour ne pas perdre tous les avantages que lui donnait la possession de l'Égypte, quelque incomplète qu'elle fût.

Afin de contre-balancer le mauvais effet de l'échec du Caire, le Premier Consul résolut de séparer brusquement le Portugal de l'Angleterre et pressa le roi d'Espagne de tenir ses promesses. Le prince de la Paix commença aussitôt son mouvement, entra en Portugal pendant que Saint-Cyr s'acheminait vers les frontières de ce royaume avec une division française, et la campagne s'ouvrit par la prise immédiate d'Olivença et de Jurumenha. Intimidés par l'approche de nos troupes, les Portugais se retirèrent derrière le Tage, laissant les Espagnols occuper la province d'Alentejo.

Voyant que ces hostilités étaient sérieuses, la cour de Lisbonne se hâta de se soumettre, et envoya au quartier général espagnol un plénipotentiaire chargé d'accéder à la rupture avec l'Angleterre et à l'interdiction de ses ports aux vaisseaux de cette nation. La Grande-Bretagne se trouvait ainsi avec un allié de moins et un embarras de plus.

En même temps le Premier Consul, voulant détourner les forces navales anglaises du blocus de nos côtes, avait commencé à rassembler à Boulogne une flottille destinée à transporter les troupes qui devaient effectuer une descente en Angleterre. Tout ce qu'on avait pu réunir de frégates, de bricks, de chaloupes canonnières dans nos ports et dans ceux de la Hollande était à l'ancre devant Boulogne, et s'organisait régulièrement.

Alarmés de cette menace d'invasion qui devait plus

tard leur causer tant d'inquiétudes et qui alors n'était probablement pas bien arrêtée dans l'esprit de Bonaparte, les Anglais essayèrent de détruire cette faible flottille; mais le célèbre Nelson, le vainqueur d'Aboukir, vit sa gloire échouer devant quelques bateaux plats et quelques chaloupes canonnières. Deux fois il dirigea contre eux une attaque avec des forces supérieures, et deux fois elle fut repoussée. La seconde tentative lui causa même des pertes considérables et le dégoûta d'en recommencer une autre.

La paix ne pouvait plus être différée. Bonaparte était tout-puissant sur le continent : la Hollande était sous son entière dépendance; il voyait l'Allemagne presque à ses pieds tandis que se débattait l'importante question des sécularisations; la Prusse et l'Autriche, descendues au rôle de solliciteuses, montraient une honteuse avidité dans le partage des biens ecclésiastiques; l'Italie était toute à sa dévotion; le Pape, ruiné, dépossédé, n'avait d'espoir qu'en sa bienveillance; l'Espagne, où dans cet intervalle quelques nuages s'étaient élevés par suite de la légèreté et de l'inconstance du prince de la Paix, demeurait néanmoins toujours liée à sa politique, tant à cause de la fausse situation de ce royaume que de l'impossibilité où il se trouvait de faire la moindre résistance; la Russie enfin était très-bien disposée pour le Premier Consul, qui avait su prendre le jeune empereur par son endroit sensible, le désir de jouer un rôle, en lui offrant de figurer comme médiateur dans la distribution des indemnités. Contre une pareille influence que pouvait faire l'Angleterre, seule, isolée, mourant de faim au dedans et de lassitude au dehors? Aussi les préliminaires marchèrent-ils promptement à

une solution satisfaisante. Ils furent signés à Londres le 10 octobre 1801, et la paix fut définitivement conclue à Amiens dont elle prit le nom, le 27 mars 1802.

La France consentait forcément à l'évacuation de l'Égypte, car nos troupes en avaient été ramenées par les vaisseaux anglais, après la capitulation de Menou qui s'était effectuée dans l'intervalle. L'Angleterre restituait toutes ses conquêtes maritimes, sauf Ceylan aux Hollandais et la Trinité aux Espagnols. L'imprudence et la mauvaise foi du prince de la Paix causaient cette perte à l'Espagne; la Grande-Bretagne faisait en outre respecter l'intégrité du Portugal et l'indépendance des îles Ioniennes. Mais rien n'avait pu la déterminer à céder à la France l'île de Malte, qu'elle regardait comme une clef de l'Égypte. Il fut convenu qu'elle n'appartiendrait à aucune des deux, et qu'en attendant sa restitution aux chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem dont on allait réorganiser l'ordre, elle serait occupée par la garnison d'une puissance neutre qui garantirait son indépendance.

La paix d'Amiens pouvait s'appeler la paix générale, et le monde allait se reposer un peu des fatigues d'une guerre de dix ans.

Entre toutes les puissances de l'Europe, la France présentait un spectacle remarquable. Deux années avaient suffi à sa transformation. Le génie qui conduisait ses destinées venait alors d'atteindre l'apogée de sa gloire. L'ordre dans les finances, l'augmentation de la richesse publique sans l'augmentation des charges, la prospérité intérieure, la libre circulation des routes, la création de nouveaux débouchés, de canaux, de voies nombreuses; l'activité nationale dirigée vers un but

d'utilité générale; l'assiette d'une administration gouvernementale qui fait encore l'admiration de l'Europe; la sécurité et la confiance revenues comme par enchantement, remplaçaient le désordre, l'anarchie, le gaspillage, la détresse et l'inquiétude qui dans les dernières années avaient mis notre pays à deux doigts de sa perte.

Certes, celui qui de sa main puissante avait opéré ce changement était un grand homme. Mais pourquoi ne pouvons-nous voiler le mobile de sa politique quand nous serions si fier de le louer comme le premier et le plus vertueux citoyen de cette brillante génération! Comparable au propriétaire qui améliore son champ pour en tirer un plus fort revenu, Bonaparte avait accompli ces travaux dans un but uniquement personnel. Toutes les fois que son intérêt s'était trouvé en face des règles de la morale et de la justice les plus ordinaires, il les avait foulées aux pieds. On lui a reproché de chercher avant tout à cette époque les moyens d'asservir les esprits; ceci ressort principalement des deux institutions qui servirent le plus alors à modifier l'esprit national. Nous voulons parler de l'établissement de l'Université et de la création de la Légion d'honneur. Par la première, il dirigeait à son gré et exclusivement l'éducation, les penchants, l'esprit de la jeunesse; par la seconde, il s'inféodait en quelque sorte tout ce qui était ardent, généreux, enthousiaste et porté au bien. Il pensait en outre que le compromis fait avec le pape, sous le nom de Concordat, lui assurerait l'appui de la fraction catholique, comme le reste la direction des intelligences et des forces vives de la nation. En prenant les rênes du gouvernement, il avait dans son esprit, sinon anéanti, du moins suspendu pour longtemps l'exercice des liber-

tés qui avaient tant coûté à la France. Loin d'imiter la modération et la tolérante philosophie de Washington dont il affecta cependant de pleurer la mort et de faire porter le deuil aux corps constitués et à l'armée, il punit de la disgrâce et de l'exil l'opposition si naturelle au Concordat de ses anciens frères d'armes, qui avaient combattu pendant dix années pour détruire ce que cette mesure rétablissait.

Il donna à cette époque une preuve plus irréfragable encore de sa tendance à l'individualisme. L'esprit public était alors partagé en France. Si la grande majorité de la nation, fatiguée des excès de la révolution et effrayée de tout ce qui lui rappelait cette grande et terrible phase de son histoire, se jetait dans les bras du général Bonaparte, beaucoup d'hommes intelligents et honnêtes, purs de toutes saturnales et qui avaient versé leur sang sur tant de champs de bataille depuis huit ans, voyaient avec douleur la marche de leur ancien camarade et s'effrayaient justement de la perspective de despotisme, de lutte sans fin que son ambition et son orgueil réservaient à la France. Les anciens officiers et soldats de l'armée du Rhin surtout, qui se faisaient remarquer par la mâle gravité de leur langage et la sincérité de leurs sentiments républicains, condamnaient hautement la ligne que suivait Bonaparte. On conçoit qu'il devait souffrir impatiemment cette protestation courageuse au milieu du concert de flatteries qui l'enivrait de tous côtés. Aussi à la première apparence de paix, sous prétexte de diminuer l'effectif et de réorganiser l'armée, il avait réduit 41 demi-brigades de 3 bataillons à 2, et mis ainsi à la réforme un grand nombre d'officiers qui le gênaient. Quand la sou-

mission de Saint-Domingue fut arrêtée, la plupart des demi-brigades qui l'avaient mécontenté furent désignées pour faire partie de l'expédition, et on remplit les cadres de l'état-major de cette armée avec les opposants et les frondeurs. Comme on le sait, l'expédition nous coûta 30,000 hommes de nos meilleures troupes et nous fit perdre à jamais l'espoir de recouvrer cette belle colonie, objet de la convoitise de toutes les nations.

Au moment où la paix fut conclue, tout souriait à Bonaparte, car en pacifiant le monde il augmentait sa puissance. Au mois de janvier 1802, une réunion considérable de députés italiens s'était assemblée à Lyon sous le nom de Consulte, et lui avait déféré la présidence de la République italienne, nom que venait de prendre la République cisalpine. Peu de temps après, le Sénat le nommait Consul à vie avec la faculté de désigner son successeur, et la nation consultée donnait une approbation presque unanime à cette nouvelle prérogative.

La paix cependant, comme nous l'avons fait pressentir, n'était pas sincère du côté de l'Angleterre. Elle la subissait comme une nécessité temporaire qui devait être rachetée par de nouvelles et plus énergiques tentatives aussitôt que les circonstances le permettraient. Elle mettait de la lenteur à exécuter les conditions du traité d'Amiens, et brûlait de trouver une occasion d'entraver la politique du gouvernement français; la Suisse la lui fournit bientôt.

Ce malheureux pays, après l'évacuation de nos troupes, s'était vu livré plus que jamais aux désordres et à la division des partis. Les Oligarques et les Unitaires formaient deux factions qui n'avaient pas tardé à en

venir aux mains. Les Oligarques, à la tête desquels était Aloys Reding, de Schwitz, qu'on a vu figurer dans la campagne de 1799, faisaient de vives instances près de l'Autriche pour l'engager à appuyer leurs efforts par ses armes. Les Unitaires jetaient les yeux vers la France, et sans demander directement son secours, lui donnaient clairement à entendre qu'ils comptaient sur son appui. Bonaparte, tout en déclarant qu'il ne voulait pas intervenir directement en Suisse, se prononça formellement contre toute espèce d'intervention étrangère. L'Angleterre, au premier bruit de cette complication, commença ses intrigues, fit passer des armes en Suisse, et subventionna largement les Oligarques qui purent, grâce à ce secours, marcher sur Berne et mettre en fuite les Unitaires.

Le Premier Consul prit alors un parti brusque et décisif. Il appela à Paris toutes les notabilités de la Suisse indistinctement, Oligarques et Unitaires, pour y faire une nouvelle constitution, et en attendant qu'elle fût débattue, mit 30,000 hommes en marche vers la frontière pour pacifier le pays.

En ce moment tous les regards se tournèrent vers Massena qui, mieux que personne, par la finesse naturelle de son esprit, la connaissance qu'il avait de la Suisse et les excellents souvenirs qu'il y avait laissés, était propre à remplir une mission exigeant à la fois un esprit conciliant et ferme. Mais Bonaparte lui savait probablement mauvais gré de n'avoir pas souffert en silence sa disgrâce, car Massena, en effet, depuis son rappel d'Italie, ne se cachait pas pour exprimer son mécontentement. Aussi le Premier Consul lui préféra-t-il le général Ney, qui fut chargé de cette expédition

et entra aussitôt en Suisse, où il imposa promptement silence aux factions. La nouvelle constitution fut bientôt discutée et votée à Paris par la députation, qui retourna l'appliquer immédiatement.

Cette constitution pondérait habilement les forces des deux partis, et faisait de la Suisse une république fédérative qui laissait à chaque canton sa libre administration intérieure. Son exécution était placée sous la surveillance de la France, et Bonaparte était nommé médiateur de la Confédération suisse.

L'Angleterre mécontente d'avoir vu ses intrigues échouer, leva enfin le masque et refusa nettement d'évacuer l'île de Malte. La guerre devenant alors imminente, chacune des deux nations se prépara à la soutenir avec activité. Le Premier Consul forma le gigantesque projet d'aller attaquer la Grande-Bretagne à Londres même et de la réduire à merci. Reprenant sur un plus vaste et plus complet développement le rassemblement de la flottille déjà commencé à Boulogne, il concentra sur ce point les bateaux plats et les chaloupes canonnières qu'il fit construire en grand nombre dans les ports de France et de Hollande, achemina des troupes vers la côte et commença tous les apprêts d'une formidable invasion.

Sur ces entrefaites, s'assurant de la neutralité de la Prusse, il faisait envahir le Hanovre par le général Mortier avec 20,000 hommes; ils eurent bientôt fait capituler l'armée qui défendait ce royaume, et s'y établirent aux dépens du pays. En même temps Saint-Cyr, avec un corps de 16,000 hommes, occupait le golfe de Tarente et la Pouille pour parer à toutes les éventualités. On le voit, la guerre prenait des proportions

colossales; aussi Bonaparte, tant au dedans qu'au dehors, ne négligea rien de ce qui pouvait en assurer le succès.

A l'extérieur, la question pouvait se compliquer. Les puissances continentales ne rompaient pas encore avec la France, mais voyaient d'un mauvais œil ses immenses préparatifs et s'alarmaient du résultat de la guerre, craignant que rien ne pût arrêter le Premier Consul victorieux. Celui-ci avait donc à redouter une seconde et plus dangereuse coalition; cependant son ascendant était tel qu'il les maintenait encore dans la neutralité. Poursuivant son système de division entre la Prusse et l'Autriche, il sut rendre la première en quelque façon sa complice en lui offrant le Hanovre. Ébloui et troublé par cette proposition, le roi de Prusse n'osa d'abord accepter, mais se garda bien de refuser, demandant le temps d'y réfléchir. Bonaparte ne voulut engager dans sa querelle que la Hollande et l'Espagne, encore cette dernière d'une manière occulte. Elle devait fournir, au lieu de vaisseaux et de soldats, 6 millions par mois en numéraire. Quant à la Hollande, liée intimement au sort de la France, elle prit part à l'expédition comme si elle l'eût faite pour son propre compte.

A l'intérieur il était servi à souhait. Cette guerre devenue nationale enflammait le pays d'enthousiasme; les manufactures et le négoce ne souffraient nullement de la rupture de la paix, et notre commerce maritime n'avait pas encore eu le temps de se relever assez pour faire des pertes bien importantes.

Les forces de terre et de mer étant toutes employées, la Louisiane serait restée inoccupée et livrée à des entreprises dangereuses. Le Premier Consul venait d'en tirer

parti en la cédant aux États-Unis, moyennant 80 millions qui devaient servir à entretenir la guerre. A part cette somme et les subsides de l'Espagne, la France offrait des ressources considérables, et son patriotisme augmentait encore les fonds disponibles par des dons volontaires de toute sorte. Le budget présentait un excédant de recettes que les centimes additionnels permettaient d'accroître encore. L'armée, participant aux améliorations générales, était sur un pied excellent. Bonaparte communiquait à tout ce qui l'entourait sa prodigieuse activité, et les préparatifs marchèrent rapidement. L'armée d'Angleterre, ainsi qu'on l'appela, au nombre de 130,000 hommes, fut distribuée en une douzaine de camps qui s'étendaient depuis Utrecht jusqu'à Montreuil, et la rade de Boulogne avait déjà plus de 2,000 bâtiments de toute espèce propres à effectuer la descente.

Les Anglais, regardant cette fois l'invasion comme sérieuse, avaient disposé tous leurs moyens de défense. Leur marine surtout, nombreuse et bien organisée, surveillait rigoureusement le détroit et se préparait à en disputer chaudement le passage. C'est alors que Bonaparte conçut un plan d'une audace étonnante et que le succès fut bien près de couronner. Les escadres françaises, bloquées par les Anglais dans les ports de France et d'Espagne, reçurent l'ordre d'en sortir et d'aller se rallier dans la mer Atlantique, à la Martinique et à la Guadeloupe, de ruiner les établissements anglais, et de revenir toutes ensemble, en détruisant les vaisseaux ennemis qu'elles rencontreraient sur leur route, balayer dans la Manche les flottes de la Grande-Bretagne, qui devaient être accablées facilement sous leur force

supérieure. Outre ce dernier avantage, les Anglais prenant le change, enverraient la plus grande partie de leurs vaisseaux à la poursuite des nôtres, et, perdant un temps précieux à les chercher, dégarniraient la Manche et nous permettraient d'exécuter facilement l'invasion.

Le secret le plus profond fut gardé sur ce plan, et nos escadres commencèrent bientôt leur lointaine et hardie croisière.

Cependant, insatiable de gloire et de puissance, Bonaparte voulut enfin atteindre le but de ses efforts, le pouvoir absolu. Non content de sa prodigieuse élévation, qui avait pourtant de quoi satisfaire une large ambition, il se fit proclamer Empereur le 20 mai 1804, et comme Charlemagne, sacrer par le Pape. Presque en même temps il se faisait offrir la couronne de fer des rois lombards et nommer roi d'Italie.

Cette nouvelle causa une sorte de stupeur à l'Europe monarchique ; les rois tremblèrent pour eux-mêmes, ne sachant pas où s'arrêterait ce nouvel empereur d'Occident. Ils se serrèrent effrayés les uns contre les autres, et résolurent de jouer cette fois contre la France une partie décisive.

Ainsi l'ambition démesurée d'un homme nous mettait de nouveau en face de l'Europe coalisée, et nous replaçait juste au point où il avait pris la direction des affaires au 18 brumaire. La nation allait se précipiter pour lui dans tous les hasards de la guerre, souffrir les plus grandes calamités, et rouler enfin au plus bas de la défaite et de l'humiliation.

La constitution de la France, comme on doit le penser, avait subi des modifications, et le trait le plus dis-

tinctif de ce remaniement était un retour prononcé aux formes de l'ancienne monarchie. La dignité de maréchal de France fut conférée à 16 généraux, parmi lesquels ne pouvait manquer de figurer Massena. Cette distinction qui, pour le plus grand nombre, devenait une juste récompense, n'était pour certains autres, il faut bien le dire, que la marque d'une faveur particulière.

La France accroissait en même temps son territoire par la réunion de Gênes et du Piémont, ce qui mit le comble à l'irritation et à la jalousie des autres gouvernements.

L'Angleterre, la Suède et la Russie refusèrent de reconnaître l'empereur des Français, et conclurent bientôt un traité d'alliance offensive et défensive auquel accéda l'Autriche ébranlée par les offres séduisantes du cabinet de Londres.

C'est au moment où cette coalition se formait que Bonaparte songeait à effectuer une descente en Angleterre. Vers la fin du mois de juillet 1805, il existait dans les 7 ports d'Etaples, de Boulogne, de Vimereux, de Calais, de Dunkerque et d'Ostende 1,339 bâtiments de guerre, tels que prames, bombardes, avisos, bricks, chaloupes canonnières, pouvant porter 30,000 hommes et plus de 2,000 chevaux; il faut joindre à ce nombre déjà considérable d'embarcations 964 bâtiments de transport sur lesquels on pouvait mettre encore 30,000 hommes et 6,800 chevaux. Le gros des troupes qui devaient effectuer la descente fut réparti en 6 camps groupés autour de Boulogne. Les chasseurs et les hussards furent réunis à Saint-Omer et à Ardres. Les dragons, rassemblés en 4 divisions de 4 régiments chacune,

cantonnèrent en 3e ligne depuis l'embouchure de l'Escaut jusque sur les bords de l'Aisne et de l'Oise. Les soldats, dont les deux tiers étaient des conscrits, furent exercés à la fois au maniement du fusil, de la pelle et de la pioche. Ils creusèrent le port de Boulogne et le mirent en état, créèrent celui de Vimereux en moins d'un an, nettoyèrent et refirent celui d'Ambleteuse, et construisirent tous les établissements maritimes qui leur étaient nécessaires. Aussi furent-ils promptement endurcis aux fatigues, et devinrent-ils capables de faire la guerre comme de vieilles troupes.

Napoléon vit donc sans crainte se former la coalition. Depuis la signature des préliminaires d'Amiens, il avait mis la paix à profit en réorganisant l'armée et en la mettant dans le meilleur état. Par suite des arrêtés des Consuls des 10 octobre 1801, 12 octobre 1802, 24 septembre 1803, rigoureusement tenus secrets, elle atteignait un chiffre considérable ; en vertu du dernier arrêté, les 113 demi-brigades d'infanterie de ligne et les 31 d'infanterie légère furent converties en 90 régiments de ligne et en 27 d'infanterie légère. La cavalerie comptait 78 régiments, dont 2 de carabiniers, 12 de cuirassiers, 30 de dragons, 24 de chasseurs et 10 de hussards. L'artillerie se composait de 8 régiments à pied, 6 à cheval, 2 bataillons de pontonniers, 8 du train, 15 compagnies d'ouvriers et 14 de canonniers vétérans. Le génie avait 5 bataillons de sapeurs et 9 compagnies de mineurs ; la gendarmerie 28 légions, dont une d'élite. Il y avait en outre 10 demi-brigades de vétérans nationaux : ce qui formait, y compris la garde du gouvernement, un total de 392,528 hommes d'infanterie et de 60,135 chevaux sur le pied de paix, et sur celui de

guerre de 570,881 hommes à pied, et 92,905 à cheval. (Voy. *Pièces justificatives*, n° II.)

Comme on le voit, le Premier Consul avait suivi une marche contraire à celle du Directoire; le pied de guerre devint en quelque sorte le pied de paix, grâce aux levées faites chaque année. Un décret du 26 août prescrivit en outre la levée par anticipation de la classe de 1806, qui s'élevait à 80,000 hommes en y comprenant les contingents des départements italiens récemment incorporés à la France.

L'armée présentait un coup d'œil magnifique. Pliés à une sévère discipline et animés de cet esprit de corps qui fait pour tous un culte du drapeau, il y avait parfaite assimilation entre les vétérans et les conscrits. Moitié des sous-officiers comptait dix campagnes. On pouvait regretter qu'ils fussent illettrés, mais en vertus militaires, en expérience, rien ne leur manquait, et ils étaient capables de commander leur compagnie dans toutes les circonstances. La seconde moitié, composée de volontaires de 17 à 21 ans, plus ou moins instruits et bouillants d'ardeur, avait embrassé la profession des armes, quelques-uns encore par patriotisme, mais le plus grand nombre par cet attrait de la gloire toujours si puissant sur la jeunesse.

Ce fut de cette riche pépinière que sortirent bientôt les plus solides officiers de l'Empire. Tirés de la troupe, ils n'avaient pas le vernis de ceux de l'ancien régime; la plupart auraient été mal à l'aise dans un salon, mais ils rachetaient leur rudesse par toutes les qualités essentielles du métier. Ils partageaient les fatigues du soldat et mangeaient le même pain que lui. Sobres, patients, infatigables, sans morgue dans leurs rapports

avec leurs inférieurs, ils alliaient à la fermeté cette familiarité paternelle qui attache et dévoue les subordonnés à leurs chefs. Les généraux, éprouvés par le feu de cent batailles, avaient la confiance des troupes et la méritaient à tous les titres. Le recrutement de cette formidable armée était désormais assuré par la conscription, sage institution dont le gouvernement républicain avait posé le principe et que l'esprit d'égalité a maintenue jusqu'à nos jours sous un autre nom.

Rien n'avait été changé aux règles de l'avancement; les grades se donnaient toujours, les deux tiers à l'ancienneté, et un tiers au choix par l'élection confirmée par le gouvernement, sauf les nominations faites sur le champ de bataille pour action d'éclat. Aussi, point de ces scandaleux avancements enlevés par l'intrigue ou achetés par de lâches complaisances. Alors, le règlement du service intérieur n'était pas surchargé de ces vétilleuses prescriptions plus vexatoires qu'utiles et qui font l'éternel supplice de l'officier et du soldat. Il tendait moins à punir les fautes qu'à les prévenir, et si le code de justice militaire était empreint de trop de sévérité, les membres des conseils de guerre à la fois juges et jurés la tempéraient toujours par des considérations d'humanité. L'infanterie suivait encore le règlement d'exercice de 1791, auquel on avait ajouté quelques manœuvres, et l'on venait enfin d'en substituer un provisoire à celui de 1788 pour la cavalerie.

Malgré les changements survenus dans l'art de la guerre et dans les attributions des différents grades et emplois, on continuait à exiger des officiers et des sous-officiers la connaissance du règlement de service en campagne de 1778, et celle du service des places de

1768. Mais c'était lettre morte et le besoin de deux règlements nouveaux se faisait généralement sentir. L'administration sortait du chaos et commençait à prendre de bonnes et sages mesures. A côté du commissariat qui conserva l'administration du matériel de la guerre et des établissements militaires, s'élevait l'inspection aux revues à laquelle fut réservé le contrôle du personnel et des allocations qui lui revenaient dans toutes les situations. L'ordre s'établit, le gaspillage devint plus difficile, et néanmoins, comme la perfection s'atteint rarement dans les choses humaines, on accusait l'administration de soulager le trésor aux dépens du soldat, et de chercher à se soustraire au contrôle des généraux.

Aucun changement n'avait été fait dans l'habillement et l'équipement. Malgré leur incommodité, on n'osait toucher aux uniformes illustrés par tant de victoires. L'infanterie conservait la tenue des volontaires de 1791, l'habit bleu à revers blancs, avec les culottes et les longues guêtres. Cependant l'usage de la poudre et de la queue avait disparu, les cheveux étaient coupés court. Déjà même, dans quelques régiments, le shako avait été substitué à l'absurde chapeau à trois cornes, et l'on n'autorisait la moustache qu'à la cavalerie et aux compagnies d'élite d'infanterie. On avait donné à celle-ci des fusils du modèle de l'an IX, qui était celui de 1777 corrigé ; le canon avait $1^{m}14$ de longueur et la baïonnette $0^{m}41$; les garnitures étaient en fer et retenues ainsi que l'embouchoir par des ressorts. Les voltigeurs, les dragons et l'artillerie à pied furent armés d'un nouveau fusil plus court d'environ $0^{m}11$, et dont les garnitures étaient en cuivre, à l'exception de la

grenadière qui était en fer et à deux bandes. Mais malgré le perfectionnement de ces modèles on ne tarda pas à y reconnaître de nouveaux inconvénients dont le principal était la fréquence des ratés due à la mauvaise disposition de la platine.

De grandes améliorations avaient été faites depuis la paix dans l'organisation de toutes les armes. D'abord la création d'une école militaire assura le remplacement des sous-lieutenants au choix du gouvernement par des jeunes gens qui reçurent une instruction toute spéciale, et en second lieu, la réunion des écoles d'application de l'artillerie et du génie procura aux officiers de ces deux armes une instruction complète et uniforme dans les parties fondamentales de leur service. La première de ces institutions n'était pas sans inconvénients. En effet elle fournissait à l'armée une foule d'officiers qui avaient peu d'étude, encore moins d'expérience de la guerre, et qui frustraient les sous-officiers de la récompense de leurs services. Mais c'était pour neutraliser la facilité qu'avaient les fils de famille de se faire remplacer que l'Empereur les attirait dans ces écoles par l'appât de l'épaulette.

La 8e compagnie des bataillons d'infanterie de ligne et légère, composée des hommes les plus petits et les plus robustes, formait une deuxième compagnie d'élite, et sous le nom de voltigeurs devait recevoir une instruction spéciale pour agir de concert avec la cavalerie légère. On donna le casque et la cuirasse aux carabiniers et aux 8 premiers régiments de grosse cavalerie, et le train d'artillerie considérablement augmenté fut chargé de la conduite des pièces et de tout le matériel. On avait adopté en l'an XI un nouveau système d'artillerie de

campagne ; le canon de 12 avait été un peu allégé ; celui de 6 avait été substitué au 8, et l'on avait créé l'obusier dit de 24 et celui de 6 pouces, dit à grande portée. Ces changements rendirent notre artillerie plus mobile, et nous permirent de profiter des munitions que les chances de la guerre faisaient tomber entre nos mains. Mais les obusiers de 24 présentaient le grand défaut d'avoir peu de justesse dans le tir et des affûts qui ne résistaient pas malgré les ferrures dont ils étaient surchargés. Quoique la distribution de l'artillerie en batteries ne fût pas encore arrêtée, l'on s'était déjà aperçu que les divisions de moins de 6 pièces et de plus de 8 étaient insuffisantes ou trop lourdes.

Comme nous l'avons déjà dit, les troupes campées depuis l'extrémité de la Hollande jusqu'à Brest furent organisées en corps d'armée de 3 à 4 divisions commandées par un maréchal, de manière à recevoir leur impulsion de l'Empereur au premier moment. Ces corps, pourvus de leur artillerie, de leurs ambulances, de leurs moyens de transport, et ayant leur habillement et leur équipement au complet, pouvaient se mettre en marche au premier signal. Ainsi, dans son ensemble comme dans ses détails et nonobstant quelques imperfections, l'armée française était, sans contredit, la plus belle, la mieux disciplinée, la plus manœuvrière et la plus aguerrie de l'Europe.

Quoique la constitution française fût complétement modifiée, et que la forme monarchique eût remplacé la forme républicaine, l'esprit de la nation était le plus libéral et le plus éclairé du continent. A son insu le principe démocratique la poussait sur l'Europe, et les souverains sentaient instinctivement qu'ils n'avaient pas

à repousser seulement l'invasion de nos troupes, mais surtout l'introduction dans leurs États d'idées que la révolution de 89 y avait déjà sourdement agitées. C'est ce qui explique cette unanimité entre les puissances étrangères dans leur ligue contre la France.

En effet, quoiqu'on pût craindre justement l'ambition de Napoléon, quand on vit sa suprême élévation, la rupture de la paix ne venait pas de lui. Il avait strictement et loyalement exécuté le traité d'Amiens. La mauvaise foi du gouvernement anglais excitée par quelques marchands et banquiers de la cité rappelait, par une analogie frappante, la *fides punica* de l'antiquité. Le cabinet voulait la guerre, et son refus de céder Malte et le Cap, l'avait rendue inévitable. Certes le commerce est chose respectable à plusieurs titres, et l'une des sources de la grandeur et de la prospérité d'un État, mais bien malheureuse la nation qui, par le prodigieux accroissement de son négoce, arrive à se laisser dominer par ces considérations étroites et indignes d'un grand peuple : exportation, débouchés, monopole industriel, intérêt manufacturier ! Triste société que celle où le plus ou moins de développement d'une industrie fait passer par-dessus les grandes et nobles questions d'honneur national, de dignité extérieure, de justice et d'humanité générales ! Les marchands de Londres étaient mécontents; la guerre se ralluma plus terrible que jamais et le monde entier fut en feu ! Qu'importait cependant à la Suède et à la Russie que les trafiquants de la cité fussent ou ne fussent pas lésés par la paix qui faisait le bonheur du reste de l'Europe? Qu'importait à l'Autriche que l'Angleterre manquât de débouchés? Elle ne devait pas, certes, se plaindre de la

part qu'elle avait eue dans les sécularisations, et elle allait s'exposer à des pertes considérables pour quelques acquisitions insignifiantes qu'elle espérait faire.

Quoi qu'il en soit, le traité de coopération fut conclu entre les quatre États du Nord d'une manière intime, car ils s'engagèrent à ne pas traiter séparément. La coalition avait pour objet, aux termes même du traité du 11 avril 1805 : « L'évacuation du pays de Ha» novre et du nord de l'Allemagne ; le rétablissement » de l'indépendance des républiques de Hollande et de » Suisse ; le rétablissement du roi de Sardaigne en Pié» mont avec une aussi grande augmentation de territoire » que les circonstances le permettraient ; l'indépendance » future du royaume de Naples, et l'entière évacuation » de l'Italie, y compris l'île d'Elbe, par les armées fran» çaises ; l'établissement d'un ordre de choses en Europe » qui puisse garantir efficacement la sûreté et l'indépen» dance des différents États, et opposer une barrière » solide à de futures usurpations. »

Comme en définitive c'était pour l'Angleterre qu'on se battait, il était juste qu'elle payât les frais de la guerre. Elle s'engageait à donner 31,250,000 francs par chaque 100,000 hommes de troupes réglées, non compris 3 mois de subsides considérés comme première mise d'entrée en campagne. Elle se conservait en outre la faculté d'envoyer des commissaires au quartier général de chaque armée pour surveiller l'emploi des subsides. La réunion des 500,000 hommes que la coalition jugeait nécessaires pour attaquer la France n'étant pas immédiatement possible, il fut convenu qu'on lui opposerait d'abord une armée de 400,000 hommes, composée de la manière suivante : l'Autriche devait fournir

250,000 hommes, la Russie 115,000 en deux corps (l'un de 60,000 hommes qui s'avancerait immédiatement vers les frontières de l'Autriche, et l'autre de 81,000 hommes vers les frontières de Prusse). Le reste devait être complété par le Hanovre, le roi de Naples, la Sardaigne et autres États. En outre, un corps de 25,000 hommes, composé d'Anglais et de levées faites par la Russie dans l'Albanie et en Grèce, devait débarquer de Corfou dans le midi de l'Italie, et tendre la main au roi de Naples qui n'attendait que ce moment pour faire son mouvement. Cette dernière partie du traité ne put recevoir son exécution. Le roi de Naples, surveillé de près et tenu en respect par le corps de Saint-Cyr, n'osa bouger.

La Suède, qui avait déjà cédé à l'Angleterre un dépôt pour la guerre et un entrepôt pour le commerce, s'engagea un peu plus tard à joindre, moyennant subsides, un corps de 12,000 hommes aux troupes russes de débarquement en Poméranie, et à augmenter la garnison de Stralsund de 4,000 hommes. La coalition ne put décider la Prusse à se départir de sa neutralité. Le cabinet de Berlin se tint sur ses gardes pour profiter de la victoire, indifférent au parti qu'elle favoriserait. La Suisse, à peine remise de ses troubles intérieurs, gardait aussi une neutralité absolue que commandait à la fois son intérêt et les circonstances.

Les princes de l'Empire refusèrent implicitement d'accéder à la coalition. La Saxe, sous l'influence de la Prusse, ne pouvait faire scission avec elle. L'Électeur palatin, les Ducs de Wurtemberg et de Bade ayant supporté le poids le plus lourd des dernières campagnes et devenus prudents par le souvenir de leurs ré-

cents désastres, se montraient très-froids à l'endroit de la coopération, et sèmblant dépendre plutôt de la France que de l'Autriche, suppliaient cette dernière de leur laisser observer la neutralité.

Avant le 9 août, jour de la signature du traité entre les trois puissances principales, l'Autriche avait terminé tous ses préparatifs. Pour n'être pas au-dessous des bases arrêtées, elle porta son état militaire à 320,000 hommes; mais comme la pénurie de ses finances s'opposait à ce qu'elle mît sur pied, dans le temps voulu, une aussi forte armée, les puissances coalisées lui fournirent les moyens de l'armer et de l'équiper. Si dans cette grave circonstance, la cour de Vienne eût confié la conduite des opérations militaires au prince Charles, il est probable qu'il aurait mis des obstacles sérieux à l'invasion de l'Empire. Mais elle était travaillée par l'intrigue, et les faiseurs avaient beau jeu. N'écoutant que les coteries, elle eut à se décider entre deux plans également vicieux, dont l'un, celui de Mack, portait, dès l'ouverture de la campagne, l'armée en avant de l'Inn, et l'autre, du marquis de Chasteller (voy. *Pièces justificatives, n°* II), découvrait la capitale pour concentrer ses forces dans les plaines de la Moravie devant Brünn. Elle adopta et fit agréer à la coalition le premier dont voici le développement.

Le principal effort devait se faire en Italie, attendu que c'était dans ce pays qu'une victoire décisive permettrait d'agir avec succès contre la France. Le passage de l'Adige et du Mincio et le siége des places de Mantoue et de Peschiera seraient l'objet des premières opérations. Un corps d'observation sur l'Adda devait couvrir ces deux siéges, pendant qu'un autre,

sur le Pô, observerait l'Italie. Ce n'était qu'après la chute de ces deux places ou d'autres événements heureux qu'on passerait ce fleuve. Ces résultats obtenus, la guerre serait portée en Suisse, d'où l'on espérait pénétrer en France par la Franche-Comté. L'armée d'Allemagne devait commencer les hostilités, passer l'Inn, envahir la Bavière et attendre sur le Lech les mouvements de l'armée d'Italie, mais surtout l'arrivée des Russes. Après quoi, l'armée du Danube aurait poussé en Souabe afin d'opérer en Suisse sa jonction avec celle d'Italie et de pénétrer en France conjointement avec elle. Celle du Tyrol devait lier ces deux armées jusqu'à l'époque de leur jonction, et coordonner ses mouvements avec les leurs. On estimait que Napoléon pouvait disposer de 500,000 hommes, mais dont il serait forcé de distraire à peu près le tiers, si l'Angleterre faisait de fortes diversions maritimes. On avait calculé qu'en prenant Braunau comme point de rencontre des deux armées, les Autrichiens préviendraient les Français, puisque de Brody à Braunau il y a 106 myriamètres, et de Boulogne à ce point une distance plus considérable. On tomba d'accord, après quelques discussions, sur l'époque de l'ouverture de la campagne, et l'Autriche dut commencer les hostilités en Allemagne, le 9 octobre au plus tard, et mettre sur pied en Italie 142,840 hommes et 13,440 chevaux; en Allemagne 89,280 hommes et 22,286 chevaux, non compris 29,500 hommes et 1,500 chevaux en corps indépendants, ce qui donnerait 315,060 hommes, dont 39,860 de cavalerie.

Elle fit des efforts extraordinaires pour amasser les approvisionnements nécessaires, car les plaies causées à

son industrie et à son commerce par une lutte de près de dix ans étaient loin d'être cicatrisées. Depuis que le prince Charles tenait le portefeuille de la guerre, de grandes améliorations, cependant, avaient été introduites dans toutes les branches du service. Sous ses yeux, le général Grune avait rédigé un règlement d'exercice pour la cavalerie. On la fit renoncer à la formation sur trois rangs; on l'instruisit à mettre plus d'ensemble et de célérité dans ses manœuvres. En même temps une commission ayant fait pour l'infanterie un règlement analogue, on en élimina toutes les manœuvres erronées et inutiles. Les régiments, formés jusqu'alors de 3 bataillons à 6 compagnies avec une division de grenadiers, furent pour ainsi dire dédoublés et eurent 5 bataillons à 4 compagnies, ce qui rendit ceux-ci plus maniables. L'armée, répartie dans des camps d'exercice pendant l'automne de 1804, fut dirigée, après la clôture des manœuvres, sur les frontières occidentales de l'empire sous prétexte de former un cordon militaire à l'occasion de la fièvre jaune qui ravageait le midi de l'Espagne. Les régiments étaient encore sur le pied de paix, mais on avait formé de grands approvisionnements de grains aussitôt après la moisson. On annonça à grand bruit que 18 bataillons et 16 escadrons formeraient un camp d'exercice à Petau, mais les régiments désignés pour s'y rendre passèrent en Italie. On rompit ensuite le cordon sanitaire; 12 bataillons furent concentrés à Goritz et à Udine, et 3 régiments s'embarquèrent pour Venise.

D'après un plan remis le 23 à l'Archiduc, de la part de l'Empereur, la force de l'armée d'Italie devait être, le 25 octobre, de 100,000 hommes, dont 11,000 de

cavalerie, non compris le corps du Tyrol méridional porté à 23 bataillons et 6 escadrons.

Les hostilités s'annoncèrent, comme toujours, par un échange de notes diplomatiques. L'arrestation du savant M. de Prony à Venise en fut comme le signal. Napoléon fit arrêter par représailles deux des Autrichiens les plus distingués qui se trouvaient à Paris, et répondit par une explication ferme et catégorique de ses intentions. Il traita la question nettement et sans ambages. Dédaignant les finasseries et les longueurs ordinaires de la diplomatie, il repoussa vertement les prétentions de l'Autriche; il lui demanda ce que l'annexion de Gênes et du Piémont à la France lui faisait perdre, et de quel droit elle se mêlait de choses qui devaient lui être tout à fait étrangères? La France avait-elle, oui ou non, observé religieusement les conditions du traité de Lunéville, et l'Autriche pouvait-elle se plaindre de la manière dont on l'avait indemnisée dans le partage des sécularisations?

Comme à ce raisonnement rigoureux le cabinet de Vienne n'avait à opposer que des ambiguïtés, il activa ses préparatifs. Bientôt, pressé par l'Angleterre de commencer l'exécution du projet de la coalition, il fit marcher sur l'Inn son armée d'Allemagne, menaçant la Bavière de l'écraser si elle n'abandonnait pas définitivement notre cause.

L'empereur d'Autriche avait annoncé qu'il commanderait lui-même son armée, mais en attendant il avait confié ses troupes à l'archiduc Ferdinand, qui exerçait le commandement sous la responsabilité du général Mack. Les intrigues de l'Angleterre, gardant rancune au prince Charles d'avoir désapprouvé le traité de coa-

lition, lui avaient fait préférer Mack, lequel par son fameux plan de destruction de 1794 s'était acquis près d'elle une renommée que la honteuse issue de son commandement à Naples n'avait pu affaiblir. Pendant que l'avant-garde s'emparait d'Ulm et rétablissait les ouvrages construits en 1800 par le général Kray au mont Saint-Michel, François II se rendait à Landsberg et y convoquait un conseil de guerre pour arrêter le plan de campagne définitif. Il y fut décidé, par l'influence de Mack, qu'on garderait jusqu'à l'arrivée de la première armée russe la position de l'Inn dont la droite s'appuie à Ulm et la gauche à Kempten. Son peu d'étendue et la fertilité du pays qu'elle couvre rendaient facile l'établissement des magasins. François II retourna à Vienne attendre la jonction des deux armées, et ordonna une levée extraordinaire d'hommes et d'argent, en même temps qu'une contribution en nature.

De son côté, l'empereur de Russie s'était rendu de Saint-Pétersbourg à Brzesc pour activer le rassemblement de sa seconde armée, et afin de former une réserve il ordonna une levée supplémentaire de 4 hommes sur 500 âmes, qui devait produire 150,000 hommes.

Les Autrichiens n'avaient fait si rapidement leur mouvement sur l'Inn que dans l'espoir de nous prévenir et de nous prendre au dépourvu; mais Napoléon, par une remarquable conception, déjoua ce plan et le fit échouer. Abandonnant pour un instant l'idée de l'invasion en Angleterre, il ordonna aux troupes campées entre les bouches du Weser et le Finistère de faire un demi-tour à droite et de se diriger vers l'Allemagne. Divisées en 8 corps, y compris la grande réserve de cavalerie, d'une force moyenne de 21,000 hommes, ce

qui faisait à peu près 170,000 combattants, elles s'ébranlèrent toutes le même jour. Ce grand mouvement s'exécuta avec une précision parfaite, et le 25 septembre 1805 l'armée fut en ligne sur la rive gauche du Rhin, entre Huningue et Mayence, prête à pénétrer en Allemagne. L'Empereur, ne voulant pas laisser la France à découvert, avait ordonné la formation de 3 corps de réserve de 25 à 30,000 hommes chacun, composés de régiments mis au grand complet par les conscrits. Le premier, sous les ordres de Brune, eut son quartier général à Boulogne; le deuxième, commandé par Lefebvre, eut le sien à Mayence, et celui du troisième fut à Strasbourg, sous les ordres de Kellermann. Il y eut en outre un camp volant de grenadiers à Rennes, dans la Vendée, et à Alexandrie en Piémont.

Pour compléter cette défense du territoire, la garde nationale, par un décret du 21 septembre, fut réorganisée. Modifiant entièrement cette institution, Napoléon frappa en elle le dernier vestige des libertés nationales. Pour les distinguer des troupes de ligne, les bataillons furent appelés cohortes composées de 10 compagnies, et les régiments légions; celles-ci eurent un nombre de cohortes irrégulier et proportionné à la population de leur arrondissement. Les officiers furent nommés par l'Empereur de qui seul dépendaient désormais la direction et l'emploi de cette force armée.

Ces gardes nationales étaient mobilisées, c'est-à-dire qu'elles devaient être employées « au maintien de l'or» dre dans l'intérieur, à la défense des frontières et des » côtes, et les places fortes étaient spécialement confiées » à leur honneur et à leur bravoure. » Cette organisation ne s'exécuta d'abord que dans les départements

frontières, depuis le pas de Calais jusqu'au Léman, ligne qui fut partagée en 4 divisions commandées chacune par un général sénateur.

Napoléon quitta Paris le 24 septembre, et arriva à Strasbourg deux jours après. La veille, Murat, à la tête de 7,000 chevaux, avait passé le Rhin à Kehl, soutenu par le maréchal Lannes commandant 8,000 grenadiers. Ils se dirigèrent sur Stockach à travers la Forêt-Noire, et tinrent ainsi en échec l'armée autrichienne en position sur l'Iller. Pendant ces manœuvres, les autres corps de la grande armée, ayant passé le Rhin à Strasbourg, Durlach, Spire et Mayence, se trouvèrent au jour donné au rendez-vous assigné entre Ulm et Donawerth. Ainsi, de tant de points divers et éloignés, Napoléon avec un coup d'œil infaillible avait porté son armée en Bavière, en évitant les montagnes Noires, la série de rivières parallèles qui se jettent dans le Danube et l'inconvénient d'un système d'opérations qui aurait eu en flanc les débouchés du Tyrol.

L'armée autrichienne, si elle ne voulait s'exposer à une défaite certaine, était forcée de se retirer en arrière afin d'opérer à son tour sa concentration.

CHAPITRE II.

Le commandement de l'armée d'Italie est donné à Massena. — Coup d'œil sur l'Italie — Force, emplacement, situation de l'armée française et de ses services. — Sa réorganisation. — Démêlés avec le prince Eugène. — Positions et préparatifs des Autrichiens. — Instructions successives de l'Empereur. — Observations de Massena. — Trêve avec le prince Charles. — État de Mantoue et de Legnago. — Massena dénonce la rupture de la trêve et se dispose à forcer le passage de l'Adige.

Massena n'avait pas suivi d'un œil indifférent tous les événements que nous venons de rapporter. Comme nous l'avons dit déjà, franchement républicain il partageait l'inquiétude des hommes éclairés sur l'avenir que nous réservait le caractère antilibéral du Premier Consul. Aussi s'était-il tenu éloigné des affaires et n'avait-il voulu prendre aucune part au mouvement réactionnaire qui portait Bonaparte à rétablir l'ancien ordre de choses. La population parisienne, se rendant l'interprète de la reconnaissance nationale, l'avait nommé membre du Corps Législatif. Il y fit une opposition presque constante, mais nullement systématique. Les regards se tournaient souvent de son côté, et nombre de mécontents comptaient sur lui comme sur Moreau, quand ils parlaient de mettre un frein à l'ambition de Bonaparte.

Quoiqu'il n'eût aucune liaison avec l'ancien général de l'armée du Rhin, il le soutint vivement lors du procès de Georges et de Pichegru, ne pouvant croire à une

culpabilité qui lui semblait trop incompatible avec les sentiments d'honneur qu'il avait si souvent montrés, et il ne fallut rien moins que les pièces de ce curieux procès pour le convaincre de la connivence de Moreau avec les deux conspirateurs. Un changement s'était alors opéré dans son âme, et sans abjurer ses principes républicains, il commença à être un peu moins hostile à Bonaparte. Il comprit où tendaient toutes les menées des mécontents, et pouvoir pour pouvoir, il préférait celui du Premier Consul à celui des Bourbons. Il s'était néanmoins prononcé contre le consulat à vie, mais à la vue du grand nombre de suffrages donnés à cette nomination, il s'inclina en partisan sincère de la doctrine qui soumet la minorité à la majorité des citoyens. Nommé maréchal et grand-officier de la Légion d'honneur, commandant la 14e cohorte, il était resté dans sa retraite sans se mêler jamais à la foule des flatteurs de la nouvelle cour. Quand la coalition se forma, il oublia et l'injustice de Napoléon et ses abjurations politiques, sentant que derrière lui les souverains alliés voulaient atteindre et frapper la France. Mieux que personne il rendait justice à l'Empereur et admirait son génie, aussi ne pouvant tourner ses regards vers une autre forme de gouvernement, pour le temps présent, il se rallia à l'Empire et tint son épée prête à le défendre.

Lors de la rupture de la paix, tous les maréchaux connaissaient leur destination et le commandement qui leur était confié; Massena seul n'en avait pas et ignorait s'il serait employé. Ses services passés, son mérite réel, ne permettaient pas de supposer cependant qu'il pût être oublié. Il pensait donc que Napoléon voulait le punir, par cette indifférence blessante, de l'indépen-

dance et de la fermeté de conviction qu'il avait montrées depuis 1800, quand le 23 août, jour de la levée du camp de Boulogne, une lettre confidentielle du ministre de la guerre lui annonça qu'un haut commandement lui était destiné, sans lui dire s'il agirait directement sous les ordres de l'Empereur, ou s'il commanderait une armée séparée. Trois jours après, une nouvelle lettre lui enjoignit de se préparer sans bruit à partir en toute diligence pour l'Italie, et cet avis fut bientôt suivi d'une dépêche officielle contenant le décret qui le nommait au commandement en chef de l'armée d'Italie. Ordre lui était donné d'être à Milan le 6 septembre, attendu que les mouvements de la grande armée ayant commencé déjà, les hostilités des Autrichiens en Italie devenaient imminentes. Masséna portait lui-même à Jourdan le décret qui prescrivait à ce maréchal de remettre le commandement entre ses mains. Il partit de Paris sans instructions, et ce ne fut que plusieurs jours après son départ qu'elles lui furent transmises par le ministre.

Masséna fut touché de l'accueil qu'il reçut de Jourdan et de ses bons procédés. Non-seulement ce maréchal lui fournit les renseignements authentiques à sa disposition, mais encore il entra avec lui dans les détails les plus intimes et le laissa convaincu que le patriotisme s'alliait chez lui à la franchise et ne laissait pas de prise au froissement de l'amour-propre.

En arrivant à Turin, Masséna fut frappé du changement qui s'était opéré en Italie depuis qu'il l'avait quittée. Le royaume d'Italie, nous le savons, avait remplacé la République cisalpine. Cet État qui comptait une population de 5 millions d'hommes, était borné au

nord par le Tyrol allemand, à l'est par l'Adige et l'Adriatique; au midi, il confinait aux États du pape et aux duchés de Parme et de Plaisance, à l'ouest il touchait au Piémont incorporé récemment à la France. Il était divisé dans sa longueur par le Pô, en deux portions inégales. Ses revenus ne dépassaient pas 70 à 75 millions, et son armée s'élevait à 24,000 hommes, dont 4,000 Polonais. Le fils adoptif de l'Empereur, Eugène Beauharnais, le gouvernait à titre de vice-roi. Il plaisait aux populations par son affabilité, mais il montrait une grande inexpérience des affaires, ce qui n'étonnait pas dans un jeune homme élevé au milieu des camps. On prétendait qu'il abandonnait l'administration à son secrétaire des commandements, homme léger et peu travailleur. Ce gouvernement se distinguait, comme tous les pouvoirs naissants, par un grand zèle et beaucoup de déférence envers ses administrés. Le prince s'efforçait de s'attacher les Italiens, craignant que sa qualité d'étranger ne l'empêchât d'y réussir, et ceux-ci, habitués dès l'enfance à étudier les penchants du maître, n'avaient pas tardé à découvrir ce faible et à en tirer parti.

Deux factions partageaient le royaume d'Italie. Les partisans de l'Autriche, auxquels se ralliait la majorité des membres du clergé régulier et des corporations religieuses, composaient la première. La seconde était celle des républicains. Ce qui convenait à l'une était naturellement antipathique à l'autre, et depuis le couronnement de Napoléon, elles ne s'accordaient que sur un point, la manifestation de leur mauvaise volonté à l'égard des Français. L'esprit public n'était pas encore formé, et quoique l'administration française contînt

de grands progrès en germe, ses principes s'infiltraient lentement dans ces esprits de nature paresseuse et routinière. Quand il fallut substituer aux formes de l'ancien régime des formes nouvelles qui froissaient quelques intérêts particuliers, on rencontra des résistances auxquelles on ne se serait pas attendu. Ainsi l'établissement de la conscription qui ne demandait pourtant que 5,000 hommes, la création des vélites royaux, l'organisation de l'administration du cens, des domaines et des droits réunis, la prohibition des marchandises anglaises, firent jeter les hauts cris. Les Italiens se plaignaient vivement de l'élévation des impôts, et cependant leur budget, comme nous l'avons vu, n'était pas trop lourd. Quoiqu'un peu plus fortes que sous l'ancien régime, les impositions étaient mieux et plus fructueusement employées; mais par suite de leur déplorable ignorance, les habitants ne voyaient rien au delà de leur commune ou de leur ville. Aucun changement n'avait été fait depuis 1800, et le royaume payait toujours 2 millions par mois pour l'entretien de l'armée française. Seulement, lorsque la guerre fut sur le point d'éclater, l'Empereur imposa une taxe extraordinaire de 6 millions pour l'approvisionnement des places fortes. Le pays s'en montra mécontent : aussi détestait-il Prina ministre des finances, et le général Pino ministre de la guerre, que leur dévouement à nos intérêts portaient à faire exécuter rigoureusement les ordres de l'Empereur.

Le Piémont, incorporé à l'Empire français, venait par sa division en trois départements de perdre les dernières traces de sa nationalité. Le général Menou, sous le titre de gouverneur général des départements au delà

des Alpes, y exerçait un pouvoir devant lequel celui des préfets devait souvent s'effacer. En vue de la guerre qui allait s'allumer, Napoléon lui avait ordonné de réunir à Alexandrie deux régiments d'infanterie française, la légion hanovrienne, un bataillon suisse et une division d'artillerie. L'objet de cette réserve était de garder la citadelle d'Alexandrie, de surveiller à la fois Plaisance, Milan, Novarre, Turin et surtout Gênes. Elle devait se porter sur cette place en cas de menace de débarquement, et marcher partout où il serait nécessaire pour assurer les derrières de l'armée d'Italie. Menou avait l'ordre de s'établir à Plaisance dans le cas où elle se replierait sur l'Adda. Dans la supposition la plus favorable, le rôle de ce camp volant se bornerait à escorter les convois de prisonniers par Fenestrelles jusqu'à Grenoble.

Gênes la superbe était descendue au simple rang de chef-lieu d'un département français. La présence d'un grand dignitaire de l'Empire, de l'architrésorier Lebrun, déguisait mal la perte de son ancienne splendeur; ses magnifiques palais étaient froids et déserts. C'était maintenant un port de commerce sans navires, une place forte sans garnison. A peine y avait-il assez de troupes pour en garder les portes.

Les États de Parme, Plaisance et Guastalla étaient régis, pour le compte de la France, par le conseiller d'État Moreau de Saint-Mery qui montra beaucoup de zèle à seconder Massena dans le cercle étroit de ses attributions.

La reine d'Étrurie, humble vassale du suzerain qui lui avait conféré l'investiture de son royaume, nous était personnellement dévouée; mais le peuple toscan ne

partageait point ses sentiments, et les avanies dont le clergé, la noblesse et le commerce avaient conservé la mémoire, lui faisaient préférer la domination de l'Autriche, qui lui avait donné plusieurs souverains dignes de ses regrets. C'était une contrée désarmée, mais à surveiller et de laquelle on ne devait attendre aucun service.

Le Pape nous était dévoué à condition qn'on ne lui demanderait rien.

La cour de Naples nous était justement suspecte : dominée par une femme altière et vindicative, elle n'attendait que le moment de se déclarer contre nous. Cependant, pour se débarrasser du corps du général Gouvion Saint-Cyr qui lui liait les bras, elle faisait proposer à Napoléon par le marquis de Gallo de garder la neutralité dans la lutte prochaine, et l'Empereur n'était pas éloigné d'agréer cette proposition qui lui laissait 16,000 hommes de plus à porter sur la rive droite du Pô.

En jetant un coup d'œil sur le Tyrol et les pays cidevant vénitiens de terre ferme, on verra que si nous étions certains d'être accueillis avec plaisir par la partie méridionale du premier, la partie septentrionale soutiendrait ardemment les Autrichiens. La raison de ce contraste se comprend facilement. Les habitants des pays qui bordent le lac de Garda étant, par leur liaison avec l'Italie, dépouillés des anciens préjugés politiques et religieux, éprouvaient vivement le besoin de la liberté. Le Tyrol allemand, au contraire, attaché depuis plusieurs siècles à la maison d'Autriche qui le traitait avec ménagement n'était pas tourmenté par le désir de l'indépendance, et reconnaissant de sa douceur, lui restait entièrement dévoué.

Dans les pays vénitiens, entre l'Adige et le Tagliamento, la population appauvrie, insultée, maltraitée de toute façon par l'administration autrichienne, attendait impatiemment l'heure de la délivrance. La dureté de ce joug lui avait fait oublier les vexations qui suivirent le renversement de l'ancien gouvernement, et les habitants de Padoue, de Vicence, Bassano, Rovigo, etc., faisaient les vœux les plus ardents pour notre triomphe, ne doutant pas que, vainqueurs, nous ne réunissions le duché de Venise au royaume d'Italie. Les récentes insurrections du Feltrin et du Bellunais, provoquées par la famine qu'avaient causée les réquisitions autrichiennes, et qui n'avaient pu être étouffées complétement par la force, laissaient l'espoir qu'on pourrait, dans un temps et des circonstances donnés, secondés vigoureusement par les habitants de ces contrées, tomber sur les derrières de l'ennemi entre la Piave et le Tagliamento. Nous n'avions jamais été aussi désirés ni aussi regrettés qu'en ce moment par ces populations. Toutefois, malgré leurs bonnes dispositions, il ne fallait s'engager qu'avec précaution dans ces pays pauvres et peu fertiles où les Autrichiens eux-mêmes, pour vivre, avaient été obligés, dans les guerres précédentes comme dans celle-ci, de former de grands magasins de subsistances.

Massena sentit tout de suite les difficultés de sa position. Le tiers de l'Italie devenu français ou allié de la France avait droit à de grands ménagements. La guerre ne nourrirait plus la guerre. On ne pouvait, comme en 1796 et 1797, appliquer les ressources du pays aux besoins pressants et éventuels de l'armée; à l'exception des deux millions fournis chaque mois par le royaume d'Italie, tout devait se tirer de la France, et si la guerre

n'était pas heureuse on se trouverait dans un inextricable embarras. Aussi il apporta tous ses soins dans ses dispositions préparatoires, et résolut de diriger ses mouvements de façon à s'emparer du pays qui s'étend jusqu'à l'Isonzo. Jusqu'alors le maréchal Jourdan devait seulement surveiller les Autrichiens postés sur l'Adige. Dans les journées du 4 et du 5 septembre, les troupes avaient quitté leurs garnisons et elles occupaient, à l'arrivée de Massena, des cantonnements resserrés entre l'Adige et le Mincio.

L'armée se composait de 5 divisions, 3 d'infanterie et 2 de cavalerie, présentant 44 bataillons et 40 escadrons qui donnaient 24,710 hommes d'infanterie présents sous les armes, et 1,618 aux dépôts, 4,335 hommes et 3,918 chevaux de cavalerie, plus 1,576 hommes et 821 chevaux aux dépôts, 2,353 hommes d'artillerie et 890 chevaux, ce qui faisait un total de 34,674 hommes de toutes armes, avec 5,669 chevaux. Cette armée devait être renforcée successivement par 5 régiments de ligne, un bataillon de pionniers noirs, une légion corse qu'organisait à Livourne le général Verdier, 4 régiments de cavalerie et quelques compagnies d'artillerie et du train stationnés dans les 27e et 28e divisions territoriales.

La 1re division, aux ordres du général de brigade Solignac, forte de 4 régiments d'infanterie et de 3 de cavalerie légère, occupait Verona et Legnago. Ces trois derniers bordaient l'Adige depuis Rivoli jusqu'à la mer. La 2e, sous le général Robin, composée de 4 régiments d'infanterie et d'un régiment de chasseurs à cheval, cantonnait à Castel-Nuovo et à Sommacampagna. Un de ces bataillons travaillait aux fortifications de Peschiera.

5 régiments d'infanterie, y compris celui qui était en garnison à Parme, formaient la 3e division. Elle cantonnait à Valeggio, Goito, Roverbella et lieux circonvoisins; le général Zayonchek en avait le commandement provisoire. La 4e division, forte de 3 régiments de dragons et d'une division d'artillerie légère, cantonnait dans les environs de Verona, et avait pour chef le général Espagne. Enfin la 5e division, à la tête de laquelle était le général Pully, consistait en 4 régiments de cuirassiers, et couvrait Villa-Franca. En résumé, l'armée avait en ligne moins de 25,000 hommes et 4,500 de cavalerie. L'infanterie, composée d'un tiers de vieux soldats, était bien équipée, bien habillée, mais sans capotes et assez mal armée; la cavalerie avait encore plus d'anciens soldats que l'infanterie, mais les deux tiers seulement étaient montés. Le personnel de l'artillerie ne laissait rien à désirer. Il se composait du 1er régiment à pied, moins 6 compagnies détachées au corps de Naples, de 8 compagnies des 1er et 4e régiments à cheval, d'un bataillon de pontonniers, de 3 compagnies d'ouvriers en formation à Gênes, et de 2 bataillons du train. Le tout ne s'élevait pas au delà de 2,355 hommes, nombre insuffisant pour une armée de 50,000 hommes. Il fallait donc un autre régiment à pied et un troisième bataillon du train, deux officiers généraux et une cinquantaine d'officiers de tous grades.

Une épizootie qui frappa l'un des bataillons du train, et le service de la navigation du Pô qui avait usé une partie des chevaux de l'autre, réduisaient leur effectif à 1,200 têtes valides. Le ministre de la guerre avait bien autorisé le maréchal Jourdan à acheter 500 mulets, mais la caisse militaire étant à sec, le prince Eugène

avança 200,000 francs, avec lesquels on prit à loyer, pour deux mois, deux brigades de 100 chevaux chacune; toutefois avant l'expiration de ce terme, il fallait se procurer les 2,300 chevaux nécessaires, chose difficile, vu les remontes considérables qu'exigeaient la cavalerie et les équipages.

Il se trouvait à Mantoue un équipage de pont portatif non attelé, de 34 bateaux, un pont de bateaux à Plaisance, et le général Lacombe-Saint-Michel avait rassemblé le matériel pour en construire deux autres, l'un entre Pavie et Voghera, l'autre à Casal-Maggiore.

Le personnel du génie consistait en 4 compagnies de sapeurs et en une douzaine d'officiers de tous grades; ce n'était point assez. On attendait le général Campredon pour diriger les travaux qui s'exécutaient à Mantoue.

Il existait un corps d'ingénieurs géographes chargé, sous la direction de l'adjudant commandant Brossier, de lever la carte du royaume d'Italie. Ce corps, composé d'une vingtaine de jeunes gens alertes et intelligents, pouvait rendre de bons services. Jourdan s'était proposé de les employer à l'état-major général et dans les divisions comme officiers d'état-major. Massena accueillit cette idée, mais il fallait l'autorisation de l'Empereur.

Il y avait aussi un personnel et un petit matériel de marine attachés à l'armée d'Italie; le personnel se composait d'environ 200 marins formant les équipages de 21 goëlettes et chaloupes canonnières. Leurs officiers, Napolitains de nation, ayant seize et dix-huit ans de mer ne manquaient pas d'expérience; néanmoins il était prudent de s'en défier. Ces bâtiments formaient 4 di-

visions : la 1re, de 7 chaloupes, faisait le service de Mantoue; la 2e, de pareille force, croisait sur le lac de Garda; la 3e, de 4 bâtiments, sur le lac d'Idro; la dernière, de 3, stationnait à Loro.

L'état-major était incomplet; on attendait les généraux de division Miollis, Verdier et Molitor annoncés par le ministre; Jourdan, qui manquait de généraux de brigade, en avait emprunté deux au général Menou, commandant les départements au delà des Alpes. Le nombre des adjudants commandants et des capitaines adjoints était aussi bien au-dessous des besoins du service. Le général Charpentier, qui remplissait les fonctions de chef d'état-major, réunissait les qualités nécessaires pour cet emploi, mais il manquait de la principale, la mémoire, sans laquelle les autres sont insuffisantes. Massena ne tarda pas à s'apercevoir de ce défaut et crut d'abord pouvoir y remédier; cependant les oublis du général Charpentier étaient si graves et si répétés, que dans la crainte de compromettre le service, le maréchal demanda pour le remplacer le général Espagne, doué d'une grande capacité. La réponse de l'Empereur n'était pas encore arrivée lorsque la campagne s'ouvrit. Charpentier resta donc à son poste et ne justifia que trop les appréhensions du maréchal.

Il est facile de voir d'après cet exposé que l'armée, pour remplir les vues de l'Empereur, avait besoin de recevoir du général en chef une autre organisation. Les places de première ligne n'étaient pas en état de défense; on avait suspendu, faute de bras, les travaux de Peschiera; la presqu'île de Sermione, malgré les ordres de l'Empereur, était encore découverte, et l'ennemi pouvait brûler la flottille qui faisait la police du

lac. Le vice-roi venait, il est vrai, d'accorder 150,000 francs pour l'achèvement de l'ouvrage destiné à fermer la presqu'île; mais si les hostilités commençaient bientôt, il était à craindre qu'il ne pût être terminé en temps utile. Legnago et Mantoue réclamaient de grands travaux; la Rocca d'Anfo seule se trouvait dans un état respectable. Aucune de ces places n'était armée ni approvisionnée. Mantoue dont l'armement exigeait 240 bouches à feu, n'en comptait que 184; Legnago pour lequel il en fallait 54, n'en avait que 26. Dans toutes les places du royaume il n'existait que fort peu d'affûts de rechange; on manquait de projectiles creux et pleins, de poudre et de plomb. Il fallait donc des hommes, des outils et de l'argent, tant pour les travaux à exécuter dans les places de première ligne que pour les ouvrages de campagne à élever à la Corona et à Rivoli.

Si l'armée laissait beaucoup à désirer sous le rapport purement militaire, elle ne présentait pas un aspect plus rassurant sous le point de vue administratif; car avant la réunion des troupes entre la Chiese et l'Adige, elles vivaient dans leurs garnisons sur le pied de paix. Mais un courrier ayant apporté, le 3 septembre, à l'ordonnateur Joubert l'ordre de les mettre sur le pied de guerre à compter du 18 septembre, la nature des services changea et l'on fut obligé d'organiser instantanément ceux qui n'existaient plus. L'agglomération des troupes compliqua les difficultés, et pour comble d'embarras, aucun avis de fonds ou de crédits n'avait accompagné les ordres du ministre. C'est une justice à rendre à Joubert, il déploya dans cette circonstance autant d'activité que de talent. Sa première pensée se

porta sur le service des hôpitaux, le moins préparé à l'état de guerre. Un second hôpital fut ouvert à Milan et l'on agrandit celui de Mantoue. On se procura trois lignes d'évacuation sur Alexandrie, Pavie et Milan; le service des ambulances n'offrait pas même les premiers éléments d'organisation. On répara à la hâte et on pourvut d'ustensiles 25 fourgons qui, attelés de chevaux de louage, se rendirent, le 7 au soir, à Brescia d'où ils furent répartis dans les divisions.

La fourniture du pain, du sel, du riz, des légumes et des liquides fut confiée au munitionnaire général Vanderberg qui avait jusqu'alors très-bien conduit le service. Ses agents, répandus sur tous les points, accaparaient les ressources du pays et la fourniture semblait assurée. Le munitionnaire général Delannoy continua à fournir la viande; ses employés étaient à leur poste, cependant faute d'argent, ils n'avaient pu former de parcs. On se proposait d'y suppléer en tirant des communes, par voie de réquisition, des bestiaux qu'on payerait plus tard. Le service des fourrages présentait de plus grandes difficultés. Un entrepreneur s'en était bien chargé à haut prix, mais nonobstant les avantages apparents de son marché, il ne l'exécutait qu'à moitié. La grande quantité de chevaux rassemblés subitement entre l'Adige et le Mincio, jointe à la disette des avoines, servait de prétexte à sa mauvaise volonté et il fallait recourir à des moyens rigoureux pour le contraindre à remplir ses obligations. Aussi, bientôt l'ordonnateur, convaincu de l'impossibilité d'employer longtemps cette voie, annula le traité et y substitua une régie. On ne pouvait encore asseoir de jugement sur ce nouveau mode de procéder. Tous les

employés n'étaient pas à leur poste, et les désordres étaient immanquables au début. D'après les ordres de l'Empereur, les États de Parme et le Piémont devaient fournir 1,500,000 rations de biscuit pour l'approvisionnement de réserve de l'armée. Une première livraison avait été déjà effectuée, et tout faisait espérer que le reste entrerait dans les magasins de Mantoue avant le 25 septembre.

Le service des transports et convois militaires se faisait depuis deux ans par une entreprise assez exacte. On était venu à son secours; mais tout en appréciant son activité et son intelligence, on ne répondait pas qu'elle justifierait la confiance qu'on avait placée en elle.

Le service des équipages était à créer; les équipages particuliers des corps d'infanterie et de cavalerie, ceux des vivres, des fourrages et des ambulances ne pouvaient être formés que par réquisition. On voulait réunir un parc sur les derrières de l'armée; des demandes avaient été adressées à ce sujet au ministre italien, aux préfets du Piémont et à l'administration générale de l'État de Parme, mais faute de fonds, les réquisitions étaient indispensables. Ce mode, aussi onéreux aux habitants que sujet à de graves abus, donnait souvent lieu à des plaintes non fondées. On n'avait encore pris dans le royaume d'Italie qu'une centaine de voitures pour le service direct des corps, à raison d'une par bataillon ou par escadron, que déjà l'on disait qu'il ne restait plus un seul cheval dans les campagnes.

Un marché avait été passé par ordre de Jourdan pour la fourniture des effets de campement indispensables. La première livraison devait s'effectuer dans deux jours et la seconde dans un mois.

Comme il n'existait pas de magasin d'habillement, il fallait établir au plus tôt des ateliers sur les derrières pour confectionner les effets de linge et chaussures dont le besoin ne tarderait pas à se faire sentir.

Cet aperçu suffit pour établir que l'armée était presque entièrement dépourvue des choses indispensables, et qu'il fallait toute la sollicitude éclairée et pressante du maréchal pour se les procurer en temps utile. Si l'Empereur avait mis des fonds à sa disposition, ce n'eût été que demi-mal; mais comme l'armée devait être entretenue, partie par la France, partie par l'Italie, et qu'il n'avait déterminé ni la quote-part de chacune, ni les termes des versements, on comprend qu'un conflit d'intérêts continuel devait amener des froissements fréquents entre le vice-roi et le général en chef.

Après avoir passé la revue des troupes, dont il eut l'occasion de louer l'ardeur et la bonne tenue, Massena leur adressa une proclamation dont le ton pacifique était destiné à entretenir la sécurité de l'ennemi. « Si » les circonstances politiques, disait-il, obligent l'Em» pereur à donner le signal des combats, malgré le dé» sir qu'il a constamment manifesté de maintenir la » paix, soldats, vous vous souviendrez que vous êtes » sur un théâtre illustré par ses victoires, et qu'à cha» que pas nous trouverons des traces de son génie et » de sa magnanimité. »

Il y avait peu à changer d'abord aux positions des troupes, mais il fallait réorganiser les divisions. Il retira la cavalerie des trois premières et forma une réserve d'infanterie avec les régiments venus des 27e et 28e divisions territoriales. Il en donna le commande-

ment au général Molitor qui s'établit à Villafranca. Massena retrouva ce général avec plaisir, car il le connaissait depuis Glaris et savait tous les services qu'il pouvait rendre. La cavalerie légère passa tout entière sous les ordres du général Espagne, officier distingué qui lui avait dès l'abord inspiré de la confiance par tout le bien qu'on en disait et qu'il justifia pleinement dans la suite; les dragons furent commandés par le général Mermet, ancien aide de camp et bras droit de Hoche. L'armée se trouva donc composée de 4 divisions d'infanterie et de 3 de cavalerie. On attacha à chacune de ces divisions 6 bouches à feu et le parc en contint 30, ce qui porta leur nombre total à 72 pièces. Ces premiers soins donnés à l'organisation, le maréchal activa la mise en état de défense des places de première ligne. Il fit armer le château de Verona et pressa le vice-roi de l'approvisionner. Il poussa les travaux de Legnago avec la plus grande célérité; on disposa tout ce qui était nécessaire pour couper les digues de l'Adige et inonder le bas pays dans le cas où l'ennemi viendrait à surprendre le passage du fleuve. La ligne du Mincio fut retranchée, et l'on ramena l'équipage de pont de Plaisance à Mantoue. Des ordres furent donnés pour armer et approvisionner la citadelle de Plaisance. Celles d'Alexandrie et de Turin devaient l'être ainsi que le fort de Gavi, à la diligence du général Menou.

Mais ce n'est pas chose aisée que d'organiser promptement une armée lorsqu'on n'a rien de préparé et peu de ressources. Il devient impossible d'épargner au pays où les troupes se rassemblent des réquisitions plus ou moins dures, plus ou moins vexatoires et Massena en fit l'épreuve pour la troisième fois. Le Trésor

français, épuisé par les besoins de la grande armée, s'était reposé de tout sur celui d'Italie, lequel n'avait que de faibles moyens déjà hypothéqués. Le début administratif du maréchal fut donc pénible. Le royaume d'Italie, alléguant son indépendance, ne tarda pas à murmurer, et le vice-roi ne fut que l'écho trop fidèle de ces plaintes près de l'Empereur.

Abandonné par les fournisseurs pris au dépourvu, Massena se vit obligé, d'après l'avis de Joubert, de former par réquisitions un parc de 900 voitures, et de requérir des grains et des fourrages dans les cinq départements occupés par l'armée, pour subvenir à ses besoins journaliers. Les commissaires des guerres devaient donner des reçus en échange des denrées livrées, et comme il importait de former suivant l'usage, en dehors de la consommation journalière, dans la prévision d'une guerre défensive, un approvisionnement de réserve, Massena ordonna que les départements français en deçà des Alpes et le royaume d'Italie contribueraient par moitié à l'établissement de magasins de grains et de fourrages pour 50,000 hommes et 8,000 chevaux pendant trois mois, à Crémone, Pavie et Plaisance. Pour faciliter l'exécution de cette mesure, les autorités civiles reçurent l'ordre de répartir les quantités requises sur les localités de leur ressort, sans comprendre dans cette fourniture les livraisons déjà faites pour le compte du munitionnaire. Le transport des denrées fut mis également à la charge du pays.

L'exécution rapide de ces mesures souleva de vives réclamations. Avant l'arrivée de Massena on disait déjà que les Français regardaient l'Italie moins comme un Etat indépendant soumis éventuellement au même sou-

verain, que comme un pays conquis ou vassal; ce fut bien pis quand les agents de l'armée eurent frappé des réquisitions : on se servit de quelques irrégularités inséparables de la précipitation pour assourdir de plaintes le vice-roi. Ce prince, sur qui cependant ne pesait pas la responsabilité de ces erreurs, épousa les intérêts de ses administrés, et sans tenir compte des nécessités de la guerre, entama avec le général en chef une correspondance où l'aigreur perçait à travers les formes de la politesse. Il se plaignit de ce qu'on avait procédé sans son autorisation, et que sur divers points on n'eût pas donné aux propriétaires dépossédés des reçus portant promesse de payement. Les réquisitions lui semblaient exagérées, surtout en chariots, et il aurait voulu qu'on les prît au fur et à mesure dans chaque ville où l'armée passerait. Il ne contestait pas l'urgence des mesures adoptées, mais il entendait que la caisse de l'armée remboursât promptement la valeur des denrées livrées. Quant aux secours réclamés du Trésor italien, le prince se prévalant du silence de l'Empereur, déclara qu'il se renfermerait dans les termes de l'obligation mensuelle de 1,600,000 francs.

Masséna se défendit d'avoir manqué d'égards au vice-roi. Partie des réquisitions de grains et de bétail dont on se plaignait avaient été frappées avant son arrivée, comme seul moyen de suppléer au défaut des munitionnaires. Il représenta d'ailleurs que leur valeur totale ne s'élevait pas au delà de 150,000 francs, et qu'il s'engageait à les faire payer par les fournisseurs. Relativement aux livraisons de grains et de fourrages faites dans les magasins de réserve, il fit observer que l'omission de promesse de payement

dans quelques récépissés était naturelle, puisqu'on ignorait encore si elles seraient acquittées par le Trésor italien ou par la caisse de l'armée; quant au refus d'avances fondé sur le silence de l'Empereur, le maréchal soutint qu'il conseillait de mettre plutôt l'armée à la charge du royaume d'Italie que d'en laisser le fardeau à la France; qu'en tout cas le Trésor italien devait se plier aux exigences de la guerre, sauf à réclamer au gouvernement français le montant de ses avances. En conséquence il supplia le vice-roi de faire verser sans retard dans la caisse de l'armée quelques millions, sans lesquels il ne pourrait organiser aucun service. Il l'engagea aussi à accréditer près de lui une personne investie de sa confiance avec laquelle il pût s'entendre à l'avenir sur les affaires d'administration. Le vice-roi parut satisfait de ces explications; il mit à la disposition du maréchal les 4,000,000 qui revenaient pour les deux mois suivants, et promit des traites à deux mois de date pour 2 autres millions. Ces fonds permirent de commencer les préparatifs et donnèrent les moyens d'agir plus librement.

Le vice-roi envoya au quartier général M. de Brême, conseiller d'État, homme liant et capable, pour régulariser les réquisitions faites ou à faire. L'intervention de ce haut fonctionnaire opéra très-avantageusement : son esprit éclairé et conciliant était au niveau de sa mission, et il ne rendit pas moins de services à l'armée qu'à son pays.

Les affaires d'administration n'absorbèrent pas toute l'attention du maréchal; il pressa aussi la construction des ouvrages de la Corona et de Rivoli. Le général Chasseloup, qui en était chargé particulièrement, n'es-

timait pas que la gauche de l'armée y fût bien placée et aurait préféré l'appuyer à Lacize et à Piovezzano; mais, comme il aurait alors fallu pousser les avant-postes jusqu'à la Dogana et retrancher fortement Incanale, Massena ne tint pas compte de ses observations, et fit retrancher la Corona et Rivoli, suivant les vues de l'Empereur. Il ne crut pas non plus nécessaire de couper une arche de chacun des ponts de Verona en conservant les voussoirs de tête, et se borna à les faire barricader en dedans et à occuper les maisons attenantes. On arma et on approvisionna le château; on leva le pont-levis de Legnago; on borda la rive droite d'un retranchement prenant des flancs sur l'Adige à ses extrémités; on palissada le chemin couvert et on établit une estacade en amont de la place pour écarter les embarcations ennemies qui auraient voulu tenter une surprise. 800 Français y furent placés en attendant que le vice-roi pût compléter sa garnison avec 600 Italiens. On défendit aux gens du pays de passer l'Adige, on ne leur permit de franchir le Pô à Peschiera que sur des bacs enchaînés la nuit; on prit enfin toutes les précautions utiles dans l'attaque comme dans la défense. La fièvre ayant sévi dans la contrée basse qu'occupait l'armée, le maréchal prit un soin particulier des hôpitaux, et fit former à Brescia un dépôt de convalescents qui renvoyait promptement les soldats parfaitement rétablis à leurs corps. Enfin il ordonna aux conseils d'administration de pourvoir au plus tôt les troupes de capotes.

Autant l'armée française paraissait faible et dépourvue de moyens de guerre, autant le Conseil aulique avait mis de soins à organiser et à approvisionner celle qui devait lui être opposée. Quoique le général en chef

ne fût pas encore désigné, les préparatifs étaient poussés vivement. Le comte Henri Bellegarde, gouverneur de Venise, avait le commandement en chef provisoire et faisait travailler sans relâche aux retranchements le long de l'Adige, particulièrement en face des ponts de Verona et de Legnago. Deux batteries croisaient celui de la première de ces places, et leurs feux paraissaient devoir se diriger sur la tour du centre où s'élevaient des ouvrages formidables, et en seconde ligne sur les hauteurs de Caldiero. Les Autrichiens se concentraient entre Montebello et Montagnana. Ils avaient assis leur principal camp à Cologna. La réserve de grenadiers se trouvait à Vicence et le quartier général à Padoue. Des troupes filaient journellement sur le Montebaldo et Brentonico vers Roveredo et Riva; il ne se passait pas de jour qu'on ne vît un équipage de pont se promener le long de l'Adige. L'artillerie était nombreuse et bien attelée. Il y avait un parc immense à Udine, des magasins dans toutes les villes, sur la Brenta et l'Isonzo. Palma Nova, Venise avaient été mises dans un état de défense respectable et complétement approvisionnées.

Le comte Bellegarde, informé par le ministre de la guerre que les troupes rassemblées près de Gorizia et d'Udine viendraient s'établir le long de l'Adige pour observer ce fleuve au cas où nous nous établirions dans le camp de Montechiaro, ordonna de retrancher la position entre Bevilaqua et Caldiero, celle de Veronetta ne lui paraissant propre qu'à l'établissement de batteries destinées à balayer le pont.

Massena reçut sur ces entrefaites des instructions précises de l'Empereur. Il lui prescrivait de rassembler la moitié de ses forces entre Verona et Peschiera, afin

d'éviter les maladies qu'engendrent en automne les exhalaisons des contrées marécageuses qui avoisinent Goïto et Mantoue. Verona, Peschiera et Mantoue pourvoiraient aux subsistances de ce rassemblement; l'autre moitié de l'armée devait prendre des quartiers tellement resserrés entre Montechiaro, Castiglione, Lonato et Desenzano, que les corps les plus éloignés se trouveraient sur la Chiese; elle tirerait ses subsistances du Brescian et du Cremasc. La place de Verona étant fortement occupée, il suffisait de mettre à Legnago une garnison d'un bataillon, avec trois compagnies d'artillerie et trois de sapeurs. Une brigade de cavalerie avec trois pièces de canon, échelonnée de Legnago à Rovigo, aurait éclairé l'Adige entre ces deux points. On recommandait à Massena de retrancher les hauteurs de la Corona, d'établir des redoutes sur le plateau de Rivoli et quelques autres ouvrages fermés sur celui de Castel-Novo, ce qu'il avait déjà commencé, afin qu'après la perte d'une bataille sous Verona l'armée pût disputer le terrain pied à pied et n'être pas obligée de repasser immédiatement le Mincio. 20,000 hommes placés à Verona et aux environs forceraient l'ennemi à en avoir autant en face.

Quoique M. de Cobentzel n'eût pas encore quitté Paris, Napoléon supposait que l'ennemi attaquerait d'un instant à l'autre; il prescrivait en conséquence à Massena de cantonner toutes ses troupes au delà du Mincio, de ne souffrir ni dépôt ni hôpital entre cette rivière et l'Adige, mais de les établir à Mantoue et à Peschiera, d'où on les évacuerait en cas de nécessité sur la rive droite de l'Adda. Il lui enjoignait au reste de se maintenir en bonne intelligence avec les Autrichiens, et

de répondre si on lui témoignait de l'inquiétude sur la concentration de ses forces, que bien que l'Autriche fît cause commune avec l'Angleterre, il avait l'ordre de rester tranquille jusqu'à ce que les différends survenus entre les deux gouvernements fussent vidés.

Relativement aux mesures à prendre après la rupture, la grande armée devant passer le Rhin du 27 septembre au 2 octobre, l'Empereur désirait que celle d'Italie fût prête à agir à cette époque. Massena serait ultérieurement informé du jour précis du passage, et s'il devait commencer ou suspendre les hostilités. A moins d'un ordre contraire, il ne lui était permis d'agir que si l'ennemi se disposait à l'attaquer; encore dans cette hypothèse, devait-il examiner scrupuleusement s'il lui serait plus avantageux de prendre l'offensive que de garder la défensive. Dans ce dernier cas, l'Empereur ne pouvait déterminer le genre de guerre à faire, puisque cela dépendait de la force de l'ennemi; mais il lui semblait évident que si les Autrichiens étaient les plus forts, une guerre ayant pour objet la conquête du duché de Venise présentait de grandes difficultés, et alors la prudence exigerait de rester sur la défensive jusqu'au moment où les Autrichiens se seraient affaiblis pour renforcer l'armée d'Allemagne : seulement alors il conviendrait de se rendre maîtres de Verona et de la tête du pont de Legnago. « L'Empereur estime, portait l'instruction, » qu'une fois maître de Verona, vous devez ranger » votre armée sur trois lignes en avant de cette ville, » sur le terrain le plus convenable, la droite appuyée » à l'Adige, la gauche aux montagnes, en faisant con- » struire cinq ou six redoutes fermées en avant et sur » les flancs de votre ordre de bataille. » Cela exécuté,

une division occupant Rivoli, et l'avant-garde la Corona, Napoléon doutait que 40,000 hommes pussent être attaqués avec succès par une armée très-supérieure en nombre. « Comment, ajoutait le major général, l'ennemi s'y » prendrait-il pour déloger les Français devant Verona; » il lui est interdit de pénétrer par la Corona, car il ne » peut y amener ni cavalerie ni artillerie, et sans le con- » cours de ces deux armes, livre-t-on une bataille sé- » rieuse? S'il essaie de passer l'Adige entre Verona et » Legnago, les Français tomberont sur ses flancs, et » s'il tente le passage plus bas que Legnago, outre les » difficultés du pays qu'il aurait à surmonter ses der- » rières seraient en prise. » D'après toutes ces considérations, il pensait que l'armée campée presque tout entière devant Verona, protégée par l'Adige et le Monte Baldo, ayant derrière elle Mantoue avec une garnison de 10,000 hommes et bien approvisionnée, garderait cette position aussi longtemps qu'elle lui serait nécessaire. Si au contraire, l'ennemi nous était inférieur en forces, l'Empereur entendait qu'on l'attaquât, qu'on le poursuivît l'épée dans les reins sur la Brenta et l'Isonzo, et qu'ensuite on s'avançât par les montagnes pour former la droite de la grande armée. « Au sur- » plus, ajoutait Berthier, quand même dans les premiers » moments l'ennemi aurait la supériorité du nombre, » tout porte à croire qu'il ne s'écoulera pas quinze jours » sans qu'il se dégarnisse devant Verona pour secourir » l'armée d'Allemagne menacée. » Dès cet instant, l'armée d'Italie devait se porter en masse vers l'Isonzo, ne laissant sur l'Adige qu'un petit corps de troupes pour renforcer, au besoin, Mantoue et Peschiera.

Quoique l'armée de Naples fût indépendante de celle

de l'Adige, l'Empereur avait jugé nécessaire d'informer Massena de la tâche qu'elle aurait à remplir. Cette tâche était assez belle. Napoléon n'avait pas encore conclu le traité de neutralité avec le roi Ferdinand lorsque, prévenu que 15,000 Russes rassemblés à Corfou et 8,000 Anglais stationnés à Malte s'apprêtaient à opérer une descente à Naples pour marcher sur le Pô après avoir rallié l'armée napolitaine, il avait recommandé à Saint-Cyr d'affecter la plus parfaite sécurité, et de ne donner aucune inquiétude au roi jusqu'au moment qui lui serait indiqué; mais alors il se porterait droit sur Naples, s'en rendrait maître, en chasserait la cour, y établirait un gouvernement provisoire et disperserait l'armée napolitaine. L'Empereur calculait qu'après ces résultats les Russes et les Anglais se réuniraient en Sicile pour y attendre des renforts et concerter l'invasion du royaume de Naples, ou bien qu'ils tenteraient un débarquement à Tarente. Dans le premier cas, Saint-Cyr aurait plusieurs mois devant lui pour armer nos partisans et organiser la défense. Dans le second, s'il se sentait assez fort pour attaquer les alliés avant qu'ils pussent se réunir, remonter leur artillerie et leur cavalerie, il lui était enjoint d'agir avec vigueur; mais s'il se trouvait trop faible pour se maintenir dans les Calabres et la Pouille, il devait lui disputer le terrain pied à pied, jeter une bonne garnison dans Pescara, et opérer lentement sa retraite dans les États de l'Église. On pouvait donc considérer les opérations de Saint-Cyr sous deux points de vue : agissant contre l'armée napolitaine, il avait l'initiative; opposé aux Anglo-Russes, il commandait un corps défensif, jusqu'à ce que les armées d'Allemagne et d'Italie lui permissent de chan-

ger de rôle. Dans le premier cas, ses opérations auraient peu d'influence sur les affaires générales; dans le second, au contraire, elles acquéraient une grande importance, puisqu'elles pouvaient empêcher la réunion des troupes des quatre puissances sur le Pô ou l'Adige.

Massena réfléchissait sur ces instructions, et, pour les suivre avec plus d'exactitude, cherchait à se procurer des renseignements certains sur la force, la position et les ouvrages de l'ennemi. Mais les mouvements continuels que les Autrichiens exécutaient de Trente sur Verona et Legnago en suivant l'Adige, et dans le Tyrol italien, jetaient un voile épais sur leurs projets et n'indiquaient pas qu'ils eussent l'intention de nous laisser passer ce fleuve sans combat.

L'Empereur, qui avait des émissaires partout, en recevait souvent des rapports opposés à ceux de ses généraux. On l'instruisit que l'ennemi élevait des batteries devant Legnago et retranchait les hauteurs de Caldiero, mais qu'il n'avait pas remué une pelletée de terre en face de Verona. Il en conclut (voy. *Pièces justificatives*, n° III) que les Autrichiens avaient évacué Trente, ne disputeraient pas Verona et se tiendraient sur la défensive à Caldiero, ou passeraient l'Adige, soit sous la protection des hauteurs de Verona, soit à l'embouchure du canal Blanc. Dans cette pensée, il chargea Berthier d'adresser à Massena une nouvelle instruction, en lui recommandant de s'emparer de Verona au cas où l'ennemi exécuterait le premier de ces projets. Si c'était le second, le maréchal devait alors tomber sur son flanc lorsqu'il passerait le fleuve entre Verona et Legnago. Développant ensuite sa première instruction, le ministre parcourait sous la dictée de l'Empereur le champ des

hypothèses et indiquait avec la précision du maître le parti à prendre dans chacune. « Si l'ennemi, disait-il, nous attendait à Caldiero, rien ne pressait de se fortifier, car c'était un indice certain qu'il s'affaiblirait bientôt devant Verona pour secourir Vienne. » Abandonnant l'idée de couper les digues de Legnago dans le cas où les Autrichiens forceraient le passage de l'Adige, il conseillait au maréchal d'avoir dans cette partie un équipage de pont et une division, afin de forcer son adversaire à en faire autant sur la rive opposée, puis de replier ses troupes à petit bruit pendant la nuit du jour fixé pour l'attaque, et de tomber avec tout son monde sur les Autrichiens disséminés. Finalement, la dépêche pouvait se résumer dans ces mots : « Si les » Autrichiens n'attaquent pas les premiers, l'intention » de l'Empereur est de ne pas commencer les hostilités » avant le 27 septembre. »

Le maréchal répondit au ministre qu'il avait eu lieu de se convaincre de l'impossibilité de prendre l'offensive s'il ne recevait des renforts considérables ; en conséquence, il s'était attaché à avoir ses forces réunies de manière à défendre l'Adige avec avantage, ainsi que la plaine de Verona, en tenant en quelque sorte ses troupes dans la main ; maître d'accélérer et de diriger à volonté leurs mouvements, il ne porterait que des coups assurés. « Je ferai, disait-il, tout ce qui est humaine- » ment possible ; j'emploierai tous mes moyens, toute » mon énergie à remplir les vues de l'Empereur. Si » contre mon attente, j'étais obligé de céder du terrain, » donnez-lui bien l'assurance que je ne me replierai » sur la ligne du Mincio qu'après avoir épuisé toutes » les ressources pour me soutenir sur l'Adige et, j'ose le

» dire, jusqu'à la dernière extrémité. J'ai fait mes pre-
» mières armes avec Sa Majesté, et c'est sous ses ordres
» que j'ai appris ce que je sais du métier de la guerre.
» Nous étions ensemble de l'armée d'Italie. »

Ces lignes méritent attention comme caractéristiques du besoin qui tourmentait Napoléon de tout rattacher à lui, vanité à laquelle se pliaient ses premiers lieutenants; car enfin, chacun sait maintenant que Massena n'a pas fait ses premières armes sous Bonaparte, ni appris de lui ce qu'il savait de la guerre. Le général qui fut chargé de l'expédition d'Oneglia, et conçut le double plan de la bataille de Loano, n'était certes pas un général ordinaire quand Bonaparte prit le commandement de l'armée d'Italie. Sans doute les profondes conceptions de ce grand capitaine développèrent en lui de nouveaux germes, mais l'arbre avait déjà produit de beaux fruits. Toutefois dans la situation où le maréchal se trouvait en 1805, lorsque sa réputation tenait peut-être à un secours envoyé à propos, il ne semblera pas étonnant qu'il flattât l'Empereur par son côté faible, car la roideur habituelle de Massena, fondée sur la conscience de son mérite, n'était pas ce qui en lui déplaisait le moins à Napoléon.

Dès qu'on sut à Vienne que Massena avait pris le commandement de l'armée d'Italie, le Conseil aulique ne douta plus que, comme en 1797, on ne méditât l'invasion de l'empire d'Autriche par la Carinthie et le Tyrol. Il donna dès lors le commandement de l'armée qui bordait l'Adige à l'archiduc Charles, digne adversaire contre lequel Massena s'était mesuré en Helvétie cinq ans auparavant, et ce prince arriva le 15 septembre à Padoue. Ainsi le but de Napoléon était atteint; l'ennemi

rassemblait en Italie sa plus forte armée, en donnait le commandement à son meilleur général, et quelle que fût l'issue des événements sur ce théâtre, la grande armée pouvait maintenant écraser l'armée autrichienne du Danube, occuper Vienne et tomber ensuite sur les Russes réduits à leurs propres forces. Mais il fallait pour cela prolonger l'incertitude du cabinet de Vienne et l'entretenir dans son erreur. L'Empereur fit mander à Massena, par le ministre de la guerre, que la grande armée étant en pleine marche des côtes de l'Océan sur le Rhin, la cour de Vienne en serait probablement informée le 1^er^ ou le 2 octobre, et qu'elle donnerait ordre de commencer immédiatement les hostilités en Italie; que Napoléon n'attachait pas une grande importance à ce qu'elles commençassent un peu plus tôt ou un peu plus tard, qu'en conséquence, si Massena y trouvait quelque avantage, il pourrait faire savoir le 28 septembre à l'Archiduc que les deux armées étant en présence comme si l'on devait se battre à l'instant, il conviendrait peut-être de conclure une convention en vertu de laquelle on ne pourrait commencer les hostilités qu'après s'être prévenu cinq à six jours d'avance. Cette proposition devait être faite prudemment et de vive voix. Si le prince Charles l'acceptait, la grande armée gagnerait quinze jours et presque autant de marches sur celle d'Italie.

Le maréchal profita de la latitude qui lui était accordée, dans l'espoir de compléter ses préparatifs. Il envoya donc un de ses aides de camp faire cette proposition à l'Archiduc. Soit que cette communication eût effarouché le prince, soit qu'il espérât arracher le secret de son adversaire dans les pourparlers auxquels elle

donnerait lieu, il répondit d'une manière captieuse à Massena qui découvrit tout de suite ses intentions. « Les dispositions pacifiques de S. M. l'empereur d'Au» triche, disait l'Archiduc, ne permettant pas de croire » que la guerre se rallumerait entre les deux puissances, » la convention proposée supposerait un état d'hostilités » et démentirait le désir sincère et mutuel des deux » parties de maintenir une paix si nécessaire à l'huma» nité. Il lui semblait donc qu'une pareille convention » ne pourrait avoir lieu que dans le cas fâcheux où les » sentiments pacifiques de l'empereur d'Autriche ne se» raient pas accueillis. Toutefois, pour répondre aux » procédés honnêtes du maréchal, si des ordres que » l'Archiduc n'attendait pas changeaient la position res» pective des deux armées, il s'engageait à l'en préve» nir, et alors il serait temps de s'entendre sur l'époque » à laquelle commenceraient les hostilités. » L'Archiduc terminait en prévenant qu'il enverrait le lendemain le général baron de Vincent à Verona pour savoir si cette proposition convenait au maréchal. Cette lettre toute diplomatique fit craindre à Massena que le prince n'eût pénétré ses desseins. Il ordonna donc aux divisions de se tenir prêtes à passer l'Adige dans la nuit du 29, si la négociation n'aboutissait pas dans la journée.

Le général Solignac se rendit à Verona et entra en rapports avec le général Vincent; mais comme le premier n'était pas muni de pouvoirs écrits, l'affaire fut remise au lendemain. Dans la matinée du 30, les deux généraux s'abouchèrent de nouveau, et après une longue discussion la convention fut arrêtée dans les termes les plus avantageux pour nous. Elle portait qu'aucun acte hostile n'aurait lieu entre les deux armées sur toute

l'étendue de la ligne qu'elles occupaient, nommément depuis Ponte di Legno, le long des frontières du Tyrol et du Trentin, et de là suivant le cours de l'Adige jusqu'à son embouchure, qu'après s'être réciproquement prévenus pendant six jours pleins, à dater du jour et de l'heure du premier avertissement donné de part et d'autre à Verona et par écrit. Il était en outre stipulé que cet état de choses ne pourrait cesser qu'à l'heure de midi du jour qui suivrait l'expiration du terme fixé.

Au moment où l'on signait cette convention, un courrier remit au maréchal, vers trois heures du soir, une dépêche du ministre de la guerre lui annonçant l'arrivée de l'Empereur à Strasbourg le 25, et le passage du Rhin par la grande armée pour le lendemain. Ainsi la guerre serait décidément déclarée avant le 2 octobre. Dans cette circonstance, Berthier croyait devoir transmettre à Massena les propres paroles de Napoléon: « Si j'étais en Italie, avait-il dit au ministre, je for-» merais mon armée en six divisions, chacune de 7,000 » hommes d'infanterie et de 1,000 de cavalerie, je lais-» serais mes cuirassiers avec un ou deux régiments de » dragons pour réserve. Du 28 au 29, je passerais l'A-» dige à petit bruit avant le jour au vieux pont, j'enlè-» verais toutes les hauteurs de Verona et la ville; j'y » ferais entrer ma réserve de cuirassiers, et suivant les » événements, je pousserais l'ennemi l'épée dans les » reins, ou je prendrais une position, la droite sur » l'Adige, la gauche aux montagnes, en opposition à » celle qu'il prendrait sur les hauteurs de Caldiero, s'il » est en face. »

Après d'assez longs commentaires sur ces expressions de l'Empereur, le ministre concluait que les Autrichiens,

instruits le 2 octobre du passage du Rhin par la grande armée, attaqueraient au plus vite en Italie, et que par conséquent il valait mieux les prévenir. Il conseillait de bien se garder de conclure la convention si elle ne l'était pas encore, et engageait même à retenir quelques jours l'envoyé de l'Archiduc, sauf à s'excuser ensuite sur des ordres secrets de l'Empereur qui prescrivaient d'attaquer sur-le-champ, et rendaient Massena responsable du moindre retard. « L'ennemi, en effet, n'a-t-il que 30,000 hom» mes devant Verona, écrivait le ministre, attaquez-le, » et la campagne est à vous. » Si le maréchal ne se trouvait pas en mesure, on l'autorisait pourtant à conclure la convention, « mais à moins de fortes raisons, ajoutait » le ministre, l'opinion de l'Empereur est que vous ne » trouverez jamais de meilleure circonstance pour atta» quer. Avant que les divisions ennemies soient arrivées » des environs de Legnago, de Rovigo et de Monte» bello, on aurait écrasé tout ce qui se trouverait sous » nos coups, on serait maître de Verona, et l'ennemi ne » saurait où donner de la tête. »

A cette dépêche était jointe une proclamation de l'Empereur à l'armée d'Italie, que le maréchal devait lire aux troupes une heure seulement avant d'engager l'action, et qu'on lui recommandait expressément de ne pas faire imprimer à Verona. (Voy. *Pièces justificatives, n°* IV.)

Massena aurait pris l'offensive d'autant plus volontiers que l'armée se lassait depuis quelques jours d'être l'arme au bras, et il eût attaqué sans hésiter 24 heures après la réception de cette dépêche, si l'officier qu'il envoya à Verona pour dire à Solignac de ne point s'engager n'eût rencontré ce général qui revenait avec la

convention signée. Cet incident ne contraria pas beaucoup le maréchal; car après tout, il lui laissait le temps de visiter Mantoue et Legnago, et d'activer les travaux qui devaient mettre ces deux places en état de défense.

Ce brusque contre-ordre de l'Empereur fait naître une réflexion. Il n'est pas présumable que connaissant la disproportion des forces de Massena et de l'Archiduc, Napoléon comptât sur une victoire ; d'un autre côté, il lui importait peu que l'armée d'Italie éprouvât des revers. Victorieuse, cette armée n'était pas assez forte pour recueillir les fruits de la victoire; battue, elle cèderait le terrain avec mesure, et plus le vainqueur s'approcherait de Milan, plus il s'éloignerait de la vallée du Danube où se frapperaient les coups décisifs. Dans l'une et l'autre supposition, tout était profit pour la grande armée. Aussi Massena, vainqueur ou battu, rehaussait la gloire de l'Empereur triomphant, par la simple comparaison de leurs faits d'armes. Napoléon calculait ainsi quelquefois : il aimait qu'on ne grandît qu'à son ombre.

Massena fit plusieurs observations aux ordres que le ministre lui transmit sous forme de conseils. La supériorité du nombre permettant à l'Archiduc d'être en force partout, ne serait-il pas possible que ce prince, si nous nous obstinions à forcer Verona, ne tentât de déboucher par les bords du lac de Garda sur Salo, et menaçât nos derrières en marchant sur Brescia? A cela le ministre répondit sous la dictée de l'Empereur : « Qu'il n'était pas probable que les Autrichiens pénétrassent dans cette partie, qu'il suffisait de mettre à » Salo une compagnie d'artillerie et 50 sapeurs, qu'il » fallait tout au plus s'éclairer avec 2 escadrons de » chasseurs qui pousseraient des patrouilles dans la

» vallée de Lodrone, et se retireraient devant des forces » supérieures. La garde nationale de Brescia saurait bien » se défendre si elle ne voulait pas que sa ville fût pillée; » d'ailleurs c'était son affaire. En tenant donc ses troupes » entre Peschiera et Verona, Massena, soit qu'il atta- » quât, soit qu'il se défendît, battrait toujours l'ennemi. » Sous le rapport des vivres il ne devait concevoir au- » cune inquiétude pendant 15 jours au moins, puisqu'il » pourrait tirer de Mantoue et de Peschiera du biscuit » et d'autres approvisionnements. »

Le moment approchait cependant où les deux armées allaient en venir aux mains. Les généraux en chef redoublaient de chaque côté de soins et d'activité pour s'assurer les avantages de leur position politique et militaire. L'Archiduc qui avait accueilli à son quartier général des ennemis influents et irréconciliables des Français, comptait se voir puissamment secondé par les insurrections que fomenteraient les intrigues de ces personnages. On devait arborer dans le val Sabbia le signal de la révolte, et le porter jusqu'à Lugano à droite; l'insurrection s'allumerait le long du Pô de Toro à San Benedetto. On avait surtout travaillé le département du Mincio. Déjà l'agitation se montrait à la surface, et Massena reçut l'avis qu'un complot se tramait à Mantoue même, dans les rangs de la garde nationale. Il écrivit aussitôt au préfet et au général Radet chargé de l'organisation de la gendarmerie italienne d'avoir l'œil ouvert sur ces menées.

Il se rendit ensuite à Mantoue, autant pour s'assurer de l'état des esprits que pour voir où en étaient l'armement et l'approvisionnement de cette place et s'entendre avec Miollis qui venait d'en prendre le commandement.

Toute l'attention jusqu'en septembre s'était portée à l'extérieur, mais alors il avait fallu pourvoir au plus pressé, la restauration du corps de place. Grâce à l'activité imprimée aux travaux, il se trouvait en état; le rétablissement des batardeaux permettait d'inonder le fossé à volonté, on avait mis la dernière main aux demi-lunes et palissadé le chemin couvert, mais le fort de Pietole et la porte de Pradella laissaient beaucoup à désirer. L'armement était à peu près terminé ; l'approvisionnement en munitions ne l'était qu'aux deux tiers. On avait des vivres pour neuf mois; toutefois la garnison ne se composait que d'environ 3,000 Français de toutes armes et du 2e régiment de ligne italien dont l'effectif n'excédait pas 600 hommes. Massena épura la garde nationale, tira de la salle d'armes 8,000 fusils neufs pour remplacer ceux que l'armée active avait à réparer, et donna ses dernières instructions à Miollis.

Il alla ensuite visiter Legnago. Cette place était loin de ce qu'elle aurait pu être si l'on avait eu assez de bras. La désaffection croissante de jour en jour en éloignait les ouvriers des environs, et la certitude d'un salaire élevé n'en amena pas plus que les réquisitions. Il manquait encore un tiers de l'artillerie nécessaire à l'armement; celle qui était en batterie n'avait que des affûts vermoulus. Massena fut obligé d'y envoyer 30 bouches à feu de Verona, des fusils de rempart et de l'argent, et se reposa pour le reste sur l'activité du général Jalras, commandant de la place.

Sur ces entrefaites parvint au général en chef une dépêche de l'Empereur en date du 29 septembre, annonçant l'arrivée de la grande armée sur le Necker, et sa réunion avec les troupes du Wurtemberg, de Hesse-

Darmstadt et de Bade. Napoléon comptait être à Ingolstadt du 7 au 12 octobre. On l'avait informé que les troupes autrichiennes cantonnées dans le Tyrol italien filaient pour renforcer l'armée qui était en position sur l'Iller. Cette nouvelle lui avait été agréable (suivant la lettre) comme tout ce qui tendait à diminuer le nombre d'ennemis opposé à Massena. Il lui réitérait l'assurance que s'il parvenait à défaire promptement l'armée postée sur l'Iller, il tomberait ensuite sur les Russes qu'il comptait atteindre sur leur ligne d'étapes. Après quoi il volerait au secours de l'armée d'Italie en coupant les débouchés de la Styrie et de la Carinthie à l'armée du prince Charles. Il engageait derechef Massena à tenir ses troupes réunies, et à faire donner ses cuirassiers. « Du reste, ajoutait Napoléon, j'ai bonne confiance en » vous. Je vous recommande ma brave armée d'Italie, » ne la faites pas battre en détail. 80,000 Autrichiens, » composés comme ils le sont, ne peuvent tenir tête à » 50,000 de nos soldats, si tout marche ensemble. » (Voy. *Pièces justificatives*, n° V.)

Le maréchal ne pouvant plus douter qu'il fût temps d'entrer en campagne, rompit enfin la convention le 8 octobre, et en informa aussitôt l'Empereur.

Presque au même moment, une lettre de notre ambassadeur à Naples apprit au maréchal que la ratification du traité de neutralité conclu à Paris par le marquis de Gallo venait d'être échangée. Le lendemain une dépêche de Saint-Cyr lui annonça que le corps qu'il commandait devant évacuer le royaume de Naples, il le dirigeait sur le bas Pô, en passant par Ancône, le prévenant que la crue des rivières et des torrents des Abruzzes retarderait sa marche et l'empêchait de fixer l'époque de son

arrivée à sa nouvelle destination. Cette dépêche causa beaucoup de satisfaction au maréchal, car soit que l'Empereur mît le corps de Saint-Cyr à sa disposition, ou que celui-ci restât en observation sur les derrières, il serait très-utile à l'armée d'Italie.

La convention fut donc avantageuse aux deux généraux en chef qui purent faire, comme on le voit, leurs dernières dispositions pendant sa durée.

L'armée française borda toute la frontière orientale du royaume d'Italie. La division Seras cantonnait à Bussolengo, Piovezzano, Affi et Rivoli, ayant derrière elle la brigade Schilt qui gardait Salo, le val Sabbia et la Rocca d'Anfo. La division Gardanne formait la garnison de Verona; celle du général Verdier occupait Bovolone, Isola Porcarizza, Valese, et s'étendait par un cordon de chasseurs à cheval jusqu'au fond de la Polesine. En seconde ligne, le général Duhesme avait établi sa division à Sommacampagna, Sona et Castel Novo; les troupes de Molitor avaient pris leurs quartiers à Villa Franca et Povegliano; les chasseurs étaient établis à Ca di David, S. Giovanni, Santa Maria; les cuirassiers à Roverbella et Castiglione Mantovano, et les dragons enfin à Isola della Scala et Salizolle. On avait placé la réserve de grenadiers à Alpo, et le parc à Povegliano.

Voici les dispositions arrêtées pour le cas d'attaque: le général Seras devait envoyer un régiment à la Corona et à Ferrara, et un autre au défilé des Torte et au col de Magnano, tandis que les chasseurs corses garniraient, à Caprino, Pezzena et Garda, les débouchés de la pente occidentale du Monte Baldo. Il devait poster ses deux autres brigades à Pastrengo et à Piovezzano. Gardanne avait ordre de jeter le 22ᵉ en avant du pont

de Verona et dans le Castel Vecchio, de réunir le 52e sur la place d'armes, et de faire mettre la brigade Lenchantin en bataille sur les hauteurs de San Massimo et Chievo, la gauche vis-à-vis Parona. Verdier avait l'instruction de mettre une brigade à Isola Porcarizza, dans la direction de Valese, et une autre dans la direction de Villa Fontana; le général Molitor devait étendre sa ligne de bataille de Calori à Azzano. Quant au général Espagne, il aurait placé sa division à Magnano entre les 2e et 3e divisions. Le général Mermet avait ordre de se tenir en seconde ligne entre Tarmassia et Salizolle. Ainsi postée, l'armée était maîtresse de prendre l'initiative, et de se porter partout où l'on voudrait; elle menaçait à la fois le Tyrol et le bas Adige; elle pouvait, en traversant le fleuve, marcher sur Padoue en une seule journée, laissant le prince Charles incertain sur le choix du véritable point d'attaque.

Celui-ci, de son côté, affaibli de 47 bataillons et de 25 escadrons partis successivement pour renforcer l'armée d'Allemagne, disposa ses forces ainsi qu'il suit: l'aile droite, forte de 44 bataillons et 24 escadrons commandés par le comte Bellegarde, occupait le camp de Caldiero, Veronetta et San Michael. Le général Vukassowich couvrait l'extrême droite, au pied de la montagne de Lessini, avec 15 bataillons et 4 escadrons. Le centre, composé de 60 bataillons et 40 escadrons sous les ordres du général Mitrowski, cantonnait à San Gregorio. Le général Nordmann, à la tête de 6 bataillons croates et de 8 escadrons de houzards, formait son avant-garde à Albaredo. L'aile gauche, de 21 bataillons et de 16 escadrons, sous le général Dawidowich, était établie à Bevilaqua. Le général Radetski occupait

Minerbe, Orti et Saletto avec 8 bataillons et 8 escadrons. L'Archiduc ne considérant Veronetta et Legnago que comme des avant-postes avait prescrit à leurs commandants de les évacuer en cas d'attaque sérieuse. Ces dispositions, bien entendues, permettaient au prince de faire arriver avec promptitude ses colonnes sur chacun des points qui seraient particulièrement menacés. Ainsi les deux armées, fortes, la première, de 41,355 hommes, et la seconde de 83,414 (voy. *Pièces justificatives*, n° VI), étaient en présence et n'attendaient que le signal d'en venir aux mains.

CHAPITRE III.

Plan de Massena. — Obstacles qu'il devait vaincre. — Passage de l'Adige. — Prise des retranchements des Autrichiens. — Position du centre, à la nuit. — Diversion à Becca Civetta. — Préparatifs de retraite de l'Archiduc. — Il se décide à accepter la bataille à Caldiero. — Plan d'attaque du maréchal. — Reconnaissance de Caldiero. — Retraite des Autrichiens. — Massena concentre ses forces. — La brigade Hillinger est faite prisonnière à Santa Anna. — Combats de Tavernelle, de Vicence et de San Pietro Engu. — L'armée française passe la Brenta et séjourne sur la Piave. — L'Archiduc réorganise son armée sur le Tagliamento. — Les Français passent ce fleuve ainsi que l'Isonzo; ils cantonnent entre les deux. — L'armée autrichienne continue sa retraite. — Prise de Prevald. — Notre avant-garde arrive devant Laybach. — Le prince de Rohan cherche à se jeter dans Venise. — Il est fait prisonnier après un combat à Castel Franco. — Le prince Charles rallie l'archiduc Jean et réorganise son armée. — Opérations de Seras en Istrie. — Signification de l'armistice. — Dissolution de l'armée d'Italie.

Avant d'entreprendre l'exposé des opérations des deux armées, il conviendrait de jeter un coup d'œil sur le terrain qui en sera le théâtre; mais comme nous en avons fait la description dans la campagne de 1797 (2e vol., page 325), nous y renverrons le lecteur, en nous bornant à lui rappeler la situation des vallées de l'Inn et de l'Adige, par lesquelles devaient avoir lieu les premières communications de la grande armée avec celle d'Italie.

On sait que ces deux vallées sont séparées par le Brenner et le Verner à travers lesquels on a ouvert la grande et belle route qui les unit. Depuis Botzen jusqu'à Verona, elle suit la rive gauche de l'Adige, qui a une

largeur de 60 à 80 mètres, et au dessous beaucoup plus considérable. Depuis Innsbruck, elle suit la rive droite de l'Inn et va aboutir à Passau, sur le Danube. Cette route, qui depuis Trente jusqu'à Passau a un développement de 45 myriamètres, était la seule par laquelle les deux armées pouvaient aisément se donner la main, car d'après la nature du pays, Massena dès qu'il aurait quitté la ligne de l'Adige, n'aurait pu communiquer avec celle d'Allemagne qu'à travers les plus grands obstacles. Les Autrichiens étaient tellement convaincus de l'importance de cette ligne, qu'ils avaient fortifié toutes les positions qui s'y trouvent. Un vaste camp retranché circonscrivait Trente, du Campo Trentino au nord. Sur la rive gauche de l'Adige jusqu'à l'embouchure dans cette rivière de la Farsina au midi, et en face sur la rive droite, la montagne de Sardagna dominant la ville était hérissée de batteries qui en maîtrisaient les approches. Des redoutes défendaient en outre les routes de Torbole et d'Ala.

A 12 myriamètres nord de Trente et à 9 sud-est d'Innsbruck, Brixen, au confluent de la Rienz et de l'Eisach, avait aussi été fortement retranché, afin de défendre la tête du Pusterthal par lequel on communique du Tyrol en Carinthie.

Après cette observation fondamentale, nous continuons notre récit. Décidé enfin à prendre l'initiative, le maréchal résolut de passer l'Adige au plus tôt. L'examen des positions de l'ennemi lui démontra que ce passage ne pouvait s'effectuer avantageusement qu'à Verona. Depuis le traité de Lunéville, l'Adige qui traverse la ville servait de délimitation aux territoires de l'Italie et de l'Autriche; Verona sur la rive droite ap-

partenait aux Italiens et Veronetta sur la rive gauche aux Autrichiens. Masséna fixa la nuit du 17 octobre pour ce mouvement. Son plan consistait à détourner l'attention des Autrichiens du pont de pierre de Vérona, en renforçant le cordon de Zevio à Legnago, à faire exécuter un simulacre de passage à Becca Civetta par Verdier pour faire diversion, à effectuer le passage sous la protection de Castel Vecchio, et à établir une tête de pont pour se donner un point d'appui sur la rive gauche.

Mais Vukassowich, chargé de la défense de cette partie du fleuve, occupait des cantonnements resserrés à Avesa, Quinzano, Arbizano, Gargagnano, San Pietro, Incariano, Sant' Ambrosio et Valorgne; sa gauche s'appuyait à Veronetta et s'étendait jusqu'à Ossenigo. Tous les villages dans cet espace étaient surveillés, aussi bien que le fleuve, par des postes nombreux.

L'Adige forme en tournant à l'ouest, près de la porte San Giorgio, une presqu'île nommée Campagnola, dont l'isthme attenait au territoire autrichien. Balayée par le canon du Castel Vecchio et du bastion San Zeno de Vérone, elle nous offrait un point favorable pour le passage; mais prévoyant l'avantage que nous pourrions en tirer, l'archiduc Charles y avait fait élever, à 1,000 mètres du Castel Vecchio, une ligne de retranchements qui consistait en une redoute fermée à Artaglia, et en trois flèches jetées entre les maisons du faubourg et l'enceinte de Veronetta avec une demi-lune pour en défendre le front et les flancs. Une compagnie du Banat et une d'Auffenberg tenaient le faubourg de San Gregorio. 2 compagnies de ce dernier régiment occupaient les ouvrages ; l'autre bataillon et un escadron de hou-

sards étaient postés à Aveza et Quinzano pour leur servir d'appui; 8 bataillons défendaient Veronetta, et une compagnie du Banat garnissait Parona.

Trois ponts fermés et barricadés aux deux extrémités joignaient la ville italienne à la ville autrichienne. Elles avaient l'une et l'autre une enceinte bastionnée et flanquée de grosses tours, mais démolies par nous en partie pendant la dernière guerre, et deux anciens forts, quoique démantelés, protégeaient Veronetta. Le seul bastion d'Espagne était resté intact dans la ville italienne, et des pièces de gros calibre y battaient la rive gauche de l'Adige. Le Castel Vecchio, flanqué de quatre tours avec fossés, et situé sur la rive droite à la tête du saillant de Campagnola, commandait la presqu'île et communiquait avec la rive gauche par un ancien pont dont le passage était intercepté, depuis 1800, par un mur qui séparait au milieu les États autrichiens du royaume d'Italie. Des casernes, des magasins casematés avaient été construits, depuis la paix, dans le Castel Vecchio, et tout récemment le front qui fait face aux États autrichiens avait été mis en état de défense.

Le saillant de l'Adige, sur ce point, a de 12 à 1,500 mètres du nord au sud, et de 6 à 800 de l'est à l'ouest. En face du château, au pied des collines et au fond du rentrant, Borgo San Giorgio est dominé par les hameaux de San Leonardo et Tagliaferro, bâtis sur l'un des contre-forts qui se rattachent au mont Malera où passe la limite du Tyrol et du Vicentin. Tout ce rentrant est cultivé en jardins d'agrément, et les collines qui le ferment au nord présentent un aspect aussi agréable que pittoresque. Il est en outre parsemé d'une infinité de maisons isolées.

Voici les dispositions faites par Massena pour tenter le passage. Les gardes à cheval du maréchal étaient en bataille hors de la porte de Mantoue. Le 22e léger, les 52e et 29e de ligne, le 23e de chasseurs, avec deux divisions d'artillerie à pied et à cheval, se tenaient sur la place d'armes, prêts à forcer le passage au pont du Castel Vecchio, ayant en tête le 3e bataillon de sapeurs, ainsi que tous les sapeurs des corps de la division. Les bataillons du 101e gardaient les trois autres ponts. Toutes les troupes de la division Verdier se tenaient en bataille sur la rive droite de Perzacco à Roverchiara, attendant le signal de l'attaque pour entreprendre la diversion qui leur était ordonnée. La division Molitor était postée entre Ca di David et San Giovanni; celle de Duhesme avait été conduite sur la place d'armes, où les 12 compagnies de voltigeurs l'avaient précédée; la 1re brigade de la division Seras occupait la Corona, Rivoli et Caprino. La 2e était à Piovezzano où elle se réunit à l'artillerie à pied; la 3e à Pastrengo et Bussolengo, et la 4e à Salo. La division de grenadiers aux ordres du général Partonneaux se mit en bataille à la hauteur de Magnano, à cheval sur la route de Verona à Isola della Scala. Dans la même nuit la cavalerie légère s'était formée en ligne à Zevio, et le général Espagne, à la tête des 3e et 14e chasseurs, se rendit le 26 à Verona; la division Pully était entre Isola della Scala, Bovolone et Villa Franca. La réserve de troupes à cheval aux ordres du général Mermet s'établit, les dragons en avant de Raldone, et les cuirassiers avec l'artillerie en avant de Buttapreda. Le pont du Castel Vecchio était barricadé de notre côté comme les trois autres, de manière à résister aux premiers efforts. L'artillerie du rempart en

défendait les approches, et le mur du milieu existait d'ailleurs dans toute son intégrité.

L'ennemi, de son côté, avait fait à ce pont deux fortes coupures, et la culée détruite formait un escarpement impraticable surveillé par un poste. On soupçonnait d'ailleurs que la première arche était minée et prête à sauter. Le succès, pour le maréchal, dépendait donc de l'activité, du silence et de l'ordre. Dans la nuit du 18 au 19 octobre, il avait fait enlever les barricades sans que l'ennemi pût s'en douter; dans celle du 19, il fit attacher un pétard au mur de séparation. A trois heures, suivi de son état-major, il se rendit à pied au Castel Vecchio et monta sur la tour de droite, qui fait face à l'ennemi, tandis que 25 voltigeurs du 25e léger, conduits par un officier, passaient l'Adige au-dessus du pont dans un bateau.

Au premier coup de quatre heures, l'explosion du pétard renverse le mur et sert de signal aux 25 voltigeurs, qui tombent sur la grand'garde des Autrichiens et la mettent en fuite. L'artillerie placée sur la courtine du Castel Vecchio contient l'ennemi. Au même instant le général Solignac, le colonel du génie Sorbier et le capitaine Delmas s'élancent sur le pont à la tête du 3e bataillon de sapeurs et de tous les sapeurs de la division Gardanne; le pont n'était pas miné, et dès lors tous les bras se réunissent et rivalisent d'efforts, pour apporter des fascines et adoucir les rampes. Mais l'impatience des voltigeurs ne peut être contenue, et 24 compagnies des divisions Duhesme et Gardanne se précipitent avec le colonel Campi, traversent les rampes encore imparfaites, se jettent sur les avant-postes des Autrichiens, les culbutent et les poursuivent. (Voy. *Pièces justificatives*, n° VII.)

Les deux escarpements furent bientôt rendus praticables. On forma deux ponts provisoires sur les coupures avec des poutres et des madriers, et la 1re division put déboucher sur la rive gauche et s'y déployer. Le maréchal avait suivi le mouvement des voltigeurs et présidait aux travaux. Un brouillard très-épais et un terrain couvert d'arbres, de vignes, de haies, et entrecoupé de fossés, furent les premiers obstacles à vaincre; la hache en aplanit une partie, et quand le brouillard fut dissipé par le soleil, on reconnut enfin les dispositions de l'ennemi. Le maréchal put alors combiner ses moyens d'attaque. Le 22e léger et le 52e de ligne formaient la première ligne, et le 29e la seconde. Le général Compère attaqua au jour, à la tête de la première.

Les Autrichiens avaient grande confiance dans leurs retranchements, et ne nous opposèrent que des nuées de tirailleurs. Délogés de tous leurs postes malgré une résistance assez vive, ils se replièrent après que les voltigeurs, secondés par deux bouches à feu, eurent tourné la demi-lune et emporté la redoute; poursuivis chaudement sur Aveza et Quinzano, ils furent successivement chassés des maisons et des clôtures qu'ils avaient crénelées sur les collines. Déjà deux pièces de canon, non compris celles de la redoute, étaient tombées en notre pouvoir; nos forces se réunissaient près de Veronetta, et l'on plaçait une batterie pour contre-battre une pièce de gros calibre établie sur le bastion San Giorgio, lorsque vers trois heures on entendit une vive canonnade sur la gauche. C'était le général Vukassowich qui venait nous attaquer, à la tête de bataillons frais soutenus par de la cavalerie et 4 pièces d'artillerie. La vivacité du premier choc nous fit reculer, mais l'arrivée du 29e ré-

tablit le combat; et bientôt le 1er, venant à son tour suivi d'un escadron du 23e de chasseurs et de 3 pièces légères, l'ennemi fut mis en désordre. Alors deux pièces de gros calibre, en batterie sur le bastion d'Espagne de Verona Italienne, croisèrent leur feu avec celui de l'artillerie de la division Gardanne, et les Autrichiens prirent la fuite nous abandonnant 3 pièces de canon et plusieurs caissons. Le 23e de chasseurs les poursuivit jusqu'au delà de San Rocco, mais ne put les empêcher de s'établir sur le Monte Tondo.

Cependant les obus jetés par le général Lacombe Saint-Michel avaient incendié un couvent et un magasin à fourrages dans Veronetta, la droite touchait à la tête du vallon de San Leonardo, la ville autrichienne était à moitié tournée, déjà même on allait monter à l'assaut du château de San Felice par les brèches, quand la nuit et un orage violent firent cesser le combat.

A peine la division Gardanne avait-elle effectué son passage, que le maréchal fit tracer derrière elle une tête de pont en queue-d'aronde, à laquelle le 3e bataillon de sapeurs travailla sans relâche tout le jour et la nuit. Le 19 au soir l'armée reprit les positions suivantes : le 22e léger à la tête de pont, le 52e de ligne dans Verona, le 101e à la garde des ponts, le 29e à Sainte-Lucie, et l'artillerie à cheval sur la place d'armes.

Tandis que ceci se passait sous Verona, Verdier ayant ramassé tous les moulins flottants de l'Adige, en mit quelques-uns bout à bout et parvint à établir, en face de Becca Civetta, un pont pour l'infanterie. Aussitôt il fit passer sur la rive gauche 2 régiments qui culbutèrent les avant-postes des généraux Nordmann et Radetski, et s'avancèrent, partagés en deux colonnes,

jusqu'auprès de Minerbe et d'Albaredo. L'archiduc Charles, trompé par cette fausse attaque, disposa sur trois colonnes 39 bataillons et 24 escadrons du centre, sous le prince de Reuss et les généraux Nordmann et Argenteau, qui marchèrent à la rencontre de Verdier. Mais celui-ci ayant atteint son but retourna sur la rive droite, ne laissant à la garde du pont qu'un bataillon qui fut aussi replié le lendemain. La démonstration de Verdier avait fait prendre le change à l'Archiduc, et notre peu de succès dans l'attaque de Veronetta le maintint dans son erreur. D'après des ordres nouveaux, le général Dawidowich se porta de Bevilaqua sur Minerbe à la tête de 9 bataillons et 14 escadrons, tandis que le général Nordmann poussait sur Bonavigo, et que les colonnes de Reuss et d'Argenteau marchaient sur Minerbe et Capitello di Pilastro. Mieux informé cependant par les rapports de la nuit, le prince donna contre-ordre à ces colonnes avant qu'elles fussent arrivées à destination.

Ainsi le plan du maréchal avait complétement réussi; maître d'une tête de pont sur l'Adige, il avait dès lors l'initiative et tenait le prince Charles dans une complète incertitude sur ses intentions, au moyen d'une diversion à Bussolengo, et d'une autre à Legnago. Nous recueillîmes dans cette journée 7 pièces de canon et 18 caissons, et l'ennemi essuya une perte de 1,800 hommes, tués, blessés ou prisonniers. De notre côté, nous eûmes 150 morts et 300 blessés. On perfectionna la tête de pont, et les batteries qu'on avait établies sur la rive droite pour protéger les travaux devinrent superflues.

Les événements, pendant ce temps-là, marchaient en Allemagne avec rapidité, et l'Archiduc voyait le moment où sa présence serait indispensable sous les

murs de Vienne. En effet, aussitôt que nos troupes eurent passé le Rhin, les États secondaires, comme on l'a déjà vu par la lettre de Napoléon, s'étaient tournés contre l'empereur François, en s'alliant étroitement à la France. L'électeur de Bavière irrité de la dureté de l'Autriche, imita les électeurs de Wurtemberg et de Bade, en réunissant à Wurtzbourg son armée au corps de Bernadotte venant du Hanovre.

Murat manœuvra vers la Forêt-Noire de façon à persuader au général Mack que l'attaque devait avoir lieu de ce côté, tandis que le but réel de l'Empereur était de tourner l'aile droite des Autrichiens, en côtoyant la rive gauche du Danube, au nord, puis de passer ce fleuve et de couper Mack de Vienne. Dans cette intention, Soult se dirigea sur Augsbourg, pendant que Lannes et Murat s'avançaient jusqu'à Wertingen où ils battaient l'ennemi en lui prenant 4,000 hommes et toute son artillerie. Ney faisait aussi une démonstration sur les ponts du Danube, à Guntzbourg. L'archiduc Ferdinand voulut vainement les défendre : il y perdit 3,000 hommes et son canon. Mack commençant alors à s'apercevoir de la faute qu'il avait commise en étendant trop sa ligne, concentra ses forces dans les environs d'Ulm, mais il était trop tard. Soult venait de prendre Memmingen où il avait fait 5,000 prisonniers, et nos troupes étaient en possession de la Bavière et de la Souabe. Plusieurs généraux autrichiens, entre autres le prince Ferdinand, sentant le danger de la position de Mack, résolurent de se jeter en Bohême, et l'Archiduc voulant masquer sa retraite, prit position devant Albeck, où le général Dupont venait de livrer un brillant combat.

Le 13 octobre au soir, l'armée était tout autour

d'Ulm, dans un rayon de 8 à 9 kilomètres. Le 14 au matin, le maréchal Ney attaqua le pont et la position d'Elchingen qu'il enleva brillamment, en prenant 3,000 hommes, plusieurs drapeaux et une nombreuse artillerie. Le prince Ferdinand voyant notre attention tournée vers ce point, voulut s'échapper d'Ulm, mais Dupont lui barra le passage et tint bon, de manière à permettre à Murat de venir à son aide. Celui-ci se mit à la poursuite du prince et le pressa si vivement qu'il ne lui laissa que 2,000 chevaux, avec lesquels il parvint, non sans peine, à gagner la Bohême. Le blocus d'Ulm se resserrait de plus en plus pendant que nos troupes achevaient de mettre le désordre dans l'armée autrichienne en taillant successivement en pièces tous les corps qu'elles rencontraient.

Enfin il fallut se rendre. Mack ne voulant pas subir la chance d'un assaut que tout faisait présumer devoir être décisif, signa une capitulation qui fit tomber entre nos mains 18 généraux, 30,000 hommes, 3,000 chevaux, 60 pièces de canon attelées et 40 drapeaux. L'archiduc Charles sentit alors tout le danger de la position ; il résolut de le diminuer autant que possible, et commença secrètement les préparatifs de sa retraite. Il évacua des approvisionnements de toute espèce de Palma Nova sur Venise, et expédia à Laybach ceux qui allaient lui devenir nécessaires pendant sa marche rétrograde. Le général Hiller reçut ordre de faire enlever toute l'artillerie qui armait les points retranchés du Tyrol méridional, et de la diriger sur Brixen d'où elle serait envoyée par le Pusterthal à Klagenfurt. Les dispositions de retraite derrière l'Isonzo jusqu'à Prevald furent arrêtées, et des officiers d'état-major reçurent

l'ordre de mettre ce poste en état de défense. Du 19 au 29, les deux généraux en chef se tinrent respectivement sur leurs gardes, chacun d'eux craignant que son adversaire passât l'Adige. Massena avait arrêté toutes ses mesures pour prendre une position qui lui permit de tomber sur le flanc des Autrichiens qui auraient effectué le passage. Le prince Charles, de son côté, à qui l'offensive était interdite, ne devait combattre que pour la sécurité de sa retraite et prenait ses mesures en conséquence. Plein de cette pensée et éclairé par les derniers événements, il supposa que le passage définitif du fleuve serait tenté par Massena à Verona, et choisit pour recevoir la bataille, la position retranchée de Caldiero d'où il espérait écraser avec son centre les divisions qui auraient forcé le passage en sa présence.

Ces dix jours s'écoulèrent en reconnaissances et en escarmouches; enfin le 29 octobre, la tête de pont étant construite et armée, Massena lassé de cette situation indécise si contraire à son caractère impétueux, résolut d'y mettre un terme en prenant lui-même l'initiative. Avant de faire connaître son mouvement, disons quelques mots de Caldiero où s'étaient si bien retranchés les Autrichiens.

Cette position est située entre les vallées d'Illasi et de Tremegna, à l'extrémité du petit contre-fort qui sépare le Monte Bruno de la frontière du Tyrol. Les troupes s'y établirent entre la hauteur de Bocca Scalutz et le débouché de la montagne, sur un terrain que traversent la chaussée de Verona et quatre autres chemins carrossables. Il y avait place pour les réserves sur le sommet de la colline, et l'escarpement de la position combiné avec l'effet des batteries la rendait éminemment propre au

projet des Autrichiens. Monte Nafari, le point extrême et le plus élevé de la droite, était protégé par une redoute armée de quatre canons et d'un obusier, et comme le ravin de Bocca Scalutz qui s'y rattache était inaccessible à ses feux, on avait construit une seconde redoute armée de deux pièces et d'un obusier, ainsi que deux flèches liées par des fossés. La pente la plus rapide du contre-fort descend de Monte Nafari à Colognola dont l'église est entourée d'une bonne muraille qu'on fit créneler, ainsi que quelques maisons. Une redoute armée de deux pièces de canon fut construite à moitié de la hauteur pour couvrir le flanc droit. Le contre-fort se bifurque à Colognola et ses deux branches commandent ce village et la hauteur d'Isolvo. On éleva sur chacune d'elles une redoute où l'on plaça deux bouches à feu, et on jeta sur le saillant, vers Luogo de Cavalli, une flèche qui reçut également deux pièces d'artillerie. On avait ajouté à ces retranchements trois redoutes pour balayer la chaussée de Verona et la plaine de Caldiero. La première, sur le Monte Zovo, était armée de quatre bouches à feu et d'un obusier; les deux autres, sur les monts San Mattia et Rocca, avaient reçu deux pièces et un obusier. A gauche du Monte Zovo, deux autres en batterie dans une flèche croisaient leurs feux sur l'issue de Caldiero. Indépendamment de l'artillerie des retranchements, 24 pièces de divers calibres et 6 obusiers étaient encore en batterie sur différents points de la position. La gauche s'appuyait à l'Adige et s'étendait jusqu'à Chiavica del Cristo. Le terrain y était uni jusqu'aux rizières, et favorable à la cavalerie dont l'action ne pouvait être gênée que par les deux routes bordées de fossés de Madonna di Stra à Gombione et à Caldiero.

Une flèche à Chiavighetto couvrait la première, et une redoute près de Ponte Ratto défendait la seconde. Une forte redoute appuyait la gauche à Chiavica del Cristo, et indépendamment de ces ouvrages, on avait retranché toutes les maisons propres à la défense. Cette position, longue de 7,000 mètres, rectifiait et raccourcissait la ligne de l'Adige, en neutralisant les passages de ce fleuve qui ne sont point susceptibles de défense au-dessus de Verona. L'Archiduc s'était en outre assuré une position de retraite, la droite à Montebello, en retranchant l'Alpone et les avenues d'Arcole. Du clocher de Colognola il pouvait découvrir au loin les mouvements de son adversaire.

Comme on peut le voir facilement, le prince Charles avait peu de risques à courir dans une position aussi formidable, quoique par suite de l'envoi qu'il faisait, depuis une quinzaine, de détachements en Allemagne, son armée fût réduite à moins de 50,000 hommes.

Le plan du maréchal, bien que subordonné aux circonstances, était depuis longtemps arrêté : enfoncer le centre avec la masse de ses forces, tourner la gauche ennemie, la couper et la culbuter dans les marais d'Arcole. Mais pour ne pas s'engager témérairement, il fallait par une affaire sérieuse, forcer l'Archiduc à déployer ses troupes.

En conséquence le 29, à quatre heures du matin, le général Seras laissa une brigade pour garder la trouée entre l'Adige et le lac de Garda, passa le fleuve à Pescantina dans de grandes barques, et jeta un pont à Polo sous la protection de son artillerie. Divisant ensuite ses forces, il balaya la vallée de l'Adige, repoussa les avant-postes du marquis de Sommariva, et le fit recu-

ler, par le val Polisella, jusqu'à Canallo et San Giovanni.

Verdier, de son côté, engagea une vive fusillade entre Ronco et Albaro d'une rive à l'autre de l'Adige, et manœuvra de manière à menacer l'ennemi d'un second passage, tandis que les cuirassiers en position sur la rive droite, se tenaient prêts à le soutenir. Le but qu'on se proposait par cette seconde diversion fut atteint, car le prince transféra son quartier général à San Bonifacio au premier bruit de notre attaque, et n'osa dégarnir ni son centre ni sa gauche, tandis que Rosenberg s'éloignait, repoussé vers le chevet des vallées.

Pendant ces démonstrations, les divisions Duhesme et Gardanne traversaient, à la pointe du-jour, le pont de Castel Vecchio et se déployaient sur la rive gauche. Les Autrichiens se retirèrent en tiraillant sur la position de Ca Albertini où ils furent recueillis par trois bataillons de Dawidowich. (Voy. *Pièces Justificatives*, n° VIII.)

Au pied de la montagne de Lessini, les divisions Duhesme et Gardanne se séparèrent : l'une se porta sous Taglia Ferro, et l'autre suivit le ravin entre Veronetta et San Leonardo. Duhesme attaqua vivement les retranchements de San Dionigio où l'ennemi fit bonne contenance, mais les voltigeurs pénétrèrent en deux colonnes par le vallon d'Aveza et rejetèrent sur Negra un bataillon du Banat, menaçant ainsi le flanc droit de Dawidowich. La division vint alors se placer à la gauche de Gardanne sur les hauteurs du val Pantena, au-dessus de Pajano, et le général Camus poussa sa brigade dans la direction de Montorio. La brigade Rosenberg, alors compromise, se replia sur les hauteurs de Marzana. A l'arrivée de nos troupes près de San Leonardo, Veronetta fut som-

mée et évacuée par sa garnison. Sans perdre de temps, on arracha les palissades du vieux pont, on combla les tranchées, et à midi les divisions Espagne, Mermet, Molitor et Partonneaux traversèrent la ville et vinrent se ranger en bataille vis-à-vis la porte de Vicence.

L'avant-garde autrichienne, sous les ordres du général Frimont, occupait San Michaele. Un feu violent d'artillerie s'engagea, et après plusieurs heures de combat cette position fut emportée malgré la résistance de l'ennemi qui perdit son point d'appui, et se retira, soutenu par sa droite.

De notre côté les généraux Duhesme et Gardanne avaient réussi, non sans peine, à repousser Rosenberg jusqu'au Monte Tondo, et l'avaient forcé à s'étendre dans la plaine de Caldiero. Il était quatre heures du soir, et Massena allait profiter des dernières heures du jour pour aborder l'ennemi. Molitor se porta sur la hauteur et attaqua vivement les avant-postes autrichiens (voy. *Pièces justificatives*, n° IX). Le régiment de Lindenau traversa le torrent de Vago et manœuvra sur notre droite, mais le général Valory marcha à sa rencontre à la tête du 60e et de deux escadrons du 24e, le culbuta et lui enleva deux pièces de canon. Les villages de Vago, Ca dell' Ara, Stra et Caldiero furent pris et perdus plusieurs fois; enfin la prise définitive de Stra et de Caldiero nous assura la possession de cette dernière position. Nos troupes s'avancèrent alors jusqu'au point de jonction des fossés, en arrière du village.

Les vues du maréchal étaient en partie remplies. L'archiduc avait été obligé de déployer ses forces; il ne s'agissait plus que de le chasser de la position où il avait réuni le gros de son armée. Toutefois la fatigue

de nos troupes et la nuit qui arrivait contraignirent Massena à remettre au lendemain l'attaque définitive. Nous rentrâmes à Veronetta, et nous reprîmes les positions de la veille. (Voy. *Pièces justificatives*, n° X.)

Cette seconde journée fit essuyer une perte assez notable à l'ennemi. Elle confirma le maréchal dans la résolution d'achever la tâche qu'il se proposait depuis deux jours. Mais le prince Charles modifia son plan, et fit sortir des retranchements quatre colonnes pour menacer nos flancs et faciliter la marche de son centre sur la chaussée.

La position générale des Autrichiens était ainsi réglée : l'aile droite sous le général Simbschen, forte de 20 bataillons et 4 escadrons, occupait les hauteurs de Colognola et San Pietro ; la cavalerie était en avant dans la vallée d'Illasi jusqu'à San Zeno, un détachement observant au château de ce village nos mouvements dans les montagnes ; le centre, sous Bellegarde, de 16 bataillons et 12 escadrons, soutenu sur la chaussée par une réserve de 14 bataillons et 12 escadrons, était formé sur les hauteurs de San Mathia et de la Rocca ainsi que dans les retranchements de Ponterotto, couvrant les débouchés de Caldiero, la réserve à cheval sur la chaussée ; la gauche avait 14 bataillons et 8 escadrons postés à Madonna di Stra sous les ordres du prince de Reuss, 8 bataillons et 7 escadrons à Chiavica del Cristo, et un bataillon dans les retranchements de Ponte-Zerpan. 7 bataillons et 8 escadrons commandés par le comte Argenteau formaient réserve dans le camp de San Gregorio. Toutes les forces réunies ainsi sous la main du prince Charles s'élevaient à 49,200 combattants.

La première des colonnes de l'Archiduc, composée de 10 bataillons 1/2 et de 4 escadrons aux ordres de Simbschen, dut marcher à droite sur Lavagno par Colognola Bassa et Progno d'Illasi, escalader San Giacomo et tomber sur notre flanc gauche; la deuxième, de 18 bataillons et 14 escadrons sous le comte Bellegarde, eut ordre de pousser par Stra sur Vago en suivant la chaussée, tandis que la troisième, conduite par le général Kotulinski et forte de 6 bataillons et 3 escadrons rassemblés près de Caldiero, devait le seconder dans l'attaque de Vago; la quatrième colonne, aux ordres du général Nordmann, formée de 2 compagnies de Croates, 3 bataillons et 4 escadrons de housards, devait marcher sur Sabbionara et menacer notre flanc droit. Il était prescrit à ces différentes colonnes de prendre pour directrice celle qui suivrait la chaussée.

Massena de son côté donna ordre au général Verdier de passer l'Adige à Perzacco au point du jour, de forcer l'extrême gauche de l'ennemi et d'occuper la digue du fleuve; le général Pully se tenait en mesure d'appuyer ce mouvement. Les divisions Gardanne, Duhesme, Molitor, Partonneaux et Espagne se réunirent en avant de Vago pour attaquer le centre; le général Mermet marcha sur la Bova par le chemin de Santa Croce pour éclairer la droite et lier la division Verdier au reste de l'armée; celle de Seras, opposée au corps du Trentin et à celui de Rosenberg, garda les débouchés du Monte Baldo avec la brigade Mallet, et par les brigades Gilly et Guillet placées sur les hauteurs entre l'armée et l'Adige, prolongea notre gauche jusqu'au fleuve, assura nos derrières et couvrit les ponts de Verona. Les dragons de la Reine et l'artillerie ita-

lienne furent placés à Domeara, et l'artillerie française défendit la tête de pont de Bussolengo.

Le 30 octobre, Masséna se rendit avant le jour à Vago où les divisions Molitor, Espagne et Duhesme étaient seules arrivées. Toutefois il ordonna à Molitor de marcher sur-le-champ contre Ca dell' Ara et de s'étendre en face de Colognola; à Gardanne de se mettre en bataille sur deux lignes en avant de la Rotta, à cheval sur la route, et à Duhesme qui formait momentanément la droite, de chasser l'ennemi de Caldiero et de se prolonger sur la digue de Gombione. Les chasseurs d'Espagne servirent de réserve. Un épais brouillard contrariait l'exécution des ordres en nous dérobant l'ennemi; néanmoins les cinq divisions de la gauche et du centre achevèrent de se mettre en ligne, et Masséna attendit avec impatience que le bruit de la canonnade vers la droite lui annonçât l'exécution de ses ordres par Verdier.

A l'aube du jour nos avant-postes engagèrent la fusillade, repoussèrent les tirailleurs ennemis, reprirent Caldiero, Ca dell' Ara, la Posta, Caza-Rizzi et Gombione, et s'y maintinrent malgré les attaques redoublées des Autrichiens. Tout à coup le bruit du canon se mêle à la fusillade, on s'interroge, on croit que le mouvement de la droite a commencé, mais à la chute du brouillard on aperçoit les colonnes ennemies sortant des retranchements.

Faute de matériaux, Verdier n'avait pu effectuer son passage à Perzacco. A force de recherches dans les villages riverains, on était bien parvenu à réunir assez de poutrelles et de planches pour la construction d'un pont, mais il fut impossible de déboucher, parce que

l'ennemi occupait en forces la rive gauche. Verdier remonta alors vers Zevio, où le général Brun embarqua le 62e qu'il avait ordre de diriger sur Perzacco en descendant la rive gauche.

Cependant le maréchal s'étant porté sur le chemin des tirailleurs pour mieux reconnaître les mouvements de l'Archiduc, ordonna à Molitor de presser sa marche sur Colognola Bassa et les redoutes de la hauteur, et poussa le général Camus avec la 14e légère par la route de Gombione contre Sabbionara pour donner la main au général Brun. Mais déjà Nordmann était arrivé sur ce point à la tête de la 4e colonne autrichienne. Une partie de ses forces garnissait le canal devant Ponterona, et le reste formait réserve dans les ouvrages de Chiavica del Cristo. Le 62e, repoussé dans son attaque où le général Brun avait été blessé mortellement, était rejeté sur le 56e. Toutefois le mouvement de Camus menaçait le flanc droit de Nordmann, et le prince de Reuss, qui jusqu'alors était resté immobile avec l'aile gauche à Madonna di Stra, engagea le combat pour se maintenir à hauteur de ce général et le rallier s'il était possible. Alors le 14e et le 102e se réunissent et attaquent sur les digues le corps du prince même. Ces deux régiments, reçus par des forces très-supérieures, étaient ramenés vivement quand le 20e courut en colonne serrée à leur secours. Son mouvement sur le flanc droit des Autrichiens les arrêta, et la brigade Goullus, s'étant réunie, les aborda à la baïonnette, les culbuta, en prit 1,200, et les poursuivit jusqu'à leurs retranchements. Le général Goullus resta maître des digues de Gombione et s'y maintint.

Tandis que ceci se passait à la droite, la colonne du

comte Bellegarde chassant devant elle les tirailleurs de la division Gardanne, s'avançait majestueusement serrée en masse et forçait le centre de cette division à céder le terrain jusqu'à la Rotta. Massena voit le péril; il fait arriver au galop une division d'artillerie sur le flanc de cette colonne formidable, et prescrit à Gardanne de tenir ferme des deux côtés de la route, et au général Espagne d'arriver sur le flanc gauche avec une de ses brigades qui y trouvera carrière, tandis que le général Partonneaux se portera sur le flanc droit au pas redoublé. Toutes ces dispositions ordonnées, Gardanne reprend l'offensive. 2 régiments de chasseurs tombent sur le flanc droit des Autrichiens et 2 bataillons de grenadiers et de carabiniers chargent à la baïonnette sur le flanc opposé. Assaillis de front et en flanc, les Autrichiens reculent en désordre et sont ramenés jusqu'à leurs redoutes. En vain la réserve veut rétablir le combat, en vain l'Archiduc dirige obliquement une brigade de grenadiers pour arrêter nos progrès, elle est abordée à la baïonnette et forcée à la retraite. Nous étions au pied des ouvrages, leur artillerie ne pouvait plus désormais nous être nuisible et la bataille paraissait gagnée. Alors l'Archiduc tente un dernier effort, il se met à la tête des grenadiers de Vogelsang soutenu par le régiment d'Esterhazy, et parvient à les établir en ligne, la gauche en potence vers Caldiero.

A midi, Molitor avait exécuté le mouvement que lui avait prescrit le maréchal au commencement de la journée, et s'étendait en avant de Ca dell' Ara en face de Colognola. Il fit battre à ce moment par deux pièces la redoute à l'ouest du village et marcha contre elle avec la brigade Valory, tandis que le général Launay s'avançait

sur la chaussée. Aussitôt le général Simbschen porta 2 régiments sur le flanc droit de Molitor pour prévenir cette attaque combinée; le 79e les aborda par un à droite et les culbuta; mais entraîné par l'ardeur de la poursuite, il se sépara malheureusement du reste de la division. Molitor, soutenu par les 5e et 23e, conduisit alors lui-même le 60e jusqu'au fossé de la redoute par le chemin qui, de Colognola Bassa, mène à l'église de ce village. Bravant le feu meurtrier des Autrichiens, il était parvenu à l'enclos Peverella, quand 2 bataillons sortirent sur son flanc droit par les intervalles des retranchements et le culbutèrent sur la pente de la colline; toutefois une vive fusillade du côté de la redoute, au nord de Colognola, annonçant la présence du général Launay dans le village, le 60e ne veut pas rester en arrière, il se reforme et revient au pas de charge sur les retranchements. Quelques soldats du 5e parviennent à y pénétrer par les embrasures au moment du recul des pièces et les aigles de ce régiment flottent un moment sur le parapet. Mais alors des renforts considérables arrivent à l'ennemi. Un combat à l'arme blanche s'engage, et les braves du 5e, accablés par le nombre, sont précipités dans le fossé après une lutte aussi opiniâtre que meurtrière, et laissent les défenseurs maîtres de l'ouvrage. Molitor s'efforce vainement de les rallier, une charge des housards de Kienmayer l'oblige à chercher un refuge dans Ca dell' Ara.

L'action était toujours aussi chaude du côté de Caldiero sur lequel avaient convergé nos troupes. Gardanne après avoir culbuté le régiment d'Esterhazy, mis le général Lippa hors de combat et enfoncé ses grenadiers, emporta le village à la baïonnette, mais en

fut chassé par le prince de Hohenlohe à la tête de 5 bataillons de grenadiers. A la suite de deux autres attaques il était enfin parvenu au pied des retranchements que la brigade Lenchantin dépassait sur la grande route, quand la nuit déjà très-obscure le força à arrêter son mouvement et à bivouaquer sur le terrain conquis.

Les pertes furent balancées dans cette journée indécise et sanglante; les Autrichiens eurent 5,672 hommes hors de combat, dont 1,800 prisonniers; nous eûmes moins de tués, plus de blessés et beaucoup moins de prisonniers.

La lutte aurait dû recommencer le lendemain; mais Masséna, voulant réunir toutes ses forces pour la rendre décisive, expédia à Verdier l'ordre de terminer son passage à Zevio et de rejoindre par la chaussée de Bendinara la division Duhesme à l'aile droite, laissant les 4e et 19e de chasseurs en observation sur le bas Adige.

De son côté l'Archiduc, informé par le comte Bubna, que lui avait dépêché l'Empereur, des revers de l'armée d'Allemagne, fit ses dispositions pour aller s'établir en Carinthie, couvrir la Hongrie et empêcher la jonction de Masséna avec la grande armée. La position de Prewald lui sembla réunir toutes les conditions requises pour remplir cet objet, surtout si l'archiduc Jean gagnait par le Tyrol les hauteurs de Leoben dont l'occupation était indispensable pour couvrir le flanc droit de cette position. Il informa son frère et le général Hiller de sa résolution. Ce dernier avait porté dès le 27 octobre 8 bataillons et 2 escadrons, sous les ordres du général Siegenthal, vers la haute vallée de la Drave, ligne de retraite des détachements du Tyrol. Il pouvait au premier signal rassembler le reste de ses troupes à

Trente et se réunir à la grande armée par la vallée de la Brenta.

Conformément aux instructions de Massena, le général Verdier se mit en marche le 31 au matin pour rejoindre le gros de l'armée aux environs de Caldiero. Nordmann croyant pouvoir lui barrer le passage fit sortir des retranchements un gros détachement à sa rencontre. Après un vif engagement à Gombione où ce général tomba grièvement blessé, les Autrichiens furent repoussés, et nos troupes s'avancèrent jusqu'au pied des retranchements qu'elles insultèrent. Mais l'attaque étant devenue plus sérieuse et les défenseurs de l'ouvrage ayant peine à la contenir, le général Colloredo prit le commandement et fit avancer les réserves. D'autre part, le prince de Reuss se trouvant compromis, jeta un régiment avec plusieurs centaines de Croates sur le flanc droit de Verdier, et dirigea sur Gombione une forte colonne de grenadiers hongrois. Cependant le 1er de ligne qui défendait la digue, ayant été renforcé la veille par 2 bataillons de grenadiers et 3 pièces de canon, cette colonne fut obligée de renoncer à son entreprise après un combat qui dura jusqu'à la nuit et où Verdier fut blessé.

Cet engagement, en retardant d'un jour la jonction des divisions Verdier et Duhesme, donna le loisir au prince Charles d'effectuer sa retraite qui commença le 1er novembre, à quatre heures de l'après-midi, sur 3 colonnes : la première, forte de 41 bataillons et 32 escadrons, conduite par le comte Bellegarde, se rendit par la chaussée dans la position de Montecchio Maggiore où elle s'établit sur deux lignes, la droite à Montecchio Maggiore, la gauche dans la direction de Brendola jus-

qu'à la route de Lonigo. Les grenadiers de Krohl, les housards de Stipsicz et l'artillerie de réserve se replièrent sur Olmo escortés par 16 escadrons. Le corps de Rosenberg suivit ce mouvement jusqu'à Arzignano, après avoir laissé en arrière-garde le général Hillinger avec 8 bataillons et 4 escadrons pour faire une démonstration sur Veronetta, afin de mieux masquer sa retraite. La 2e colonne, de 13 bataillons et 8 escadrons sous le prince de Reuss, alla s'établir à Ponte Albettone, et se lia avec la gauche par Vo le long du canal de Bisatto. L'aile gauche, aux ordres du général Dawidowich, formait la 3e colonne; elle consistait en 14 bataillons et 10 escadrons qui se rendirent de Bevilaqua à Este.

Pour masquer leurs mouvements, ces colonnes entretinrent leurs feux de bivouac, et laissèrent dans les positions abandonnées des arrière-gardes assez fortes pour conserver Caldiero et maintenir le cordon d'avant-postes le long de l'Adige. Cependant les rapports exagérés des patrouilles poussées durant la nuit sur toute la ligne étaient peu rassurants. Le général Vincent avait établi un pont à Bonavigo et jetait des partis sur la rive droite de l'Adige jusqu'à Isola Porcarizza; le général Hillinger marchait sur Veronetta à la tête de 7,000 hommes; le prince de Rosenberg menaçait notre gauche, et quelques partis autrichiens s'étaient montrés entre l'Adige et le lac de Garda. Le but de tous ces mouvements de l'Archiduc était-il de masquer sa retraite ou bien d'opérer une diversion au delà de l'Adige, de s'emparer de Veronetta, d'isoler Seras afin de l'écraser, ou enfin de forcer le maréchal à repasser le fleuve? L'incertitude de Massena était complète; il n'avait aucune nouvelle de la grande armée sur le Danube,

et la prudence lui commandait de ne rien donner au hasard. Il concentra donc son armée, plaça sa réserve à San Martino, renforça la garnison de Veronetta et se tint prêt à agir suivant les circonstances.

Le 2 novembre, à six heures du soir, l'armée autrichienne atteignit la position du Bachiglione. La première colonne de l'aile droite qui suivait le corps de Rosenberg, se retira par Creazo sur le couvent des capucins de Vicence, et passa la rivière au-dessus de la ville sur un pont de bateaux. La deuxième colonne traversa la ville, et la troisième, partie de Brendola, franchit la rivière à Madonna del Monte, tandis que la réserve d'artillerie, escortée par le prince de Lorraine avec 33 escadrons, vint d'Olmo parquer à Lisiera. En même temps le détachement du prince de Reuss marcha d'Albettone sur Montegalda, et le général Dawidowich se porta d'Este à Padoue. Le comte Frimont, commandant de l'arrière-garde, avait mis dès le point du jour la plus grande partie de ses troupes en mouvement sur Villanova et Monteforte, et n'avait laissé dans ses retranchements de Caldiero qu'un bataillon de Croates avec la cavalerie. Ainsi l'Archiduc avait gagné une avance considérable et se trouvait dans une position où il pouvait se défendre vingt-quatre heures.

Quelle que fût la vigilance de nos avant-postes, Massena eut avis de ces mouvements trop tard pour y mettre de sérieux obstacles. Il se borna donc à porter aussitôt sur les retranchements les voltigeurs de Gardanne et la division de chasseurs. L'extrême arrière-garde des Autrichiens se replia en combattant sur Villanova, où 2 bataillons de Lindenau la recueillirent. Suivie pied à pied, elle fut atteinte à Monteforte et re-

jetée par une attaque de flanc sur Montebello. Dans une charge des chasseurs d'Espagne, Massena perdit un de ses cousins qui eut la cuisse fracassée par un boulet, et mourut quelques jours après de sa blessure. Cette perte lui fut sensible, car ce jeune homme était fils de l'oncle qui avait favorisé ses débuts dans le Royal-Italien, et qui à ce moment était commandant d'armes à Antibes.

De son côté, le général Frimont arrivé à Torri dei Confini avec 2 bataillons et 2 escadrons, fit avancer une partie de ses troupes vers le torrent Chiampo, tandis que l'autre pressait le pas pour arriver à Montebello et y recueillir les troupes de Monteforte. Cette démonstration sauva la partie de l'extrême arrière-garde qui se trouvait encore à Villanova sur le point d'être enveloppée. Frimont ayant ainsi réuni toutes ses troupes, put gagner Tavernole. L'arrière-garde du prince de Reuss se replia en même temps par Arcole jusqu'à Albettone, et celle de l'aile gauche jusqu'à Battaglia.

Le gros de l'armée française suivit les chasseurs qui s'établirent le soir avec la division Molitor à Montebello. L'avant-garde occupa Torri dei Confini, et les divisions Duhesme et Gardanne campèrent mille mètres en arrière. Partonneaux s'établit en avant de Villanova, et les divisions Verdier, Seras et Pully restèrent entre Verona et Caldiero. Il fallait que l'Archiduc séjournât sur le Bachiglione et conservât Vicence pour donner plus d'avance aux trains d'artillerie et aux équipages, laisser reposer ses troupes et opérer l'embarquement des renforts destinés à la garnison de Venise. Il ordonna donc au général Vogelsang de défendre cette ville jus-

qu'à l'extrémité avec 4 bataillons de grenadiers. En conséquence, ce général fit placer 8 pièces en batterie, fermer les portes de la ville et garnir de troupes les maisons adossées aux murailles.

Cependant le général Hillinger s'était avancé sur Ca Albertini, après avoir laissé 2 compagnies d'Auffenberg à Santa Anna. Coupé par l'armée française, il fut sommé; ne pouvant se croire abandonné complétement, il renvoya dédaigneusement le parlementaire, et le général Charpentier, chef de l'état-major général, le fit attaquer sur-le-champ par le 22e qui se trouvait sous sa main. Ce brave régiment aborda l'ennemi sans le compter; mais, trop inférieur en nombre, il fut rejeté sur les brèches du château San Felice. Au bruit de cet échec, le général Verdier, oubliant sa blessure, réunit tous les hommes qu'il rencontre dans le château et se porte à l'ennemi. L'alerte dura peu; Seras, informé du mouvement d'Hillinger, avait détaché 6 compagnies de voltigeurs et 2 escadrons sur Parona et San Rocco pour suivre les Autrichiens dans le val Pantena. L'apparition de ces troupes obligea le général Hillinger à battre en retraite sur Ca Albertini. Sa situation devenait de plus en plus critique, lorsqu'il reçut à neuf heures du matin l'ordre de se retirer en toute diligence à Ala par Santa Anna et le val Freddo afin de se réunir au corps du général Hiller. Hillinger, pour masquer sa retraite, forma un rideau avec un millier d'hommes du Banat qui rejoignit le même jour à notre insu les 2 compagnies d'Auffenberg laissées dans Santa Anna, et continua son mouvement rétrograde avec l'artillerie et les bagages.

La retraite du 22e et le feu qui se faisait entendre sur les derrières donnèrent un instant de l'inquiétude au

maréchal. A dix heures il ordonna au général Solignac de se porter dans le val Pantena avec 4 bataillons de grenadiers, pour envelopper le général Hillinger et lui faire une sommation nouvelle. Au retour du parlementaire qui rapportait encore une réponse négative, le général Solignac attaqua, soutenu par le général Charpentier avec 2 régiments de dragons et par la brigade de cuirassiers de Frégeville ; alors Hillinger capitula. Ce général et 70 officiers furent renvoyés sur parole, mais 5,000 hommes demeurèrent prisonniers.

Le 3 novembre au matin, Molitor et Espagne se portèrent de Montebello à Montecchio Maggiore et faillirent enlever le détachement établi à Illasi. Mais sur le point d'être coupé, il se replia vivement sur Tavernele où il se rallia à l'arrière-garde. Alors le combat devint très-vif et le 14e de chasseurs dans une charge heureuse enleva 600 hommes à l'ennemi. Néanmoins le général Frimont effectua sa retraite en bon ordre jusqu'à Olmo.

A quatre heures de l'après-midi, notre avant-garde arriva devant Vicence, et le général Solignac donna au général Vogelsang une demi-heure pour l'évacuer. Celui-ci demanda l'autorisation d'envoyer un officier à l'archiduc Charles pour prendre ses ordres. Le délai accordé étant expiré, Solignac exigea une réponse catégorique; alors Vogelsang déclara qu'il défendrait la ville à toute extrémité. Pendant les pourparlers, Massena s'était établi dans les faubourgs et avait fait conduire de l'artillerie derrière des murs de jardins. A cinq heures notre feu commença, et Molitor reçut l'ordre de passer le Bachiglione au-dessus de la ville. Mais les pluies l'avaient tellement gonflé qu'il opposa des obstacles insurmontables. L'infanterie embourbée dans les marais

et accueillie par un violent feu d'artillerie de la rive gauche fut obligée de se retirer. Le maréchal ordonna alors d'enfoncer les portes à coups de canon; l'artillerie de réserve n'était pas encore arrivée et le calibre de 6 se trouva trop faible; d'autre part la division Gardanne rejoignit trop tard pour aller chercher des ponts au-dessus de la ville. Le maréchal voulut alors enlever les maisons adossées aux murailles et faire rompre les portes à coups de hache, mais la nuit le força à remettre son attaque au lendemain.

Toutefois nos batteries ayant mis le feu à un magasin de fourrages à la porte del Castello, et l'incendie menaçant de se propager, le général autrichien crut prudent d'évacuer la ville. Malgré cela sa résistance ne fut pas sans utilité : elle procura de l'avance à l'arrière-garde autrichienne et permit l'embarquement des renforts envoyés à Venise. En effet, ce jour-là même 7 bataillons et 2 escadrons s'embarquèrent à Tiene, et 5 bataillons de grenadiers arrivèrent sur la basse Brenta à Mestre où toutes les mesures étaient prises pour leur embarquement. Ces renforts portèrent à 12,000 hommes la garnison de Venise. Les 2 bataillons d'arrière-garde laissés à Vicence en sortirent le 4 au point du jour et brûlèrent le pont de Tesaca. Lancés à leur poursuite, nos chasseurs et l'infanterie de l'avant-garde traversèrent à gué le Bachiglione.

Le général Frimont, pour couvrir le passage des colonnes autrichiennes sur le pont de la Brenta et nous empêcher d'y venir avant la nuit, avait pris position à San Pietro Engu derrière une digue et le fossé plein d'eau de Ceresone. Molitor en arrivant fait attaquer le village par le 23e qui est d'abord accueilli par un feu

très-vif; mais une charge de cavalerie lui en ayant ouvert l'entrée, il y pénètre bientôt, soutenu par les 2 premiers bataillons du 5e, tandis que le 3e tourne la position; il culbute les Autrichiens et leur enlève un millier d'hommes avec une pièce de canon. Le général Frimont passa la Brenta à Fontaniva, suivi de si près que notre avant-garde arriva sur les bords de la rivière au moment où l'extrême arrière-garde défilait sur le pont et enlevait les madriers à la culée de gauche.

Les divisions Espagne et Molitor se mirent en bataille dans les alluvions de la Brenta, et lancèrent quelques obus sur les travailleurs ennemis. Mais les Autrichiens répondirent à notre feu avec une forte batterie masquée par les digues, et la nuit mit fin à la canonnade. Nos troupes bivouaquèrent au bord de la Brenta; la division Gardanne prit position à 2 kilomètres en arrière; Duhesme s'établit sur la route de Bassano; les grenadiers restèrent à Citadella et Mermet à 2 kilomètres en arrière de Vicence. La division Verdier, commandée provisoirement par Digonnet, avait, comme celle de Pully, reçu l'ordre de marcher sur Padoue. La première était à la Torre, et la seconde à hauteur de Ca Impenta. Le général Seras arrivait à Montebello, et le maréchal avait transféré son quartier général à San Pietro Engu.

L'aile droite des Autrichiens campa à Videlago et Albaredo, couvrant ainsi la route de Citadella à Castel Franco et le chemin latéral de Torbole à Albaredo. Le prince Charles qui était à Sant' Andrea avait donné l'ordre au général Frimont de se maintenir aussi longtemps que possible sur la rive gauche de la Brenta, et de se retirer ensuite sur Castel Franco pour défendre cette ville fermée, jusqu'à ce que l'armée eût gagné la position de

la Sile. Le prince de Reuss en se repliant sur Scorze avait laissé Dawidowich à Ponte-di-Brenta pour rallier le soir l'arrière-garde à Padoue. Dans cette position les Autrichiens nous refusaient la droite, et leur gauche formait un saillant en contact avec nos avant-postes.

L'ennemi continua sa retraite le 5 au matin. Tandis qu'on réparait le pont, le maréchal ordonna à la division Espagne de passer à gué, chaque chasseur ayant un voltigeur en croupe. Cette avant-garde enleva à Citadella les derniers postes ennemis, et le reste de l'armée passa la Brenta aussitôt que le pont fut rétabli. Le pays au delà de cette rivière devenant plus ouvert, plus ferme et moins boisé, l'armée marcha dès lors avec ordre, chaque division en colonnes flanquées par la cavalerie. Les Autrichiens quittèrent le camp de Videlago et passèrent la Piave à Narvesa et à Spresiano pour s'établir entre Barco et Tezze. Frimont replia en même temps l'arrière-garde des bords de la Brenta. Talonné par les chasseurs, il fut atteint à Castel Franco et rejeté vigoureusement sur Postuma. Après une halte d'une heure, il parvint à gagner Spresiano le même soir, et passa la Piave pendant la nuit.

La première division bivouaqua à droite de la grande route, les 3e et 4e à gauche, et la 5e à Gayo. Les grenadiers étaient à la Fiera sous Trévise, les dragons à Sant' Andrea, et les cuirassiers à Lazarenza.

Dawidowich, attaqué le matin par Verdier et Pully, se retira par Borgoricco et Massanzago, et s'établit le soir derrière le Zero, où il rallia la division du prince de Reuss. Ce mouvement s'effectua sous nos yeux, mais occupés de la réparation des ponts sur la Brenta, nous ne pûmes nous y opposer. Dawidowich continua sa re-

traite par Treviso, et s'établit à Ponte di Piave, laissant le général Vincent à Treviso, derrière la Sile. L'avant-garde de Verdier parvint le 6 novembre sur cette rivière. Le général Vincent abandonna Treviso après un léger engagement, et alla passer la Piave à Ponte. A l'entrée de la nuit, l'infanterie de l'aile gauche quitta les bords de cette rivière pour aller à la Motta, sur la rive gauche de la Livenza. Le général Espagne se porta à Villaorba, Gardanne à Saint-Artien, Molitor à Castellieri, et Duhesme à Postiana, à droite et à gauche de la route de Villaorba. Les grenadiers bivouaquèrent à la Fiera sous Treviso, les cuirassiers et les dragons à Lovadina sur la Piave.

A la gauche, le général Seras partit le 5 de Schio, tourna les monts Lessini, et se porta sur Bassano par le val Sugana où les dragons italiens enlevèrent plusieurs postes ennemis. Le surlendemain, il arriva à Bassano, y trouva quelques magasins et fit une centaine de prisonniers, parmi lesquels le major de Prina, chargé de la levée des milices.

L'armée française, suivant les Autrichiens pied à pied, était arrivée tout entière sur la Piave, mais harassée par la continuité des bivouacs et les marches sur des routes boueuses; le maréchal voulut lui donner du repos, assurer les subsistances qui avaient manqué quelquefois, rallier les traîneurs et remédier aux désordres, suite inévitable d'un trajet aussi rapide. La division de chasseurs forma de Narvesa à Barbarano un cordon qui éclairait le cours du torrent jusqu'à Riva Secca. Verdier bivouaqua en avant de Postiana, Gardanne à Lovadina et à Bavaria, Molitor en avant de Lovadina, Duhesme à Villaorba, et Seras à Bassano.

Les grenadiers s'établirent à la Fiera sous Trévise, les dragons et les cuirassiers à Saint-Artien. On resta trois jours dans ces positions.

Le 7, l'infanterie de l'aile gauche des Autrichiens, sous le général Argenteau, continua sa retraite par Conegliano sur la Livenza qu'elle passa à Sacile, et alla camper à Fontana-Fredda. Le général Frimont avait ordre de rester derrière la Piave jusqu'au soir. Pour nous masquer le mouvement de l'infanterie, le comte Bellegarde rassembla 36 escadrons de l'aile droite et les conduisit sur la rive gauche. Le général Frimont, sous la protection de cette cavalerie, reprit assez tard son mouvement rétrograde et la cavalerie elle-même se replia pendant la nuit. Trois régiments s'avancèrent par Conegliano à Sacile, et deux se joignirent à la première colonne à Fratta. Dawidowich se retira avec l'aile gauche, laissant le général Vincent à la Motta.

Le 9, un détachement de chasseurs poussa jusqu'en avant de Sacile à la suite de Frimont, et Gardanne campa en avant de Conegliano, à cheval sur la grande route. Molitor s'établit à San Giovanni di Sopra, Duhesme et les grenadiers couchèrent à Lovadina. Les dragons bivouaquèrent à Bocca di Strada, et les cuirassiers à Visnadello. A gauche Seras était arrivé à Narvesa, et à droite Digonnet marchait sur Ponte di Zevo, entre Mestre et Treviso où il entrait le 9, coupant ainsi la communication de Venise avec l'armée autrichienne.

Cependant Hiller était encore le 5 novembre à Trente, et le prince Jean avait son quartier-général le 3 à Innsbruck. D'un autre côté le maréchal Ney menaçait les défilés de Scharnitz et de Leutasch; Augereau qui de Brest était venu passer le Rhin à Huningue, à la

tête de 12 à 15,000 hommes, se portait sur le Vorarlberg avec le 7e corps, et la division bavaroise du général Deroy s'avançait de Reichenhall sur Lovers, tandis qu'un autre détachement chassait le général Szenassi du col de Leutsch et s'ouvrait la route de Rastadt. Ainsi les forces du Tyrol étant disséminées, il fallait que leur retraite s'exécutât au plus vite sur Villach par le Pusterthal, pour qu'elles pussent opérer leur jonction avec l'armée d'Italie. L'Archiduc prit donc la résolution de concentrer son armée à Codroipo, et de tenir quelques jours sur le Tagliamento. En conséquence, toute l'infanterie du camp de Fontana Fredda se mit en marche le 8 novembre et s'établit à Codroipo, après avoir franchi le Tagliamento à Valvasone et à Delizia. Le même jour, la cavalerie quitta les bords de la Livenza, et vint planter ses piquets à Murlis. L'aile gauche demeura à Cordovado, et les arrière-gardes des généraux Vincent et Frimont restèrent sur les bords de la Livenza. Le 9, Dawidowich leva le camp de Codroipo et laissa le général Knesewich à Madrisio avec 3 bataillons et 6 escadrons, pour observer le Tagliamento jusqu'à Latisana. Le général Vincent ne quitta sa position que vers midi, passa le Tagliamento à Madrisio, se dirigea sur San Marizza, mais n'arriva à Codroipo que le 10 à midi. Le même jour Frimont s'établit entre les torrents de Meduna et de Zelline, où la cavalerie du camp de Murlis vint le rejoindre. Le soir il quitta les bords du Tagliamento, et ne laissa que de faibles détachements sur la rive gauche.

A l'arrivée du général Dawidowich à Codroipo, l'armée autrichienne se trouvait de nouveau réunie, mais considérablement diminuée par les renforts envoyés à

Venise et les pertes essuyées à Caldiero et dans la retraite. L'Archiduc la réorganisa et confia au général Vincent le commandement de l'arrière-garde composée de 9 bataillons et de 16 escadrons avec 14 pièces d'artillerie. La première ligne du corps de bataille composée de 32 bataillons, 32 escadrons et 38 bouches à feu, fut mise sous les ordres du comte Bellegarde; la seconde ligne était forte de 28 bataillons et de 32 pièces. La réserve qui comptait 16 bataillons, 16 escadrons et 24 bouches à feu aux ordres d'Argenteau, fut réunie à Bertiolo; enfin un détachement de 3 bataillons, 6 escadrons et 8 pièces de canon fut envoyé à Madrisio, sous le général Knesewich; 3 bataillons se réorganisaient en outre à Palma Nova. Ainsi l'armée comptait encore 91 bataillons et 70 escadrons formant environ 50,000 combattants avec 116 bouches à feu. Mais la position de l'Archiduc était loin d'être rassurante : la haute vallée de la Piave se trouvait dégarnie de troupes, et Massena pouvait en détacher par Feltre, Bellune et Cortina sur Toblach, pour couper le corps du Tyrol et manœuvrer sur son flanc droit. Afin de prévenir ce danger, il prescrivit le 9 au général Siegenthal de s'assurer de Spital par une reconnaissance, et de faire occuper les défilés qui y mènent de Cádore. Peu de jours après, il apprit que le major Spor était entré à Toblach avec 4 compagnies de chasseurs, une centaine de chevaux et quelques milices du pays. Il ordonna donc, le 12, au général Mitrowski de se rendre à Toblach avec 8 bataillons pour le soutenir au besoin, et prescrivit à Siegenthal de porter 8 bataillons dans la vallée du Gail, et d'envoyer un fort détachement à Tarvis surveiller les routes qui conduisent d'Italie en Carinthie. Le même jour 4 ba-

taillons occupèrent Mauten. Enfin se voyant forcé de découvrir Trieste, il envoya le général Simbschen presser la levée de l'insurrection en Croatie, afin d'avoir un corps qui mît obstacle à notre occupation de l'Istrie.

Le Tagliamento qui couvrait le front de l'Archiduc est, comme on le sait, une rivière torrentielle dont le lit a une largeur de 1,000 à 1,200 mètres. Il avait alors vis-à-vis Valvasone une île boisée de 3,000 mètres de longueur sur 300 de largeur. La rive gauche, limitée par une digue d'un relief assez faible, rend le passage difficile. L'établissement de plusieurs batteries sur cette digue entre les deux ponts ainsi que le volume des eaux protégeait parfaitement le front de l'armée autrichienne, et on ne pouvait se hasarder à passer le fleuve que sur des gués bien reconnus.

Si l'Archiduc restait en position et que Massena effectuât le passage du Tagliamento à Latisana, l'armée autrichienne eût été forcée d'accepter une bataille. En cas de revers, coupée de la Carinthie elle n'eût pu se retirer que par les vallées de la Fella et de Prediel; le prince Charles ne devait donc chercher qu'à gagner du temps, aussi à peine nos coureurs furent-ils arrivés sur les bords du fleuve qu'il ordonna la retraite en trois colonnes sur Palma Nova. Le général Vincent devait rester jusqu'au soir sur le Tagliamento et lier ses avant-postes à gauche avec le général Knesewich. Ce dernier reçut ordre de se retirer en même temps de Madrisio et d'occuper Fauglis, Bagnaria et Cervignano. Un rapport arrivé le 11 annonçait à l'Archiduc que Marmont, venant de la Styrie, était entré le 8 à Altemarkt, et qu'on ne pouvait lui tenir tête. Le général Radetski se porta à Cilly avec le régiment de uhlans de l'archiduc

Charles pour couvrir les derrières. En outre le colonel Metzko reçut l'instruction de couvrir la route de Klagenfurt en se dirigeant sur Laybach. Malheureusement pour nous, la faiblesse du corps de Marmont ne lui permettait que de menacer les détachements du Tyrol en gagnant Bruck, point de jonction des deux routes principales, jusqu'à ce que Napoléon eût atteint Vienne.

Le 10 novembre, l'armée reprit son mouvement à la suite des Autrichiens. La nature des plaines où elle marchait, resserrées entre les montagnes et les lagunes, lui interdisait les mouvements latéraux, et ce jour-là l'avant-garde, bien qu'arrivée à Pordenone, ne put atteindre les Autrichiens. Elle campa à Fontana Fredda, à Rorai Grande et à Porto Buffole, les grenadiers à Santa Fiore, et les cuirassiers à Conegliano. Les dragons étaient restés à Bocca di Strada, l'aile gauche avait atteint San Fiorano, et l'aile droite resserrant le blocus de Venise, occupait Padoue, Mestre, Malghera, les bords des lagunes, Moggiano et Marocco.

Le 11 au matin, le général Espagne fit pousser par son chef d'état-major une forte reconnaissance sur les traces de l'Archiduc. Cet officier accompagna l'arrière-garde des Autrichiens à Valvasone où elle passa le Tagliamento, et s'assura qu'il n'y avait aucun corps ennemi sur la route de Tarvis. L'infanterie s'approcha du fleuve et campa au petit Rorai, à Pordenone, Pasiano, Belvedere et Meduna. Les grenadiers étaient en position à Fontana Fredda, les cuirassiers et les dragons à Sacile. Le général Saint-Cyr, chargé du blocus de Venise, vint le même jour rejoindre avec la première colonne de ses troupes la division Verdier, qui lui fut attachée pour cette opération.

Le 12 à la pointe du jour, la cavalerie arriva au bord du Tagliamento, tandis que 2 divisions marchaient sur Valvasone, et 2 autres sur San Vito, en vue de tourner et de couper l'ennemi. 6 régiments de cavalerie autrichienne et 4 d'infanterie étaient en position, protégés par le feu de 30 pièces masquées par la digue. Le maréchal leur en opposa 18, et la canonnade qui avait commencé au jour, ne cessa qu'à la nuit. L'armée française bivouaqua sur la rive droite du Tagliamento entre San Vito et Valvasone, et Massena donna ses instructions pour le lendemain. Des gués furent reconnus sur toute la ligne et on répara le pont de San Vito. Gardanne, Molitor et les 3 divisions de cavalerie reçurent ordre de marcher sur la chaussée contre Codroipo, tandis que les divisions Duhesme et Seras tomberaient sur le flanc gauche des Autrichiens ; mais informé du départ de l'ennemi, le maréchal se contenta le lendemain de pousser l'avant-garde jusqu'à Codroipo. Les ponts étant terminés le soir, l'armée passa la rivière et vint camper devant cette ville. Le 14 elle se dirigea sur Udine et Palma Nova.

Pour accélérer sa retraite, l'Archiduc abandonna ces deux villes qui pouvaient cependant lui offrir des points de résistance, et y laissa quelques magasins qui tombèrent entre nos mains. Le soir, l'infanterie s'établit à Visco, à San Lorenzo, sur la route de Gradisca et à Rivolta, et la cavalerie à Lestizza et à Morsano.

Le général Espagne traversa Gradisca dans la nuit du 15; le reste de l'armée vint camper sur la rive droite de l'Isonzo, entre Mariana et San Lorenzo, enfin le général Duhesme jeta le 25e sur la rive gauche. L'Archiduc, pour dégager le train de ses équipages qui défilaient

sur la mauvaise route de Prewald, fit retirer son centre et son aile droite sur Santa Croce. Le général Knesewich se porta sur la rive gauche et replia les ponts de Gradisca et de Canziano, ce qui fit présumer que le prince Charles avait l'intention de défendre le passage du fleuve.

Le 16, les divisions Molitor, Gardanne et Partonneaux se réunirent aux dragons et aux chasseurs pour forcer le passage à Gorizia, pendant que les divisions Duhesme, Seras et Pully, marchant sur Gradisca, traversaient l'Isonzo au confluent de la Wippach, s'emparaient du pont du Rubia et s'avançaient vivement vers Cernitza pour couper au général Vincent la retraite sur Heidenschaft. Ces opérations s'effectuèrent sans obstacles sérieux, car le général Knesewich avait, comme nous venons de le dire, exécuté sa retraite sur Santa Croce; aussi les cuirassiers poussèrent sur Gorizia, enlevèrent le pont de Wippach, et la division Duhesme se déploya dans la plaine de Sant' Andrea. Mais la nuit étant survenue, l'infanterie de Molitor, de Gardanne et de Partonneaux ne put, malgré tous ses efforts, entamer le général Vincent.

Le 17, le maréchal avait tout disposé pour une attaque générale qui n'eut pas lieu, Gorizia ayant été évacué. Les chasseurs renforcés par quelques compagnies de voltigeurs poursuivirent alors les Autrichiens sur la route de Wippach, et nous prîmes position sur les deux rives de l'Isonzo, aux environs de Gradisca.

D'après les ordres de l'Archiduc, le comte Bellegarde conduisit l'aile droite de Heidenschaft à Prewald; la division Lindenau occupa le Gollewehr et tous les ouvrages construits sur la chaussée de Gorizia; celle

du prince de Rosenberg s'établit à Podwelb; les chevau-légers de l'Empereur et 2 régiments de housards s'échelonnèrent jusqu'à Adelsberg. Le comte Argenteau avec l'aile gauche prit position à Sessana, et fut suivi par le général Knesewich jusqu'à Snadolie, où il couvrit le flanc gauche de l'armée en attendant qu'il eût rallié une partie du corps de Vincent à San Daniele. Quant à ce dernier, il lui avait été prescrit de s'arrêter avec le reste de l'arrière-garde à Santa Croce, et de se retirer en disputant le terrain jusqu'à Wippach.

La position de Prewald forme un coude saillant traversé par quatre routes qui se réunissent vers son milieu. Les Autrichiens avaient ébauché deux redoutes à ses extrémités; deux flèches couvraient, au pied du Gollewehr, la vieille route de Trieste qui tourne entre deux montagnes escarpées, et un retranchement construit sur la montagne de Salice enfilait la quatrième route. Ces ouvrages bien entendus semblaient devoir nous interdire l'accès du débouché, et favoriser puissamment la retraite de l'aile gauche des Autrichiens. Toutes les approches étaient hérissées d'abatis; le mamelon de Bona Grobna à 800 mètres en avant du Gollewehr, clef de la position et nœud de toutes les routes de la vallée de Wippach, se rattachait aussi à ce piton par des abatis. Mais le prince Charles, au moment d'utiliser une position retranchée avec tant de soins, informé de l'occupation de Vienne par Napoléon et de la marche du général Marmont sur Grætz, se vit dans la nécessité d'y renoncer. Toutefois, comme il ne pouvait l'abandonner sans danger avant que l'archiduc Jean eût effectué sa jonction avec lui, et que ce prince venant de Loitsch à grandes journées, n'atteindrait Laybach que le

24, il y laissa la division Dawidowich jusqu'à ce que cette jonction fût opérée.

De son côté, Massena, ignorant encore les succès de l'Empereur et la marche de Marmont sur les derrières de l'Archiduc, parce que nos communications avec le quartier-général de la grande armée se faisaient par le Vorarlberg, la Suisse et Milan, n'osait s'avancer avec son audace ordinaire. De plus, informé coup sur coup d'un prochain débarquement d'Anglais et de Russes dans le golfe de Naples et de l'apparition d'une flotte anglaise dans les eaux de Livourne (voy. *Pièces justificatives*, n° XI), il avait aussitôt détaché Verdier du blocus de Venise pour le porter avec sa division à la défense de cette place, et malgré les assurances que lui donnait ce dernier du bon état de défense où il l'avait mise, le général en chef n'était pas sans inquiétude sur l'Italie, où il ne se trouvait alors que les 17,000 hommes de Saint-Cyr pour faire face à ces nouveaux ennemis, et imposer à nos alliés de fraîche date auxquels il ne faisait point injure en les croyant disposés à se déclarer pour les vainqueurs.

Dans ces conjonctures, il prit la résolution de cantonner son armée entre le Tagliamento et l'Isonzo, et se borna à pousser sur les traces de l'ennemi 4 régiments de chasseurs et 3 bataillons d'élite. Le général Espagne, qui les commandait, attaqua l'arrière-garde autrichienne à Cernitza, mais le général Vincent qui joignait à l'avantage du nombre celui de la position, l'ayant repoussé, il fit faire par la brigade Merlin sur Santa Catharina une démonstration qui obligea l'ennemi à se replier sur Santa Croce. Attaqués de nouveau le lendemain et menacés encore sur leur droite, les Autrichiens

prirent position à Heidenschaft et gagnèrent pendant la nuit les hauteurs de Wippach. Le général Espagne, renforcé alors par 3 régiments d'infanterie, reçut ordre de prendre position à Heidenschaft et de couvrir son flanc droit du côté d'Idria.

Le maréchal, en conservant la position du centre sur l'Isonzo, étendit sa gauche jusqu'à la Chiusa di Pletz, pour faciliter un mouvement sur Villach, et occupa Pontebba et Chiusa Veneta, pendant que la division Seras tenait Trieste et les hauteurs d'Optschina que leurs garnisons venaient d'évacuer pour se retirer en Croatie, après avoir laissé leurs malades dans les hôpitaux. Afin de couvrir le flanc gauche du général Espagne, la brigade de dragons du général Lacour fut envoyée du côté de Gemona et Cividale, avec ordre de remonter les vallées de la Fella et de l'Isonzo, et de pousser jusqu'à Tarvis et Villach pour se rapprocher de la grande armée qu'on supposait arrivée dans la vallée du Danube, aux environs de Vienne. La position choisie par Massena couvrait très-bien le faible corps de blocus de Venise aux ordres de Gouvion Saint-Cyr. Cette halte, commandée par la situation politique de l'Italie méridionale, permit au maréchal de réparer son matériel, de réorganiser les transports et de former quelques approvisionnements. Par cette disposition il secondait parfaitement, mais à son insu, les opérations de Ney. En effet, après la capitulation d'Ulm, ce maréchal qui avait été chargé de la faire exécuter, reçut ordre de se porter par Landsberg dans le Tyrol, d'en chasser l'archiduc Jean, et d'en faire la conquête afin de couvrir le flanc droit de la grande armée et le flanc gauche de celle d'Italie. Il devait être secondé dans cette opération par le 7e corps aux ordres d'Augereau.

Après la prise d'Ulm, l'armée française avait traversé l'Inn et la Salza, poursuivant les débris de l'armée autrichienne, pendant que les premiers échelons de celle de Kutusof arrivaient sur l'Inn. Il n'y eut de combats qu'à Lambach, où Murat tomba sur l'arrière-garde autrichienne et la battit complétement. L'Empereur, présumant que les Austro-Russes ne cédaient si aisément le terrain que dans l'intention de prendre une ligne plus resserrée sur l'Ens afin d'y concentrer les forces que les archiducs Charles et Jean amenaient du Tyrol et de l'Italie, porta sa gauche et son centre sur Wels, et sa droite sur Kremsmünster. Mais Kutusof voyant par le progrès des Français et le désordre toujours croissant de l'armée autrichienne qu'il lui était impossible de les arrêter sur l'Ens, assez longtemps pour permettre aux deux archiducs de le rejoindre, renonça à la défense de cette rivière et résolut de prendre une forte position à portée des débouchés de la Styrie et de la Carinthie, pour couvrir à la fois Vienne et recevoir les renforts qu'il attendait. Le passage de l'Ens s'effectua par nos troupes à Steyer et à Ens, et eut pour résultat de nous ouvrir les communications de la haute et de la basse Autriche.

Toutefois, l'Empereur ne pouvait continuer sa marche rapide sans garantir ses flancs, couvrir sa ligne d'opérations par la conquête du Tyrol, et faire observer les débouchés de la Bohême sur la grande route qui depuis Ratisbonne longe la rive gauche du Danube. Aussi était-ce pour couvrir son flanc droit que Ney avait été dirigé sur le Tyrol.

De son côté, le prince Charles profita du temps d'arrêt que fit Massena pour mettre en état de défense les places

de Palma Nova et d'Osoppo, construire un pont sur l'Isonzo, et le couvrir par des ouvrages de campagne.

Le 19 novembre, Dawidowich se mit en marche de Prewald sur la chaussée d'Idria, et cantonna près d'Eudigans. Un détachement d'infanterie et de cavalerie occupa Idria et couvrit le flanc droit de la division Rosenberg postée à Podwelb. Le lendemain, l'Archiduc plaça son quartier-général à Adelsberg, laissant à Prewald, pour faciliter la marche de cette division, un corps de 28 bataillons et de 12 escadrons sous les ordres du comte Bellegarde qui venait d'amener d'Aquila et de Trieste la plus grande partie de la garnison de Venise, ne laissant pour couvrir cette place que le nombre d'hommes strictement nécessaire dans les îles de Chioggia et de San-Secondo. Le général Vogelsang établit la cavalerie entre Ottaka et Ober Laybach, et toutes les mesures furent prises pour assurer la retraite de Bellegarde à Neustaedtel s'il essuyait un échec à Prewald. L'Archiduc espérait pouvoir, dans ce cas, diriger sur nos derrières le corps du Tyrol qui se concentrait à Krainburg, et nous placer ainsi entre deux feux.

Le 21, l'armée autrichienne se mit en marche, à l'exception du corps du prince de Reuss, qui s'échelonna entre Prewald et Laybach. Le général Radetski avait occupé Marburg dès le 20, pour observer Marmont et couvrir la route de Cilly, tandis que le prince Jean inquiéterait nos flancs par la vallée de la Drave. Sur ces entrefaites, le corps d'occupation de la Pouille était arrivé dans les environs de Venise, et le général Saint-Cyr prit le 16 le commandement du blocus de cette place. Massena aurait alors repris le cours de ses opérations, si la crainte du débarquement des Anglo-Russes

dans le royaume de Naples et la certitude de la présence du prince de Rohan dans le Tyrol ne l'eussent engagé à rester en observation. En effet, s'il poursuivait les Autrichiens sur le revers des Alpes, il abandonnait l'Italie désarmée aux Anglais, aux Russes et aux Napolitains. D'un autre côté, il jugeait avec raison que le prince de Rohan n'avait que deux partis à prendre : percer sa ligne pour se réunir aux troupes qui défendaient les lagunes ou bien passer par Feltre et Bellune, et se rallier par des chemins de traverse à l'armée autrichienne d'Italie. Dans le premier cas il fallait marcher sur le ventre du corps de blocus de Venise, et le maréchal était en repos de ce côté, ce corps ayant assez de consistance pour repousser l'ennemi (voy. *Pièces justificatives*, n° XII), et pouvant d'ailleurs être renforcé par l'armée d'Italie. Pour s'opposer à l'exécution du second projet, il dirigea sur Villach les brigades Lacour et Lechantin renforcées d'une partie de la division Gardanne.

Dans la nuit du 21 au 22, le prince de Reuss évacua Prewald et se retira à Adelsberg, ne laissant dans la position qu'un cordon de Croates et de cavalerie pour masquer son mouvement. La division de chasseurs en eut avis aussitôt, et la brigade Valory prit possession des retranchements après une simple escarmouche. Ce dernier mouvement rétrograde avait été prescrit par l'Archiduc à la nouvelle de l'inaction du prince Jean, arrêté faute de subsistances, entre Marburg et Gonowitz.

Le 22, l'Archiduc en vue d'obliger Napoléon à diviser ses forces, prit la résolution d'accélérer sa retraite en l'effectuant à la fois sur Podpech, Zirknitz, Laybach, Watsch et Ober-Laybach. La brigade Frimont

se rassembla sur la Save, et la division de Reuss se réunit à Unter-Loïtsch. Le marquis de Sommariva ayant recueilli toutes les troupes repoussées de Prewald, se retira à Planina. Le prince Charles espérait trouver en arrivant à Marburg des renseignements certains sur les événements de Moravie, pour régler sa conduite ultérieure. L'archiduc Jean, arrivé à Voelkermarkt avec son détachement, devait parvenir le lendemain à Gonowitz, tandis que Chasteller suivrait ce mouvement par la rive gauche de la Drave sur Marburg. Le comte Bellegarde, commandant des divisions de Reuss et de Sommariva, avait ordre de résister jusqu'à la dernière extrémité et devait être en cas de besoin soutenu par la division Lindenau. Il lui était recommandé d'occuper Krainburg et Planina jusqu'à l'arrivée du général Siegenthal, attendu que la chute de la première eût forcé l'armée autrichienne d'évacuer Laybach et l'eût amenée sur la rive gauche de la Save pour couvrir sa ligne de retraite.

Cependant nos reconnaissances avaient appris au général Espagne que Raberschnizza était abandonné, et que l'ennemi se retirait sur Laybach par les routes d'Adelsberg et d'Idria. Laissant donc à Prewald un poste pour surveiller les routes de l'Istrie, ce général se mit en route renforcé du 5e de ligne, jeta à Adelsberg des partis vers Loïtsch, Ober-Laybach, sur la route de Fiume, et arriva devant Laybach, poussant devant lui les derniers corps qui se retiraient sur Cilly et Neustaedtel. Pendant ce temps, le général Lacour remontant la vallée de l'Isonzo et repliant les postes avancés du général Siegenthal, avait occupé la Chiusa di Pletz, s'était porté sur Tarvis et entrait enfin le 26 à Villach.

A cette époque l'armée se trouvait ainsi disposée :

4 divisions occupaient Udine, Cormons, Cernitza, Gorizia, Gradisca, Trieste et Prosecco. Les grenadiers s'étaient portés à Capriva et les dragons à Caporetto. Les cuirassiers avaient leurs quartiers à Udine et à Tagliano avec un régiment à Orsaria. Les chasseurs avaient leurs avant-postes sur la route de Laybach et occupaient Loïtsch.

Sur ces entrefaites, le maréchal Ney, chargé avec environ 8,000 hommes de chasser les 25,000 qui occupaient le Tyrol et le Vorarlberg, avait poussé vivement les Autrichiens devant lui. Il tâcha d'abord d'empêcher la jonction des corps de l'archiduc Jean, de Chasteler et de Saint-Julien qui occupaient le Tyrol, avec ceux de Jellachich, de Volfskell et de Rohan qui tenaient le Vorarlberg. Les corps du Tyrol et du Vorarlberg étaient liés par celui du général Hiller qui couvrait le Tyrol méridional. Le maréchal Ney enleva sans coup férir Scharnitz, Leutasch, Kuffstein, et pour empêcher Rohan de rejoindre l'archiduc Jean qui tenait le Brenner, il dirigea une colonne dans la vallée de l'Inn par Nauders et Schlauders. Quand nos troupes arrivèrent au Brenner il était déjà abandonné, et le prince Jean et Saint-Julien se retiraient à marches forcées sur Prunecken et Klagenfurt, afin d'opérer leur jonction avec le prince Charles. Comme le prince de Rohan voulait se réunir à eux, le général Loison reçut ordre de se porter sur Botzen pour s'y opposer, pendant que le 50e remontait la vallée de l'Inn du côté de Meran. Ce général n'ayant pas suivi exactement les instructions qu'il avait reçues, le prince de Rohan aidé des paysans de la vallée rompit le faible poste qui lui barrait le passage et fila sur Lavis, se dirigeant vers Venise, car le général Hiller avait déjà évacué Trente.

Rohan se jeta le 23 sur Bassano où il enleva un poste de 150 hommes, et se dirigea sur Castelfranco toujours dans l'espoir de se réunir à la garnison de Venise. Massena avait prévu l'événement; mais privé de communications directes avec la grande armée, et recevant les rapports d'émissaires mal informés qui avaient représenté cette colonne comme très-considérable, il ne voulut rien donner au hasard. Il avait dirigé sur la Piave à marche forcée la division Partonneaux et deux brigades d'infanterie, ainsi que la division de cuirassiers et une brigade de dragons. Les grenadiers devaient remonter la Piave par il bosco del Montello et tourner la position de Bassano. Le général Gardanne dirigé en même temps sur Venzone avait l'instruction de renforcer les détachements envoyés aux deux Pontebba de manière à couper toute retraite à l'ennemi, dans le cas où il aurait déjà pris la route de Bellune et de la Pieve di Cadore pour gagner Villach et rejoindre le prince Charles à Laybach. Le maréchal avait laissé le reste des troupes sur l'Isonzo, sous le commandement du général Duhesme, et se portait en personne sur la Piave pour y surveiller l'exécution de ces mouvements. Mais toutes ces précautions devinrent superflues; déjà le général Saint-Cyr, après avoir formé une colonne tirée des divisions Reynier, Lecchi et Verdier, s'était porté à Campo San Pietro avec un régiment polonais. Reynier avait l'ordre de marcher, le 4 décembre à la pointe du jour, de Noale sur Castel Franco.

Arrivé de la veille, le prince de Rohan voyant la difficulté de sa position, prévint l'attaque et se jeta tête baissée sur la division Reynier qui le reçut avec vigueur et le repoussa. Il revint plusieurs fois à la charge sans

plus de succès ; pendant ce temps les Polonais le tournèrent. Ce ne fut plus alors qu'une déroute générale jusqu'à Castel Franco où nos troupes entrèrent pêle-mêle avec les Autrichiens. Tout ce qui n'avait pas été tué ou pris sur le champ de bataille capitula ; le prince de Rohan blessé, plusieurs colonels, un nombre considérable d'officiers, 6,000 fantassins et 1,000 cavaliers, six drapeaux, un étendard, douze bouches à feu et leurs caissons tombèrent entre nos mains ainsi que tous les bagages. Les Français faits prisonniers à Bassano furent délivrés.

Après ce combat, les divisions revinrent sur l'Isonzo, à l'exception des grenadiers qui restèrent à Asolo et au pont de Carpane pour observer un corps errant dans les montagnes, et qui probablement avait fait partie de la colonne détruite. Le 14e de chasseurs et 3 compagnies de carabiniers marchèrent sur Trente par le Val Sugana, pour avoir des nouvelles du maréchal Ney. D'un autre côté le général Lacour poussa de Villach des avant-postes sur Klagenfurt pour ouvrir, s'il était possible, des communications avec la grande armée dont Massena n'avait encore aucune nouvelle.

Cependant l'Archiduc, beaucoup mieux informé que lui des événements qui se passaient dans la vallée du Danube, ayant eu avis de la prise de Vienne et de l'arrivée de la grande armée dans les plaines de la Moravie, sous Brünn, accourait à Marburg pour opérer avec le prince Jean sa jonction que le déplacement des divisions Partonneaux et Gardanne lui permettait d'exécuter sans obstacles. Le comte Bellegarde s'établit à Dersing, la division de Reuss cantonna sur la rive gauche de la Save, afin d'occuper Tschernitz en cas

d'attaque et recueillir l'arrière-garde qui restait à Laybach sur la rive droite. Les avant-postes étaient encore à Ober-Laybach, et le général Siegenthal formait à Krainburg la droite de la ligne, ayant son arrière-garde à Fetstnitz et un bataillon à Neumarkt pour surveiller le Loibl et Idria que nous occupions depuis le 23. Un poste observait à Fetstnitz la route de Lack.

De son côté, l'archiduc Jean, après avoir réuni les débris des 4 divisions qui formaient l'armée du Tyrol, avait continué dans le Pusterthal sa retraite en échelons à un jour de distance. Elle s'opéra si vivement que Ney ne put l'atteindre, et que la tête de ses colonnes, après avoir fait plus de 20 myriamètres dans ces âpres montagnes, arriva le 17 novembre à Villach, en sorte que toute son armée était réunie le 20 à Klagenfurth. On a remarqué comme une particularité singulière, que les troupes du prince Jean avaient côtoyé le versant septentrional de la chaîne dont celles de Massena suivaient le versant opposé, et que tout en faisant journellement des reconnaissances dans ses débouchés, elles avaient ignoré leur position respective. Le prince Jean établit ses colonnes entre Gonowitz, Windisch-Fetstnitz et Windisch-Grætz. La jonction des deux armées autrichiennes ainsi effectuée, Marmont n'était plus à craindre pour elles et l'Archiduc pouvait en toute liberté se diriger sur Vienne. Quant à Massena, délivré d'une partie de ses inquiétudes, il poussa les généraux Lacour et Lenchantin dans la vallée de la Drave, où le premier s'avança sans obstacles jusqu'à Saint-Veit. La division Molitor se rendit à Laybach où était le général Espagne, qui porta ses avant-postes sur Krainburg, Neustadt et Cilly.

Le 26 novembre, les deux armées autrichiennes réunies reçurent une nouvelle organisation. L'aile droite composée de 50 bataillons et de 8 escadrons, passa sous les ordres de l'archiduc Jean, et l'aile gauche forte de 52 bataillons et de 24 escadrons, sous ceux de Bellegarde. Le comte Argenteau commanda la réserve de 25 bataillons et 32 escadrons. Le général Chasteller forma l'avant-garde à Marburg avec 12 bataillons et 16 escadrons. Enfin Hiller eut 16 bataillons et 16 escadrons sous ses ordres, entre Gonowitz et Cilly. L'armée comptait donc encore 80,000 combattants, mais fatigués et découragés. Le 28 novembre, Chasteller s'établit en avant de Marburg; Radetski occupa Muhreck, Radkersburg et Strass, et entretint la communication avec Stein sur l'Anger et Threuhausen occupé par 1,500 hommes et 500 chevaux. Le général Schauroth vint prendre poste avec le reste de l'avant-garde entre Adelsberg et Kleinstaedten. Le gros de l'armée prit des cantonnements aux environs de Schleinitz, Marburg et Pettau. Les généraux Siegenthal et Sommariva se retirèrent le 30 novembre à Cilly et à Gonowitz, où ils passèrent sous les ordres du général Hiller.

A cette époque, Massena apprit que 13,600 Russes et 6,000 Anglais avaient débarqué dans le golfe de Naples le 19, et s'étaient mis en marche pour opérer leur jonction avec 40,000 Napolitains stationnés dans les Abruzzes. Il eut d'autant plus lieu de se féliciter d'avoir pris ses cantonnements, que presque personne ne prévoyait que cette tentative aurait, comme nous le verrons par la suite, aussi peu de succès; mais d'après les instructions de l'Empereur, c'était au vice-roi à prendre les mesures les plus urgentes pour veiller à la conservation du

royaume d'Italie. Le corps de Saint-Cyr excepté, il n'y avait pas alors plus de 10,000 hommes dans toute l'Italie. Le prince Eugène ne laissa donc devant Venise qu'une faible division d'observation, et dirigea le 28 le corps de Saint-Cyr sur Bologne, où Verdier eut l'ordre de se rendre, de Livourne, avec toutes ses troupes disponibles, et comme les forces de ces deux généraux n'étaient point suffisantes pour tenir tête à ces nouveaux ennemis, le prince ordonna la levée de 25,000 gardes nationaux auxquels il assigna Bologne pour point de rassemblement. Mais entre l'appel de ces auxiliaires et leur arrivée, l'ennemi aurait pu faire beaucoup de chemin ; on sent que ce n'était point le cas pour le maréchal de s'engager dans les défilés des Alpes à la poursuite d'une armée double en nombre et favorisée par les habitants du pays, laissant sur nos derrières une place telle que Venise avec une garnison pourvue d'artillerie et de tout l'attirail de la guerre. Il ignorait d'ailleurs encore que Napoléon fût à Vienne et que Marmont occupât Grætz. Il se borna donc à observer l'arrière-garde de son adversaire.

Quant à Marmont, pressé de deux côtés par l'Archiduc, il se voyait réduit à battre en retraite ou à se faire jour. Une tentative qu'il fit le 1er décembre échoua, et son inquiétude s'accrut par un événement peu important en lui-même, mais que la circonstance aggravait. Pendant sa marche sur la rive droite de la Muhr, un chef de partisans autrichiens se glissa en longeant la rive gauche dans le faubourg de Münzen Graben où il fit quelques prisonniers. Marmont replia alors ses avant-postes sur Grætz, et y rappela tous les détachements du haut Steyer.

L'Archiduc de son côté n'avait guère plus que Massena la liberté d'agir. S'il continuait à se diriger sur Vienne, Marmont et ce maréchal harcèleraient sa marche dans les montagnes et l'exposeraient à cent affaires d'arrière-garde. Arrêté au passage du Simring et du Wechsel, il se verrait bientôt accablé par les forces réunies de Ney et de Massena, bien qu'il n'y eût point encore concert entre leurs opérations. Mortier restait d'ailleurs aux environs de Vienne et de Reichstadt avec les divisions Dupont et Gazan pour recueillir ou soutenir Marmont. Après avoir longtemps balancé, il se décida à continuer sa retraite sur Vienne par Koermund et Œdenburg, laissant en position les généraux Hiller et Chasteller qui se liaient à Marburg par la brigade Siegenthal.

Pendant cette inaction conseillée par la prudence aux deux généraux, il n'y eut qu'une affaire peu importante sur la droite de l'armée française. Le colonel autrichien Boxich avait attaqué sans succès le 13e de ligne à Mutheria avec plusieurs bataillons de Croates, mais occupait Fiume et San Mathias. Seras ne voulant pas le laisser s'établir dans cette position, partit avec la brigade Gilly et l'attaqua le 9 sur 3 colonnes. Les carabiniers corses avaient ordre d'amuser les Autrichiens, tandis que le 53e attaquerait de front la position, et que le 8e léger la tournerait. Ce dernier régiment arriva trop tard à Castua, car déjà le 53e avait enlevé San Mathias à la baïonnette, mais assez tôt cependant pour ramasser 1,200 prisonniers. Seras prit possession de Fiume et envoya immédiatement un parti sur la route de Carolina pour couper la retraite de Boxich sur Carlstad, néanmoins celui-ci parvint à gagner Brod avant la nuit.

Pendant ce temps la grande armée avait fait tout plier devant elle en Allemagne. Kutusof s'était retiré sur la rive gauche du Danube, tâchant de gagner la Moravie dans les plaines de laquelle la seconde armée russe allait se rassembler sous les ordres de l'empereur Alexandre.

La précipitation de Murat causa la sanglante affaire de Diernstein, après laquelle nos troupes entrèrent dans Vienne sans coup férir. Napoléon avait l'intention de livrer aux alliés une bataille décisive, aussi fit-il suivre pied à pied les Russes en Moravie. Après plusieurs combats acharnés parmi lesquels il faut citer celui de Schöngraben, les deux armées se trouvèrent en présence aux environs de Brünn, près du bourg d'Austerlitz. On entama quelques pourparlers qui n'aboutirent à aucun résultat, et on en vint aux mains. La défaite des Austro-Russes fut si complète que l'empereur d'Autriche se hâta le lendemain même de demander la paix.

Le 7 décembre au soir, le prince Charles reçut avis de l'armistice conclu après la bataille. On lui avait laissé le soin de régler la ligne de démarcation entre son armée et celle de Massena. En conséquence il envoya des partis en toute hâte à la rencontre des avant-gardes françaises auxquelles ils signifièrent la conclusion de l'armistice, et il gagna de cette manière beaucoup de terrain sur Marmont.

Le lendemain seulement, le général Vincent vint de Koermund au quartier général de Massena l'informer officiellement de la conclusion de l'armistice. Le maréchal était si peu instruit des opérations de la grande armée, que la nouvelle de la victoire d'Austerlitz ne lui parvint, par l'intermédiaire du ministre de la guerre, que deux jours après la notification du prince Charles,

et qu'il reçut plus tard encore le décret de Napoléon qui imposait à l'Autriche une contribution de cent millions de francs sur laquelle trois mois de solde devaient être payés aux généraux, officiers et soldats blessés durant la campagne. Comme la reddition de Venise n'avait pas été stipulée dans l'armistice, l'Archiduc refusa d'abord de la faire évacuer, mais les difficultés élevées à ce sujet ayant été aplanies en notre faveur, nous rendîmes quelques jours après les prisonniers faits depuis la signature de l'armistice.

Le maréchal reçut alors de l'Empereur (voy. *Pièces justificat.*, *n°* XIII) deux lettres qui lui prescrivaient de dédoubler l'armée d'Italie, et quelques jours après l'ordre de diriger sur Naples une partie de ses forces, de former un corps d'observation pour rester devant Venise sous le commandement du vice-roi (voy. *Pièces justificatives*, *n°* XIV), et d'organiser avec le reste le 8e corps de la grande armée. En conséquence les divisions d'infanterie Reynier, Verdier, Gardanne, Girardon et Lecchi, celles de cavalerie aux ordres de Fregeville et Montrichard formant un total de 32,819 hommes, dont 4,872 de cavalerie avec l'artillerie nécessaire, se mirent immédiatement en route pour Bologne, où elles devaient passer sous les ordres directs de Saint-Cyr. Les grenadiers restèrent devant Padoue, et les 3 divisions d'infanterie Molitor, Duhesme et Seras, ainsi que celles de cavalerie commandées par les généraux Espagne, Mermet et Pully présentant un effectif de 35,000 hommes, dont 5,000 de cavalerie avec 36 pièces de canon et le personnel de leur service, formèrent le 8e corps de la grande armée. (Voy. *Pièces justificatives*, *n°* XV). Ce corps fut cantonné : les divisions

Espagne et Molitor dans la Carniole, Seras dans l'Istrie, et Duhesme dans le comté de Gorizia. Comme la Carniole ne pouvait nourrir que 5 régiments d'infanterie, que l'Istrie offrait peu de ressources, et que le comté de Gorizia était dans un état complet d'épuisement, le parc d'artillerie, les dragons et les cuirassiers restèrent aux environs d'Udine. Massena établit son quartier général à Laybach, et ce fut de cette ville qu'il envoya à l'Empereur les drapeaux pris par l'armée pendant la campagne. Ces dispositions provisoires ne pouvaient entraîner d'inconvénients, car la convention d'armistice fixait en cas de rupture des négociations un délai de 15 jours avant la reprise des hostilités. Les dépôts du 8e corps furent placés à Palma Nova avec 2 compagnies d'artillerie, et cette ville fut mise en état de défense. Le maréchal s'occupa de régulariser l'arrivage des subsistances et tint l'armée prête à agir. Il se mit en communication avec le maréchal Ney qui occupait la Carinthie, et avec Marmont commandant la Styrie.

A peine le 8e corps fut-il établi dans ses quartiers que l'Empereur, dont la sollicitude avait été alarmée par de faux rapports, envoya le général Rapp, l'un de ses aides de camp, s'assurer de sa véritable situation. Celui-ci trouva les troupes parfaitement armées, habillées et équipées, ayant toutes de bonnes capotes et deux paires de souliers dans le sac. La solde était à jour et les contributions frappées sur les pays conquis avaient été employées au bien-être de l'armée. Dans cet intervalle, le prince Jean de Lichtenstein, plénipotentiaire de l'Empereur d'Autriche, avait conclu la paix définitivement à Presbourg. Par ce traité, signé le 26 décembre 1805, l'Autriche cédait au royaume d'Italie le duché de Ve-

nise qu'elle avait acquis à la paix de Lunéville. Le Tyrol, le Vorarlberg et toutes les possessions de la maison d'Autriche en Souabe et sur les bords du lac de Constance étaient donnés à la Bavière, dont l'électeur, ainsi que celui de Wurtemberg, était élevé à la dignité de roi. Ces deux souverains se partageaient les principautés d'Echstatt, de Passau, de Burgau, une partie de Saltzbourg, etc., etc. L'électeur de Bade, qui eut le titre de grand-duc, reçut pour sa portion dans ce démembrement le Brisgau et l'Ortenau. Des réserves insignifiantes, telles que la grande maîtrise de l'ordre Teutonique en faveur de l'archiduc Antoine, frère de l'Empereur, et des indemnités dans les évêchés de Wurtzbourg accordés à l'archiduc Ferdinand, furent faites pour la famille impériale d'Autriche.

En somme, le résultat de la campagne était plus qu'onéreux à cette puissance, car outre les 100 millions imposés par Napoléon comme condition de l'armistice, elle perdait plus d'un millier de lieues carrées de territoire, deux millions et demi de sujets, et plus de dix millions de florins de revenu.

Pour accélérer la remise de l'Istrie et de la Dalmatie que nous cédait le traité, Marmont reçut ordre d'occuper Grætz, Trieste et la Carniole avec beaucoup de troupes, jusqu'au moment où les Autrichiens évacueraient nos nouvelles acquisitions, pendant que Miollis prenait possession de Venise et annonçait par une proclamation à ses habitants leur réunion au royaume d'Italie.

Le maréchal reçut le 28 décembre, du major général, copie du traité de Presbourg, et en même temps sa nomination au commandement en chef de l'armée de Naples qui devait être considérablement renforcée. Il

avait l'ordre de mettre le 8e corps en marche sur le royaume d'Italie, où il devait passer sous les ordres du prince Eugène, à l'exception des dragons et d'une division d'infanterie désignés pour faire partie de l'armée de Naples.

Ainsi se termina la campagne de l'armée d'Italie. Si elle n'est pas aussi brillante que celle de la grande armée, ses résultats n'en furent pas moins proportionnés à sa force et à sa situation. 7 à 8,000 prisonniers, 12 pièces de canon, 8 drapeaux et la conquête de plus de 59,444 kilomètres carrés de pays en 48 jours, ne nous coûtèrent que 3,289 hommes tués, blessés ou prisonniers, succès que l'Empereur récompensa par l'envoi de 200 aigles.

Les forces du maréchal, inférieures d'un tiers à celles du prince Charles, même après le départ des derniers renforts envoyés à l'armée d'Allemagne et la prise de la brigade Hillinger, l'ignorance absolue où on le laissa jusqu'au dernier moment des opérations de la grande armée, le débarquement des Anglo-Russes dans le royaume de Naples, et le rappel de Saint-Cyr dans l'Italie méridionale furent autant d'obstacles qui s'opposèrent à la réalisation des vues de Massena. Néanmoins sa poursuite fut très-vive, et seconda parfaitement les mouvements de Marmont et de Ney, qui n'avaient pu communiquer avec lui ni lui donner connaissance de leurs instructions.

Si cette campagne n'ajouta rien à sa gloire, les circonstances seules en furent la cause. En effet il ne put, comme Bonaparte en 1797, chercher à tourner la droite de l'Archiduc par le revers de la grande chaîne des Alpes, car il y eût rencontré le corps du prince Ferdinand, et

d'un autre côté il avait à se prémunir contre les sorties de Venise, empêchement que ne rencontra pas Bonaparte. Ajoutons qu'en 1797, le prince Charles avait plusieurs fois tenté d'arrêter son adversaire, tandis qu'en 1805 il battit rapidement en retraite, ce qui ne donna lieu qu'à des affaires d'arrière-garde. Massena ne put donc livrer qu'une bataille rangée, celle de Caldiero qui dura trois jours. Sa modestie ne fit pas valoir comme il en avait le droit cette victoire (voy. *Pièces justificatives*, n° XVI), où avec une armée très-inférieure en nombre il battit son adversaire maître d'une position excellente, retranchée à loisir et garnie d'une formidable artillerie. Il avait donc tiré de sa situation le meilleur parti possible, aussi Napoléon, tout en affectant de ne se montrer qu'à demi satisfait de ses succès, lui confia-t-il l'organisation et le commandement de l'armée destinée à conquérir le royaume de Naples.

FIN DE LA CAMPAGNE DE L'AN XIV OU DE 1805.

CAMPAGNE DE 1806

DANS LE ROYAUME DE NAPLES.

CHAPITRE Ier.

La cour de Naples rompt le traité de neutralité et arme contre la France. — L'Empereur ordonne la formation d'une armée destinée à faire la conquête du royaume de Naples, et en donne le commandement à Massena sous le prince Joseph. — Entrevue de Massena et de Lucien à Bologne. — Entourage de Joseph. — Composition et force de l'armée de Naples. — Coup d'œil topographique et militaire sur le royaume de Naples. — Ses moyens de défense. — Plan d'invasion. — Marche des colonnes. — Tentative de la régence auprès de Joseph. — Capitulation. — Entrée des Français à Naples. — Réorganisation de l'armée. — Expédition du général Reynier en Calabre. — Défaite de l'armée royale à Campo-Tenese. — Expédition du général Duhesme en Pouille. — Prise et condamnation du marquis de Rodio. — Réduction de Civitella del Tronto. — Voyage du prince Joseph en Calabre. — Il est nommé par l'Empereur roi des Deux-Siciles. — Son entrée triomphale à Naples désagréablement terminée par la perte de Capri. — Les Anglais débarquent à Santa Eufemia, battent Reynier et s'emparent de Scilla et de Reggio. — Échec de Verdier devant Amantea. — Reynier effectue péniblement sa retraite sur Catanzaro et Cassano.

La cour de Naples ne tarda pas à s'apercevoir de l'imprudence qu'elle avait commise en signant le traité de coopération. L'inquiétude que lui causait le corps d'observation de Saint-Cyr aurait dû la rappeler à temps à une politique plus loyale et plus prudente; mais entraînée par l'espèce de fatalité qui l'avait si récemment mise à deux doigts de sa perte, elle espéra

détourner, à force de duplicité et de mensonges, l'orage qui s'amoncelait sur sa tête.

L'essentiel était d'abord d'éloigner ce corps d'observation, surveillant incommode qui paralysait tous ses mouvements. Aussi avons-nous vu qu'elle conclut un traité de neutralité avec Napoléon. Ce dernier, bien que peu confiant dans sa loyauté, avait saisi avec empressement l'occasion de tirer parti des troupes de Saint-Cyr, comptant punir cette fois d'une manière éclatante la défection qu'il prévoyait.

En effet, Ferdinand IV, pendant qu'il assurait l'Empereur de ses sentiments pacifiques, faisait secrètement tous ses préparatifs pour être en mesure d'entrer en campagne. Il mettait son armée sur le pied de guerre, et ordonnait une levée qui devait la porter à 48,000 hommes; il élargissait les cadres de l'artillerie et faisait venir à Naples le général russe Lassy, accompagné du général du génie Oppermann, pour étudier le terrain et rendre l'agression plus formidable. Ces deux généraux n'eurent de rapports qu'avec la reine, et leurs intentions restèrent secrètes jusqu'au commencement de novembre, époque à laquelle la cour leva tout à fait le masque et donna à Lassy le commandement de toutes ses troupes. Les Russes firent leur mouvement, et le 20 novembre, quand la grande armée occupait Vienne, ils débarquèrent dans le golfe de Naples au nombre de 13,600, plus 2,000 Monténégrins stationnés à Corfou. 6,500 Anglais venant de Malte, ne tardèrent pas à les rejoindre. On résolut alors dans le conseil qu'un premier corps de Russes et de Napolitains traverserait les Marches et entrerait dans les Légations, et qu'un second, d'Anglais et de Napolitains, marchant par la basse Ro-

magne et la Toscane, irait faire sa jonction avec lui sur les bords du Pô, d'où, suivant les circonstances, cette armée combinée opérerait sur les derrières de l'armée d'Italie ou pénétrerait en Piémont. En attendant, les Russes allèrent s'établir dans les Abruzzes, et les Anglais sur les confins de la terre de Labour. Ils furent soutenus les uns et les autres par des corps napolitains de force à peu près égale. Mais la victoire d'Austerlitz et la paix de Presbourg renversèrent ces projets que le désastre de Trafalgar, dernier coup porté à la marine française, avait un moment rendus possibles aux yeux de cette cour que la soif de la vengeance entraînait toujours trop loin dans ses desseins contre nous. La nouvelle de la violation du traité était promptement parvenue à l'Empereur, et aussitôt il avait nommé Saint-Cyr général en chef de l'armée destinée à opérer contre les Anglo-Russes, en lui ordonnant d'aller prendre position dans les États de l'Église pour couvrir l'Italie.

L'effroi et la consternation se répandirent à la cour et dans les camps russe et anglais, lorsqu'on y apprit le retour prochain de Saint-Cyr sur la frontière du royaume avec 25,000 hommes, la signature de la paix de Presbourg et la proclamation de Napoléon du 27 décembre, déclarant la déchéance du roi de Naples. Les généraux alliés, laissés sans instructions de la cour, quittèrent leurs positions et se réunirent à Teano pour délibérer s'il fallait défendre Naples ou l'abandonner. Le général Lassy et l'Anglais Greig se prononcèrent pour le dernier parti ; le général russe Anrep fut d'avis de tenter la fortune avant de battre en retraite. Du reste, si cette pensée eût prévalu, elle n'aurait point eu

d'exécution devant l'ordre d'évacuer que l'empereur Alexandre avait expédié immédiatement après la bataille d'Austerlitz. Les Anglais, donc, brûlèrent le pont de bateaux jeté sur le Garigliano, et n'ayant pu s'introduire sous un prétexte spécieux dans Gaëte, ni s'en emparer par un coup de main, s'embarquèrent pour la Sicile. Les Russes, de leur côté, allèrent prendre une position reculée entre Gravina et Matera, d'où ils ne tardèrent pas à s'embarquer pour retourner aux îles Ioniennes.

L'armée napolitaine abandonnée à elle-même se retira naturellement vers Naples, où elle se réunit aux corps qui étaient en station, et là bientôt découragée, elle ne tarda pas à être réduite de moitié par la désertion.

La situation de la cour parut alors désespérée; le roi convoqua un conseil, mais il n'était pas facile de conjurer l'orage qui s'amoncelait. Les ministres restèrent muets; la reine Caroline montra seule de l'énergie et pensa qu'on pourrait encore sauver la couronne nonobstant l'abandon des alliés. Elle distribua ainsi les rôles : l'armée devait défendre la frontière; elle-même se tiendrait dans la capitale pour en surveiller l'esprit public et activer les levées dans la terre de Labour; le prince royal allumerait l'insurrection dans les Abruzzes, son frère Léopold dans les Calabres, tandis que le roi irait organiser les réserves en Sicile. Toutefois malgré la chaleur qu'elle mit à soutenir son avis, elle ne parvint pas à surmonter les terreurs de Ferdinand et de ses ministres. Le conseil se sépara avant d'avoir rien arrêté; mais il était aisé de prévoir que le roi ne songeait qu'à prendre la fuite. Il s'embarqua en effet le 23 janvier

pour Palerme, laissant comme lieutenant son fils aîné François avec la reine et quelques ministres.

Bientôt après, Massena, dont l'armée avait été disloquée, et la majeure partie de ce qui en restait cantonnée dans la Carniole, l'Istrie et le comté de Gorizia, reçut l'ordre de remplir les fonctions de commandant en chef auprès de Joseph revêtu par l'Empereur des attributs honorifiques du titre. Le maréchal ne sachant pas que Saint-Cyr avait été antérieurement investi par le ministre de ce commandement, écrivit de Laybach à ce général pour lui annoncer qu'il viendrait le rejoindre sous peu de jours, se félicitant de se retrouver avec lui, car il avait beaucoup apprécié son activité et ses talents dans la dernière campagne. Mais Saint-Cyr, piqué avec raison de n'avoir reçu aucun avis de ces nouvelles dispositions, répondit au maréchal qu'ignorant les motifs de l'Empereur pour lui ôter sa confiance, il n'attendait que son arrivée pour se retirer, ce qu'il fit en effet dès que Massena fut rendu au quartier général à Spolete, au milieu de janvier.

Le maréchal se mit aussitôt en route pour Rome. A son passage à Bologne il eut une entrevue avec Lucien Bonaparte. Il avait toujours été lié avec lui, mais ne l'avait pas vu depuis sa retraite dans les États du Pape. A son arrivée en Italie, le frère de l'Empereur lui avait écrit une lettre affectueuse dans laquelle il lui témoignait le désir de le voir et de l'entretenir des événements qui s'étaient écoulés depuis leur séparation. Le maréchal, retenu d'abord par les innombrables détails de l'organisation de son armée, et ensuite par la campagne qui ne tarda pas à s'ouvrir contre l'Archiduc, n'avait pu se rendre à cette bonne et ami-

cale invitation. Mais quand il prit le commandement de l'armée de Naples, Lucien, sachant qu'il devait passer par Bologne, vint à sa rencontre et put le voir quelques heures dans cette ville. L'entrevue des deux amis fut longue et expansive. Lucien, initié aux sentiments de Massena, ne craignit pas de lui ouvrir son âme; comme on le pense, l'Empereur fit la majeure partie des frais de l'entretien.

Lucien n'avait pu abjurer assez ses idées de républicain et surtout d'homme éclairé pour ne pas désapprouver la marche de son frère. « Je me repens, » dit-il à Massena, d'avoir prêté les mains au 18 Bru» maire; j'ai peur que l'histoire me reproche un jour » cette complicité comme un crime. Que mon frère ait » pris le pouvoir en 1800, je le croyais nécessaire : la » France, livrée aux impurs du Directoire, courait à sa » perte, et la nation n'aurait pas tardé à tomber dans » une démoralisation complète, au bout de laquelle » était l'asservissement de l'étranger. Il fallait un bras » fort et glorieux pour l'arrêter sur cette pente fatale; » celui de Napoléon lui convenait. Du reste, soyons » justes, il a accompli sa tâche de régénérateur avec » talent, mais depuis, dans quel abîme a-t-il jeté notre » malheureux pays! Mon frère n'est pas un homme » complet, il manque de véritable grandeur : l'ambi» tion l'enivre et lui fait perdre la tête. Il ne voit que lui » au bout de tous ses projets, de ses gigantesques luttes, » de ses étonnantes victoires; le mot de Louis XIV lui a » longtemps ôté le sommeil. Je lui aurais pardonné le » Consulat à vie, car c'était une royauté déguisée qui » trompait la France républicaine et n'éveillait aucune » susceptibilité dans l'Europe monarchique, à qui il im-

» portait peu que le premier magistrat de la nation fût
» plus ou moins amovible. Mais l'Empire a été une lourde
» faute. Le jour où Napoléon a pris le sceptre il était
» aveugle ; il ne voyait pas la royauté se dresser devant
» lui, et lui jurer une haine à mort. Cette haine cepen-
» dant, si elle n'eût eu pour principal mobile que la
» jalousie, pouvait être vaincue et réduite pour un temps
» à l'impuissance, Austerlitz en est la preuve; mais par
» sa folie, il la rend nécessaire, obligatoire en quelque
» sorte aux souverains ligués contre lui. Ce ne sont plus
» deux peuples, deux ou plusieurs hommes qui com-
» battent, ce sont deux principes essentiellement in-
» compatibles : l'un est de trop dans le monde. La
» création du royaume d'Italie était bonne en soi, mais
» sa couronne sur la tête de l'Empereur des Français
» est encore une faute grave. Pourquoi cette annexion
» de Gênes, de Parme, de Plaisance, du Piémont, etc.,
» à la France? Elle a porté au comble l'irritation de l'é-
» tranger. Ne valait-il pas mieux augmenter le royaume
» d'Italie de tous ces États, en lui donnant pour souve-
» rain un prince italien, ce qui eût assuré à tout jamais
» l'avenir de ce noble et infortuné pays! Oui, mon frère
» est de trop en Europe : elle ne sera tranquille que
» quand il aura disparu de la scène politique. Qui sait
» s'il ne rêve pas la monarchie universelle? Les rois
» sentent bien qu'ils combattent pour leurs trônes; dans
» un temps donné ils finiront par triompher, car la plus
» légère saignée qu'ils font à la France lui est plus fu-
» neste que toutes celles que mon frère leur fait subir;
» ils peuvent être battus souvent, mais Napoléon une
» fois vaincu, ne se relèvera pas. Vous allez à Naples :
» est-ce pour y porter la liberté? Non! c'est pour con-

» quérir un trône à mon frère Joseph. Vous n'êtes pas » au bout de votre tâche : il faudra bientôt pourvoir » successivement notre nombreuse famille, Louis, Jé- » rôme, mes sœurs, car je ne veux rien. Loin de moi » le désir de tremper dans cette spoliation! Napoléon ne » connaît donc plus ses frères! Il ne sait donc pas com- » bien Joseph est peu propre à ce nouveau rôle! Il croit » se créer des appuis en leur donnant des couronnes, » quand il ne fait que rendre plus irréconciliable la » haine de la coalition. Où tout cela le mènera-t-il? A » quelque catastrophe qui entraînera au plus bas du » malheur la généreuse nation qui aura prodigué son » sang et sa vie pour réaliser les chimères d'une am- » bition désordonnée.

» Est-ce là ce que nous pensions, mon cher Massena, » quand vous battiez ensemble les Autrichiens en Italie? » Cette sombre perspective ne fera-t-elle pas tressaillir » dans leur tombe les milliers d'hommes que la révolu- » tion a dévorés, et n'est-ce pas une raillerie san- » glante du destin que cette inutilité de tant d'efforts, » de tant de luttes, de tant et de si sublimes dévoue- » ments! »

Massena s'était dit depuis longtemps ce que Lucien déplorait à ce moment, mais que faire? Enrayer la marche rapide de ce colosse de gloire et de génie? Autant valait essayer de maîtriser la tempête. Quelques hommes à cette époque réfléchissaient aussi à l'épouvantable catastrophe que prévoyait Lucien; mais, se sentant impuissants à la détourner au milieu du vertige qui poussait la France à se donner tout entière à Napoléon, ils unissaient leurs efforts pour forcer d'abord l'Europe à se soumettre, espérant peut-être que plus

tard ils pourraient faire voir à l'Empereur l'abîme sans fond qu'il creusait sous ses pieds.

Massena trouva à Rome Joseph Bonaparte, devenu tout à coup, de simple colonel, général de division et lieutenant de l'Empereur. Les faibles talents militaires du prince rendaient désirable un entourage d'hommes éclairés, probes et sans esprit d'intrigue. Le maréchal comme militaire était l'âme des opérations ; mais Saint-Cyr, aussi distingué par la franchise de son caractère que par ses talents, et qu'une susceptibilité bien pardonnable venait d'éloigner, privait par son absence le prince des lumières qu'il pouvait donner sur les lieux, les hommes et les choses. Aussi l'Empereur qui en connaissait tout le prix pour son frère, mécontent d'apprendre que ce général eût quitté l'armée, lui donna-t-il l'ordre d'y retourner. César Berthier, chef de l'état-major de Joseph, était malheureusement inférieur à son frère pour le mérite, bien qu'il se crût son égal. Saliceti, Corse de nation, et depuis ministre de la police, était capable, mais ombrageux. Miot, littérateur distingué, et versé dans les affaires, était homme de bon conseil, mais d'un caractère faible. Parmi les généraux, Duhesme et Girardon seuls avaient fait la première expédition de Naples, et connaissaient le pays.

En outre, Joseph avait auprès de lui comme écuyer M. Stanislas de Girardin, gentilhomme rallié à la fortune de l'Empereur, mais dont l'esprit libéral et philosophique ne se pliait ni à l'intrigue ni à la flatterie.

Le premier soin de Massena fut de s'occuper de l'organisation de l'armée. Elle se composait d'une division d'infanterie et de deux de cavalerie du 8e corps de la

grande armée, de l'ancienne armée de Naples commandée par Saint-Cyr, des faibles divisions Partonneaux et Dabrowski formées de troupes tirées de l'intérieur de l'Italie par le prince Eugène, et présentait un effectif d'environ 40,000 hommes de toutes armes, mais qui n'étaient pas encore tous en ligne.

La plupart des troupes, quoique fatiguées par des marches continuelles dans la plus mauvaise saison de l'année, montraient beaucoup d'ardeur et n'avaient besoin que de souliers pour entrer en campagne. Mais l'artillerie était la partie faible de l'armée; celle du 8e corps n'avait pu le suivre dans la rapidité de son mouvement, et l'épuisement du royaume d'Italie ne laissait pas l'espoir d'y trouver les objets qui manquaient à son matériel. Le parc était en quelque sorte à créer : il n'avait pas le quart des approvisionnements nécessaires; la plupart des voitures étaient vieilles et délabrées; il n'y avait ni poudre, ni artifices, ni lances à feu, ni étoupilles, ni plomb, ni fer, ni acier, ni cuivre, ni bois, et il fallut de longues négociations du cardinal Fesch auprès du cardinal Gonzalvi, pour obtenir du Pape un prêt de poudres et d'autres objets.

Les troupes cantonnaient depuis la fin de janvier sur les frontières des États de l'Église, à Spolete et à Rieti. En vue de l'invasion qui allait prochainement s'effectuer, Masséna divisa son armée en 3 corps. (Voy. *Pièces justificat.*, n° I.) Le premier, formant l'aile droite commandée par le général Reynier, était fort de 6,862 hommes d'infanterie, et de 557 de cavalerie avec 5 bouches à feu.

Le 2e corps, formant la gauche sous les ordres du général de division Lecchi et composé de troupes ita-

liennes, avait 4,887 hommes d'infanterie et 638 de cavalerie avec 5 bouches à feu.

Le 3e corps ou le centre, dont le maréchal s'était réservé le commandement, comptait 11,629 hommes d'infanterie et 1,038 de cavalerie avec 14 bouches à feu. Ainsi depuis le 1er février, 28,611 hommes de toutes armes étaient en ligne, sans compter la division Duhesme, une partie de la division Verdier attendue du 8 au 10 février, ni le détachement laissé au général Girardon pour garder à Ceprano la ligne de démarcation des États de l'Église et de Naples, le tout évalué à plus de 16,600 hommes.

L'artillerie des 3 corps d'armée ne consistait donc qu'en 16 pièces de 6 et 6 obusiers avec 12 caissons d'approvisionnements. L'artillerie des divisions et l'équipage de pont venant d'Allemagne ne pouvait arriver en partie que le 16 février à Capoue. Le personnel du génie consistait en 4 compagnies de sapeurs qui n'avaient pas la moitié de leur complet, et en 5 fourgons portant environ 400 outils. L'armée manquait aussi de munitions, et s'il y avait eu résistance à vaincre, il eût été impossible de se porter en avant. Les distributions de vivres, assez régulières pour les corps des ailes, manquèrent quelques jours à celui du centre faute de moyens de transport.

Jetons maintenant un coup d'œil sur le théâtre de la guerre.

Le royaume de Naples, entouré par la mer de trois côtés, est borné au nord-est par la mer Adriatique, à l'est par le canal d'Otrante, au sud-est et au sud par la mer Ionienne, au sud-ouest par le Phare ou détroit de Messine, vers la Sicile et à l'ouest par la mer Tyrrhé-

nienne; au nord-ouest, il confine aux États de l'Église dont la limite commence à l'embouchure du Tronto dans l'Adriatique, coupe les Apennins vers Accumoli et Civita-Reale, et le Velino près de Civita-Ducale, remonte le Salto, puis le Turano, descend avec le Liri jusqu'à sa jonction avec le Sacco pour former le Garigliano, et se termine à la mer Tyrrhénienne entre Terracine et le lac de Fondi; sa longueur est de 64 myriamètres environ du nord-nord-ouest au sud-sud-est, et sa largeur moyenne de 14 myriamètres; sa superficie est évaluée à 1,660 myriamètres, et sa population s'élevait alors à peu près à 4 millions 500,000 habitants.

Il projette deux presqu'îles remarquables, au sud celle de Calabre, et au sud-est celle que forme la terre d'Otrante. Entre elles s'ouvre le golfe de Tarente; au-dessous est celui de Squillace. Dans l'Adriatique s'avance le promontoire du mont Gargano, au sud duquel est le golfe de Manfredonia. On remarque, dans la mer Tyrrhénienne les golfes de Gaëte, de Naples, de Salerne, de Policastro, de Santa Eufemia et de Gioja, qui festonnent irrégulièrement la côte, ainsi que les caps della Campanella, della Licosa, de Paluniro, della Scalea et Vaticano.

L'Apennin traverse le royaume de Naples en se dirigeant du nord-est au sud-est. Sa chaîne faîtière contourne au-dessous du mont Sibilla le lac de Celano, plus généralement nommé Fucino, et sépare les cours d'eau tributaires de l'Adriatique des affluents du bas Tibre, du Volturno et du Garigliano qui versent dans le golfe de Gaëte. Tous les contre-forts projetés par la chaîne principale, à l'est, sont longitudinaux et forment avec elle un angle droit, à l'exception de celui qui sé-

pare la Pescara du Vomano. Les cours d'eau qui les divisent sont des torrents qui opposent des obstacles insurmontables du mois de septembre au mois de mai, et sont à sec le reste de l'année. Tels sont le Tronto, le Vomano, la Pescara, le Sangro, le Trino, le Biferno et le Fortore.

Les bassins de la Nera et du Teverone, du Garigliano et du Volturno sur le revers occidental de la chaîne faîtière n'ont point cette uniformité. Leurs berges sont moins élevées, leurs formes moins anguleuses et plus contournées : aussi ces quatre rivières ont-elles des cours sinueux, plus tranquilles, un lit plus profond, plus considérable. Le Liri, après sa réunion avec le Sacco et le Falero, prend le nom de Garigliano, est navigable à 5 kilomètres au-dessous de Pontecorvo pour de simples bateaux, et a des ponts à Sora, Isola, Pontecorvo et Trajetto. Le Volturno est seulement navigable à 2 kilomètres de son embouchure, n'a pas de gué, et se passe sur un pont à Capoue.

Des sources du Volturno au-dessus d'Isernia la chaîne principale court alternativement au sud-ouest et au sud-est jusqu'au mont Serra della Spina au-dessus de Lagonegro, entre les sources de l'Agri et du Sinno d'un côté, et toutes celles des ruisseaux absorbés par le Sele qui débouche dans le golfe de Salerne, de l'autre. Du mont Serra elle tourne au sud-est jusqu'au massif de Pollino, séparant les sources des hauts affluents de droite du Sinno de ceux de gauche du Cocile, tributaire du Crati. Du mont Pollino elle court sud-ouest jusqu'au-dessus de Belvedere. Ses versants occidentaux sont des murs de rochers, mais les pentes à l'est sont plus douces et donnent naissance à tous les petits affluents du Cocile.

De Belvedere elle forme un seuil étroit qui serre la côte occidentale jusqu'aux environs d'Amantea, où elle se replie en arrière pour embrasser successivement les sources du Savuto et de l'Amato qui versent dans le golfe de Santa Eufemia et au-dessus, laissant sur la pente orientale le Simmari, l'Alli et le Corace, qui tombent dans le golfe de Squillace.

Au midi de ces deux golfes, la chaîne descend sans dévier sensiblement jusqu'au cap de Spartivento, aux environs duquel l'Aspro Monte laisse quelques petites plaines à son pied. Elle ne donne naissance sur ses deux versants, dans toute son étendue, qu'à de simples filets d'eau.

L'Apennin méridional ou napolitain n'a pas moins de 48 myriamètres d'étendue en ligne droite des sources du Volturno au cap de Spartivento; sa largeur la plus restreinte est entre les golfes de Squillace et de Santa Eufemia, où, comme entre Voltri et Gavi, elle est de 38 kilomètres; il est beaucoup moins élevé que l'Apennin romain ou central. La chaîne principale, qui au mont Mattesi près des sources du Volturno, a encore 2,100 mètres de hauteur, s'abaisse bientôt de 800 à 850 mètres, quoiqu'on y rencontre quelques sommités telles que le mont Amara de 2,683 mètres, le Pollino de 2,334, le Calvo de 1,559, la Sila de 1,515, le Gennaro de 1,275. En général ce n'est guère que dans les Abruzzes que la chaîne est couverte de neige de septembre au mois de mai; au delà des golfes de Santa Eufemia et de Squillace elle n'y séjourne pas longtemps.

L'Apennin napolitain n'est généralement pas boisé, et il existe peu de bois en Pouille; à l'exception de ceux qui recouvrent le mont Gargano, on n'en trouve guère

que dans la partie élevée de cette province, sur le haut Ofante et le Bradano supérieur. En Calabre, les forêts les plus considérables se rencontrent sur les deux rives du Neto, sur le bas Crati et près de Bagnara.

La chaîne principale a sur les deux versants plusieurs massifs qui se rattachent à elle, principalement sur la côte occidentale; tel est, par exemple, celui qui occupe la presqu'île entre les golfes de Salerne et de Policastro, ou bien encore celui qui s'étend sous le nom de mont Gargano dans la presqu'île d'Otrante. Nous ne parlerons pas du Vésuve, élevé de 1,200 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Sur le bas Garigliano et le Volturno inférieur, le long du golfe de Naples jusqu'à Castellamare, s'étend une plaine qui a bien 10 myriamètres de longueur sur une largeur qui varie de 2 à 3, abondante en grains et en fruits de toute espèce; mais en suivant le littoral du golfe de Salerne à l'embouchure du Sile, et en allant vers la pointe de Licosa, on trouve depuis les ruines de Pestum jusqu'au pied du monte Piano des marais pestilentiels, qui ne sont fréquentés que par des troupeaux de buffles et de chevaux à demi sauvages.

La plaine de la Pouille, Tavogliere di Puglia, manque d'eau. Sa côte n'est arrosée, sur un développement d'environ 15 myriamètres, que par 10 ruisseaux dont le plus gros n'a pas 10 kilomètres de cours; les hommes et les animaux n'y font usage que d'eau de pluie conservée dans des citernes. On n'y trouve que des étangs d'eau saumâtre ou salée. La partie nord-ouest, à gauche de l'Ofante, est stérile, peu peuplée, et n'offre que des steppes sablonneuses entremêlées de myrtes sauvages. Le sol

présente un aspect tourmenté; les convulsions volcaniques qui s'y sont fait ressentir d'une façon si remarquable, et qui l'ont ravagé en tout sens, n'y sont pas encore entièrement apaisées. Il recèle dans ses flancs des mines de fer, de sel gemme, d'alun et de soufre qui n'étaient pas encore exploitées.

Le royaume de Naples offre 3 régions distinctes, par rapport au climat: celle des montagnes, que la neige couvre 6 mois de l'année; celle des vallées et des plaines, où le froid, quoique moins intense, est encore assez rigoureux; la troisième, qui comprend le littoral, n'a pas d'hiver, aussi la végétation, notamment dans la terre de Labour, n'y est-elle jamais interrompue. A l'exception des montagnes, le sol présente partout une étonnante fertilité. Toutes les denrées nécessaires à la vie y abondent: le blé, le maïs, l'orge, et dans les régions froides, le seigle, s'y récoltent en grande quantité; le vin, l'huile n'y sont pas moins abondants et d'excellente qualité. Les légumes et les fruits de toute espèce y viennent presque sans culture, principalement dans la terre de Labour et la province de Naples, où l'on rencontre des forêts entières d'oliviers et d'amandiers. Le caractère, les mœurs et les aptitudes des habitants sont en rapport avec la position physique des régions qu'ils occupent; ceux des côtes sont particulièrement adonnés à la pêche et font d'assez bons marins; ceux des montagnes au contraire, de la Calabre et de la Basilicate par exemple, sont d'un naturel inquiet, remuant et plus belliqueux que le reste de leurs compatriotes. En général les Napolitains ont l'esprit vif, l'intelligence prompte, mais dominée par une paresse proverbiale. Le peuple, à cette époque surtout, était

d'une ignorance absolue et donnait l'affligeant spectacle de la plus basse superstition.

A l'exception des deux routes de poste de Rome à Naples, les autres, à peine indiquées, n'étaient que des chemins non pavés plus ou moins difficiles; celle de Naples à Reggio n'était carrossable que jusqu'à Eboli.

Dans toute l'étendue de ce royaume il n'y avait que quatre places fortes, savoir : Capoue, sur la route de Rome à Naples; Gaëte, à 5 kilomètres à droite de la même route; Pescara, sur l'Adriatique; et Tarente, sur le golfe de ce nom. On ne peut appeler places fortes Brindisi, Otrante, Scilla, Amantea et autres, qu'on ne doit considérer que comme de simples batteries de côtes.

La frontière du royaume de Naples est couverte par l'Apennin, lequel ne laisse que cinq débouchés par lesquels on y puisse pénétrer des États de l'Église. Ces débouchés sont ceux des marais Pontins, de la vallée de San Germano, de Tagliacozzo, d'Antrodoco et du littoral de l'Adriatique.

La route de poste de Rome à Naples, qui a dix marches, tracée entre la montagne et les marais, franchit la frontière et le Liri à Ceprano, traverse les plaines d'Aquino et San Germano entre le cours du Carigliano et du Volturno, passe à Calvi et rejoint, à moitié chemin de cet endroit à Capoue, la deuxième route qui, débouchant des Marais-Pontins, s'approche de la côte à Terracine, traverse les marais de Postella, passe à Fondi et franchit les monts Marano et Grande avant d'arriver à Itri. Elle suit après la vallée d'Aqua di Conca, et, laissant Gaëte à 6 kilomètres sur la droite, rejoint la côte à Mola, traverse le Garigliano sur un pont de bateaux, passe à Cascano en tournant le mont Brecciole et se di-

rige sur Capoue. Les deux routes, séparées par une branche des monts Teglia, n'ont entre elles aucune communication praticable. Le chemin de Rome à Pescara par Tivoli, Avezzano, Popoli et Chieti a des défilés trop difficiles et traverse un pays trop stérile pour qu'on puisse y engager une forte colonne. Il ne passe par le débouché d'Antrodoco qu'un sentier qui descend sur Aquila. Ces deux derniers chemins ne peuvent servir qu'à des flanqueurs d'infanterie, pour éclairer les colonnes qui marcheraient en même temps par la vallée de San Germano ou par celle d'Ancône à Pescara. De ce côté il y a deux routes qui conduisent à cette place, l'une par le littoral de l'Adriatique, l'autre très-mauvaise, impraticable dans les crues, par Fermo, Ascoli, Teramo et Chieti; mais, outre que cette dernière est la plus longue de toutes, puisque d'Ancône à Pescara il n'y a pas moins de 11 marches, et que de Pescara à Naples par Popoli, Sulmona, Isernia et Capoue, il y en a 9 autres, elles ne seront point suivies comme lignes principales d'invasion, attendu qu'elles traversent un pays peu fertile, sont maîtrisées à leurs extrémités par la forteresse de Civitella del Tronto et la place de Pescara, et couvertes par deux rivières derrière lesquelles sont plusieurs bonnes positions défensives.

Cet aperçu du théâtre de la guerre et des rapports que les places ont avec les communications entre elles et le pays prouve qu'on peut défendre le royaume de Naples avec avantage contre une invasion, et qu'il suffit pour cela d'avoir une quarantaine de mille hommes postés dans des positions retranchées d'avance, et d'agir suivant un plan bien combiné.

Mais tel n'était pas alors le cas : l'on n'avait songé

comme en 1799, qu'à l'offensive; la cour s'était flatté que son armée irait opérer dans le bassin du Pô, et maintenant que la fortune se déclarait en faveur des Français et les ramenait aux portes du royaume, il n'y avait pas un poste pour les leur fermer. En effet, les moyens de défense étaient à peu près nuls. L'armée napolitaine, qui avait garni l'extrême frontière un mois auparavant, se trouvait concentrée devant Naples, comme nous l'avons dit. On avait jeté, il est vrai, des garnisons dans Gaëte, Capoue, Civitella del Tronto et Pescara, mais ces places étaient en mauvais état et sans approvisionnements. Les nouvelles levées, à peine incorporées, se fondaient par la désertion. La reine cependant, abusée par ses souvenirs, crut facile de raviver l'enthousiasme éteint des masses populaires; elle appela donc à elle Fra-Diavolo, Sciarpa, Nunziante, Rodio et quelques autres chefs de bandes d'une odieuse célébrité, et leur ordonna de se jeter dans les provinces, de les soulever et de former des corps de partisans pour agir sur les flancs et les derrières des Français. Ce plan était le meilleur, mais les esprits étaient bien changés depuis 1799; les agents de la reine furent partout reçus avec froideur. Fra-Diavolo seul put réunir 200 misérables avec lesquels il désola quelque temps les rives du Garigliano, et le brigadier Rodio, sur les promesses duquel Caroline avait tant compté, contribua non moins que Nunziante à démontrer l'inutilité de ces tentatives d'insurrection. Déçue dans ses espérances, Caroline essaya de soulever la populace de la capitale. Elle se rendit avec les membres de sa famille, tous à pied, en procession et vêtus de deuil, à la petite chapelle de Chiaja dédiée à sainte Anne, pour y offrir de riches dons et invoquer la protection de la sainte.

L'affluence fut considérable, mais toute cette foule ne répondit aux cris de *Vive le roi! meurent les Français!* poussés par les agents de la reine, que par des acclamations en l'honneur de sainte Anne.

Peu de temps après, mettant son dernier espoir dans le caractère belliqueux des Calabrais et dans les difficultés de terrain qu'offre leur pays, la cour envoya les 20,000 hommes campés ou cantonnés près de Naples sur les frontières de la Calabre citérieure. Toutefois ayant peu de confiance dans la résolution de ses défenseurs, et craignant pour sa sûreté personnelle, elle s'embarqua pour la Sicile après avoir dépouillé tous les palais des riches ameublements, tableaux et curiosités dont ils étaient décorés. Au même moment le prince François nommait un conseil de régence présidé par le prince d'Aragon, et dans un manifeste rempli d'accusations mensongères et d'invectives contre les Français, berçait encore les Napolitains d'espérances trompeuses. Il partit ensuite avec le prince Léopold pour la Calabre.

Dans cet intervalle, Massena avait adressé de Spolete, le 18 janvier, un ordre du jour annonçant à ses soldats que la conquête du royaume de Naples avait été résolue, et que sous peu de jours ils se mettraient en marche sur la capitale.

De son côté le prince Joseph, dans une proclamation datée de Ferentino le 9 février, rassurait les Napolitains sur les suites de l'invasion en leur promettant de faire respecter les autels, les lois et les propriétés. Ces manifestes furent rapidement connus à Naples ; on envoya aussitôt au prince Joseph le cardinal Ruffo, l'ancien chef de la *Santa Fede*. Cet ambassadeur, dont le nom ne pouvait que nuire au succès de sa mission, fut mal

accueilli du prince. Conformément à ses instructions, il continua sa route sur Paris pour faire une dernière tentative auprès de l'Empereur, qui ne voulut pas même le recevoir. La cour de Naples s'aperçut alors de la maladresse qu'elle avait commise en choisissant un pareil négociateur, et le remplaça par le duc de San Teodoro, homme d'un caractère honorable. Il fut bien reçu de Joseph, mais la cause qu'il avait à défendre était si mauvaise, qu'il ne put entamer aucune négociation utile. Il rendit compte de sa mission, et reçut l'ordre d'attendre près de Joseph une occasion plus favorable pour détourner l'orage. Cette tentative devait rester sans résultat, car le plan d'invasion arrêté par Massena à Albano, et présenté au prince, allait s'exécuter.

L'aile droite avait l'instruction de se porter par Terracine sur Gaëte, et d'en former le blocus si l'ennemi l'occupait en forces. De là elle devait continuer sa marche sur le Garigliano, passer ce fleuve au bas de Torre della Scaffa et de Scaffa di Suso, puis se réunir au centre sous Capoue.

La gauche devait s'avancer de Rieti sur Aquila par Civita Ducale, et de là par Carapelle sur Popoli, d'où il lui était prescrit de pousser des reconnaissances sur Chieti et Pescara, et un détachement plus considérable sur Sulmona pour se mettre en communication avec le centre. Il lui était recommandé de marcher aussi réunie que possible, et de dissiper les bandes de paysans armés qu'elle rencontrerait.

Le centre devait marcher sur San Germano et de là sur Capoue, point marqué pour la jonction de l'aile droite.

Le triple mouvement ordonné par le maréchal com-

mença le 8 février, et s'exécuta sans obstacle, ainsi qu'on l'avait prévu. Les divisions Partonneaux et Espagne prirent position en avant de San Germano et sur la route de Potenza. Les divisions Dabrowski et Verdier bivouaquèrent en arrière à Ceprano et Piedimonte.

Le général Reynier, arrivé devant Gaëte, somma la place, et sur le refus du prince de Hesse Philipsthal de se rendre, fit enlever la redoute de Sant' Andrea, armée de 6 pièces de canon. Le soir, sa division prit position en face de Gaëte, dont elle forma l'investissement par terre. Un poste de carabiniers placé sur le bord de la mer ayant attiré sur lui le feu de deux chaloupes canonnières, le général Reynier chargea son chef d'état-major d'y faire placer deux obusiers afin de les éloigner; les chaloupes prirent le large, mais en se retirant elles continuèrent leur feu, et le général Grigny, revenant de placer sa brigade, eut la tête emportée par un boulet; l'adjudant commandant Sénécal fut blessé et renversé de cheval à côté de lui.

Le corps de Lecchi se présenta devant Aquila, bâti sur une hauteur dont l'Aterno baigne le pied; il y avait un château fort et quelques restes de fortifications. Suivant les prévisions du maréchal, cette ville, occupée par quelques milliers de paysans armés, se rendit à la première sommation.

Les habitants des villes traversées par nos colonnes étaient tranquilles, les magasins restaient ouverts, et la marche de l'armée jusqu'à Naples paraissait devoir s'effectuer sans obstacle. Les difficultés des chemins seuls et le Garigliano, grossi par les pluies, la retardèrent un peu. Le 11, après avoir reconnu Gaëte et approuvé les dispositions du blocus, Massena dirigea la droite et le

centre réunis sur Calvi, d'où plusieurs fortes patrouilles furent poussées sur Capoue pour y faire rentrer tous les postes extérieurs. Le canon de la place tira sur celles qui s'étaient avancées jusqu'à la queue du glacis. Le quartier général vint s'établir, le 12, à Teano, où il se mit en communication avec le corps de gauche par Venafro, Castel di Sangro et Sulmona.

La régence, voyant les Français aux portes de la capitale, dépêcha le même jour, à sept heures du soir, au prince Joseph, sous la sauvegarde du prince Cattolica commandant en second de Capoue, le marquis de Malaspina et le duc de Campo-Chiaro, pour proposer un armistice de deux mois. Conduits au quartier général de Joseph, ils ne furent reçus que le lendemain matin. Le prince rejeta leur proposition et répondit : que si la régence ne livrait pas Naples à l'armée française, elle serait responsable du sang qui pourrait être versé dans une lutte aussi insensée. D'après la convention dictée par le prince, la place de Capoue, la ville de Naples et ses forts, ainsi que les places de Gaëte et de Pescara devaient être remises aux Français. La régence, n'ayant aucun moyen de résister, souscrivit à ces conditions.

Pendant que les négociations s'entamaient, le général Espagne resserrait la place de Capoue et poussait vers le Volturno quelques escadrons de chasseurs que la garnison accueillit à coups de canon. Mais là se bornèrent les dernières velléités de résistance ; bientôt parurent les députés accompagnés d'un officier français, pour signifier à la garnison de se rendre, et le même jour, Joseph entra dans la place à la tête de l'avant-garde ; Masséna fit aussitôt occuper la citadelle, et la garnison prisonnière mit bas les armes. Cette place donna à l'ar-

mée l'artillerie, les munitions et les vivres dont elle manquait. Presque en même temps Pescara ouvrait ses portes au général Lecchi.

Il était temps que les Français prissent possession de Naples, car le bruit s'étant répandu que la convention conclue avec Joseph était l'œuvre de la trahison, une agitation effrayante commença à remuer les classes inférieures de la population. Les prisonniers se révoltèrent et essayèrent d'enfoncer les portes des prisons; des masses de lazzaroni, renforcées de misérables connus par leurs brigandages en 1799, se répandirent sur les places publiques et firent craindre un instant le renouvellement des horreurs de cette époque. Mais pendant la nuit, les partisans des Français s'étant concertés, organisèrent une sorte de garde civique qui le lendemain, 13 février, sut rendre inutiles toutes ces tentatives de soulèvement.

Pendant que la ville était ainsi agitée, Massena, ne voulant pas perdre de temps, réunit les généraux Girardon et Duhesme qui la connaissaient, pour arrêter la manière dont on pouvait l'occuper sans courir de risques, quelle que fût l'issue de la lutte prête à s'engager entre la populace et nos partisans.

Naples, situé au fond du golfe de ce nom, est bâti en amphithéâtre sur le bord de la mer, partie sur le penchant d'une chaîne de hautes collines, partie autour du rivage qui a à peu près la forme d'un croissant depuis la pointe du Pausilippe jusqu'à celle de Portici; sa population s'élevait alors à 340,000 âmes environ. La ville proprement dite n'avait guère que 5 kilomètres du nord au sud, 2 de l'est à l'ouest et 15 de tour; mais en y comprenant les faubourgs, elle en avait bien 30. Cette

capitale, quoiqu'elle fût considérée comme place de première classe, n'avait ni enceinte terrassée, ni mur d'octroi, ni barrières. Ses fortifications consistaient dans les quatre forts suivants :

1° Le château Saint-Elme, à l'ouest de la ville, sur la montagne de ce nom, plutôt destiné à la maîtriser qu'à la défendre ; il n'est accessible que par la rampe qui se développe sur le versant qui fait face à Naples. Ce château est un carré formé de quatre tenailles simples ; il a des casernes pour 400 hommes et des souterrains pour environ autant ; on ne peut l'attaquer que par la ville en plaçant des batteries à Chiaja et au Pausilippe.

2° Le château de l'Œuf (castel del Ovo), ainsi nommé de sa forme ovale, est un antique château assis sur un rocher dans une presqu'île au nord de la rade qu'il défend ; on ne peut guère y loger plus de 100 hommes.

3° Le château Neuf (castel Nuovo), au fond du port, dans son rentrant, est un carré défendu par trois bastions plats et une tour, le tout enveloppé d'un large fossé ; il renferme des établissements pour 12 à 1,500 hommes, et communique par un chemin couvert à l'arsenal et au palais royal ; il est uniquement destiné à défendre le port et ne serait pas tenable, étant commandé du côté de la ville par des maisons élevées, construites à environ 80 mètres de ses murs, d'où l'on plonge sur son terre-plein.

4° Le fort des Carmes (del Carmine) n'est qu'un vieux couvent transformé en caserne retranchée, pour défendre la partie méridionale de la rade et l'entrée de la ville par le pont de la Madeleine. Il ne peut contenir plus de 1,500 hommes.

Naples ne renferme d'autres établissements militaires que des casernes, dont les plus belles sont à Pizzo Falcone au-dessus du fort de l'Œuf, où l'on peut loger 1,600 hommes de troupe et une soixantaine d'officiers, et à l'arsenal (de la marine), de la même capacité.

On voit par là que la possession des hauteurs qui dominent Naples entraîne celle de cette capitale. Les points culminants sont, à partir de la droite, le mont Pausilippe, le mont Saint-Elme, le Capo di Monte et le Capo di Chino ; mais les deux premiers ne sont accessibles que par l'intérieur de la ville, les deux autres le sont par des routes praticables à l'artillerie.

Sur le Capo di Monte est bâti un château en avant duquel s'étend une terrasse où l'on peut déployer une brigade. Ce plateau commande tout le nord-ouest de la ville, et rend maître de ses débouchés par le Largo delle Pigne et la porte de Constantinople.

Le Capo di Chino commande le nord de la ville ; il rend maître de la grande route de Capoue et des débouchés de Naples par le Largo di Foria et la porte de Saint-Janvier. Les communications par les hauteurs de droite avec le Capo di Monte ne peuvent se faire que par de l'infanterie à travers les jardins. L'étendue et la profondeur du terrain permettraient d'y établir plusieurs divisions.

Au pied du Capo di Chino, en allant vers le sud, se trouve la porte Capouane séparée des hauteurs qui la dominent par une suite de jardins ; c'est là qu'aboutissent les routes de Caserta et de Cajazzo, ainsi que celles de la Pouille par Benevente et Avellino. Plus loin, à l'Est dans la plaine, se trouve le pont de la Madeleine où viennent aboutir les routes de la Basilicate et de la Ca-

labre; la possession de ce point rend maître de l'entrée de la ville par le rivage.

La régence, craignant un conflit entre la populace et les partisans des Français, avait approuvé les dispositions de ces derniers. Aussi, lorsque le 14 février vers midi, par une pluie battante, le 1er régiment d'infanterie légère, formant tête de colonne de l'avant-garde aux ordres du général Partonneaux, et la division Duhesme entrèrent dans Naples, les quatre forts et Baya furent à l'instant occupés sans coup férir, leurs garnisons désarmées et laissées libres conformément à la convention, les postes de police relevés et des piquets établis sur les principales places sans la moindre résistance, tandis que de forts détachements s'établirent sur les monts Pausilippe, Saint-Elme, Capo di Monte et Capo di Chino. Le lendemain 15, le prince Joseph, accompagné de Masséna et de son état-major, entra dans Naples à la tête des divisions Reynier et Verdier, laissant en observation sur les hauteurs de Capo di Monte et de Capo di Chino les autres divisions de l'armée. Le cortége passa au milieu d'une foule immense et descendit au palais du roi. Le maréchal fit aussitôt mettre de petites garnisons dans les forts Saint-Elme, de l'Œuf, del Carmine, de Castelnuovo, au château de Baïa, et dans la ville de Pozzuoli où devaient s'embarquer les détachements destinés à prendre possession des îles de Nisida, Procida et Ischia, à droite du golfe de Naples; d'autres troupes furent dirigées sur les villes de Portici et de Castellamare, d'où un détachement alla s'installer dans l'île de Capri, à gauche du golfe. Les scellés furent apposés sur les caisses publiques, et le commissaire ordonnateur fit placer des gardes aux magasins de l'État, dans lesquels

on trouva un approvisionnement assez considérable en grains, en artillerie et en munitions. Défense sévère fut faite de toucher aux comestibles avant qu'on ne les eût minutieusement vérifiés. Quoique Massena n'ajoutât pas foi aux rumeurs qui couraient depuis longtemps sur la basse perfidie de la reine Caroline (voyez *Pièces justificatives*, n° II), la prudence commandait de prendre cette précaution.

Le matin, les batteries du port ayant forcé une frégate et une corvette qui étaient en rade, d'amener pavillon, le général Partonneaux plaça des détachements à bord pour la garde de ces navires. Dans la nuit, 19 gros bâtiments chargés des effets de la couronne et retenus dans le golfe par des vents contraires, furent obligés de rentrer dans le port et tombèrent ainsi en notre pouvoir.

Ces premières dispositions prises, le maréchal forma sous Naples un camp dont le général Gardanne eut le commandement; il était composé des 22e léger, 29e, 52e et 101e de ligne, et fut chargé de fournir en même temps les gardes journalières de la place. Quoiqu'il y eût dans la capitale des casernes pour environ 14,000 hommes d'infanterie, on ne jugea pas convenable de les occuper avant de les avoir assainies.

A peine le prince Joseph fut-il maître de Naples, qu'usant de la plénitude des droits de lieutenant de l'Empereur, il ôta à Massena le commandement en chef de l'armée qui lui avait été conféré par Napoléon, pour le réduire au rôle de simple commandant de corps. Cette disgrâce fut d'autant plus sensible au maréchal que rien ne la lui avait fait pressentir. Elle était l'ouvrage de ces serviteurs si dévoués à Joseph depuis quelque temps; on

lui dit, on lui répéta si souvent qu'un prince n'acquérait de puissance et de gloire qu'en commandant lui-même ses armées, et qu'il lui suffisait d'avoir un bon chef d'état-major, qu'on finit par le lui persuader. On espéra brouiller Massena avec le prince et gagner en crédit auprès de ce dernier ce que le maréchal perdrait en autorité. Les choses ne se passèrent pourtant pas comme les courtisans s'en étaient flattés ; si Massena perdit son commandement, il conserva toujours la confiance de Joseph, qui eut avec lui une explication amicale et qui s'appliqua depuis à lui donner de nouvelles preuves de sa confiance en toute occasion.

L'armée reçut donc (voyez *Pièces justificatives*, n° III) une nouvelle organisation, tout en restant divisée en trois corps, comme auparavant.

Le 1^er^, sous le commandement immédiat du maréchal, fort de 16,020 hommes de toutes armes avec 13 bouches à feu, fut chargé de la garde de Naples et de la défense du golfe. Une partie de ses troupes cantonnait à Capoue, Benevente, Arienza, Nocera; le bataillon corse, le 62^e^ de ligne et le 30^e^ de dragons étaient détachés devant Gaëte, dont ils formaient le blocus, en attendant qu'on pût en entreprendre le siége.

Le 2^e^, destiné à faire la conquête des Calabres, se composait de 12,632 hommes de toutes armes avec 12 bouches à feu, dont 6 de montagne, et fut mis sous les ordres du général Reynier. Il avait déjà 6,000 hommes concentrés aux environs de Nocera; le reste cantonnait autour de Naples.

Le 3^e^, ou corps de la Pouille et des Abruzzes, sous le commandement du général Duhesme, comptait 10,129 combattants avec 8 bouches à feu, et occupait Venafro

et Sulmona dans les Abruzzes, mais une partie de sa cavalerie se trouvait encore à Portici.

L'armée avait laissé dans Ancône une petite garnison de 800 hommes ; une réserve de 12 bouches à feu et le parc de campagne de 8 pièces se trouvaient à Capoue avec l'équipage de pont.

Ces trois corps réunis, en y comprenant la garnison d'Ancône et une légion hanovrienne en route, formaient, au 21 février, une belle armée de 40,780 hommes, dont 1,700 environ de cavalerie à laquelle il ne manquait qu'un équipage de siége.

Le maréchal s'occupa à Naples de tous les détails que nécessitait l'occupation récente d'une capitale où l'ancienne cour, recrutant toujours pour la Calabre, cherchait à exciter un soulèvement et où la police des rues était très-difficile à maintenir. Les lazzaroni s'embusquaient le soir au coin des rues, assassinaient tous les soldats français qu'ils rencontraient isolés, et trouvaient un refuge assuré dans les cabarets voisins. Cet état de choses cessa dès la fin de février ; le camp fut dissous, et le service militaire de la capitale organisé et réduit au strict nécessaire. Toutes les troupes de la garnison furent, autant que possible, concentrées dans les meilleures et les plus vastes casernes des forts, et on leur distribua des demi-fournitures de couchage.

Cependant les populations des campagnes voisines de Naples, excitées par les agents que l'ancienne cour envoyait de Sicile, étaient devenues hostiles au nouveau gouvernement. Les assassins des soldats y trouvaient asile et protection. Le maréchal, instruit de ces excès, forma une colonne mobile de voltigeurs, de chasseurs à cheval et d'un détachement de la garde soldée de

Naples, récemment organisée. Le chef de cette colonne, assisté de deux commissaires nommés par le ministre de la police, avait pour instruction de faire désarmer les villages suspects, ou sur le territoire desquels des assassinats auraient été commis, et d'y faire arrêter les individus désignés par la voix publique comme meurtriers ou chefs de bandes. Une commission militaire fut établie dans chaque corps d'armée, et on renvoya devant elle, pour y être jugés dans les vingt-quatre heures, tous les individus prévenus d'assassinat ou saisis les armes à la main, bien qu'ils prétendissent appartenir à des corps francs dépendant de l'armée régulière.

La vigilance de Masséna s'étendit également sur la ville, sur le golfe et la côte de Naples. Prévoyant qu'un jour on pourrait avoir besoin de toutes les troupes de la garnison sur un ou plusieurs points du golfe ou du royaume, il aurait voulu armer le fort Saint-Elme et le Château-Neuf, de manière à pouvoir maintenir la population dans l'obéissance avec peu de monde; mais Joseph s'y refusa, déclarant qu'il n'entendait pas régner à Naples par la terreur. Masséna eut beau lui représenter que cet appareil d'artillerie n'était que pour imposer aux malintentionnés, il ne put jamais le persuader, et dut renoncer à son projet.

Tous les commandants des forts et batteries qui défendent la rade, Baïa, Pozuoli, ainsi que ceux des îles du golfe, reçurent néanmoins l'ordre de se tenir constamment sur leurs gardes. La garnison du fort de Procida fut approvisionnée pour quinze jours. Défense fut faite aux habitants de cette île et à ceux d'Ischia et de Capri de communiquer avec les bâtiments ennemis. Un rapport demandé par le maréchal sur l'artillerie de la

côte, à partir de Capo di Pausilippo à Ischia, et depuis Castellamare jusqu'à Vigliena, lui apprit que 153 bouches à feu, au service et à la garde desquelles 450 servants d'infanterie étaient attachés en raison de l'importance de chaque batterie, y étaient réparties. Ces moyens de défense, quoique demandant quelques améliorations, le tranquillisèrent sur la sûreté de la capitale.

L'île de Capri, située à environ 3 kilomètres de la pointe de Campanella, à l'est du golfe, et dont la possession était de la plus haute importance, avait été occupée dès le 15 février; quoiqu'on la regardât comme imprenable à cause de son escarpement et de la difficulté de ses accès, le maréchal ordonna à deux officiers du génie et d'artillerie de la visiter, d'en examiner les moyens de défense et de proposer les améliorations dont ils étaient susceptibles. Mais Gaëte attira surtout son attention. La réduction de cette place exigeant des moyens qu'on ne pouvait réunir avant trois ou quatre mois, il fallait la bloquer assez étroitement pour que les Anglais ne s'en servissent pas comme avancée, pour jeter des bandes qui intercepteraient les communications entre Rome et Naples, et que la garnison n'empêchât pas les approches qui devaient conduire aux points favorables à l'érection des batteries. Il entendit à ce sujet les généraux Dulauloy et Campredon, et confia l'exécution des travaux préparatoires d'attaque aux généraux Dedon et Vallongue en même temps qu'il donna le commandement des troupes au général Lacour, renommé pour son activité.

Le général Saint-Cyr, de retour à l'armée quelques jours après l'occupation de Naples, fut désigné pour diriger les expéditions des Abruzzes et de la Pouille

commencées par Duhesme, et Reynier reçut l'ordre de pénétrer en Calabre.

Cependant le prince royal, qui avait réuni environ 18,000 hommes de l'armée napolitaine sur la frontière de cette province, annonçait vouloir opposer une vive résistance. Il avait divisé ses forces en deux corps postés sur les principaux débouchés qui y conduisent de la Basilicate. Celui de droite, aux ordres du maréchal de Rosenheim, fort de 13 bataillons et de 11 escadrons (environ 8,000 hommes), tenait le Sinno aux environs de Francavilla, par son avant-garde, et avait la majeure partie de ses forces sur la chaîne qui sépare la Basilicate des Calabres, près du mont Pollino. Celui de gauche, commandé par le lieutenant-général Roger de Damas et composé de 15 bataillons et 6 escadrons (environ 12,000 hommes) occupait la rive gauche du Leo, gardant par sa droite la route de Naples à Cosenza. Des bandes d'insurgés couvraient les approches de la double ligne des Napolitains.

Conformément à ce qui fut arrêté dans un conseil présidé par Joseph, et où assista Massena, on convint que Reynier attaquerait le corps de gauche pendant que Duhesme aborderait celui de droite.

Le corps de Reynier qui consistait en quatre brigades, dont une d'avant-garde et une de réserve, se mit en marche, de Salerne, au commencement de mars, en trois colonnes, à un jour de distance, sur la route de Reggio alors carrossable, comme nous le savons, seulement jusqu'à Eboli. Son avant-garde, composée des 1er et 23e légers, conduite par le général Compère, arriva le 5 à San Lorenzo di Padula, franchit le 6 les défilés du Guaro, au delà desquels un corps de 2,000 hommes

environ avait pris une position retranchée près de Campestrino : c'était l'avant-garde de l'armée royale, sous les ordres du brigadier Sciarpa, fameux chef de bande; 4 bouches à feu défendaient leurs ouvrages. Mais bientôt les Français s'emparent d'une hauteur imprudemment négligée par l'ennemi, prennent sa ligne à revers, chassent les canonniers, qui abandonnent leurs pièces, et mettent en fuite la colonne entière.

Poursuivis jusqu'à Lago Negro, les Napolitains tentent inutilement de se rallier, et perdent deux de leurs pièces. Chassés successivement, le 7 et le 8, de Laurita, Bosco et Castelluccio, il ne leur reste de salut que dans les montagnes, et ils s'y réfugient, laissant entre nos mains 300 prisonniers, 3 pièces de canon, 13 caissons et des magasins d'habillement.

Le général Reynier apprenant que le gros de l'armée royale l'attendait dans un camp retranché à Campo Tenese, plaine haute entourée de montagnes, qui a deux étroites vallées pour entrée et pour issue, se mit en mouvement le 9 à la pointe du jour, fit serrer les deux dernières colonnes sur la première, et après une courte halte à Rotonda, délogea une centaine de chevaux napolitains venus en reconnaissance. Il s'engagea ensuite dans le défilé de San Martino en faisant explorer par des flanqueurs les montagnes qui le bordent. Les avant-postes ennemis furent repoussés par nos éclaireurs, et dès que la tête de colonne commença à déboucher, il détacha plusieurs compagnies de voltigeurs sur les montagnes à droite et à gauche de la plaine de Campo Tenese. Le général Damas avait militairement choisi sa position; son corps de bataille occupait la plaine sur deux lignes dont les ailes s'appuyaient aux hauteurs où

étaient placés d'équerre plusieurs bataillons. Trois redoutes, armées chacune de deux ou trois pièces de gros calibre, couvraient le centre. Des soldats aguerris auraient pu, dans une pareille position, faire payer cher la victoire. Au moment où nos têtes de colonne débouchaient du défilé de San Martino, la neige tomba par gros flocons, et la brume devint si épaisse qu'on ne distinguait plus rien à cinq ou six pas devant soi. Cependant il fallait presser l'attaque : un bataillon du 42e est envoyé sur les hauteurs de gauche pour appuyer les voltigeurs du 1er léger vivement engagés; l'avant-garde se forme en face des redoutes, la division Verdier en seconde ligne, mais avec lenteur, l'exiguïté du défilé obligeant souvent à marcher par file simple. Reynier, apprenant que les hauteurs viennent d'être balayées, que deux bataillons, chargés de leur défense, sont en fuite, et qu'ainsi la droite de l'ennemi est débordée, ordonne au général Compère de faire battre la charge et de marcher la baïonnette en avant, et à la division Verdier de soutenir son mouvement. Les redoutes sont bientôt abordées; leurs défenseurs, voyant les Français couronner les hauteurs que le général Damas avait jugées d'un accès presque inaccessible, répondent par quelques coups de canon mal dirigés aux premières décharges de mousqueterie, abandonnent les redoutes et s'enfuient sur la première ligne. Aucune manœuvre pour défendre le terrain n'est tentée; le désordre est tel que les deux lignes se confondent avant d'être abordées; bientôt l'issue de la plaine est encombrée par les bagages et la foule des fuyards. Sur ces entrefaites, nos voltigeurs descendent des hauteurs et leur coupent le chemin de Morano; 1,900 hommes, dont deux brigadiers

généraux, 100 officiers, et un bataillon entier de la garde sont faits prisonniers. L'artillerie et quantité de chevaux tombent en notre pouvoir. Le comte de Damas ne put rallier que 2,000 hommes et 200 chevaux que la difficulté des chemins et la rigueur excessive de la saison lui permirent d'emmener sans être inquiété par les vainqueurs. Ceux qui purent se sauver gagnèrent les montagnes, favorisés par la brume et la nuit, qui les couvrirent de leurs ombres. Le lendemain, on trouva quantité d'hommes morts de froid et de faim; un plus grand nombre vint se rendre. Le prince royal et son frère, qui par prudence, étaient restés à Cosenza, ne s'y croyant plus alors en sûreté, gagnèrent Reggio, escortés par un bataillon de la garde et un régiment de cavalerie.

La brigade de chasseurs à cheval du général Franceschi, retenue dans le défilé de San Martino, ne put prendre part à l'action et tomber sur l'ennemi au moment où il prit la fuite; elle bivouaqua à Campo Tenese, y recueillit les prisonniers, et fournit un détachement pour les escorter jusqu'à Salerne.

Reynier, ne voulant pas laisser au général Damas le temps de s'établir dans les gorges qui auraient pu favoriser la jonction des débris de son corps avec celui de droite encore intact, se porta de Morano le 10 au matin sur Castro Villari, et envoya Compère à Cassano pour avoir des nouvelles du corps du maréchal Rosenheim opposé à Duhesme qui avait l'instruction d'appuyer le mouvement du 2e corps français. On sut que le maréchal napolitain, en apprenant la défaite du général Damas, s'était précipitamment retiré derrière le Cocile, et de là sur Cosenza, protégé par le déborde-

ment de cette rivière, devançant ainsi dans cette ville le général Reynier qui n'y réunit ses troupes que le 13 mars.

Ce dernier y laissa un détachement pour assurer ses communications, se remit en marche sur deux colonnes par Nicastro, Monteleone et le long de la mer, et campa le 19 mars à Seminara. Le 20, son avant-garde entrait à Scilla, où les débris de l'armée napolitaine déjà embarqués sur des bâtiments de transport prirent le large, protégés par le feu des chaloupes canonnières, et firent voile vers la Sicile. Reggio, dernière place importante de la Calabre ultérieure, se rendit le même jour à la première sommation. Nous étions alors maîtres de tout le pays, à l'exception d'Amantea et de Maratea, dont les garnisons ne succombèrent que quelques mois plus tard.

Pendant l'expédition rapide de Reynier, le général Duhesme avait réuni à Matera la division italienne et les autres troupes destinées à passer en Calabre par la Basilicate. Déjà ses colonnes étaient en marche sur différents points du Basiento, lorsqu'il reçut le 10 mars au soir l'ordre de se porter sur Cassano avec 4 bataillons et un régiment de cavalerie. Ces troupes, retenues aux environs de Matera par le manque de souliers et de cartouches ainsi que par les réparations nécessaires à l'artillerie, différèrent leur départ de quelques jours. Comme l'ordre du 10 ne portait aucune instruction particulière touchant la division italienne, Duhesme la plaça à Bernalda afin qu'elle occupât les points importants de la Basilicate, où les menées du préfet Rodio, agent très-influent de la reine, faisaient craindre une levée en masse. Les pluies ayant fait enfler le Basiento,

le gros de la colonne fut arrêté ; l'avant-garde seule, aux ordres du général Pagès qui avait passé le 10 cette rivière avant le débordement, se trouva le 11 sur la rive gauche de l'Agri. Les torrents furent impraticables jusqu'au 14 ; il fallut rester en deçà, la force des courants emportant à la mer les ponts qu'on tentait de jeter sur leurs lits.

La reddition de Rodio fut le seul événement important de l'expédition de la Pouille. Poursuivi par une première colonne sortie dès le 8 mars de Gravina, traqué par une seconde lancée de Matera, refoulé de San Bazilo jusqu'à Albano et de là sur Pistichi, ce chef de partisans fut contraint de se rendre à merci au général Ottavi qui commandait les troupes italiennes sur ce point. La Pouille fut ainsi délivrée de cet homme dangereux dont les efforts avaient été cette fois impuissants. Conduit à Naples, au fort Saint-Elme, il fut traduit devant la commission militaire permanente, et fusillé.

Mais revenons au général Duhesme que nous avons laissé sur la rive gauche de l'Agri. La crue ayant enfin baissé, ses troupes franchirent les torrents, et Pagès avec l'avant-garde se porta sur Trebisaccia où il arriva le 16 mars. Duhesme, informé de la défaite de l'armée royale à Campo Tenese, modifia son mouvement. Il arrêta donc sa division à Policoro et à Rocca-Imperiale, envoya seulement une partie de son avant-garde à Cassano, avec ordre de fouiller les environs, et chargea l'officier qui la commandait de pousser une reconnaissance sur Rossano, et de s'emparer de l'artillerie et des armes que l'ennemi, disait-on, y avait laissées. Cette reconnaissance contraignit aussi à s'embarquer à ou

500 hommes qui occupaient encore Cotrone. Les troupes restées à Policoro et à Rocca-Imperiale balayèrent les environs. Duhesme poussa même un parti jusqu'à Francavilla, où l'on savait qu'un noyau de troupes napolitaines s'était retiré; mais il se dispersa au seul bruit de l'approche des Français, et laissa en leur pouvoir deux drapeaux, une grande quantité de fusils, de mousquetons, de sabres, et une caisse militaire contenant les registres et les contrôles, outre 300 piastres que Duhesme fit distribuer aux soldats. On ramassa aussi beaucoup d'armes sur la route; celles qu'on ne put emporter furent brisées, et les autres envoyées à Matera où plus de 600 prisonniers ou déserteurs avaient été dirigés. Le 21 mars, Duhesme reçut l'ordre de prendre ses cantonnements à Matera, mais un nouveau débordement des rivières ne lui permit pas de s'y rendre.

De son côté, Saint-Cyr qui avait établi son quartier général à Chieti, dans l'Abruzze ultérieure, fit ses dispositions pour réduire la forteresse de Civitella del Tronto que Duhesme avait eu la maladresse de ne pas enlever en entrant dans le royaume; c'était le seul point du pays qui ne fût pas en notre pouvoir. Le fort, vrai nid de pie, avait une garnison de 4 à 500 hommes commandée par le colonel Woed, et la ville, occupée par une bande d'insurgés sous les ordres du fameux chef Sciabotone, formait un véritable foyer d'insurrection qu'il fallait détruire pour la tranquillité des Abruzzes. Civitella del Tronto, à 15 kilomètres de Teramo, n'avait qu'un gros mur d'enceinte assez élevé et flanqué de petites tours. Le fort, espèce de quadrilatère formant crochet sur ses deux longs côtés, et taillé dans un rocher à pic d'environ 75 mètres de hauteur, commande la

ville sans être dominé d'aucune part. Le torrent de Salinello qui coule au pied d'escarpements très-rudes le rend inattaquable d'un côté, et deux enceintes élevées l'une au-dessus de l'autre couvrent celui qui regarde la ville. Sur le troisième côté, un glacis des plus roides présentait un obstacle sérieux, et le quatrième enfin qui est facilement accessible, avait, pour parer à cet inconvénient, un double système d'ouvrages enveloppé par un ouvrage à corne qui le rendait aussi formidable que les trois autres. Le général Frégeville, chargé du siége de cette place, suppléa par l'intelligence et l'audace à l'insuffisance des moyens mis à sa disposition. Conformément à l'ordre de Saint-Cyr, il fit escalader le mur d'enceinte de la ville par le régiment de Latour-d'Auvergne, et enleva tous les insurgés qui s'y trouvaient; puis il déboucha, par une sape double, de la partie droite et supérieure de la ville sur la forteresse, arriva ainsi au pied du rempart, y attacha le mineur, fit sauter une partie du mur et entra dans le fort par la brèche, l'épée à la main. On y trouva 22 pièces de canon et des approvisionnements de guerre.

Pendant que Reynier et Saint-Cyr soumettaient ainsi le pays, le prince Joseph jetait à Naples les premières bases de l'organisation du gouvernement. D'abord, pour ne point alarmer les esprits, il conserva les mêmes emplois et les mêmes hommes. Deux Français seulement entrèrent dans son ministère, qu'il composa de six membres. Saliceti fut nommé ministre de la police, et Miot ministre de la guerre. Ce dernier céda bientôt son portefeuille au général Mathieu Dumas, venu des bouches du Cattaro avec une réputation colossale d'administrateur et d'organisateur. Peu à peu Joseph entre-

prit des réformes aussi utiles que libérales ; mais ces innovations n'auraient été qu'éphémères si elles n'avaient été corroborées par un système militaire basé sur de nouveaux principes. La force publique fut divisée en armée permanente recrutée par les enrôlements volontaires, en gardes provinciales, en gardes civiques et en gendarmerie ; des écoles spéciales pour l'armée de terre et la marine furent instituées à l'instar de celles de France ; on accorda de l'avancement à l'ancienneté et au mérite sans naissance ; on donna des règlements d'exercice et de service plus en harmonie avec les progrès de l'art militaire et l'esprit du siècle ; on simplifia l'administration ; enfin on accueillit les offres de service des officiers de tout grade qui se présentèrent, en sorte qu'on ne tarda pas à avoir les cadres de plusieurs régiments de toutes armes. Le premier soin du prince, après la prise de possession de Naples, fut de former de l'ancien régiment d'artillerie 4 nouvelles compagnies qu'on employa au service des batteries de côte du golfe.

Ne pouvant établir la conscription à cause de la répugnance des Napolitains pour le service militaire, et de la facilité que les conscrits réfractaires auraient eue de se réfugier en Sicile, Joseph forma d'abord deux régiments d'infanterie, dont il confia le commandement aux colonels Pignatelli et Caracciolo qui sortaient du service du royaume d'Italie, et peu après deux autres et deux de chasseurs à cheval. Ces régiments furent composés d'hommes de bonne volonté embauchés par la police, ou d'anciens soldats recrutés parmi les prisonniers de guerre napolitains qui demandèrent à y être incorporés. On en rejeta avec soin les condamnés à des

peines afflictives ou infamantes qui sous l'ancien gouvernement avaient été trop souvent tirés des prisons et des bagnes, pour être incorporés dans les corps, et on les dirigea par convois sur Palma Nova, Mantoue et Alexandrie. Mêler de pareils hommes à des soldats dont l'honneur devait être le mobile, eût été un contre-sens que la morale ne réprouvait pas moins que la politique.

Cependant l'Empereur, à la nouvelle de la conquête de la Calabre, pensa qu'il fallait profiter du moment où l'ennemi ne songeait plus qu'à fuir, pour passer le détroit de Messine et s'emparer de la Sicile à l'aide des bâtiments de toute espèce qu'il s'imaginait avoir été laissés par la cour dans les ports de ce côté du phare. Mais déjà l'escadre de Naples avait fait voile pour la Sicile; il n'existait plus dans le port que quelques petits bâtiments indispensables à la sûreté du golfe, et l'armée royale, en s'enfuyant de la Pouille et des Calabres, avait enlevé tous les navires qui auraient pu être utilisés pour un débarquement.

Masséna, à qui Joseph communiqua ce projet de l'Empereur, le jugea d'abord dangereux et impraticable. Un débarquement de 5 à 6,000 hommes à la fois, dans le dénûment où l'on se trouvait, exigeait des préparatifs assez longs, et si les Anglais venaient à prendre l'éveil ils neutraliseraient facilement la première tentative. En supposant que 12 à 15,000 hommes eussent pris terre en Sicile, il était plus que probable qu'ils n'auraient pas seulement affaire aux 6,000 Napolitains qui s'y étaient réfugiés, mais aussi aux 5 à 6,000 Siciliens et aux 6,000 Anglais qui se trouvaient à Palerme et à Messine, et pouvaient se porter en 48 heures sur

le point du rivage le plus favorable à leurs opérations ultérieures.

Joseph voulut connaître par lui-même les localités, et fit part à Reynier de son dessein. Ce général, qui craignait pour le prince les dangers d'une pareille tournée, essaya de l'en dissuader, en lui représentant que la soumission des provinces était moins réelle qu'apparente, et que si l'on n'employait pas de nouvelles forces pour maintenir les communications avec la capitale, il faudrait considérer le pays comme entièrement fermé. Quant au voyage en lui-même, il ne dissimula pas que le but qu'on se proposait était illusoire, car les Anglais n'ayant laissé ni bâtiments de guerre ou de transport, ni artillerie, ni magasin, il faudrait tout préparer pour l'expédition. Le prince persista néanmoins à faire ce voyage plus dangereux encore qu'inutile. Il laissa la direction des affaires civiles et politiques à Saliceti, et à Masséna le soin de veiller à la garde et à la tranquillité de la capitale et des environs.

Joseph partit le 3 avril avec une escorte de 4 compagnies d'élite d'infanterie et un détachement d'une centaine de chasseurs à cheval, sous le commandement du général Salligny, arrivé récemment pour remplir les fonctions de capitaine général de la garde concurremment avec le général Maurice Mathieu.

Pendant cette tournée, qui dura 37 jours, le prince reçut les hommages de tous les lieux qu'il traversa. Ce n'était que compliments, fêtes et protestations de dévouement de toutes les classes de la population, y compris le clergé. Il était enchanté des Calabrais, et toutes les lettres qu'il adressait au maréchal peignaient son étonnement et sa satisfaction; mais s'il se félicita de ce

bon accueil, il put se convaincre par ses propres yeux que rien n'était prêt pour la conquête de la seconde partie du royaume.

Sa tournée n'était pas encore achevée, qu'une députation de trois sénateurs arriva à Naples pour lui remettre le sénatus-consulte qui le nommait roi. (Voy. *Pièces justificat.*, *n°* IV.) Ce fut l'occasion d'une cérémonie où sa cour naissante crut opportun de frapper les yeux de la multitude par un certain appareil de force et de majesté. On réunit en armes dans la meilleure tenue toutes les troupes de la garnison, ainsi que celles qui étaient cantonnées à une journée de marche à la ronde. La moitié fut mise en bataille à l'entrée de Naples et fit partie du cortége, l'autre forma une double haie dans la rue de Tolède jusqu'au palais. Joseph, qui avait couché la veille au château de Caserte, fit une entrée solennelle et presque triomphale dans sa capitale, le dimanche 11 mai, vers quatre heures, et se rendit en grande pompe, accompagné des maréchaux Jourdan, arrivé depuis peu par ordre de l'Empereur pour être gouverneur de Naples, et Massena, ainsi que d'un brillant et nombreux état-major, à l'église du Saint-Esprit où le cardinal-archevêque Ruffo, le promoteur de l'insurrection de 1799, entonna un *Te Deum* en actions de grâces; après quoi il se rendit au palais, où il reçut des mains de MM. Pérignon, Ferino et Rœderer le précieux sénatus-consulte en présence de ses ministres, des généraux français et napolitains, des hauts fonctionnaires de tous les ordres et des grands officiers de sa maison. Le discours du sénateur Rœderer et la réponse du roi avaient été concertés pour produire de l'effet sur l'Assemblée, et remplirent leur objet. Le soir il y eut illu-

mination en ville, et suivant la coutume italienne elle se renouvela les deux jours suivants.

Mais, tandis que Joseph plein de confiance, s'abandonnait à un avenir sans nuages et rêvait un règne, affermi par l'amour de ses nouveaux sujets, le roi Ferdinand redoublait d'efforts pour ressaisir la couronne qu'il avait laissé échapper. Secondé par l'activité de sir Sidney Smith, envoyé par l'amirauté pour prendre le commandement de la flotte anglaise en Sicile, il résolut d'abord de ravitailler Gaëte, puis d'opérer une diversion dans le golfe de Naples, et enfin lorsqu'on y aurait attiré une partie des troupes qui se trouvaient au fond de la Calabre, d'effectuer un débarquement dans le golfe de Santa Eufemia, et de remettre en question la conquête de cette province.

Pour préparer le terrain, la cour avait envoyé des agents secrets qui avaient répandu sur les traces de Joseph une nouvelle proclamation (voy. *Pièces justificatives, n°* V) et les bruits les plus alarmants. Bientôt toute la Calabre et la Basilicate furent en feu, et le petit corps de Reynier divisé en une infinité de colonnes mobiles sans cesse en mouvement, ne suffit plus pour réprimer les séditions et conserver les communications avec la capitale.

En même temps Sidney Smith, avec une escadre de 4 vaisseaux de ligne, 2 frégates, plusieurs bombardes et une vingtaine de chaloupes canonnières, ravitailla Gaëte, laissa dans sa rade 12 de ces embarcations pour concourir à sa défense, et fit publier un avis qui enjoignait aux patrons de barques et plongeurs de les conduire à Palerme ou à Messine avant le mois de juin, sous peine de les voir détruire. (Voy. *Pièces justificat:*,

n° VI.) Il parut subitement dans le golfe de Naples, le soir même où toute la nouvelle cour était dans la joie. Instruit de la faiblesse de la garnison de l'île de Capri, qui consistait en une centaine d'hommes du 22e régiment d'infanterie légère sous le commandement d'un simple capitaine, il résolut de l'enlever et de se procurer ainsi un excellent poste d'observation d'où il tiendrait avec peu de forces le port de Naples en état de blocus.

Défendue par une ceinture de rochers, l'île de Capri n'est accessible que par une anse fort resserrée à laquelle on donne le nom de port; un seul point offre une plage de sable assez unie. La partie orientale ou Capri est peu élevée, la partie occidentale, appelée Ana Capri, a une grande élévation au-dessus du niveau de la mer, et défendue par une garnison suffisante et courageuse, elle aurait pu être imprenable. Un escalier étroit, de 381 degrés taillés dans le roc, conduit au village d'Ana Capri et au fortin qui le commande. L'amiral, qui le 12 mai a fait inutilement sommer la petite garnison, débarque sous la protection de ses bombardes et d'un vaisseau de guerre. Les chasseurs du 22e léger, répandus en tirailleurs dans les vignobles et entre les rochers, foudroyés par le feu des deux ponts du vaisseau, résistent plus d'une heure à une lutte aussi inégale. Enfin ils se replient sur la hauteur, où la défense se prolonge tout le jour. Le brave capitaine, dont la petite troupe a sensiblement diminué, s'accule vers le fort et à l'endroit le plus étroit par lequel l'ennemi puisse pénétrer. Les Anglais viennent l'y attaquer avec une grande énergie; une lutte corps à corps s'engage entre les deux commandants ennemis, le capitaine français tombe frappé

à mort, et la garnison capitule aux conditions d'abord proposées par l'amiral avant le combat, c'est-à-dire avec les honneurs de la guerre et la faculté de retourner libre à Naples.

On venait de tirer les derniers coups de fusil à Capri, lorsque 5 à 600 Anglais débarquèrent à Massa, vers six heures du matin, et se rendirent maîtres de ce point important à l'extrémité orientale du golfe. Ce poste n'était occupé que par 30 hommes d'infanterie sans artillerie ni vivres; ils se retirèrent en tiraillant. Les Anglais, après une vive canonnade, enlevèrent toutes les chaloupes canonnières et les bâtiments de transport chargés d'artillerie qui se trouvaient dans ce mouillage, puis s'en retournèrent sans être inquiétés, car de Castel a Mare à Massa il n'y avait pas un homme à leur opposer.

Comment, dira-t-on, depuis trois mois qu'on occupait Naples, la défense du golfe et des îles voisines n'était-elle pas mieux assurée? Les troupes ne suffisaient plus aux besoins de l'occupation et aux colonnes mobiles. La majeure partie du 1er corps était à Naples, où il ne fallait pas moins de 6,000 hommes de garnison; le blocus de Gaëte en exigeait 3,000, et le reste se multipliait pour remplir les autres services dans la terre de Labour, le comté de Molise et les deux principautés. Le maréchal avait demandé un rapport sur les moyens de défense de l'île de Capri; le 2 avril seulement ce travail lui avait été remis : deux systèmes avaient été présentés. Il s'agissait de se décider pour le plus efficace et le moins coûteux. On crut avoir le temps de faire ce choix, mais quand bien même il eût été arrêté, on n'aurait pas eu celui de l'exécuter.

Quoique les Anglais se fussent rembarqués après

avoir rempli l'objet de leur expédition, et n'eussent laissé sur le continent qu'une bande de malfaiteurs peu redoutable, le maréchal donna aussitôt des ordres pour nettoyer la pointe du golfe; le 16 mai, le général Camus s'établit à Castel a Mare avec quelques troupes, et prit le commandement de toutes celles qui furent cantonnées depuis Torre del Greco jusqu'au cap Campanella.

Cependant de nouvelles bandes de partisans, destinées à faciliter la levée en masse contre les Français, avaient été débarquées à Pellaro et sur la côte environnante, sous les ordres de Pane di Grano, Sciarpa, Desmichelis, Mecco, Guerilla et autres chefs. Ils tentèrent inutilement de s'emparer des forts de Reggio et de Scilla, occupés par de faibles garnisons, et continuèrent leur route vers Monteleone. En peu de jours, les deux Calabres et la Basilicate furent sillonnées par des bandes de partisans ou d'insurgés et par des colonnes de troupes françaises se faisant une guerre sans gloire, mais cruelle et acharnée.

Il faut bien l'avouer, le mécontentement de ces provinces n'était pas sans quelque fondement. La levée rigoureuse de l'impôt nécessité par les besoins de l'armée, les exactions d'agents civils et militaires réprimées trop tard, pour tout dire enfin, les actes de cruauté commis par des officiers supérieurs à titre de représailles sur leurs prisonniers, avaient fourni aux habitants des motifs plausibles de soulèvement.

Gaëte ravitaillée, Capri enlevée et l'insurrection allumée dans les provinces où il était facile de l'entretenir, la cour de Palerme jugea le moment venu de porter le dernier coup à Joseph en débarquant une petite armée dans le golfe de Santa Eufemia. 7,000 hommes de trou-

pes anglaises et 3,000 de napolitaines ou siciliennes furent embarqués le 1^er^ juillet à Messine sur des bâtiments de transport, et amenés, sous l'escorte de l'escadre anglaise, à l'embouchure du Lamato où ils débarquèrent sans opposition.

Si le général Stewart, qui commandait cette armée, eût été entreprenant, il eût coupé le corps de Reynier en s'établissant immédiatement à Nicastro, ou l'eût empêché de manœuvrer par le littoral de l'Adriatique en marchant droit sur Catanzaro. Soit timidité, soit ignorance du pays, il resta au pied de la colline de Santa Eufemia, comptant peut-être aussi que la nouvelle de son débarquement suffirait seule pour achever le soulèvement des Calabres.

A peine Reynier en eut-il été informé qu'il rassembla ses troupes et marcha avec tant de diligence que sa division, forte de 4,500 hommes d'infanterie, de 300 chasseurs à cheval et d'une batterie d'artillerie légère, passa la nuit du 3 au 4 dans le bois de Fondaco del Fico, d'où elle déboucha le 5 dans la plaine, par la route tracée entre le pied des hauteurs de Maida et la rive gauche du Lamato. Le général Stewart se vit donc dans la nécessité d'accepter le combat sur la plage où il avait débarqué dans une position peu avantageuse.

Soit que Reynier, qui n'avait pas été heureux en Egypte dans une rencontre avec Stewart, crût, dit-on, avoir trouvé l'occasion de prendre sa revanche, soit que les bandes qui l'avaient harcelé pendant sa marche lui fissent craindre de voir sa communication avec ses magasins coupée, il résolut d'attaquer, malgré l'infériorité de ses forces, ne doutant pas qu'après avoir forcé le général anglais à se rembarquer, il n'eût bon marché des

insurgés. Stewart voyant qu'il allait être assailli, forma ses troupes en bataille, le dos à la mer, sa droite prolongée vers l'embouchure du Lamato, et jeta une forte chaîne de tirailleurs dans un petit bois et des broussailles qui ombragent la rive droite de ce torrent. Reynier fit ses dispositions pour aborder de front la ligne de bataille des Anglais, et ordonna au général Compère de passer la rivière avec sa brigade, sous la protection de plusieurs compagnies de voltigeurs placés en éclaireurs dans le bois et les broussailles. Ce mouvement s'exécute avec précipitation, et nos voltigeurs sont ramenés par les tirailleurs ennemis; mais bientôt Compère fait reprendre l'offensive, et marche droit aux Anglais sans attendre que le reste de la division soit à portée de le soutenir. Stewart resté immobile, essuie le premier feu, puis démasquant ses batteries, porte bientôt le ravage dans nos colonnes d'attaque qui sont décimées avant de pouvoir se déployer. Le général anglais, profitant du trouble que son artillerie cause dans nos rangs, fait avancer ses lignes, et par ce mouvement régulier et audacieux augmente le désordre. En vain Compère essaie de rallier ses troupes; un coup de feu lui casse le bras, il est fait prisonnier, et on ne peut conserver le terrain conquis où le régiment suisse a essuyé une perte de 1,000 hommes tant tués que blessés. Une seconde attaque, qui n'est pas soutenue par le reste de l'armée, ne ramène pas la fortune. Vainement Reynier fait exécuter plusieurs charges de cavalerie contre les batteries anglaises, la bataille est perdue sans retour. Il ordonna alors la retraite, et elle s'effectua en ordre par les hauteurs de Tiriolo sur Catanzaro, couverte par le général Franceschi avec le 20e et les chasseurs du 9e. Steward étonné de sa

victoire n'en profita pas. Il ne quitta le champ de bataille que le 8 juillet pour se porter à Maida, et de là à Reggio avec les troupes anglaises, ne laissant en première ligne que les Napolitains et les Siciliens pour donner plus de consistance à l'insurrection, et hâter la réduction des forts de Reggio et de Scilla que Reynier avait abandonnés à leurs propres forces, sans avoir eu le temps de les approvisionner.

Le premier, donjon féodal, ne put tenir que quelques jours ; le second, château de même origine, assis sur un promontoire et fortifié à différentes époques, tirait toute sa force de sa position quoiqu'elle fût dominée. Malgré la faiblesse de sa garnison qui ne consistait qu'en 200 hommes, animée par un officier de tête et de cœur, le chef de bataillon du génie Michel, elle résista dix-neuf jours aux attaques que les Anglo-Siciliens dirigèrent contre elle de la mer et de la terre, et ne se rendit que faute d'eau potable.

La nouvelle de l'échec de Santa Eufemia se répandit avec la rapidité de l'éclair dans les Calabres, et y attisa avec plus de fureur que jamais le feu de l'insurrection. Tous les petits postes de correspondance furent égorgés, et dans sa rage, la populace de plusieurs villes massacra les partisans des Français, après avoir pillé et incendié leurs maisons.

Le général Verdier, chargé du commandement de la Calabre citérieure, en occupait la capitale avec 4 à 500 hommes, et tenait Amantea bloqué par 4 à 500 autres, lorsque des bandes accourues de tous côtés menacèrent de l'y cerner. Verdier rappela aussitôt le corps de blocus, et dans l'impossibilité de tenir contre ce débordement populaire dans une ville ouverte et sans défense, l'éva-

cua pendant la nuit, repassa le Crati et marcha rapidement sur Cassano, dont il délogea une bande considérable d'insurgés. Pendant leur court triomphe, les habitants exaltés par le succès de l'insurrection avaient massacré quelques soldats restés à l'hôpital. Les Français à leur entrée dans la ville, reconnaissant les cadavres de leurs malheureux camarades, ne furent plus maîtres d'eux, et malgré leur général, incendièrent plusieurs maisons. De cette ville, Verdier se retira en Pouille, où l'insurrection s'était déjà propagée par la présence des croisières anglaises et de plusieurs bandes qui infestaient les côtes de l'Adriatique.

Dans l'intervalle, Reynier, qui avait gagné heureusement Catanzaro, s'y trouvait comme bloqué par les insurgés, et ne savait ce qu'était devenu Verdier; ses approvisionnements se consommaient et il allait être obligé d'opérer pour vivre. Joseph, informé de la position critique où il se trouvait, lui expédia par un émissaire l'ordre de se replier dans la plaine de Cassano, et d'y attendre, dans une position qu'il retrancherait, que la prise de Gaëte permît au maréchal Massena de voler à son secours.

Reynier alla d'abord déposer ses malades à Cotrone, petite place maritime où était une faible garnison polonaise, puis il remonta le long du littoral, malgré les insurgés qui occupaient les hauteurs, et les bâtiments anglais qui serraient la côte pour canonner sa colonne dans les endroits favorables. Chemin faisant, il brûla le village de Strongoli et plusieurs autres qui firent résistance, ou qui avaient commis des cruautés sur des malades et des prisonniers. Les insurgés réunis en grand nombre voulurent s'opposer au passage de la colonne à

Corigliano. Ils occupaient ce bourg muré et les hauteurs qui le dominent. Reynier le fit tourner en même temps qu'une colonne l'aborda par le chemin de Rossano. Les insurgés la laissèrent approcher jusqu'aux premières maisons, puis l'accueillirent par une fusillade meurtrière. Le général, sans s'émouvoir, lui ordonna de rétrograder afin d'attirer les insurgés dans la plaine. Ils s'y précipitèrent en effet en poussant des cris de fureur, mais le 9e régiment de chasseurs tombe sur eux et en fait une horrible boucherie; en même temps, la colonne d'infanterie fait volte-face, et pénètre au pas de charge dans Corigliano, qui est pris et livré au pillage.

Ce combat fut le dernier livré par le 2e corps. Il atteignit ensuite Cassano, où Reynier l'établit sans pouvoir rallier Verdier. C'est de là qu'après avoir retranché les 3 à 4,000 hommes qui lui restaient, il envoya dans un rayon assez restreint des détachements qui lui procurèrent des vivres jusqu'au moment où Massena fut chargé de reconquérir les Calabres, c'est-à-dire un mois après.

CHAPITRE II.

Siége de Gaëte. — Conférence du général Lacour et d'un aide de camp du prince de Hesse. — Reconnaissance de la place et durée présumée du siége. — Composition et force de la garnison. — Simulacre de bombardement sans effet. — Avis de l'Empereur au sujet du siége. — Prise de Fra Diavolo. — Gaëte reçoit des secours. — Sortie des assiégés. — Arrivée devant la place de l'amiral Sidney Smith et suspension des travaux du siége. — Tentative du gouverneur pour exciter l'insurrection sur les derrières du corps de siége. — Le général du génie Vallongue est tué. — Le maréchal prend le commandement du siége le 29 juin. — L'artillerie commence le feu. — Le gouverneur est mortellement blessé. — Capitulation de la place.

La prompte soumission de Naples et la conquête du royaume faite si rapidement avaient déconcerté les espérances de la régence et de ses adhérents. Cependant, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, elle ne s'était pas laissé aller, et avait mis tout en œuvre pour surexciter les populations et réveiller leur haine contre nous, de manière à faire de cette guerre une guerre nationale. L'insurrection des Calabres put un instant lui donner quelque espoir, et l'active coopération des Anglais qui tenaient toute la côte, lui rendre quelque confiance en l'avenir. Elle espéra qu'avec de la résolution elle se tirerait de cette extrémité, et elle prépara en conséquence tous ses moyens pour prolonger la lutte, pensant avec raison que plus elle durerait, plus le peuple supporterait difficilement notre domination. Notre position, bien que bonne, aurait pu devenir difficile si l'on n'eût pas opposé une égale activité et poussé les choses vivement. Il fallait avant tout que

les Napolitains ne pussent douter un instant de notre supériorité militaire, et que notre influence morale se fît énergiquement et partout sentir.

Au milieu de nos succès, une petite place nous tenait encore en échec et n'avait pas voulu nous ouvrir ses portes, malgré la capitulation du 13 février; c'était comme on le sait, la forteresse de Gaëte. Cette résistance était fâcheuse sous deux points de vue : d'abord elle donnait à chaque instant à l'ennemi la facilité de prendre pied sur le continent, d'inquiéter les communications de l'armée, et l'on savait par expérience combien il est imprudent de s'aventurer dans cette partie de l'Italie sans avoir de communications bien assurées; puis elle nuisait à l'établissement de cette influence morale dont nous avions tant besoin pour fixer les irrésolutions et les incertitudes des Napolitains, peuple mobile s'il en fût jamais. Aussi voulut-on faire cesser ces inconvénients, et décida-t-on qu'on en finirait au plus tôt avec cette résistance.

Le lecteur se rappelle que nous bloquions Gaëte depuis le commencement de notre entrée dans le royaume de Naples. Pour ne pas rompre le fil des événements et scinder une opération qui, dans son ensemble, ne manque pas d'intérêt au point de vue de l'art militaire, nous n'avons pas parlé de ce qui s'était passé devant cette place; nous allons donc maintenant prendre les choses *ab ovo*, et les conduire sans interruption jusqu'à leur entière solution.

Comme la capitulation signée sous les murs de Capoue le 13 février comprenait sans exception toutes les places du royaume, le capitaine Tascher, aide de camp du prince Joseph, arriva le même soir devant Gaëte

pour la notifier au gouverneur; il était accompagné du chef d'escadron Lamy, aide de camp du général Reynier, et des officiers d'artillerie et du génie chargés de prendre le service de la place. Ces officiers se présentèrent aussitôt en parlementaires, mais soit à cause de l'heure avancée, soit défiance ou inexpérience de la part de la garnison, ils furent reçus à coups de fusil, et le chef d'escadron Lamy tomba victime de cette erreur. Le lendemain le prince de Hesse, gouverneur, renvoya son corps en témoignant ses regrets de cette méprise. Le général Lacour profita de l'occasion pour lui faire demander une entrevue et lui donner connaissance de la mission du capitaine Tascher, persuadé que le prince ne ferait aucune difficulté pour remettre la place à raison de la capitulation précitée, de la mauvaise composition de la garnison et de la soumission de Naples et des autres places. Le gouverneur consentit au rendez-vous, qui fut fixé pour le 15 chez le consul ottoman, dans le faubourg; mais sous prétexte d'une indisposition, il s'y fit représenter par son premier aide de camp. Dans cette entrevue, l'on convint qu'il y aurait armistice jusqu'à l'arrivée de nouvelles instructions de la cour de Palerme, et que la ligne d'investissement couperait le faubourg par moitié et s'étendrait de là, parallèlement à la place, jusqu'à la plage de Sérapis. Le prince de Hesse accepta ce tracé à condition que les Français ne mettraient pas de poste dans le faubourg. Cette restriction piqua le général Lacour, et malgré la faiblesse de sa brigade qui ne dépassait pas 2,400 hommes, et son manque d'artillerie de siége, il ne voulut rien céder. Tout fut rompu; le gouverneur irrité de sa roideur fit bombarder la maison où il logeait, et se prépara à une

vigoureuse défense. Lacour aurait pu resserrer davantage Gaëte, mais il se contenta d'établir son camp derrière le couvent des Capucins noirs, poussant des avant-postes au mont Atratina, à l'entrée du faubourg; il couvrit ses communications en plaçant des postes à Fondi, Itri, Sessa, Santa Agata, au pont du Garigliano, à Mondragone et à Sperlonga. Le 18, le général du génie Vallongue et le colonel Lazowski firent la reconnaissance de la place.

Gaëte est situé à l'extrémité d'une langue de terre qui s'avance dans la Méditerranée, à 144 kilomètres sud-est de Rome, 40 de Terracine, 160 sud-ouest de Pescara, 55 nord-ouest de Capoue et 75 de Naples. La frontière sur laquelle il est assis s'étend du sud au nord, depuis Terracine jusqu'à la crête de l'Apennin, vers les monts Calvilio et Cantaro; elle longe à l'ouest le lac de Fondi et les marais de Psrtella, parcourt la crête des monts Tiglia, et se prolonge derrière le Liri jusqu'à la hauteur d'Arpino, d'où elle gagne la crête de l'Apennin.

Des deux routes de poste qui traversent cette partie de la frontière, Gaëte n'a d'action que sur celle dont le tracé se rapproche du littoral et passe à 3 kilomètres environ de la ville. Elle ne joue donc un rôle actif dans la défense du royaume, que lorsqu'une armée d'invasion, maîtresse de la Haute-Italie, dirige une colonne sur cette route. Alors elle est utile comme dépôt au corps chargé de défendre le défilé d'Itri à Fondi; mais en cas d'échec, elle ne peut lui servir d'appui, n'ayant avec le continent qu'une seule communication facile à couper. Abandonné à ses propres forces, Gaëte peut néanmoins inquiéter l'ennemi en jetant sur sa ligne

d'opérations des partis qui enlèvent ses convois et ses détachements isolés. Ce fut aussi le seul rôle qu'il joua dans cette campagne.

La presqu'île sur laquelle la place est située a une longueur d'environ 1,700 mètres de l'ouest à l'est, sa plus grande largeur du nord au sud 1,400, et sa partie la plus étroite 250. Cet espace est couvert par deux mamelons, dont le plus considérable en occupe à lui seul plus des deux tiers et domine toutes les approches de la place. Il prend le nom d'Orlando, d'une tour construite sur son sommet et qui sert de vigie; le second s'appelle le mont du Château. Le revers méridional de ces deux mamelons est très-escarpé et se termine sur la mer par une chaîne de rochers à pic qui rendent la presqu'île inabordable de ce côté. Au nord, la pente est plus douce, et le Monte Orlando laisse entre son pied et le rivage un espace assez grand sur lequel s'étend la ville, bâtie en grande partie sur le mont du Château. L'isthme qui sépare la presqu'île du continent n'a que 5 à 600 mètres de large; elle renferme le Monte Secco, dont le pied vient s'unir à l'est au Monte Orlando, sur la pente duquel s'élève du nord au sud une ligne d'ouvrages qui forment l'enceinte de la place du côté de terre. Ces ouvrages sont très-irréguliers et se flanquent mal; leur construction en amphithéâtre donne une prise facile aux feux de l'assiégeant qui voit de très-loin le pied des murailles des ouvrages intérieurs, et peut les ruiner les premiers.

La construction toute en pierres ou en briques des parapets et des embrasures rend la défense difficile et dangereuse; leur élévation au-dessus du sol ne fournit que des feux plongeants sur les parties les plus rappro-

chées de la place. L'avantage de ces ouvrages est d'être développés en ligne droite et de présenter un front beaucoup plus étendu que celui sur lequel l'assiégeant peut établir ses batteries. Ce front a 1,200 mètres, et se partage en deux parties distinctes : l'une, qui a 500 mètres depuis le bastion de Transylvanie au sud, jusqu'à la batterie à échelons, regarde l'anse de droite formée par l'isthme ; l'autre, qui a 700 mètres depuis la batterie à échelons jusqu'au réduit improprement appelé la Citadelle, est le front de terre. Toute la première partie est construite sur des rochers dont le pied est baigné par la mer et qui sont très-peu accessibles ; elle bat directement l'anse de droite, et d'écharpe le terrain des attaques ; on y distingue quatre saillants : le bastion de Transylvanie, qui est petit et forme un cap avancé dans la mer, le bastion Ladrone ou de la Trinité, le bastion di Secco, et le bastion delli Calderi, dit aussi Piatta Forma. Le bastion de Transylvanie et la courtine qui l'unit au bastion Ladrone n'ont qu'un mince parapet en maçonnerie ; le flanc droit du bastion Ladrone bat les approches de la première partie de l'enceinte. Le bastion di Secco est petit ; il est uni au bastion Piatta Forma par une longue courtine à crémaillère dite batterie delle tre Croci, qui par l'armement qu'elle peut recevoir, contribue efficacement à la défense. Les trois bastions Ladrone, di Secco et Piatta Forma ont de petits flancs, et leurs deux faces sans saillants sont confondues en une seule de peu d'étendue. Au-dessous du bastion dit Piatta Forma est un rocher en saillie sur lequel on a construit une batterie à échelons pour plusieurs pièces partagées en deux étages : quatre de ces pièces flanquent le front de terre et sont d'autant plus

dangereuses qu'elles ne peuvent être ricochées. Le front de terre a deux enceintes irrégulières précédées d'un double chemin couvert. La première se compose du bastion dit de la brèche ou di Breccia, ainsi appelé parce qu'il a été battu en brèche dans le siége de 1707, d'une longue courtine qui porte le nom de Sant' Andrea, et du bastion San Giacomo, qui est très-petit. En avant est l'enceinte inférieure appelée aussi fausse braie, parce qu'elle n'est pas séparée du corps de place par un fossé : elle a la forme d'un ouvrage à corne; le bastion de droite sert de contre-garde au bastion San Giacomo, et celui de gauche de demi-lune à la courtine Sant' Andrea. Le fossé de la seconde enceinte n'a pas sa contre-escarpe revêtue; le chemin couvert est muni de traverses; l'avant-chemin couvert est une coupure étroite dans le glacis. La force de la double enceinte composant le front de terre est encore augmentée par une grande batterie construite en arrière de la courtine Sant' Andrea, et qui a reçu le nom de batterie de la Reine. Cette batterie construite à mi-côte, domine tout le terrain des attaques.

Le front tenaillé formé par les bastions San Giacomo, de Conca et Capelletta (si l'on peut toutefois donner le nom de bastion à ces petits ouvrages construits en ressaut), est précédé d'un fossé et d'un chemin couvert; au delà de ce front est une avancée qui a la forme d'un grand redan, se reliant à la première enceinte, et dont la face gauche qui regarde l'isthme est précédée aussi d'un fossé et d'un chemin couvert. La face droite ne consiste que dans un mur d'enceinte fondé sur un rocher à fleur d'eau ne présentant pas d'escarpement. Sur la face gauche de l'avancée appelée aussi bastion d'Hassia est la porte de terre.

Le réduit, improprement appelé citadelle, s'élève isolément à la droite du bastion Capelletta et ferme la place; c'est un fort rectangulaire dont l'intérieur a 45 mètres de long sur 22 de large. Sous son terre-plein est la porte de la ville; une de ses longues faces bat d'écharpe le terrain des attaques, mais ses maçonneries sont vues dans une grande partie de leur hauteur. La citadelle occupe l'intérieur du 1er bastion de l'enceinte qui regarde le golfe de Gaëte. Cette enceinte n'a pour toute fortification que quelques batteries et une muraille de 2 mètres d'épaisseur sur 8 à 10 au plus de hauteur, entièrement à découvert. Au pied règne un petit chemin à peu près au niveau de la mer. Elle se développe circulairement depuis le bastion au-dessous de la citadelle jusqu'au point où le mamelon sur lequel est la ville s'unit au mamelon beaucoup plus élevé de la tour d'Orlando. Là, elle forme une petite anse, et plus loin est le port, entre les pointes de Vico et de Santa Maria : ces deux saillants sont armés de batteries.

Le port est abrité au sud par le mont du Château, et au sud-ouest par le mont Orlando; il est très-petit et ne peut recevoir que des bâtiments de médiocre tirant d'eau. Les gros sont forcés de rester au mouillage entre Gaëte et Mola, où l'ancrage est peu sûr. Depuis la pointe Santa Maria qui renferme un grand arsenal jusqu'au château, la place est défendue par une ceinture de rochers inaccessibles sur lesquels on a construit un simple mur pour la fusillade. Le château, espèce de donjon avec quatre tours aux angles, s'appuie aux rochers de la côte et domine la ville. Depuis le château jusqu'à la pointe de Transylvanie, sur une étendue de

1,500 mètres, ce ne sont que des rochers escarpés : une seule batterie y était construite.

Les détails dans lesquels nous venons d'entrer prouvent que la place était loin d'être un chef-d'œuvre de l'art, et que les ingénieurs qui l'avaient reconstruite depuis la paix d'Aix-la-Chapelle n'avaient pas tiré de la position tout le parti possible.

Il résulte de cette reconnaissance que l'armée française, n'étant pas maîtresse de la mer, ne pouvait entreprendre l'attaque de Gaëte que par le front étroit de l'isthme, et quoique le commandement du mont Atratina et du Monte Secco, ainsi qu'un long faubourg, favorisent les approches, elles sont difficiles à cause de la nature et de la forme du terrain et du rétrécissement de l'isthme. Ce terrain est formé d'une masse de rochers recouverte d'une couche de terre compacte qui n'a pas plus de 50 centimètres d'épaisseur, ce qui devait rendre les travaux de siége très-pénibles et très-dangereux, puisqu'il fallait ouvrir la tranchée dans le roc, apporter des terres pour en former le parapet, garantir les batteries contre les plongées de la place par des épaulements plus ou moins élevés, et enfin parce que l'assiégé étant maître de la mer, pouvait sans cesse inquiéter les flancs de l'assiégeant par le feu des bâtiments postés dans les deux anses.

La garnison de la place se composait de 2 bataillons du régiment des présides (galériens), 2 du régiment Principe Real, 2 du régiment de la reine Carolina, un bataillon des chasseurs d'Apulie, 2 corps francs (bandits insurgés), un petit détachement de cavalerie, 2 compagnies d'artillerie légère, un détachement d'artillerie de côte, le tout formant moins de 6,000 hommes. La force

de cette garnison eût été plus que suffisante pour disputer les approches et adopter le système de défense active, si elle eût été mieux composée ; mais il ne s'y trouvait que des forçats ou des recrues : aussi le gouverneur se borna-t-il à la simple défense des ouvrages et ne hasarda, comme on le verra, que les deux sorties du 25 avril et du 15 mai.

D'après la reconnaissance de la place, le génie estimait la durée du siége à 15 ou 20 jours, et demandait comme minimum 4,000 hommes de troupes, 50 bouches à feu et quelques petits bâtiments armés (estimation beaucoup trop faible eu égard à la nature du terrain dans lequel il fallait cheminer, ainsi qu'à la vaste étendue du front d'attaque et au grand nombre de bouches à feu qu'il fallait contre-battre). L'artillerie de son côté, en désignant les différents calibres des pièces de siége, des mortiers et des pièces de campagne, portait ses besoins à 330 milliers de poudre et à 150,000 cartouches d'infanterie. Quoique le général Lacour, au moyen des intelligences qu'il s'était créées dès le premier jour dans la place, espérât s'en rendre maître par un simple bombardement, le général Vallongue demandait le même nombre de troupes et réduisait seulement l'armement à une vingtaine de bouches à feu ; il regardait cependant comme indispensable d'être en mesure de pousser le siége promptement et avec vigueur, si cette tentative échouait. L'armée de Naples n'ayant pas de parc de siége, et tous les moyens dont on pouvait disposer se trouvant disséminés dans le royaume que Joseph voulait ménager, le maréchal jugeait prudent de suspendre les opérations jusqu'au moment où l'on se serait procuré des ressources de l'extérieur ; mais comme

il fallait au moins trois mois pour réunir ce qui était nécessaire, et que Joseph approuvait fortement le projet de Lacour, il fut décidé qu'on le mettrait à exécution, d'autant plus qu'il avait l'avantage de prévenir l'arrivée des secours de Sicile et de l'escadre anglaise, et qu'il offrait la chance d'obtenir la reddition de la place à la faveur du trouble que produit toujours un premier bombardement.

En conséquence, le 24 février, les ordres furent donnés pour commencer les approvisionnements de fascines et de gabions; on fut obligé d'établir les ateliers dans les bois de Fondi, à 15 kilomètres de distance, ce qui nécessita des voitures dont on manquait entièrement. Le 1er mars, les généraux du génie, de l'artillerie et le commandant du blocus se réunirent chez le maréchal pour aviser aux moyens de hâter le bombardement résolu. Ils proposèrent d'établir sur le quai du faubourg une batterie de 2 mortiers et de 3 pièces de 24, ainsi que 2 batteries en avant de la tour Atratina, armées de 15 bouches à feu, dont 4 mortiers.

Quoique Massena n'eût pas fait une étude particulière des siéges, il fit remarquer que le feu de 14 pièces lui paraissait insuffisant pour une démonstration qui pût imposer à un ennemi qui avait 100 pièces à faire jouer. Ce bombardement exécuté ainsi à 900 mètres des ouvrages de la place, joint à l'apparition de quelques bâtiments qui menaceraient la retraite de la garnison, n'auraient pas eu beaucoup de chances de succès; mais le général Lacour qui prétendait avoir des intelligences dans la place, affirmant qu'il suffirait d'y jeter quelques bombes pour y déterminer une insurrection des habitants et un sauve-qui-peut de la garnison, fit décider qu'on lan-

cerait seulement des bombes sur la ville avec 4 ou 5 mortiers, et qu'on tirerait sur le port à boulets rouges avec autant de pièces de canon, sauf à pousser plus tard le siége à outrance si ce simulacre ne réussissait pas.

Pendant qu'on débattait ce plan à Naples, le prince de Hesse voyant l'immobilité du corps de siége, l'attribua à notre embarras et fit sortir de la place, dans les deux ou trois premiers jours de mars, Fra-Diavolo et sa bande qui débarquèrent à l'embouchure du Garigliano, d'où ils gagnèrent la montagne, et ne tardèrent pas à inquiéter les derrières de nos troupes.

Le 4 mars au soir donc, ainsi qu'il avait été résolu, on commence la batterie de mortiers n° 1 dans le jardin des Augustins ou Recollets à couvert de la place par les murs de clôture (voy. *note n°* VII); l'emplacement de la batterie de canons n° 1, destinée à forcer les bâtiments mouillés dans le port à gagner le large, est à l'entrée du faubourg au pont de Celagno. Comme cette dernière n'était vue de la place que par 2 pièces de la batterie Santa Maria à une distance de plus de 2,500 mètres, on ne lui fit point d'abord d'épaulement pour ne pas donner l'éveil à l'ennemi; dans la suite on la masqua par un léger parapet.

Dans la nuit du 5 au 6, on commence les débouchés du faubourg et les rampes, pour arriver sur le plateau et à la batterie des Augustins. Le jour suivant, on continue ces travaux qui avancent lentement à cause du petit nombre de travailleurs et du manque d'outils.

Dans la nuit du 9 au 10, on ouvre la tranchée par deux communications (3 et 4) sur le plateau d'Atratina où l'on trace la batterie n° 2. L'artillerie travaille à cette batterie et à celle des Augustins n° 1; le nombre de

travailleurs n'est que d'une quarantaine d'hommes d'infanterie et d'autant de sapeurs. Ces premiers travaux tiennent à un plan de siége en règle : on les entreprend dès ce moment quoiqu'il n'y ait rien encore de décidé, parce que la difficulté présumée d'avoir le nombre de troupes et le matériel nécessaires présage la lenteur de leur exécution. L'obscurité de la nuit et la distance à laquelle on se trouve de la place favorisent ces premiers remuements de terre : on les dérobe entièrement à l'ennemi, qui ne les reconnaît qu'au jour, et encore imparfaitement parce qu'ils sont couverts par des arbres.

Dans la nuit du 10 au 11, on trace sur le couronnement du mont Atratina la batterie n° 3 à la gauche de la batterie n° 2, et en attendant de nouvelles instructions, on continue les jours suivants, avec peu de monde, ces travaux constamment contrariés par les pluies. Le feu de la place, fort irrégulier et souvent mal dirigé, est peu meurtrier, quoique parfois très-vif. Dans la journée du 12, le brick français l'*Endymion* vient mouiller devant Castellone, mais l'ancrage n'étant pas sûr, le mauvais temps et la crainte d'être attaqué par la flottille ennemie, qui portait du calibre supérieur au sien, le décident à se réfugier dans la rade de Mola, où bientôt assailli par une tempête, il est jeté à la côte sur des récifs : il parvient à grand'peine à se dégager, et s'échappe pendant la nuit pour aller à Naples réparer ses avaries.

Le général Lacour, ayant appris sur ces entrefaites que le commandant d'une frégate napolitaine qui observait notre brick venait d'avoir des différends avec le gouverneur de la place, profita du moment où ce bâtiment s'approchait de la côte, pour lui envoyer une embarcation avec des propositions de soumission qu'on

rejeta dédaigneusement. Le 16 mars, le général Campredon ayant été chargé du commandement en chef du génie à Naples, le général Vallongue vint prendre la conduite des travaux du siége, et sur son avis, on se disposa à resserrer la place par quelques ouvrages assez rapprochés pour inquiéter ses chemins couverts avec la mousqueterie, et lui faire consommer des munitions. A cette époque, son armement visible s'élevait à 54 bouches à feu qui tirèrent fréquemment sur nos ouvrages sans nous empêcher de continuer les travaux avec activité; 120 hommes y furent employés pendant la nuit et 50 pendant le jour.

Le 18, Joseph accompagné de Massena et des généraux de l'artillerie et du génie, visita les batteries de bombardement, et accéléra les travaux par sa présence. Du 19 au 20, on travaille à l'armement de la batterie de mortiers n° 1; on le termine la nuit suivante, et au point du jour, les 5 mortiers et 5 pièces de 24 de la batterie n° 1, du pont de Celagno, commencent un feu bien nourri contre la ville et le port; mais on s'aperçut bientôt qu'il ne produirait pas l'effet attendu. A 6 heures une bombe, lancée de la place, tombe sur un dépôt de projectiles à la batterie n° 1 (des Augustins) et le fait sauter, ainsi que le petit magasin de poudre établi à proximité. L'explosion renverse une partie du couvent qui est derrière cette batterie, encombre son terre-plein, et achève de ruiner les affûts des mortiers qui étaient déjà en mauvais état: deux seulement peuvent continuer leur feu; un artificier est blessé. Pendant 24 heures, les assiégés nous foudroient avec 80 bouches à feu, et ne ralentissent leur feu qu'insensiblement. Comme Massena l'avait prévu, ce simulacre de bom-

bardement eut un effet à peu près nul ; les trois quarts de nos projectiles tombèrent dans la mer. Un brûlot lancé la veille contre le port n'avait pas eu plus de succès : aussi la réponse à la sommation envoyée au gouverneur fut qu'il nous attendait sur la brèche.

Gaëte étant le seul point du continent où le canon se fît encore entendre, cette circonstance contribuait sans doute à enorgueillir le prince de Hesse, et à le maintenir dans la résolution de défendre la place jusqu'à l'extrémité. Malgré cela, le général Lacour ne perdait pas l'espoir de l'ébranler, et cet espoir était fortifié sans doute, d'un côté par des rapports exagérés sur le mécontentement de la population et le mauvais esprit de la garnison, mais surtout par les fausses confidences de l'ex-capitaine du port, qui après avoir rempli les fonctions d'aide de camp du gouverneur, venait de déserter pendant notre essai de bombardement. Le général Lacour, dupe de ces rapports, insista près de Joseph, livré aux mêmes illusions que lui, pour qu'on recommençât une nouvelle tentative, et elle fut ordonnée, nonobstant les représentations du maréchal corroborées par les avis des généraux du génie et de l'artillerie. Le 21, on continue donc les travaux commencés : ils n'avancent que lentement à cause du mauvais temps, du petit nombre des travailleurs et de la difficulté du terrain, car il faut constamment creuser dans le roc et renverser des constructions.

Le 23 et les jours suivants, on répare les dommages causés à la batterie de mortiers et on travaille aux batteries du plateau ; on répond au feu de la place en lançant quelques bombes sur la ville : la batterie n° 1, du faubourg continue son feu sur le port et force les bâ-

timents ennemis à rester mouillés au large. Dans la nuit du 25 au 26, on ouvrit une grande communication (5) vers la droite pour arriver sur la plage de Sérapis, afin d'y établir une batterie destinée à éloigner les chaloupes canonnières ennemies; on prolonge cette communication les jours suivants. Ce travail, exécuté à travers les jardins, est d'abord dérobé à l'assiégé, et le deuxième jour seulement il est inquiété par le feu de ses chaloupes canonnières, qui prennent d'enfilade ce cheminement; aussi dès ce moment, la place canonne vivement une partie de cette communication, à laquelle sont employés 200 hommes d'infanterie et 30 sapeurs.

Dans la nuit du 30 au 31 mars, on jalonne une longue route (8) qui lie le pont de Celagno à la queue de la tranchée de droite en passant par le coteau des Recollets; elle avait pour objet de suppléer à celle du faubourg, que la ruine des maisons par le canon de la place rendait difficile et dangereuse; le capitaine Maillard, qui dirige ce travail, est blessé au genou. Durant cette nuit, on commence la batterie n° 3 sur la plage de Sérapis, à l'extrémité de la communication (5); elle est achevée le 2 avril, et le 5 on l'arme d'un obusier de 6 pouces et d'une pièce de 16. Comme on ne redoutait pas les sorties, on travailla à la batterie n° 3 avant d'avoir achevé la communication (5), et ce ne fut que dans la nuit du 31 au 1er avril qu'elle y aboutit : 120 hommes sont employés à ce travail. Dès le 28 mars, on avait commencé les communications (6 et 7) à travers les maisons du faubourg, afin d'arriver à couvert au débouché convenable pour les tranchées de gauche, et à l'emplacement d'une batterie n° 2 qu'on voulait construire sur le quai, au milieu du faubourg, pour mieux battre le port.

Le général Vallongue s'opposa fortement à la construction de cette batterie dont la position lui paraissait excellente lorsqu'elle serait liée à l'ensemble des attaques, mais qu'en ce moment son isolement ne rendait pas tenable. Le général Lacour, qui l'avait ordonnée, en fit poursuivre l'exécution, et commencée dans la nuit du 4 au 5, elle fut achevée la nuit suivante et armée d'un mortier de 9 pouces et de 2 pièces de 24. Cette batterie, dirigée contre le port à moins de 1,700 mètres de distance, commença son feu le 6 avril à la pointe du jour, ainsi que les batteries n° 1 des Augustins et n° 1 du faubourg; mais ce nouvel et faible essai de bombardement avec 6 mortiers n'eut pas plus de succès que le premier. La nouvelle batterie n° 2, vue de la place par les batteries Santa Maria, de Vico et Sant' Antonio, fut écrasée par leurs feux et promptement réduite au silence; les maisons qui l'entourent, battues par les projectiles de la place, rendent son service d'abord meurtrier, ensuite impossible : 5 canonniers y sont blessés, et dans la nuit suivante on la désarme. Cette seconde tentative ne fit qu'encourager la garnison en lui laissant entrevoir la faiblesse de nos moyens, aussi nos sommations furent-elles repoussées avec plus de dédain que la première fois.

Quand une place entièrement bloquée se trouve hors du rayon d'activité d'une armée, qu'elle n'en peut espérer aucun secours et que son gouverneur a donné des marques de faiblesse, on peut essayer des demi-moyens avec chance de succès; mais quand, au contraire, une place dans un état de défense respectable communique facilement avec l'armée et plus encore avec le gouvernement, et qu'elle peut être bien ravitaillée, il faut

frapper de grands coups et les frapper tout de suite, pour ne pas donner à l'ennemi le temps de les parer. Telle était alors la situation de Gaëte : aussi était-ce une grande imprudence que de compter sur de si faibles moyens, et on était d'autant plus blâmable, que la résistance de cette place donna une nouvelle activité à l'insurrection des Calabres.

Les Anglais pouvant arriver subitement sur les côtes, Joseph, devenu roi, sentit plus que jamais la nécessité de se rendre maître de Gaëte. Il consulta l'Empereur sur la manière d'y parvenir; celui-ci répondit qu'il fallait réunir de grands moyens d'artillerie et les employer simultanément. Cela n'apprenait rien et ne donnait pas ce qui manquait. Il n'y avait encore devant la place, tant en position qu'au parc, que 23 pièces de 24, 16 de 12 et 8 mortiers, avec les deux tiers de leur approvisionnement. La poudre était de médiocre qualité et en partie avariée ; on n'avait encore que 4,500 à 6,000 gabions, 9 à 10,000 fascines et 30,000 sacs à terre : la faiblesse du corps de siége ne lui permettait pas de fournir les travailleurs, les gardes et les détachements. Les officiers du génie et d'artillerie se trouvaient en nombre suffisant, mais il fallait adjoindre des compagnies d'infanterie, comme auxiliaires, aux troupes d'artillerie, et à peine pouvait-on obtenir 500 travailleurs par jour; en outre les subsistances manquaient souvent. Toutes ces raisons firent que les travaux traînèrent en longueur, car il ne dépendait point du maréchal de surmonter tous ces obstacles à la fois.

A cette époque, Fra Diavolo inquiétant sans cesse nos convois et nos petits postes, le général Valentin se mit à sa poursuite à la tête d'une colonne mobile, et après

des peines infinies parvint à dissiper sa bande, à l'isoler et à le prendre. Ce misérable, couvert de forfaits dans la réaction de 1799, et auquel la cour de Palerme avait donné le brevet de colonel, ne fut pas considéré comme prisonnier de guerre ; traduit devant une commission militaire, il fut jugé et pendu.

Dans la nuit du 6 au 7 avril, on ouvre sur la droite le boyau (9) pour arriver au revers de droite du Monte Secco ; ce travail est commencé sur une longueur de 270 mètres par 400 hommes. Dans la nuit du 7 au 8, on fait par un retour à droite et à gauche les portions de la première parallèle (10 et 11), travail difficile où il faut rapporter les terres et faire sauter le rocher. Dans les nuit du 8 au 9 et du 9 au 10, on perfectionne les ouvrages commencés, on répare les dommages causés par le feu de la place, et l'artillerie travaille à ses batteries. Dans la nuit du 10 au 11, on débouche du faubourg par le boyau (12) et par la portion de gauche de la première parallèle que l'on joint à celle commencée à la droite. Au jour, l'assiégé ayant découvert ce travail, dirige un feu des plus vifs sur le n° 12, qu'il prend pour l'emplacement d'une batterie; il nous oblige à suspendre le travail, nous tue un homme et en blesse 4. Le 10 et le 11, la place est ravitaillée par mer et reçoit un renfort de 74 canonniers ou sapeurs, 200 hommes d'infanterie et 4 obusiers à longue portée.

Dans la nuit du 11 au 12 et les suivantes, on perfectionne les ouvrages commencés, on rend praticables les rampes de droite et de gauche du Monte Secco; le petit nombre des travailleurs, qui n'est que de 100 à 200 au plus, les accidents et la difficulté du terrain rendent ce travail long et pénible; on est obligé de faire jouer

constamment la mine pour entamer le rocher, de rapporter une grande partie des terres sur la croupe du Monte Secco, de renverser beaucoup de murs, et de faire des déblais et des remblais considérables pour racheter les pentes du terrain. Pendant tous ces travaux, les assiégés font un feu très-vif d'artillerie et de mousqueterie, surtout durant le jour. Le 16, l'ennemi a tiré sur nous jusqu'à 1,100 coups d'artillerie; cependant comme nous ne lui répondons pas, son feu se ralentit un peu, le 18. Quoique assez bien dirigé, il ne produit que quelques dommages à nos ouvrages et nous tue peu de monde. Depuis le commencement du siége nous ne comptons que 45 morts ou blessés. Pendant ce temps, les assiégés renforcent l'épaisseur des parapets du bastion de la Brèche, ils réparent la batterie Sant' Andrea et y placent 4 mortiers, ils arment le bastion de Transylvanie pour battre la batterie n° 3 sur la plage, et mieux battre d'écharpe la partie 11 de la première parallèle; cette parallèle est achevée, mais elle est trop éloignée pour inquiéter l'assiégé dans ses chemins couverts à l'aide de la mousqueterie, et il conserve encore toute sa supériorité sur l'assiégeant, qui n'a pu lui opposer une artillerie aussi nombreuse.

Dans la journée du 15, la corvette la *Bergère*, faisant partie d'une flottille qui se rendait à Naples, fut prise par l'ennemi dans les eaux de Terracine après une vigoureuse défense.

Jusque-là, comme on le voit, il n'y avait eu que des tentatives impuissantes, des efforts décousus, sans projet d'attaque bien arrêté; aussi Massena, impatient de la résistance, voulut-il frapper à coup sûr. Il convoqua les généraux de l'artillerie et du génie, leur de-

mandant un plan complet et définitif. En conséquence les généraux du génie Campredon et Vallongue et le général d'artillerie Dedon, après avoir étudié le terrain, règlent approximativement le tracé des attaques et l'emplacement des batteries; les premières doivent être dirigées en même temps, par la droite et la gauche du Monte Secco, contre le bastion de la Brèche et contre la citadelle, jusqu'à ce que les premiers feux aient fait connaître le plus vulnérable de ces deux points. Leur intention, d'accord avec celle du général en chef, est de pousser les travaux autant qu'on le pourra, pour être à même, avant l'arrivée de l'escadre de Sidney Smith, de profiter, s'il y a lieu, des points faibles de la place pour la réduire.

Une reconnaissance faite par les capitaines du génie Laforcade et Paulin donne quelques espérances du côté de la batterie à échelons, qu'ils ne croient pas difficile de ruiner ainsi que le bastion dit Piatta Forma au-dessus, et l'accès de ces ouvrages ne leur a pas paru impossible. Dans la nuit du 16 au 17, on débouche de la gauche de la première parallèle par le boyau (13) que l'on pousse très-avant sur le flanc du Monte Secco. Le feu de la place qui s'est ranimé nous blesse 3 hommes. Le jour suivant on perfectionne ce travail. Dans la nuit du 18 au 19 on ouvre 3 nouveaux boyaux (14, 15 et 16) à la droite du Monte Secco; on commence ce travail en faisant sauter le rocher avec des pétards : et quoiqu'on travaille avec tant de peine et à découvert si près de la place, on n'est point inquiété par le feu des assiégés, qui avertis par le bruit des pétards, auraient dû au moins chercher à éclairer ces travaux à l'aide de balles à feu pendant la nuit, les voir au jour

dans leur état d'imperfection et s'opposer à leur continuation. Le lendemain on perfectionne tous les boyaux entrepris avec 200 hommes seulement, mais on n'avance que très-lentement parce qu'il faut tailler dans le roc. Dans la journée du 20, le travail se poursuit par une centaine de sapeurs et de mineurs, l'artillerie continue ses batteries du plateau : celle de gauche n° 3 est très-avancée, elle dégorge à la batterie n° 3 (*anse de droite*) l'embrasure d'une pièce de 16 pour contre-battre la pointe de Transylvanie; elle a déjà réuni à la tour d'Atratina 14 pièces de 24 et 3,000 boulets ou bombes destinés aux batteries du plateau. Le 23, l'ennemi fait un feu plus vif qu'à l'ordinaire et blesse 18 travailleurs dans le boyau 13. Durant la nuit du 23 au 24 on prolonge à droite la première parallèle dans la direction des emplacements où l'on établit plus tard les batteries n^os^ 1, 2 et 4 dites du *centre*.

La place n'ayant pas encore fait le moindre mouvement pour tenter de détruire nos travaux, on se contente, contrairement à l'usage, d'assurer les tranchées par quelques petits postes ou seulement par des sentinelles perdues : aussi le 25 à 4 heures du matin 150 à 200 hommes, étant sortis de la place, peuvent se glisser le long des dunes de la plage de Sérapis et venir enclouer la pièce de 16 de la batterie n° 3 (*anse de droite*); cette sortie est soutenue par le feu d'une frégate et de quelques chaloupes canonnières. Les travailleurs disséminés dans les ouvrages ne sont pas en force et n'ont pas de garde de tranchée pour se rallier, ils se replient donc en suivant la parallèle; l'ennemi qui ne rencontre pas d'obstacle, s'avance par la communication 5 sur le plateau pour y détruire les batteries n^os^ 2 et 3, mais la

légion corse, campée sur le revers de ce plateau, prend les armes et marche à sa rencontre. Les deux colonnes se joignent à peu près au milieu de la communication, se mettent en bataille dans les jardins, et après la première décharge l'ennemi se retire précipitamment par les boyaux de droite, emportant avec lui quelques outils. Il y eut de part et d'autre 4 à 5 hommes tués et 7 à 8 blessés; nous fîmes 2 prisonniers. Si dans la première parallèle il s'était trouvé un peu de monde, l'ennemi aurait été tourné et pris à dos. Cette petite sortie détermina enfin le commandant des troupes de siége à faire garder les tranchées par un bataillon sous les ordres d'un colonel; on porta pendant la nuit des sentinelles jusqu'au pied des glacis, et l'on garnit de sacs à terre les ouvrages les plus avancés pour couvrir les tirailleurs.

Le 26 au matin, on reprend le travail, on répare les dégâts causés par la sortie et par le feu de la place; dans la journée, la batterie n° 3 (*anse de droite*) échange plusieurs coups de canon avec un brick anglais, qui s'éloigne après avoir reçu quelques boulets dans son bord. Dans la nuit du 26 au 27 avril, on prolonge le boyau 13, à la gauche du Monte Secco, pour établir la batterie n° 8. A la pointe du jour, on fait une fausse attaque sur le chemin couvert avec un groupe de tirailleurs : la place riposte à notre fusillade par une décharge de mousqueterie et quelques coups de mitraille, et une demi-heure après l'on reprend le travail.

Dans la nuit du 27 au 28, on ouvre à la droite un boyau (17) pour joindre l'extrémité de la parallèle n° 11, aux cheminements (14, 15 et 16). On répare les communications du plateau que le feu de la place

a dégradées, et l'on renforce les parapets. Ce travail et le perfectionnement des ouvrages commencés durent plusieurs jours. Dans la nuit du 29 au 30, on continue la grande communication (8), et on y ajoute un embranchement (18) pour conduire de l'artillerie au cap della Madonna della Catena, où l'on construit une batterie n° 1 qu'on arme d'une pièce de 12; on dispose la batterie n° 3 pour 2 pièces de 24, au lieu de la pièce de 16 dont elle est armée; on construit une autre batterie n° 2 (*anse de droite*) sur le revers d'une dune, un peu en arrière de la batterie n° 3, mais plus près de la mer, et on l'arme d'une pièce de 24. A cette époque, on construit sur les derrières une tête de pont au passage du Garigliano, et on y place un obusier de 6 pouces pour mettre le pont à l'abri des tentatives de sortie, par mer, de la garnison.

De nouveaux retards devaient être apportés encore aux travaux déjà si lents du siége. Massena, ayant appris l'arrivée à Messine de l'escadre anglaise, ne supposa pas que le projet de l'amiral Sidney fût seulement de canonner Reggio, comme il l'avait fait en passant, et jugea qu'il serait imprudent, dans la circonstance, de dégarnir la Calabre ou les environs de Naples; il fit donc promptement armer les côtes et les principales places ou forts avec l'artillerie destinée au siége, et ordonna au général Lacour de renvoyer à Naples les pièces qui n'étaient pas encore en batterie contre Gaëte. Pour se conformer aux intentions du roi, le maréchal prescrivit à Lacour de se borner à perfectionner les ouvrages, et de se fortifier sur la côte contre les tentatives par mer. Ce général, pour mieux se garder, réduisit à une centaine le nombre des travailleurs, et fit sur quelques

points couvrir de branchages et de terre les pièces en batterie, afin de les dérober aux sorties que pourrait hasarder l'assiégé. Néanmoins, dans la nuit du 1er au 2 mai, on prolonge le boyau (16) du cheminement de droite, et on le termine par une place d'armes où l'on construit dans la suite la batterie n° 3 : par ce moyen, les attaques de droite se trouvent à 300 mètres du pied du glacis, et celles de gauche à 200.

Dans la nuit du 2 au 3, on continue les travaux précédents, et on répare les dommages causés par le feu de la place, qui de temps en temps devient assez vif. Dans la nuit du 3 au 4, on prolonge la première parallèle jusqu'à la mer, soit pour arrêter les sorties, soit pour y établir les batteries n°s 1 et 2, et se servir provisoirement de leurs emplacements comme places d'armes : le nombre des travailleurs varie de 100 à 200. Dans la nuit du 4 au 5, on travaille à la communication (18) pour la rendre praticable à l'artillerie qu'on veut conduire à la batterie n° 1 du promontoire : les jours suivants on achève ce travail. Du 4 au 7, l'escadre anglaise, composée de 10 bâtiments de guerre, 2 vaisseaux, 3 frégates, 1 brick et 10 transports, mouille devant Gaëte qu'elle ravitaille, et Sidney Smith fait présent au gouverneur de 3 pièces de 30 et de 2,000 boulets de ce calibre. Le prince de Hesse, encouragé par ces secours, dirige un feu très-vif de ses remparts et de ses canonnières; il lance pendant la nuit des balles à feu et tente même un petit débarquement du côté de Fondi, soit pour faire du bois, soit pour incendier nos ateliers de gabions et de fascines; mais il est promptement repoussé, et ces démonstrations ne sont suivies d'aucun effet. Dans la nuit du 7

au 8, on ouvre deux nouveaux boyaux (19 et 20); le premier, à droite, partant de la place d'armes à l'extrémité du boyau (16) dans les dunes, et se dirigeant sur le flanc droit du Monte Secco, le second, à gauche, partant du n° 13 et se dirigeant sur la tête du faubourg. Les jours suivants, on élargit ces boyaux, et on répare et perfectionne les autres en arrière : la place continue de faire un feu très-vif contre nos ouvrages.

Le 9, Sidney Smith quitte la rade et fait voile vers le Sud-est, ne laissant devant la place que deux frégates pour assurer les convois et le tenir au courant des opérations du siége. Masséna comprit qu'il ne s'était montré d'abord à Reggio, puis à Gaëte que pour l'engager à de faux mouvements de troupes, afin de tomber sur les points dégarnis; mais il ne se laissa pas prendre à cette ruse. Cependant le peu de monde qu'il avait à sa disposition pour garder un royaume qui offre une si grande étendue de côtes le mit dans l'impossibilité de protéger tous les points; ce fut la cause de la chute de Capri. Le départ de l'escadre laissa reprendre haleine aux troupes de siége : on avait diminué la force des grand' gardes en attendant une décision positive sur le siége, qui paraissait plus que jamais converti en étroit blocus du côté de la terre.

Dans la nuit du 11 au 12, on prolonge le boyau (13) en montant par le flanc gauche du Monte Secco; on lui donne 20 mètres de long : on prolonge également le boyau (19), sur le flanc droit, tous les deux en forme de demi-parallèles : le feu de la place continue à être très-vif par intervalles, sans qu'on puisse y répondre avec avantage, faute de moyens. Les cheminements continuent à s'étendre un peu au hasard et avec lenteur, les

assiégeants n'ayant pas encore assez d'artillerie pour imposer à celle de la place, ainsi qu'il convient dans tout siége en règle.

Cependant le gouverneur, informé de la prise de Fra Diavolo et de la dispersion de sa bande, fait jeter à la côte, entre les caps Sperlonga et Saint-Augustin, l'autre corps franc de la garnison, pour continuer à nous inquiéter, et pour susciter des insurrections sur nos derrières. Le chef de cette troupe de bandits devait afficher dans tous les lieux de passage une proclamation du gouverneur aux habitants de la terre de Labour et des Abruzzes (voy. *Pièces justificatives*, n° VIII), dans laquelle, après nombre de fables absurdes, il appelait aux armes tous les sujets de Ferdinand, promettant 3 carlins par jour à ceux qui s'engageraient dans les corps volants, et des grades proportionnés au nombre d'hommes qu'ils amèneraient. La même proclamation promettait en outre amnistie pleine et entière à tous les criminels, prévenus ou condamnés, qui s'enrôleraient dans les corps francs. Cette troupe de bandits se répand dans le pays : quelques-uns d'entre eux, guidés par une femme, tombent à l'improviste sur la batterie n° 1 (*anse de droite*) et y enclouent une pièce de 12. Le poste établi en arrière accourt aux cris de la sentinelle, mais les partisans, dont le but était de surprendre et non de combattre, prennent la fuite, et divisés alors en plusieurs bandes se répandent sur la route d'Itri et dans les environs, où ils commettent des brigandages. Les paysans, révoltés de leurs cruautés, arrachent la proclamation incendiaire, courent sus aux bandits et en ramènent quelques-uns à nos avant-postes. Le reste, trop faible pour se maintenir contre les détachements

qu'on avait lancés à sa poursuite, se rendit : leur commandant, qui n'eût pas trouvé grâce, fut assez heureux pour se rembarquer et gagner Gaëte.

Le prince de Hesse, informé qu'on avait reculé le camp du 62e trop incommodé par le feu des remparts, et qu'on se bornait à laisser une faible garde dans la tranchée, profite de cette circonstance doublement favorable pour exécuter une sortie. Le 15 mai à 9 heures du matin, la place fait, de toutes ses batteries, un feu violent et bien dirigé : les parapets de nos ouvrages sont tellement écrêtés que nos sentinelles n'osent plus montrer la tête : le nombre des travailleurs, comme à l'ordinaire, est d'une centaine d'hommes, presque tous grenadiers, occupés à perfectionner le boyau (13) et à transporter des planches du faubourg à la place d'armes du boyau (16). Une cinquantaine d'hommes du régiment des noirs sont en outre distribués en quatre ateliers dans les boyaux de droite.

La garde de tranchée est de 100 hommes du 62e, placés derrière la première parallèle, et de 75 Corses répartis en 4 détachements dans les boyaux 13, 16, 19 et 20, lorsque tout à coup 400 hommes formés en deux colonnes commandées, l'une par un aide de camp du prince de Hesse, et l'autre par un officier du génie, franchissent les barrières du chemin couvert, et se portent à toutes jambes, la première sur le milieu de la parallèle en suivant la crête du Monte Secco, la seconde sur les ouvrages de droite, à travers les dunes. Elles arrivent sur les travailleurs sans être aperçues, et tirent à bout portant dans les boyaux. Les noirs seuls, prévenus par l'officier du génie qui les commande, ont le temps de prendre les armes et de riposter, mais ils sont

bientôt entraînés par les autres travailleurs qui fuient, portant leurs sacs et leurs fusils à la main, et par les Corses eux-mêmes, qui craignant d'être coupés par la colonne du Monte Secco, battent aussi en retraite. L'ennemi s'avance lentement et avec ordre; quelques-uns de nos tirailleurs, réunis dans la parallèle, bordent un instant le parapet, toutefois l'approche de l'ennemi les oblige à se retirer dans la communication (9), où se trouvent déjà quelques artilleurs chassés de la batterie n° 1 par la colonne qui a suivi le bord de la mer, et qui vient de pénétrer dans cette batterie en construction. Aux premiers coups de fusil, le bataillon noir et les Corses campés sur le flanc droit du Monte Altarina prennent les armes et se portent au pas de course, par la communication (5), à la rencontre de l'ennemi; ils rallient les fuyards et se dirigent sur les batteries de la plage, où ils coupent la retraite à une partie de la colonne qui s'y est avancée, et la font prisonnière, à l'exception de quelques hommes parvenus à regagner la place à travers les dunes. L'autre colonne des assiégés du Monte Secco arrive promptement près de l'emplacement où furent dans la suite construites les batteries 6 et 7. De ces points elle plonge sur la première parallèle, et force la garde de tranchée qui s'y trouve à se retirer dans les jardins en arrière; celle-ci riposte en bon ordre et maintient l'ennemi qui voyant arriver du secours, n'ose tenter d'aller plus loin, et se retire après avoir tiraillé quelques instants. En résumé, cette sortie nous coûta un officier tué, 6 blessés et 30 hommes faits prisonniers ou hors de combat, au nombre desquels était le capitaine du génie Nempde qui avait reçu trois blessures dangereuses. L'ennemi renversa quelques gabions

et emporta une centaine d'outils : de son côté, il eut une quarantaine d'hommes tués ou blessés et une vingtaine de prisonniers. Une partie des dégâts et des pertes occasionnés par cette sortie n'aurait pas eu lieu si, comme l'avait ordonné le général Lacour, un bataillon du 62e se fût trouvé de garde à la tranchée.

L'ennemi avait fait coïncider cette sortie avec deux débarquements sur la côte de Fondi et à l'embouchure du Garigliano, qui n'eurent pas de résultat. Jusqu'au milieu du mois de mai, la brigade de siége n'avait encore été renforcée que de 5 compagnies d'artillerie, d'un détachement de pionniers noirs, d'une compagnie de mineurs, de 2 de sapeurs, du 10e de ligne, d'un bataillon corse et d'une compagnie de dragons, ce qui porta sa force totale à 4,000 hommes. Le 17, le général de division Gardanne vint prendre le commandement des troupes de siége. Depuis ce moment jusqu'au 6 juillet, les troupes reçurent successivement des renforts qui portèrent leur nombre à une douzaine de mille hommes de toutes armes. (Voy. *Pièces justificatives*, n° IX.)

Le 18 mai, le maréchal Masséna, accompagné des généraux du génie et de l'artillerie, ainsi que du commandant des troupes de siége, visite de nouveau les travaux des tranchées, et se fait rendre compte de ceux qui restent à faire et des besoins de tout genre qu'ils nécessiteront. Il y avait, tant en batterie que dans le parc 32 pièces de gros calibre, 16 mortiers, 20,000 boulets, 4,800 bombes, 96,000 kilog. de poudre et 38,500 cartouches d'infanterie. Les trois généraux furent d'accord pour demander, vu les circonstances, un renfort de 3,000 hommes d'infanterie, 4 compagnies

d'artillerie, le complément de guerre pour les 10 compagnies déjà devant la place, une demi-compagnie d'ouvriers pour le parc, et 2 bataillons de ligne comme auxiliaires de l'artillerie. Ils demandaient en outre d'élever à 80 le nombre des pièces de gros calibre, à 20 celui des mortiers, et de porter leur approvisionnement à 350,000 kilogrammes de poudre, non compris 500,000 cartouches d'infanterie; enfin ils demandaient 142 affûts de rechange, 1,900 voitures pour les transports, une cinquantaine d'autres voitures d'artillerie, 6,000 outils, et enfin un crédit de 300,000 francs pour achat de matières et salaire des travailleurs. A défaut d'autres moyens maritimes, ils réclamèrent en outre une trentaine de barques qu'on armerait et monterait avec des soldats, pour éclairer les mouvements de la garnison, et porter au besoin des hommes sur les fronts de mer ruinés par le canon. Avec de tels moyens, les assiégeants auraient pu agir avec vigueur et se rendre bientôt maîtres de la place. Capoue devait fournir le complément de ces approvisionnements, sauf 150,000 kilogrammes de poudre; quant aux affûts de rechange et autres voitures d'artillerie, on ne savait où les prendre, et pour les construire il fallait plus de six semaines. Malgré toutes ces difficultés, les circonstances devenaient tellement pressantes que le maréchal décida le roi à réduire Gaëte, coûte que coûte. De nouvelles négociations s'ouvrirent avec le Pape pour obtenir de la poudre : des ordres furent donnés au général Dulauloy pour presser l'envoi des pièces qu'il pourrait retirer sans danger de la côte et la confection des affûts et des voitures; on prit des mesures pour renforcer, dans un court délai, le corps de siége avec des troupes de l'inté-

rieur, et le général Gardanne reçut l'ordre de hâter la construction des batteries.

Dans la nuit du 18 au 19, on continue le boyau (15), et l'on commence un épaulement sur l'emplacement destiné aux batteries de brèche n^os^ 6 et 7 : on y forme une espèce de redan afin d'éclairer le terrain contre les sorties et de défendre les approches de la droite de la première parallèle, masquée en cet endroit par un long mur. En même temps on commence l'établissement d'un grand magasin à poudre pour ces deux batteries, sur le versant du Monte Secco : on parviendra à ce magasin par un passage blindé. Les jours suivants, on perfectionne les boyaux commencés et la première parallèle, ainsi que les diverses communications du plateau et du promontoire ; on leur donne la forme et les dimensions convenables ; on répare les parapets, très-souvent dégradés par les feux de la place. Le nombre des travailleurs varie chaque jour de 250 à 300. Dans la nuit du 20 au 21, on fait des banquettes pour la fusillade, on lie par une communication (22) les batteries n^os^ 2 et 3 (*anse de droite*). Depuis la nuit du 21 au 22 jusqu'aux premiers jours de juin, on se contente de réparer et de perfectionner les ouvrages : l'artillerie travaille activement à ses batteries ; on en construit une nouvelle, n° 1 bis, entre celle (n° 1) du promontoire et les attaques, pour assurer les flancs des communications. On arme les batteries n^os^ 1 et 1 bis, la première de 2 pièces de 16 et la seconde de 2 pièces de 33 : la batterie n° 2 (*du faubourg*) reçoit toutes les nuits un obusier de 6 pouces que l'on retire au jour. Dès le 22, l'artillerie commence à recevoir les premiers convois d'approvisionnement : quoique peu considérables, ils se

succèdent sans interruption jusqu'à la fin du siége.

Le 2 juin, les assiégés lancent dans le camp des noirs une bombe non chargée qui contenait une proclamation dans laquelle on les excitait à la désertion : ceux-ci en furent indignés et demandèrent à faire eux-mêmes la réponse. Le 3, on envoie un parlementaire pour réclamer le renvoi sur parole du capitaine Nempde fait prisonnier dans la sortie du 15 mai : déjà il avait été expédié à Palerme, où sans l'entremise de Sidney Smith, il eût été pendu en représailles de l'exécution de Fra-Diavolo.

Dans la nuit du 4 au 5 juin, on dispose la batterie n° 1 (*du centre*) pour recevoir 3 pièces; durant celle du 6 au 7, on fait quelques barricades à la tête du faubourg. Dans celle du 7 au 8, on commence la batterie n° 6 sur la crête du Monte Secco : le génie, pour soulager l'artillerie, se charge de la construction de cette batterie ainsi que de celles n^os^ 3 et 5 sur le quai du faubourg. Dans la nuit du 8 au 9, on commence la batterie n° 5 sur le quai à la tête du faubourg, et les batteries n^os^ 5 et 8 sur les deux flancs du Monte Secco. Les jours suivants, on pousse avec activité ces travaux qui avancent lentement, surtout à la batterie n° 6 où il faut rapporter toutes les terres : 200 hommes d'infanterie et 40 sapeurs sont employés à ces travaux.

Dans la journée du 11, la place est ravitaillée par un convoi de 10 bâtiments de transport escortés d'un vaisseau et d'une frégate. Les bombarbes et chaloupes canonnières de l'ennemi harcèlent sans cesse le flanc de nos attaques; le feu de la place est toujours très-vif, surtout contre les batteries n^os^ 1 et 6 du centre, auxquelles il cause à plusieurs reprises d'assez grands

dommages. Le 12 juin, à 6 heures du soir, les généraux Vallongue et Dedon, le colonel Lazowski et d'autres officiers, se trouvaient réunis sur le terre-plein de la batterie n° 6 et réglaient plusieurs objets de service, lorsque le général Vallongue fut atteint mortellement à la tête d'un éclat de bombe. Officiers et soldats prirent la part la plus vive à cette perte; ce jeune général croyait avoir découvert un endroit faible de la place où l'on pourrait facilement l'ouvrir en s'en approchant au moyen de quelques barques; il espérait éviter ainsi beaucoup de peines et plusieurs jours de feu; il n'avait encore fait part de son projet à personne, parce qu'il voulait d'abord examiner plus attentivement les localités : on ne fut instruit de cette découverte que par une note écrite de sa main le matin même de sa mort.

Dans la nuit du 16 au 17, on ouvre à la droite du Monte Secco un boyau (23) sur une longueur de 50 mètres, et l'on commence à droite et à gauche les 2 amorces (24) de la seconde parallèle. Ce travail est exécuté par 220 hommes d'infanterie et 30 sapeurs. Dans les nuits du 17 au 18, du 18 au 19 et du 19 au 20, on continue les amorces de la seconde parallèle dont la partie gauche a déjà 75 mètres : celle-ci est faite à nu sur le roc avec des terres apportées en sacs et vidées sur place dans des gabions; c'est une espèce de sape volante aussi pénible que dangereuse; plusieurs sapeurs et le lieutenant du génie Augoyat qui les commande y sont blessés grièvement. On démolit en même temps les maisons du faubourg situées à l'emplacement des batteries du quai. L'artillerie commence dans la première parallèle la longue batterie de mortiers n° 2, à gauche de la batterie n° 1; le nombre des travailleurs

est le même que la nuit précédente. Le jour suivant on continue les mêmes travaux.

Dans la nuit du 20 au 21, on ouvre la petite communication (25) pour aller de la première parallèle à la batterie n° 5, en arrière de laquelle on ménage un terre-plein assez étendu pour le service de l'artillerie : on fait aussi une place d'armes à l'extrémité droite de la seconde parallèle. Le jour suivant, on continue les mêmes travaux avec 300 hommes, et l'artillerie pousse avec activité la batterie n° 2 de la première parallèle. Dans la nuit du 22 au 23, la seconde parallèle avance lentement à cause de la difficulté du terrain ; on entreprend la batterie n° 7 à la gauche de la batterie n° 6 sur la crête du Monte Secco, et on achève celle de mortiers n° 2. Les jours suivants, on perfectionne les amorces de la seconde parallèle : on épaissit l'épaulement de la double communication (9), on pousse avec activité la batterie n° 6, dont l'épaulement va déjà jusqu'à la genouillère. La place fait un feu très-vif contre ce travail ; les bombes et la mitraille nous mettent quelques hommes hors de combat et endommagent nos épaulements.

Dans la nuit du 28 au 29, on revêt les parapets des derniers cheminements de droite et de gauche, on y établit des banquettes, on y forme au moyen de sacs à terre des créneaux pour la fusillade, on charge de terre le passage blindé qui conduit au grand magasin à poudre des batteries n^{os} 6 et 7 du couronnement du Monte Secco, on remplit un grand nombre de sacs à terre pour la nuit suivante, on déblaie et aplanit le terre-plein des batteries n^{os} 2 et 3 sur le quai du faubourg, on prépare l'emplacement de la batterie n° 4, on agrandit la batterie n° 1 bis pour y placer une pièce de plus ; 300 hom-

mes sont employés à ces travaux pendant la nuit et 250 seulement pendant le jour. Le feu de la place, qui se soutient, cause quelques dégradations à la batterie n° 3 du faubourg et y tue un homme; la batterie n° 6 a 2 merlons renversés par l'explosion des bombes.

Cependant le maréchal, informé par les rapports du général Gardanne et des généraux de l'artillerie et du génie que tout serait prêt pour commencer le feu avant 8 jours, décida le roi à venir visiter avec lui le camp de siége, afin d'imprimer une impulsion plus vive aux travaux : leur présence produisit le meilleur effet sur les troupes qui les reçurent avec acclamation. Le roi retourna immédiatement à Naples, et dès lors le maréchal crut devoir suivre l'opération du siége, et établit son quartier général à Castellone.

Dans la nuit du 29 au 30, on continue les travaux commencés, on détruit un mur qui masque le flanc de la première parallèle dans la partie droite se rapprochant de la mer, on en renverse un autre qui coupe le prolongement de la rampe de la batterie n° 8, on déblaye les rochers enlevés par le pétard en cet endroit, et on répare les dégâts de la veille à la batterie n° 6. Ces travaux sont contrariés et retardés par une pluie qui dure jusqu'à 8 heures du matin : depuis plusieurs jours on éprouvait un autre inconvénient, c'était un clair de lune qui ne permettait de rien dérober à la vue de l'assiégé. Dans la nuit du 30 au 1er juillet on travaille au revêtement des portions déjà faites de la deuxième parallèle, on perfectionne et on élargit les communications pour le transport de l'artillerie, on renforce les revers des tranchées, on établit de petites traverses en plusieurs endroits pour abriter les troupes contre les éclats de

bombes. L'artillerie répare la batterie n° 8, et termine le revêtement et les embrasures de la batterie n° 7; 15,000 sacs à terre sont versés sur l'épaulement de la batterie n° 3 (*du faubourg*), et on commence à la revêtir dans la journée. On verse 7,000 sacs à terre dans le coffre de la batterie n° 4 (*du faubourg*), et on répare les autres batteries de la côte et diverses communications; le nombre des travailleurs ne varie pas. Dans la journée, l'artillerie reçoit 8,200 kilogrammes de poudre et quelques affûts de rechange, et les soldats ramassent 600 projectiles provenant de la place : nous avons eu un homme tué et un autre blessé. Dans le principe on n'avait demandé pour le siége de Gaëte qu'une cinquantaine de bouches à feu : toutefois la nécessité d'armer la côte et l'extension donnée aux attaques ayant, comme nous l'avons vu, déterminé les généraux à augmenter les moyens de l'artillerie, au 1er juillet on avait déjà réuni devant la place 80 pièces de gros calibre, 22 mortiers et 5 obusiers, mais on manquait d'affûts de rechange, et comme il fallait en construire au moins une trentaine, il était impossible de se les procurer pour le commencement du feu qu'on voulait ouvrir immédiatement.

Nuits du 1er au 3 juillet. — On perfectionne les communications qui conduisent aux batteries nos 5 et 8, à droite et à gauche du Monte Secco; on déblaye les décombres des maisons détruites par le feu de la place, et qui encombrent la grande rue du faubourg; on répare les tranchées, on exhausse et épaissit les parties faibles, on multiplie les abris contre les éclats de bombes, et on pousse avec la plus grande activité les travaux des batteries du quai et du Monte Secco : celles nos 3 et 4 du faubourg reçoivent encore 14,000 sacs à terre, et leur revête-

ment est fait jusqu'à la genouillère. Les batteries n^os^ 2 et 3 du plateau sont armées de 6 pièces de 33, 4 de 24, 6 de 16, et 4 mortiers ; le nombre des travailleurs est de 350 pendant la nuit et de 500 durant le jour : l'artillerie reçoit de nouveaux approvisionnements. Nos batteries de côte ont tiré dans la journée une centaine de coups sur la ville et sur les bombardes qui sont venues lancer des bombes sur notre parc, et nous ont fait sauter un baril de poudre ; ce qui nous détermine à reculer nos magasins dans la direction d'Itri. Le 3, il arrive de Naples une flottille de chaloupes canonnières qui vient mouiller à Castellone sous la protection de deux de nos batteries ; le même jour une escadre anglaise paraît aussi devant la place, escortant des transports qui y débarquent 2 bataillons du régiment de Val di Mezzara et 300 Camisoti, formant en tout environ 1,500 hommes.

Nuit du 3 au 4. — On travaille avec activité à la place d'armes de l'extrémité de droite de la deuxième parallèle et à la communication de la batterie n° 5 ; l'artillerie presse l'achèvement de ses batteries et leur armement ; on commence le dégorgement des embrasures ; le feu de la place est médiocre. Dans la journée on perfectionne le travail de la nuit, on fait au revers des tranchées quelques traverses de 1^m^ 60 à 2 mètres pour abriter les travailleurs contre les éclats des bombes, on continue à dégorger les embrasures aux batteries du plateau ; la place s'aperçoit de ce travail et dirige sur ce point un feu très-violent qui nous blesse 6 hommes.

Le même jour, à 11 heures du soir, la flottille ennemie, composée de 26 voiles, vient attaquer la première division de nos chaloupes canonnières mouillées à droite de Castellone, comme nous venons de le dire. Nos 15 cha-

loupes répondent avec vigueur, et sont soutenues par le feu des batteries de la côte qui contraignent la flottille à s'éloigner. Bientôt après toutes les embarcations ennemies s'avancent pour tenter l'abordage, mais la mousqueterie de nos chaloupes, la mitraille des batteries et le feu bien nourri du régiment africain qui se met dans l'eau jusqu'à la ceinture, les forcent à la retraite après les avoir maltraités. Cette petite affaire, qui dura cinq quarts d'heure et dans laquelle l'ennemi lança 300 bombes et plus de 500 boulets sans atteindre une seule de nos chaloupes, ne nous coûta que 3 hommes tués et 2 blessés, et lui devint plus nuisible qu'à nous, car plusieurs de ses bâtiments furent percés de part en part. Il avait pendant cette attaque tenté sans succès un débarquement entre Mola et le Garigliano. Malgré cette belle défense de notre petite flottille, elle n'était pas de force à lutter contre l'escadre anglaise, et ne dut pas quitter la côte; sa présence n'eut d'autres résultats que d'attirer souvent le feu des bâtiments ennemis sur les communications de la plage voisine de son mouillage.

Nuit du 4 au 5. — On pousse plus loin la tête des tranchées de droite et de gauche qui forment la deuxième parallèle. La batterie n° 1 (*du centre*) reçoit 3 pièces de 16 et 2 mortiers de 9 pouces, la batterie n° 3 est armée d'un mortier de 12 pouces et de 2 de 9, la batterie n° 9 reçoit 3 mortiers de 12 pouces. Dans la journée on arme aussi la batterie n° 8 de 3 pièces de 24; la place dirige sur elle tous ses feux, lui cause quelques dommages et nous tue un homme; la batterie n° 3 du faubourg reçoit 3 pièces de 33, la batterie n° 4 une pièce de 36, une de 33 et un mortier de 9 pouces; les batteries n°s 6 et 7 du couronnement du Monte Secco re-

çoivent : le n° 6, 2 pièces de 33 et 4 de 24; le n° 7, 4 pièces de 24 et un obusier de 6 pouces; ces armements sont retardés par quelques dégâts causés aux plates-formes par le feu de la place, qui nous tue encore un homme et en blesse un autre. Dans la journée on répare les dégradations causées par le feu de l'ennemi, et on approvisionne les batteries de côte.

Nuit du 5 *au* 6. — On continue les amorces de la deuxième parallèle : toutes les batteries sont armées, à l'exception de 5 pièces restées dans les communications, et qui seront placées dans la journée dans la batterie n° 8; on commence l'approvisionnement des bouches à feu, qui doit être de 300 coups par pièce de 24, 400 par pièce de 16, 150 bombes par mortier de 12 pouces, et 300 par mortier de 8 et 9 pouces.

Le corps de siége se composait à cette époque de 8,500 hommes de toutes armes devant la place, de 800 sur le Garigliano et de 900 répartis dans les différents postes, depuis le camp jusqu'à Terracine; la force de la garnison s'élevait, d'après le rapport des déserteurs, à environ 6,200 hommes. On espérait pouvoir commencer le feu le 6 au matin, mais les accidents de la veille le firent ajourner au lendemain. Dans la journée on continua l'armement et l'approvisionnement des batteries sous un feu très-vif; quelques bâtiments ennemis quittent le mouillage. Le maréchal Massena crut devoir faire une dernière sommation avant de commencer le feu, mais elle resta sans effet.

Nuit du 6 *au* 7. — 500 travailleurs sont employés à perfectionner et à réparer les tranchées sur tous les points; on déblaie les batteries du faubourg en enlevant les décombres provenant du feu de la place; on

rend praticable aux voitures la communication derrière le premier faubourg. Les embrasures sont dégorgées et l'approvisionnement des batteries terminé. Le feu doit s'ouvrir simultanément et dans les directions suivantes :

Batteries de côte. (*Anse de droite.*) — Batterie n° 1 armée de 3 pièces de 16 ; 2 tirent de plein fouet sur les bastions de Transylvanie et Ladrone ; une pièce bat la mer.

Batterie n° 1 bis ; 2 pièces de 33 tirent de plein fouet sur la courtine de tre Croci et la batterie à échelons ; la batterie n° 2, composée d'une pièce de 16, et celle n° 3, composée de 2 pièces de 24, battent la mer.

Plateau d'Atratina. — La batterie n° 2 tire de plein fouet avec 6 pièces de 24 contre le bastion de la Brèche, et avec 3 de 24 et 6 de 16 contre la batterie de la Reine.

La batterie n° 3 dirige 4 pièces de 33 sur la citadelle, 3 de même calibre et 2 de 16 sur le bastion de la Brèche et la batterie de la Reine, contre laquelle elle tire aussi avec 3 mortiers de 12 pouces et un de 9.

La batterie n° 1, qui n'a que 2 mortiers de 18 pouces, tire sur la citadelle, la ville et le port.

Première parallèle et Monte Secco. — La batterie n° 1 dirige le feu de ses 3 pièces de 16, et de ses 2 mortiers de 9 pouces sur tous les ouvrages qui bordent la côte, depuis le bastion Piatta Forma jusqu'à celui de Transylvanie.

La batterie n° 2, armée de 6 mortiers de 9 pouces, tire sur la batterie de la Reine, le bastion de la Brèche et les autres ouvrages qui sont à gauche.

Les batteries n°s 3 et 4 armées, la première d'un mortier de 12 et de 2 de 9, la seconde de 2 mortiers de

9 pouces, dirigent toutes les deux leurs feux comme la batterie n° 2.

La batterie n° 5 tire en brèche avec 6 pièces de 24 sur le bastion de la Brèche.

La batterie n° 6, armée de 2 pièces de 33 et de 4 de 24, dirige son feu comme la batterie n° 5.

La batterie n° 7, armée de 4 pièces de 24 et d'un obusier de 6 pouces, tire de plein fouet avec 3 pièces contre la citadelle, et avec la 4e contre la courtine haute; l'obusier ricoche le flanc gauche du bastion Piatta Forma.

La batterie n° 8, armée de 9 pièces de 24 dont 5 sont le 14 remplacées par un égal nombre de pièces de 33, bat en brèche et dirige une partie de ses feux contre la batterie de la Reine. Enfin, la batterie n° 9 armée de 3 mortiers de 9 pouces, tire contre la même batterie,

Batteries de côtes du faubourg. (*Anse de gauche.*) — La batterie n° 5 n'est pas encore armée.

La batterie n° 3, armée d'une pièce de 33 et de 2 de 24, écharpe et ricoche avec la première le front de mer, bat le port et écharpe avec les 2 autres la face droite de la citadelle.

La batterie n° 2 tire de plein fouet avec 2 pièces de 33 contre la face gauche du bastion de la citadelle, et écharpe la face droite de cette dernière; un mortier de 9 pouces est dirigé sur le port et la ville.

La batterie n° 4 tire sur la citadelle, ricoche et écharpe le front de mer et bat le port avec 2 pièces de 33 : le mortier de 13 pouces de cette batterie dirige son feu sur le port et la ville.

C'étaient donc 65 pièces de 16, 24 et 33, un obusier de 6 pouces et 24 mortiers de 9, 10, 12 et 13 pouces, qui allaient battre les fortifications de la ville et le port :

en tout 90 bouches à feu, auxquelles il faut ajouter 4 pièces de 12 et 2 obusiers de 6 pouces, formant une batterie mobile.

A cette époque, la place avait en batterie, tant sur le front de terre que sur celui de mer, 103 pièces de gros calibre, 16 mortiers et 7 pierriers opposés à nos attaques. Elle avait, en outre, à sa disposition, indépendamment de quelques bâtiments de haut bord, une cinquantaine de chaloupes canonnières, bombardes et autres petites embarcations. Le 7 juillet, à 3 heures 40 minutes du matin, au signal donné par le roi, nos batteries écrasent sous une grêle de boulets et de bombes la ville et les fortifications. L'ennemi, foudroyé par la justesse de notre tir, abandonne momentanément son chemin couvert, et n'ose répondre qu'avec une trentaine de bouches à feu les moins en prise. La plupart de nos mortiers, pointés sur la batterie de la Reine et sur les bastions de la Brèche et de Piatta Forma, y causent les plus grands ravages, et font sauter 4 magasins à poudre et un dépôt de bombes. Les merlons de la batterie de la citadelle et du bastion de la Brèche sont à moitié détruits, et indiquent la possibilité de faire brèche à ces ouvrages. La flotte ennemie, composée de 3 vaisseaux de ligne, 4 frégates, 20 chaloupes et 3 bombardes, envoie, vers 7 heures du matin, quelques chaloupes pour faire diversion et tirer sur nos batteries; mais au bout d'une demi-heure, 2 d'entre elles ayant été touchées et presque coulées, elles gagnent le large. Pendant le reste de la journée, les ouvrages de la place les moins exposés au feu de nos batteries continuent à tirer avec vivacité, surtout contre le faubourg dont les décombres des maisons obstruent la grande rue. Notre batterie d'artillerie

mobile, avec 4 pièces de 12 et 2 obusiers de 6 pouces, observe les mouvements de l'escadre ennemie et repousse toutes ses tentatives sur nos flancs et à l'embouchure du Garigliano. En général le feu de l'ennemi est très-inégal et annonce de l'embarras, tandis que le nôtre prend une grande supériorité. Nous avons eu quelques plates-formes endommagées, 2 pièces démontées, 10 hommes tués et 55 blessés.

Nuit du 7 au 8. — On pousse à droite et à gauche les amorces de la deuxième parallèle jusqu'à 50 mètres l'une de l'autre sur une largeur d'un mètre ; on ouvre sur la gauche, à la sape volante, le boyau (26), et sur la droite les boyaux (27 et 28). On répare les tranchées, et, dans la journée, on prépare des fascines, des gabions et des sacs à terre pour achever, la nuit suivante, la deuxième parallèle sur le couronnement du Monte Secco, et continuer à droite et à gauche les nouveaux zigzags vers les glacis : 150 hommes sont employés à ces travaux pendant la nuit et 200 le jour. L'artillerie répare ses embrasures, place 2 pièces de 33 à la batterie n° 5 de la tête du faubourg, et nos bouches à feu, dirigées avant la chute du jour sur les principaux ouvrages de la place, tirent des salves de quart d'heure en quart d'heure.

L'artillerie a reçu 400 canonniers auxiliaires, et on doit lui fournir jusqu'à la fin du siége 600 travailleurs par jour. La garde de tranchée est composée de 3 bataillons, et doit être commandée alternativement par les généraux Valentin, Donzelot, Lacour, Lamarque, Lanchantin et Caracciolo. L'assiégé, occupé pendant la nuit à réparer les dommages causés par notre feu, ne tire presque pas ; son feu se ranime un peu au jour et cesse

entièrement à 8 heures. Dans la journée, nos batteries conservent la même direction que le jour précédent; leur feu vif et soutenu produit encore plus d'effet que la veille. La démolition du bastion de la Brèche est très-sensible, la face de la citadelle est écrêtée jusqu'au cordon. Le prolongement en bois de la batterie de la Reine est incendié, et nos mortiers y ont fait sauter un dépôt de bombes. Une grande partie des embrasures en prise à nos coups est détruite; plusieurs pièces sont démontées, et sur quelques points les canonniers sont forcés de les abandonner. De son côté, l'assiégé a placé 4 mortiers dans le bastion de la Brèche, dont toutes les embrasures sont détruites, et son feu, suspendu pendant quelques heures, reprend avec une telle violence, que l'on suppose que la flottile lui a fourni des artilleurs et des bouches à feu. Plusieurs de nos embrasures sont engorgées, deux de nos plates-formes enfoncées, 4 affûts endommagés, et nous avons 3 hommes tués et 18 blessés. Néanmoins notre feu a conservé sa supériorité; mais on voit que le siége prend un caractère sérieux, et qu'il faudra de la méthode et du temps pour en finir. Cependant les nouvelles des Calabres font sentir l'urgence de la soumission de Gaëte, dont la résistance stimule l'insurrection. Par malheur, au moment où il serait nécessaire de presser les attaques, l'arrivage des munitions s'opère avec plus de lenteur, et la crainte de manquer de poudre engage les généraux d'artillerie et du génie à proposer au maréchal de réduire le nombre des coups par 24 heures à 40 par pièce et 20 par mortier, pour obtenir une économie journalière de 3,450 kilogrammes de poudre; ils sont d'avis, en outre, de construire 2 batteries de brèche à la queue des derniers

boyaux, l'une à droite contre le bastion de la Brèche, l'autre à gauche contre la face droite du bastion Capelletta; mais Massena s'oppose à l'exécution de ce projet, qui peut faire présumer à l'ennemi la faiblesse de nos moyens.

Nuit du 8 *au* 9. — On continue les boyaux de droite sans trop de difficultés de terrain; mais ceux de gauche sont tracés sur le roc à la sape volante, et il faut, pour ainsi dire, rapporter toutes les terres pour remplir les gabions; on répare dans les tranchées et aux batteries les dégâts causés par le feu de la place. Les batteries n^os^ 2, 3 du plateau, 1, 6, 7, 8 du centre, 1 et 2 de l'anse de droite continuent à diriger leur feu comme les jours précédents; la batterie n° 5 bat en brèche le bastion de la Brèche, dont l'ouverture est très-sensible; elle contre-bat aussi la courtine à gauche de ce bastion, et y fait de beaux coups d'embrasure. La batterie n° 5 du faubourg inquiète fortement les communications de la ville avec la citadelle, et a beaucoup endommagé l'angle d'épaule de cette dernière, dont la guérite s'est écroulée; elle bat aussi la face droite du bastion d'Hassia, qui est fortement entamée. La batterie n° 3 du faubourg bat la citadelle et le flanc gauche du bastion au-dessous; elle a aussi dirigé une partie de ses feux contre les bombardes ennemies, qui sont venues dans la journée tirer sur nos batteries du quai. La batterie n° 2 tire sur la citadelle et sur le chemin couvert en ayant de la porte de terre. Toutes les batteries de mortiers dirigent leurs feux sur la batterie de la Reine et sur tout le front de la place, et y produisent beaucoup d'effet. En général notre feu est bien soutenu, tandis que celui de l'assiégé, très-inégal, dénonce le manque de canonniers. Les ouvrages de la

place ont beaucoup souffert, les brèches augmentent visiblement ; de notre côté nous avons eu une plate-forme enfoncée, 4 affûts endommagés, 3 hommes tués et 7 blessés.

Nuit du 9 *au* 10.—On prolonge à gauche le boyau (26) et on en ouvre 2 autres à droite (29 et 30); on trace d'abord la batterie de brèche n° 10 en avant de la deuxième parallèle, et on élargit le boyau (24) pour le passage de l'artillerie; on répare les tranchées et les batteries : à la pointe du jour elles font toutes un feu très-vif contre la place, qui y répond mollement, et se tait avant que le nôtre ne soit ralenti.

Dans la nuit, 18 hommes des corps francs désertent du chemin couvert, et annoncent que le corps entier des *Graziati*, officiers en tête, est disposé à suivre leur exemple; mais le gouverneur; ayant quelque soupçon de ce complot, fait rentrer ce corps dans la place. Dans la journée on ajoute 2 obusiers de 6 pouces à la batterie n° 6 pour augmenter les éboulements, et un mortier de 9 pouces à la batterie n° 5 du faubourg; l'effet de cette batterie sur l'ouvrage à ressaut et sur l'aqueduc qui est à la partie basse de sa face a été tel, que la communication principale de l'assiégé est interrompue. Notre feu a pris une grande supériorité sur le sien par la justesse de notre tir ; on continue à ruiner tous ses ouvrages et à éteindre ses feux ; il ne répond plus que par des salves à de longs intervalles, mais en revanche la nuit il fait un feu des plus vifs, tire à mitraille sur nos ouvrages avancés, et fusille sans cesse de son chemin couvert ; il nous a tué 7 hommes et en a blessé 28, dont 2 officiers, le capitaine de l'état-major Montigny et le capitaine du génie Lesage; une de nos pièces est égueulée

par un coup d'embrasure; plusieurs autres sont hors de service par l'effet de notre tir.

Nuit du 10 au 11. — On chemine à la droite par une sape debout (n° 31); on perfectionne le boyau de gauche (26) et la deuxième parallèle; on commence la batterie de brèche n° 10, plus rapprochée de la place, plus exposée à ses feux plongeants; l'ennemi dirige sur ce travail un feu si vif de mitraille et de mousqueterie, qu'on est forcé de l'abandonner à minuit. On eut cette nuit 8 hommes tués et 40 blessés, entre autres le lieutenant d'artillerie Thomassin qui le fut mortellement, et le lieutenant du génie Mitiffiot. On répare les autres batteries, et on y remplace les pièces hors de service par d'autres retirées des batteries du plateau.

On apprend par des déserteurs que le gouverneur vient d'être mortellement blessé en visitant le bastion de la Brèche. Pour amener cette place à capituler, dans le cas où cette nouvelle se vérifierait au jour, notre feu redouble de vivacité, et nos batteries de mortiers lancent une grêle de bombes sur la ville pour effrayer les habitants; nos autres batteries continuent à diriger leurs feux comme les jours précédents; la brèche du bastion de la Brèche est considérablement augmentée, celle à gauche de la citadelle paraît praticable; les ouvrages de la fausse braie et la batterie à échelons sont fortement endommagés et leur feu est éteint. L'ennemi ne répond que par salves et à de longs intervalles; la nuit seulement son feu reprend de l'activité : il nous tue 8 hommes et en blesse 40.

Nuit du 11 au 12. — On fait un retour (32) à la sape pleine et on continue la batterie de brèche; on répare les tranchées et les autres batteries : le feu de l'assiégé

est moins vif que les nuits précédentes; le nôtre se soutient, et au point du jour il prend une grande vivacité, qui dure jusqu'à 8 heures. Nos batteries, dirigées comme les jours précédents, continuent à avoir une grande supériorité sur celles de la place, qu'elles font taire sur plusieurs points; les deux brèches sont très-ouvertes et seront bientôt praticables; dans les 24 heures, nous avons eu 5 hommes tués et 26 blessés, dont 2 officiers d'artillerie, le capitaine Augé et le lieutenant Audry.

Le général Dedon, d'après le relevé des approvisionnements de siége, fait connaître au maréchal le peu de ressources qui nous restent, le mauvais état d'un grand nombre d'affûts et de bouches à feu, et insiste sur la nécessité de réduire le feu de nos batteries, dans la crainte que la poudre et les bombes ne viennent à manquer : mais Massena, pressé par les événements d'en finir avec Gaëte, rejette cette proposition qui pourrait encourager la garnison dans sa résistance. Sur ces entrefaites, de nouveaux déserteurs, amenés au quartier général, confirment la nouvelle de la gravité de la blessure du gouverneur, ajoutant que la place manque de vivres et que ses défenseurs sont sur les dents. Le maréchal saisit cette occasion, et renouvelle sa sommation en engageant le prince à ne pas attendre le dernier moment pour capituler.

Dans la journée du 12, le général Donzelot, accompagné d'un officier du génie et d'un aide de camp du maréchal, porte par mer cette proposition au prince de Hesse; mais nos parlementaires ne peuvent le voir, car il avait été transporté mourant à bord d'un bâtiment anglais, circonstance qu'on voulait cacher. Le colonel Hotz, qui le remplace, sous prétexte d'aller lui commu-

niquer la lettre du maréchal la soumet à un conseil de guerre, dont la majorité est d'avis de tenir encore dix-huit jours. On répond donc que la place n'est pas réduite à capituler, et nous dûmes alors songer à rendre les brèches praticables. Pendant ces pourparlers, le feu avait cessé de part et d'autre, et les assiégés exigèrent même la suspension des travaux ; on se borna donc, de notre côté, à réparer l'intérieur des ouvrages ; à 8 heures du soir, notre feu recommença avec vigueur, se ralentit au bout d'une heure, et continua toute la nuit : l'assiégé y répondit faiblement, ainsi que dans la journée qui suivit.

Nuit du 12 *au* 13. — On continue la batterie de brèche n° 10, qui avance lentement, à cause des difficultés du sol et des abords qui sont en prise aux feux plongeants de la place. Nos mortiers tirent plus rarement, et sont dirigés la nuit sur le chemin couvert. En général, de part et d'autre le feu est bien soutenu ; les assiégés semblent vouloir nous montrer tout ce qu'ils peuvent encore ; leurs bombardes viennent à plusieurs reprises tirer sur nos batteries et sur le faubourg : nous avons eu 3 hommes tués et 10 blessés. Nos troupes déployèrent la plus grande activité ; officiers et soldats rivalisèrent d'ardeur. Le capitaine Bailly, chargé de la construction de la batterie de brèche qui ne fut pas employée par la suite, l'exécuta sous le feu de l'ennemi, et porta lui-même des fascines pour encourager ses canonniers.

Le sergent Robin, du 2e régiment à pied, voyant qu'une balle à feu lancée par l'ennemi avait incendié un magasin de fascines, se précipite hors des boyaux suivi d'un seul canonnier, arrive lorsque l'embrasement commence à se communiquer au revêtement d'une bat-

terie, et après vingt minutes de peines et de dangers, parvient à éteindre le feu malgré la mitraille.

Nuit du 13 au 14. — Après avoir reconnu le peu de sûreté des communications de la batterie n° 10 et la difficulté de donner aux merlons la consistance nécessaire, on se décide à changer l'emplacement de cette batterie, et pour éprouver moins de retard, on la trace dans la seconde parallèle, et on établit son coffre sur le parapet même qui en forme la base : on perfectionne la tête des tranchées; on répare toutes les dégradations causées par le feu de la place; on remplace, aux batteries n°s 7, 8 du centre et 5 du faubourg, les pièces hors de service par celles qu'on enlève aux batteries du plateau. La batterie n° 5 reçoit une troisième pièce; au point du jour, notre feu reprend sa vivacité et sa supériorité ordinaires : nos batteries ont conservé la même direction que la veille; la place continue à tirer. Nous avons eu 5 hommes tués et 17 blessés.

Nuit du 14 au 15. — On perfectionne les tranchées de droite et de gauche; on pousse une nouvelle portion de sape debout (33), on met d'épaisseur le coffre de la nouvelle batterie de brèche n° 10, et on l'élève jusqu'à la genouillère, on élargit son terre-plein. De leur côté, les assiégés déblaient chaque nuit le pied des brèches, et forment en arrière un nouveau parapet avec des tonneaux remplis de terre. Les batteries n°s 2 et 3 du plateau et celle n° 4 du faubourg ont été entièrement désarmées pour remplacer aux batteries avancées les pièces hors de service. Cependant nous avons encore en batterie 74 pièces de siége, 18 mortiers, 7 obusiers, non compris la batterie mobile de 12.

Pendant la journée, notre feu redouble d'activité et

réduit au silence celui de la place : les brèches sont presque praticables. Nous avons eu 4 hommes tués et 15 blessés. Dans la nuit, un officier et un soldat des corps francs ont déserté et confirment l'intention qu'a le corps entier de passer aux Français.

Nuit du 15 *au* 16. — On commence le revêtement de la nouvelle batterie de brèche ; on prépare à la batterie n° 5 du faubourg l'emplacement d'une 4e pièce, afin de rendre la brèche de gauche plus tôt praticable. Nos batteries conservent la direction de leurs feux, qui au point du jour prennent une telle vivacité que l'assiégé ne peut tenir sur aucun des points battus ; tous ses parapets sont détruits, ses terre-pleins bouleversés : la brèche de droite ne fait que peu de progrès, parce qu'on tire sur le roc, mais celle de gauche sera praticable aussitôt qu'on aura ouvert la face du bastion d'Hassia. Nous avons eu dans les 24 heures 6 hommes tués et 18 blessés. Les nouvelles de la Calabre deviennent de plus en plus inquiétantes : les Anglais y ont intercepté les communications de Reynier, et on craint pour Naples : il faut donc à tout prix s'emparer de Gaëte, d'autant plus que nous avons à peine encore 100,000 kilogrammes de poudre. Le maréchal voulant être prêt à tout événement, fit reconnaître dans la nuit du 16 le fond de la mer par où il était nécessaire de passer pour arriver à la brèche du bastion au-dessous de la Citadelle. Cette reconnaissance fut faite par le capitaine du génie Victor Martin et deux pontonniers. Ils sortirent du boyau (26) et s'approchèrent dans la mer jusqu'au pied de la brèche ; ils trouvèrent qu'il n'y avait que 48 à 66 centimètres d'eau, mais un fond raboteux et embarrassé d'herbes en quelques endroits.

Nuit du 16 au 17. — On continue à perfectionner les tranchées, on fait en sape pleine le dernier boyau (34), qu'on porte jusqu'au pied du glacis du bastion de la Brèche; on continue le revêtement de la batterie de brèche n° 10, qui est presque achevée. L'assiégé place de nouvelles pièces sur la courtine de Tre Croci, qui prennent d'écharpe nos batteries du Monte Secco et celle de brèche, et au point du jour il fait un feu très-vif, auquel nos batteries répondent avec vigueur; il est bientôt réduit au silence. Quoique les brèches semblent déjà praticables, comme mesure de précaution on continue les travaux de la nouvelle batterie de brèche, et on commence à en dégorger les embrasures. Dans la journée, deux vaisseaux anglais arrivent devant Gaëte, ce qui porte la flotte à 4 vaisseaux, 5 frégates et une trentaine de transports. Ne pouvant offrir aucun secours à la place, ils proposent à la garnison de la transporter à Palerme. Le commandant Hotz, qui connaissait les résultats du débarquement de Santa Eufemia, et qui savait que l'insurrection des Calabres se bornait à la Basilicate, fut ébranlé par cette proposition, mais ne l'accepta pas.

Nuit du 17 au 18. — On achève de dégorger les embrasures de la batterie de brèche, et on y conduit 3 pièces; on élargit les boyaux qui doivent recevoir les colonnes pour l'assaut; à la pointe du jour, notre feu redouble d'activité; la batterie de brèche va ouvrir le sien : la place répond faiblement. Les troupes désignées pour l'assaut forment deux colonnes d'attaque principales; la première, composée des carabiniers des 1er et 32e légers, des grenadiers des 6e, 10e, 62e et 101e de ligne, sous le général Donzelot, se dirigera par le bord

de la mer sur la brèche de la citadelle; l'autre, aux ordres du général Valentin, et composée des compagnies de voltigeurs des mêmes régiments, marchera sur celle du bastion de la Brèche; le général Lamarque, avec une troisième colonne, pénètrera par les fossés du front de terre et se réunira au général Donzelot; enfin le général Caracciolo, commandant les troupes napolitaines qui se trouvent au siége, doit rester sous les ordres du général Gardanne avec la réserve pour se porter, selon les besoins, sur l'une ou l'autre attaque. Telles étaient les dispositions arrêtées, lorsqu'à 3 heures de l'après-midi des drapeaux blancs furent arborés sur les deux brèches, et un officier du génie se présenta à nos avant-postes avec des conditions de capitulation; le maréchal ne put les accepter sans modifications : il envoya donc dans la place le général Franceschi, muni de pleins pouvoirs pour traiter les points en discussion et conclure cette importante capitulation. Le conseil de guerre fut assemblé, et le général y fut admis : après quelques objections de part et d'autre, les conditions furent acceptées et rédigées en italien, ce qui était contraire à l'usage, car le vainqueur les impose toujours dans sa langue. (Voy. *Pièces justificatives*, n° X.) Masséna pensa pouvoir passer sur cette formalité; mais en réfléchissant, il ne voulut pas s'exposer au blâme de Napoléon, et garda par devers lui cette pièce importante qui ne fut pas envoyée au ministre de la guerre. La garnison obtint les honneurs de la guerre, et s'embarqua pour être conduite à Palerme : plusieurs des officiers et soldats prirent du service dans les troupes du roi Joseph.

Il était temps que la place se rendît, car pendant qu'on

discutait les articles de la capitulation, l'ennemi débarquait vis-à-vis Gragnano, et Joseph demandait qu'on lui envoyât en toute hâte 2 régiments d'infanterie et 2 de cavalerie. Les Français entrèrent dans Gaëte le 19, à 4 heures du matin; les colonnes des généraux Donzelot et Valentin y pénétrèrent par les brèches. On y trouva 140 canons, 21 mortiers, 3 pierriers, 7 obusiers, 1,850 fusils, 450 piques ou faulx, 2,225 kilogrammes de poudre et 70,000 cartouches : le peu de projectiles qu'on y trouva étaient de calibres imparfaits.

Ainsi finit le siége, tant de fois retardé, de l'une des places les plus fortes de l'Europe par sa position, après 5 mois de blocus, 4 de tranchée ouverte, et 11 jours de feu continu. La perte des assiégeants fut de 29 officiers et 790 sous-officiers et soldats tués et blessés : la perte des assiégés fut à peu près égale, non compris 152 déserteurs. Il a été tiré des attaques 68,700 coups de toute espèce, et plus de 100,000 de la place. Le siége a consommé 250,000 kilogrammes de poudre, y compris 380,000 cartouches distribuées aux troupes; la défense a consommé près du double. Les tranchées et les batteries ont employé 171,000 sacs à terre, 9,000 gabions, 32,000 fascines ou saucissons, tous les tonneaux, toutes les portes et planches du faubourg; les dépenses en argent se sont élevées à 430,000 francs.

En examinant ce siége uniquement sous le point de vue de l'art, on peut faire quelques observations sur l'attaque et sur la défense. Le gouverneur n'a peut-être pas tiré de sa position tout le parti possible; il semble que, disposant d'une artillerie nombreuse et bien servie, et ayant un nombre de bâtiments suffisant, il devait employer ces moyens d'une manière plus efficace contre

l'assiégeant qui était obligé de cheminer sur un front de moitié moins étendu que celui de la place. S'il eût réuni plusieurs bâtiments dans les anses de droite et de gauche qui bordent l'isthme dans lequel s'avançaient les Français, il est hors de doute qu'il les eût battus en flanc et à revers pendant que la place les aurait battus de front, et qu'ainsi il eût promptement désarmé les batteries auxquelles s'appuyaient les tranchées.

Du côté des assiégeants, les fautes ont moins d'importance, quoiqu'elles paraissent plus nombreuses. Ils débutèrent par une maladresse : la roideur des procédés du général Lacour, dans son entrevue avec les fondés de pouvoir du prince de Hesse, détermina ce dernier à défendre la place, ce qu'il n'avait peut-être pas l'intention de faire d'abord. Il est toujours sage de supposer de la bravoure à l'ennemi dont on veut obtenir une faveur, et de ne pas le choquer par un langage hautain et des exigences hors de propos. La seconde faute est d'avoir prétendu soumettre la ville par un simulacre de bombardement : l'effet de cette opération ne peut se faire ressentir que dans une ville dont la population est quatre ou cinq fois plus nombreuse que la garnison; mais que devait-elle faire sur une place de 3 à 4,000 âmes qui avait 7,000 hommes de garnison? Ce parti avait séduit Joseph; et comme on pensait qu'il coûterait peu d'en essayer, le roi imposa sa volonté au maréchal et aux généraux. Enfin il semble qu'après avoir achevé la première parallèle, il eût mieux valu songer à la construction des batteries destinées à la soutenir que d'entreprendre les cheminements en avant, afin d'être plus vite en mesure de contre-battre les feux de la place, et de rendre ainsi les

cheminements ultérieurs plus faciles. Les premières étaient de 400 mètres plus près de la place que les secondes : celles-ci étaient trop éloignées et auraient pu être désarmées au profit des nouvelles qui coûtaient tant de peines à établir.

Quoi qu'il en soit, la part de tous étant équitablement faite, ce siége est un événement remarquable ; en effet, si l'on considère le site des fortifications de Gaëte, leur nature et leurs approches, la disproportion des troupes de siége avec celles de la garnison, l'armement et les ressources de la place, la difficulté de se procurer l'artillerie et ses approvisionnements, enfin les circonstances défavorables pendant lesquelles on a conduit cette opération, on conviendra que ce fait d'armes, s'il n'est pas des plus brillants, est au moins un des plus pénibles et des plus périlleux des guerres modernes. Pendant plus de quatre mois, 3,000 hommes, excédés de fatigue et mal nourris, résistent seuls à 6,000 hommes abondamment pourvus de tout, et travaillent jour et nuit sous le feu constant de 100 bouches à feu auxquelles ils n'opposent guère que les balles impuissantes de leurs fusils, car ce ne fut que dans les deux derniers mois du siége que le nombre des troupes fut porté au double de celui de la garnison. (Voy. *Pièces justificatives, n°* XI.) Que sont 10 batailles, 10 assauts comparés à cette continuité de souffrances et de dangers ! Le soldat, quittant le fusil pour la pioche, achève sa garde pour aller à la corvée ; les vivres, toujours de mauvaise qualité, lui manquent souvent ; aux pluies continuelles du printemps succèdent les chaleurs suffocantes de l'été ; les maladies se déclarent d'une manière alarmante, et de faibles renforts couvrent à peine les déficits journaliers. Cependant

rien ne peut abattre le courage de nos soldats, ni les difficultés du terrain, ni les dangers; vingt fois bouleversés par le canon, leurs travaux sont réparés et achevés; plus de 9,000 mètres de tranchées sont ouverts, 22 batteries construites et armées : il leur a fallu creuser le rocher, et pour former les épaulements, rapporter le volume de plus de 2 millions de sacs à terre. On voit que rien ne pouvait arrêter Massena, et qu'il ne savait pas moins bien attaquer les places que les défendre.

CHAPITRE III.

Formation de la garde de Joseph. — Massena prend le commandement du corps d'expédition envoyé au secours de Reynier dans les Calabres. — Opérations contre les insurgés. — Prise et incendie de Sapri et de Lauria. — Jonction du maréchal avec Reynier et expédition sur Saracena. — Il entre à Cosenza et refoule les insurgés dans la Calabre ultérieure. — Opérations sur Fiume-Freddo et Nicastro. — Marche de l'armée sur Monteleone. — Reynier est envoyé à Mileto et Verdier à Cosenza. — Poursuite des bandes. — Sujets de déboires donnés au maréchal. — Il demande son rappel. — Recommandations générales à ses lieutenants. — Instructions pour la réduction de Maratea et d'Amantea. — Retour de Massena à Naples. — Son départ pour la grande armée.

La prise de Gaëte laissait disponibles 10,000 hommes qu'il eût été naturel d'envoyer immédiatement dans les Calabres, mais tel ne fut pas le parti auquel s'arrêta Joseph. Il résolut de se former une garde, projet qu'il avait conçu depuis longtemps, et dans lequel il était entretenu par les généraux Maurice Mathieu et Salligny. Ces derniers, en flattant l'idée du roi, n'avaient pas pour seul objet de sauvegarder sa personne; ils désiraient surtout conserver dans le royaume, et sous leurs ordres immédiats, des troupes d'élite sur la valeur et la fidélité desquelles on pouvait pleinement compter.

Massena, qui n'approuvait pas cette mesure, représenta en vain les suites funestes qu'elle pouvait avoir, en désorganisant une armée dont les cadres étaient déjà appauvris par 2 campagnes, et en exposant au mécontentement de l'Empereur. Le maréchal Jourdan fit valoir les mêmes raisons, et ne fut pas plus écouté. Les ambi-

tions s'agitaient déjà autour du nouveau roi. Les colonels de l'armée, sentant les avantages futurs des nouveaux corps qui assuraient double solde et le grade supérieur, couraient tous au-devant des désirs de Joseph, et au lieu de 2 compagnies qu'on leur demandait, en auraient donné 4 pour se faire bienvenir de lui. Le ministre de la guerre était à la tête du parti qui appuyait la création de la garde. Le roi imposa sa volonté, et décréta le 26 août la formation d'une garde royale. (Voy. note XII.) Elle fut composée : 1° d'un régiment de grenadiers et d'un de voltigeurs, chacun de 2 bataillons de 8 compagnies ; 2° d'un régiment de chevau-légers de 4 escadrons de 2 compagnies chacun ; 3° de 2 compagnies d'artillerie à pied et à cheval ; 4° d'une compagnie de gendarmerie d'élite. Tous les régiments de l'armée durent fournir une compagnie de grenadiers et une de voltigeurs pour la composition de cette garde, les régiments de cavalerie un escadron, et l'artillerie divers détachements. Les compagnies devaient être au complet, et atteindre le chiffre de 103 hommes, officiers compris. Elles reçurent l'ordre de l'état-major de se rendre à Naples pour y être amalgamées.

Il y eut mille intrigues pour la formation de ce corps, et chacun fit valoir à son profit les influences les plus diverses. Néanmoins il faut convenir qu'on choisit les chefs parmi les officiers les plus distingués de l'armée. Le colonel des grenadiers fut Montserrat, colonel du 102e, qui eut pour major le chef de bataillon Compère, aide de camp du général Salligny. Le commandement des voltigeurs fut donné au major Donat, sortant du 62e et antérieurement du 4e, où il avait servi sous les ordres de Joseph. Le major Strolz, ancien aide de

camp de Kléber, qui eut pour major le commandant Jamin, eut sous ses ordres les chevau-légers. L'artillerie fut confiée au capitaine Veingartner, qui eut sous lui le comte de Clermont-Tonnerre, lieutenant de la même arme, aide de camp dans les derniers temps du ministre de la guerre Mathieu-Dumas. La gendarmerie d'élite, qui eut pour noyau un détachement de la gendarmerie d'élite de l'Empereur et la plus grande partie de celle de l'armée, fut mise sous les ordres de l'officier qui commandait la première. — Ainsi la garde se trouva composée de 3,600 hommes d'infanterie, 4 à 500 chevaux et 160 à 170 hommes d'artillerie, dont 60 à cheval. C'était, comme on le voit, une fort belle réserve presque en tout semblable à la garde impériale, dont elle devait avoir l'uniforme et la cocarde.

Cette création, comme l'avaient fait observer les gens sensés, était surtout intempestive. Ce n'était pas au moment où les Calabres en feu et le reste du royaume encore frémissant réclamaient la plus grande vigueur et une parfaite entente dans nos opérations, qu'il était sage de priver l'armée de ses éclaireurs et de ses réserves. Les événements vinrent bientôt donner raison aux opposants. La garde n'était pas encore formée que les nouvelles des Calabres arrivèrent coup sur coup si alarmantes, que le roi comprit la nécessité d'étouffer l'insurrection avant tout. En conséquence, après avoir tenu conseil, il rendit le 31 juillet un décret qui déclara les Calabres en état de guerre, enjoignit aux autorités civiles et militaires d'exécuter les ordres du général en chef du corps d'expédition, mit l'entretien des troupes à la charge des pays insurgés, somma les propriétaires émigrés en Sicile de rentrer sous peine de voir leurs

biens confisqués; accorda aux communes paisibles et aux individus dépouillés par les révoltés les biens de ceux qui seraient condamnés par les commissions militaires, et ordonna le désarmement des individus non inscrits sur les contrôles des gardes civiques ou provinciales.

Mais le maréchal, après avoir vu sa gloire accrue de la prise de Gaëte, était peu flatté d'un commandement qu'on aurait pu tout au plus offrir à un simple divisionnaire. Joseph fit alors appel à son cœur, et lui peignit en termes si vifs l'embarras où le plongerait son refus, que Massena, voulant bien oublier qu'il avait commandé une armée de 100,000 hommes sous la République et récemment encore plus de 50,000, accepta cette mission, donnant ainsi une nouvelle et éclatante preuve de sa modestie et de son dévouement.

On mit sous ses ordres les 6e, 10e, 62e et 102e de ligne, dépouillés de la moitié de leurs compagnies d'élite, un bataillon corse, 2 compagnies de grenadiers polonais, une centaine de gendarmes napolitains, autant de dragons et une compagnie d'artillerie légère, c'est-à-dire environ 6,000 hommes. Ces forces, unies à celles qui restaient à Reynier et qu'on évaluait encore à 8,000 hommes, devaient former le corps avec lequel il fallait battre les Anglo-Siciliens et les insurgés, et reconquérir les deux provinces révoltées. Il est vrai qu'on promettait de le renforcer, dans le courant d'août, de 2 autres régiments d'infanterie, d'un de cavalerie et d'un millier d'hommes détachés des Calabres. Il va sans dire qu'après la jonction des deux corps, Reynier servirait comme simple général de division sous les ordres du maréchal.

Les troupes du corps d'expédition furent prompte-

ment rassemblées aux environs de Salerne, mais il en fut autrement du matériel. Tous les approvisionnements se bornaient à 8 jours de biscuit pour 10,000 hommes. Les soldats devant vivre aux dépens du pays, on crut inutile de faire des approvisionnements de farine et de grain, bien qu'il fût notoire que la récolte était insuffisante pour la consommation des habitants. Il n'y avait ni officier de santé, ni ambulance, ni brigade de mulets, ni autres moyens de transport; la troupe n'avait que les cartouches qu'elle emportait dans ses gibernes. On paraissait si convaincu que l'expédition serait de courte durée, qu'on autorisa les régiments qui en adressèrent la demande à l'état-major général, à laisser leurs habits et leurs capotes en dépôt à Naples et à partir vêtus de pantalons et de vestes en coton.

Les généraux Mermet et Gardanne furent désignés sur la demande du maréchal pour être employés au corps d'expédition. Le général Lucotte, nommé par le roi chef d'état-major, ne put arriver à temps pour en remplir les fonctions. Il fut remplacé par le général Franceschi de Losne, qui avait rempli à Gênes, en 1800, les fonctions de sous-chef d'état-major, et qui entendait parfaitement tous les détails du service.

Le maréchal, au moment de partir, informa le général Verdier, retiré avec 16 à 1,700 hommes sur la frontière de la Pouille, qu'il marchait sur Lagonegro où il serait le 5, et l'engagea à s'en rapprocher sans se compromettre. L'avant-garde, commandée par Gardanne, eut ordre de se porter directement sur Lagonegro, et le général Mermet sur Sapri en côtoyant la mer.

Massena partit de Naples le 1er août, se dirigea par Vietri sur la Chartreuse de San Lorenzo, où il établit

le 4 son quartier général. Il fut suivi à quelques jours de là par le roi qu'escortaient 2 bataillons de grenadiers et de voltigeurs, et un escadron de sa garde récemment organisée; mais il retourna bientôt à Naples laissant ces 2 bataillons comme réserve à la disposition du général en chef.

Pour mettre fin aux désordres commis pendant la marche, le maréchal publia un ordre du jour sévère contre les maraudeurs, et immédiatement après son arrivée à Lagonegro, le décret royal qui mettait les Calabres en état de siége. Massena s'efforçait toujours d'empêcher les rigueurs inutiles, et les cruautés répugnaient à sa nature bonne et généreuse. Il crut donc devoir, dans cette circonstance, restreindre les pouvoirs des généraux sous ses ordres, de manière qu'ils ne pussent se laisser aller à des représailles qui, quoique justifiables par les atrocités commises contre nos soldats, n'en étaient pas moins regrettables. Il ne cessa de défendre les sévérités injustes et punit rigoureusement ceux qui s'en rendirent coupables. (Voy. *Pièces justificatives, n°* XI.)

Voulant user de tous les moyens avant d'en venir aux extrémités, il adressa aux Calabrais la proclamation suivante :

« Habitants de la Calabre !

» La rébellion qui a éclaté dans vos contrées va faire tomber sur vous les fléaux de la guerre. Vous voyez que de tous côtés vous êtes environnés et pressés par nos armées. Mais, avant d'user des moyens de rigueur qui sont entre mes mains, j'ai à cœur de vous faire entendre le langage de la raison et de votre propre intérêt.

Ouvrez les yeux, Calabrais! Quels sont vos appuis, quelles sont vos espérances? On vous a trompés d'une manière déplorable. Au dehors vous n'avez aucun secours à attendre : la paix est faite avec les Russes qui adhèrent à tous les changements survenus dans le royaume de Naples; elle le sera bientôt avec les Anglais qui déjà se préparent à s'éloigner de vos côtes. Au dedans, Gaëte a capitulé pour éviter une prise d'assaut : toutes les provinces sont tranquilles et jouissent des avantages d'un gouvernement sage et paternel. Votre pays seul, dans le royaume, est en proie aux malheurs de la guerre; et pour qui vos bras sont-ils armés? Pour un gouvernement qui a trahi ses serments et qui vous a même abandonnés. Contre qui vous montrez-vous rebelles? contre un roi, qui dès son entrée dans le royaume, est venu visiter vos contrées, qui ne s'est occupé que de votre bonheur, et qui prêt à frapper voudrait encore n'avoir qu'à pardonner.

» Calabrais fidèles, restez avec sécurité dans vos foyers. Que ceux qui ne les ont quittés que par faiblesse ou par égarement y retournent sans crainte. Que les bons et paisibles habitants se séparent des révoltés, ils trouveront près de nous paix et protection, et je leur offre au nom du roi les plus sûres garanties pour leurs personnes et leurs propriétés. Les révoltés et les brigands apprendront le sort qui les attend dans le décret du roi, dont l'exécution va commencer. »

De son côté, Gardanne avait envoyé la veille 2 bataillons, 100 chevaux et 2 pièces pour avoir des nouvelles de la colonne du général Mermet qui marchait sur Policastro, et d'un détachement intermédiaire dirigé sur Torraca. D'après le plan arrêté entre lui et Mermet,

ce dernier devait marcher avec environ 1,500 hommes par Policastro sur Sapri, tandis que le chef d'escadron Martigue le joindrait avec un bataillon par Torraca. Celui-ci atteignit bien ce village, mais au lieu d'y trouver les flanqueurs de Mermet, il y rencontra l'ennemi. En effet, la colonne de ce général, n'ayant pu surmonter les obstacles qu'opposait à sa marche la nature du pays, était restée le 6 à Tororsaya ; aussi le détachement envoyé à sa rencontre fut-il assailli par les insurgés, et obligé de se replier avec perte d'une vingtaine d'hommes.

Le maréchal apprit cette nouvelle en arrivant à Lagonegro. Il ordonna à Gardanne de se rendre à Sapri avec 2 bataillons, 200 Napolitains, 50 gendarmes et 2 pièces d'artillerie légère. Cette petite colonne devait être renforcée par un bataillon corse et un du 102e, amenés de Capaccio-Novo par le général Mermet, à travers le Silento.

L'ennemi paraissait disposé à défendre le poste, car 5 vaisseaux et 16 chaloupes canonnières ayant à bord 2,000 hommes, mouillaient en face, et la ville avait une garnison de 4 à 500 hommes. Gardanne brûla le village de Torraca, opéra sa jonction avec le général Mermet, et se rabattit ensuite conjointement avec lui sur Sapri qui fut aussitôt attaqué. Sa garnison n'osant résister se rembarqua dès qu'elle vit nos colonnes s'avancer, et la flottille canonna vivement le rivage et Sapri, où elle mit le feu. Après quoi, elle cingla dans la direction de Salerne ; mais la défense qui y était puissamment organisée lui offrait peu de chance de succès. Jusque-là le corps d'expédition n'avait pas éprouvé de grands obstacles ; cependant 5 à 6,000 insurgés, certains de trouver un refuge dans les montagnes affreuses du

Gaudo, paraissaient décidés à tenter la fortune des armes à Lauria et à Rotonda.

Reynier, sans communications ni secours, pouvait être gravement compromis ; il fallait se hâter. Massena, après avoir rallié à Lagonegro la brigade Donzelot, en partit le 8 à la pointe du jour avec les troupes de Gardanne et de Mermet, et se trouva avant midi devant Lauria, où le tocsin sonnait depuis trois heures. Cette ville, qui est à 15 kilomètres de Lagonegro, renferme dans ses deux parties, la haute et la basse, une population de moins de 8,000 âmes; elle a pour enceinte une vieille chemise en maçonnerie, dans laquelle une partie des insurgés s'était renfermée, et 4 à 5,000 des leurs couronnaient les hauteurs environnantes. Le maréchal reconnut bientôt qu'il fallait enlever Lauria de vive force : Gardanne reçut l'ordre d'attaquer la ville haute par les montagnes qui la dominent, tandis que la basse serait tournée par quelques compagnies de voltigeurs. Les premières troupes qui se présentèrent aux portes furent reçues par une vive fusillade. Les voltigeurs parvinrent cependant à pénétrer dans la ville basse, mais toutes les rues, toutes les maisons étaient barricadées et bien défendues. Il n'y avait d'autre moyen d'en chasser les rebelles que d'y mettre le feu, et le maréchal se vit forcé par leur opiniâtreté de recourir à cette mesure. L'incendie se propagea avec une effrayante rapidité ; les insurgés cherchèrent alors à s'échapper, et un grand nombre, en évitant les flammes, tomba sous la grêle de plomb des troupes qui maîtrisaient les issues.

A la vue du désastre de Lauria les insurgés qui couronnaient les hauteurs de San Felippo et du Monte Rotondo se replièrent par divers sentiers dans les mon-

tagnes du Gaudo. Mais cette victoire ne fut pas exempte de taches; après l'incendie, eut lieu le pillage et tous les excès qui l'accompagnent. Bien que convaincu de la nécessité d'un exemple, Massena regretta amèrement, dans son rapport à Joseph, les conséquences d'un ordre dicté par la nécessité. Toutefois le châtiment infligé à Lauria porta un coup funeste à la rébellion, et pendant quelque temps les villes à 6 myriamètres à la ronde restèrent tranquilles.

Le maréchal partit de cette ville le 9 à 5 heures du matin avec environ 5,000 hommes, et se présenta devant Castelluccio et la Rotonda, où loin d'opposer aucune résistance les notables du pays vinrent protester de leur soumission au nouveau gouvernement. Chemin faisant, il rallia la colonne du général Mermet, et en arrivant à Castelluccio, il apprit que Reynier était arrivé à Castrovillari et avait opéré sa jonction avec Verdier dans la journée du 8. Comme le bourg de Marano, situé entre Castelluccio et Castrovillari, était au pouvoir des rebelles, Massena lui fit part du projet qu'il avait formé de les attaquer le lendemain, en l'invitant à se placer de manière à prendre tous ceux qui pourraient s'échapper du côté de la plaine; mais l'ennemi, se voyant menacé de deux côtés, jugea prudent d'évacuer sa position.

Massena arriva le 11 sans obstacle à Castrovillari, ville de 5 à 6 mille âmes, à 70 kilomètres nord de Cosenza, et donna 24 heures de repos à ses troupes. La veille, Reynier avait laissé sa division et celle du général Verdier à Cassano pour venir conférer avec lui. Il fut arrêté dans cette entrevue que Verdier se rendrait à Tarsia et que Reynier pousserait, s'il était possible,

jusqu'à Bisignano, tandis que Massena se porterait en avant avec le surplus des troupes, en appuyant sa droite à Rugiano et sa gauche à Casello. Informé plus tard que quinze mille rebelles étaient campés à Terra-Nova, sous les ordres d'un colonel anglais, il donna l'ordre à Reynier de les attaquer à son passage; mais ils ne l'attendirent pas, et le maréchal, instruit dans la soirée du 11 de leur arrivée à Sarracene, où ils paraissaient déterminés à tenir, les envoya reconnaître dans la nuit et attaquer le lendemain matin sur trois colonnes. Celle de droite, composée de la légion corse, n'ayant pas attendu les deux autres pour agir, fut vivement repoussée; celles-ci ne tardèrent pas à entrer en action. Toutefois leur mouvement n'ayant pas été exécuté avec assez d'ensemble et de célérité pour envelopper les insurgés, ils purent regagner les montagnes en désordre et se disperser de manière à rendre toute poursuite impossible. Les insurgés avaient laissé sur le champ de bataille beaucoup des leurs, parmi lesquels se trouvait un officier de marque en uniforme rouge, qu'on supposait être Falsetti, l'un des chefs les plus renommés. Les Français n'eurent à regretter que la perte d'un lieutenant et de 20 hommes de la légion corse.

Les troupes avaient besoin de repos : le maréchal ne partit que le lendemain pour Cosenza, où il réunit toutes ses forces. Reynier et Verdier lui amenèrent 5,700 hommes de toutes armes, ce qui mit sous sa main un peu plus de 8,000 combattants, non compris un bataillon laissé à Lagonegro pour garder les dépôts, un autre à Sapri, dans la crainte d'un débarquement, un troisième à Castrovillari pour la garde des hôpitaux

que le nombre de nos malades avait forcé d'y improviser; enfin un bataillon de 400 Polonais qui devait rester à Cassano.

Massena partit de Castrovillari le 13, coucha à Tarsia, bourg d'un millier d'âmes dans la vallée marécageuse du Crati, et arriva le lendemain à Cosenza, n'ayant rencontré que de faibles bandes d'insurgés, dont plusieurs, pris les armes à la main, furent pendus en exécution du décret royal et conformément aux recommandations de Joseph (voy. *Pièces justificatives*, n° XII). On pensait que ce genre de supplice ferait une impression salutaire sur l'esprit des Calabrais, car pour des hommes grossiers et ignorants, le gibet est toujours infamant, tandis que dans une guerre politique, mourir par les armes n'est pour eux qu'une chance malheureuse. 6,000 rebelles, commandés par Pane di Grano et quelques autres chefs renommés, occupaient encore Cosenza une heure auparavant. Massena avait espéré qu'ils l'attendraient dans cette position; mais à son approche, ils battirent précipitamment en retraite, lui abandonnant trois pièces de canon. Le corps le plus nombreux se retira par la route de Scigliano, le reste regagna la côte par Amantea. La majorité des habitants de Cosenza reçut les Français à bras ouverts, comme des libérateurs. On trouva dans les hôpitaux 25 de nos soldats soustraits à la fureur des insurgés par l'humanité de quelques citoyens.

Cependant Reynier, dans sa marche de Cassano à Bisignano, rencontra un gros parti d'insurgés, l'attaqua, lui tua une centaine d'hommes, le mit en déroute, et s'empara d'un transport d'armes et d'effets d'habillement qu'il escortait; mais peu d'heures après le pas-

sage de sa colonne, des insurgés de San Lorenzo même se jetèrent sur ses équipages. Le général envoya pour les châtier un détachement, qui les voyant retranchés dans une église, y mit le feu, et les brûla jusqu'au dernier.

Après avoir concentré ses forces à Cosenza, Massena arrêta les dispositions suivantes : Reynier eut la tâche de dissiper les rebelles rassemblés à San Giovanni in Fiore, et de se porter ensuite au secours de Cotrone ; si pendant cette marche de 4 jours il apprenait la reddition de cette place, il devait se rabattre sur Scigliano et y attendre de nouvelles instructions. Verdier eut ordre de quitter le 16 Cosenza avec environ 1,500 hommes pour aller balayer le pays depuis Paola jusqu'au cap Suvero, tandis que Mermet occuperait Carolei, à 5 kilomètres de Cosenza avec une colonne de pareille force. Enfin deux régiments sous les ordres du général Gardanne restèrent à Cosenza où le maréchal résolut d'établir son quartier général.

Conformément à ses instructions, Reynier, après avoir battu et dissipé les bandes réunies à San Giovanni in Fiore, se porta sur Scigliano où il apprit la perte de Cotrone. La population de cette ville, deux jours après la retraite effectuée par Reynier de Catanzaro sur Cassano, s'était soulevée contre la garnison polonaise et l'avait forcée à se rendre aux Anglo-Siciliens.

Verdier eut chaque jour des affaires avec les rebelles, et se vit contraint, faute de subsistances, de rétrograder sur Cosenza. Mermet, attaqué le 18 dans le camp de Carolei par 1,500 insurgés, les avait repoussés et leur avait tué et fait prisonniers beaucoup de monde. Les succès étaient donc balancés, mais les bandes aux-

quelles les montagnes offraient une retraite souvent inaccessible se reformaient aussi promptement qu'elles avaient disparu.

Le 20, le maréchal, instruit que des rassemblements se grossissaient à Paola, San Lucido, Fiume-Freddo, Cocuzzo et Longobardi, donna ordre à Reynier de se diriger sur Fiume-Freddo et de balayer tout ce qui se trouverait sur la route depuis Attilia; Verdier reçut l'instruction de marcher sur Paola et de se rabattre vers Fiume-Freddo pour agir de concert avec lui. C'était sur ce point que les insurgés semblaient se concentrer; ils occupaient la côte d'Amantea à San Lucido avec d'autant plus de confiance qu'ils communiquaient librement avec les Anglais dont ils recevaient des vivres et des munitions, et que les chefs s'embarquaient sans difficulté quand on les serrait de trop près. La marche combinée de ces deux colonnes aurait purgé la contrée et forcé les rebelles à retourner en Sicile ou à se rendre, si elle avait réussi. Malheureusement elle manqua : Reynier, persuadé qu'il ne pouvait se réunir à temps à Verdier, ou que celui-ci avait des forces suffisantes pour se présenter devant Amantea et en chasser les insurgés, poussa jusqu'à Ajello, puis retourna à Scigliano. Verdier, qui le 23 s'était rendu à Fiume Freddo après avoir battu la bande qui occupait en force le mont Cocuzzo, ne trouvant pas Reynier et n'en recevant aucune nouvelle, vit bien qu'il fallait renoncer à l'opération combinée sur Amantea et rétrograda sur Cosenza par le chemin de Paola.

Massena, informé de la faute de Reynier et voulant en prévenir les fâcheuses conséquences, lui prescrivit de laisser un millier d'hommes à Ajello pour y re-

cueillir en cas de malheur la colonne de Verdier, et détacha le général Vintimille avec le 102e sur le mont Cocuzzo pour empêcher les insurgés d'y prendre position.

Cependant le maréchal, avant de porter toutes ses forces sur Nicastro et Catanzaro, sentait l'urgence de purger parfaitement le pays qu'il laissait presque sans garnison sur ses derrières. Deux colonnes se portèrent l'une sur Acri, l'autre de Castrovillari sur Spezzano et Terranova, en dissipèrent tous les rassemblements et les poursuivirent à outrance.

Malgré ces expéditions, Fiume-Freddo, centre de toute la contrée maritime du golfe de Policastro, et dont l'occupation devait tenir en respect les autres points de la Calabre ultérieure, était devenu une seconde fois le pivot des mouvements des insurgés. Gardanne, chargé de le réduire, se mit en marche le 31 août, et le fit attaquer par 500 hommes, qui en chassèrent les insurgés après un combat plus vif qu'opiniâtre, où ils essuyèrent une perte notable. Le même jour, une escadre anglaise de 20 bâtiments, qui avait mouillé devant Amantea, et forcé le maréchal de suspendre encore sa marche sur Nicastro, cingla vers le golfe de Santa Eufemia, et de là vers le nord, après avoir jeté quelques troupes vers Pizzo. Il était évident que les Anglais n'avaient pas l'intention de se compromettre, et que leur projet était de nous inquiéter, en débarquant çà et là sur la côte des corps volants chargés de soulever et d'armer les populations sur nos derrières, au fur et à mesure que nous dissipions les bandes devant nous.

Durant ces dernières expéditions, Massena conserva son quartier général à Cosenza. La quinzaine qu'il y

passa ne fut perdue ni pour l'armée ni pour le pays. D'abord il fit mettre le château à l'abri d'un coup de main, et le pourvut de tous les établissements nécessaires à une garnison de 200 hommes. Les fièvres venaient de sévir avec violence contre les troupes, surtout parmi celles du général Reynier, qui avaient beaucoup souffert depuis cinq mois, et l'usage immodéré des figues et des raisins en augmentait chaque jour l'intensité. Parties, comme on le sait, pour l'expédition avec des vêtements d'une extrême légèreté, elles supportaient difficilement la fraîcheur des nuits, qui est très-grande à cette époque de l'année, et les variations fréquentes de la température, fort dangereuses pour ceux qui n'y sont pas accoutumés. Il n'y avait dans tout l'arrondissement du corps d'expédition qu'un seul hôpital, à Castrovillari, et une seule ambulance, attachée à la division Verdier. Le général fit ouvrir un hôpital de 200 lits à Cosenza, au couvent de San Francesco qui à cet effet fut évacué par les capucins. Le fond de son mobilier se composa des lits de ces religieux, et de 100 pris dans les cinq autres couvents. On le compléta ensuite à l'aide des réquisitions et des dons volontaires de la charité privée. Mais, pour recueillir 15 à 1,600 malades, deux hôpitaux ne pouvaient suffire, on en ouvrit partout où les ressources locales le permirent; on appela, à défaut d'officiers de santé, les médecins et les chirurgiens du pays, on prit dans ses pharmacies les médicaments nécessaires, et l'on parvint, sinon à remédier entièrement au fléau, du moins à restreindre beaucoup ses ravages.

Une précaution ne contribua pas peu à diminuer le nombre des malades à Cosenza, ce fut de tirer les trou-

pes des couvents, où elles étaient enfermées dans des églises ou des cloîtres humides, sur de la paille infecte, et de les faire camper sur les hauteurs qui couronnent les vallées malsaines du Basiento et du Crati.

Le désarmement du pays fut ordonné et confié à des colonnes mobiles commandées par des officiers sages et fermes, qui rapportèrent au chef-lieu de la province quantité d'armes livrées par leurs propriétaires ou enlevées aux communes récalcitrantes. En même temps les ordres les plus sévères furent adressés aux généraux de division pour le maintien de la discipline. Il fut défendu de mettre le feu, sous aucun prétexte, aux villages et maisons isolées, et enjoint de faire respecter les personnes et les propriétés.

Grâce à ces mesures, la tranquillité reparut dans les Casali ou villages annexes de Cosenza, et même dans un rayon de 20 kilomètres; mais les bandes d'insurgés restèrent toujours maîtresses du pays au delà. On ne pouvait communiquer d'une étape à l'autre sans une forte escorte; les courriers, les petits détachements même étaient assassinés. C'était au point qu'une vingtaine d'officiers, accompagnés à peu près d'autant d'ordonnances se rendant à Naples, furent assaillis à Lauria, et tués, à l'exception de sept qui se sauvèrent à Castrovillari. Il partit aussitôt de ce point et de Lagonegro deux colonnes mobiles contre la bande sous les coups de laquelle ces braves avaient succombé; elles l'atteignirent et la dispersèrent, du moins pour quelques jours.

L'administration civile et militaire de la province attira aussi l'attention du maréchal. Instruit que le syndic de Cosenza était dévoué au roi déchu et entretenait des

relations avec les chefs de bande, il le fit arrêter et chargea le Préside de la Calabre ultérieure de former une commission de quatre membres à son choix, sous la dénomination de *commissione di buon governo*, pour seconder le préside dans les travaux de l'administration. Une autre de trois membres fut en outre créée pour assurer les subsistances de l'armée.

Un objet essentiel manquait pour neutraliser le mauvais effet des proclamations et des avis imprimés en Sicile et répandus par les Anglais dans les communes du littoral. Il n'y avait dans le pays aucune imprimerie; le roi, sur la demande du maréchal, lui envoya une presse avec le matériel nécessaire, et dès lors on donna une grande publicité à tous les actes importants du commandement et de l'administration.

Ce ne fut que vers la fin d'août que la situation politique et militaire de la Calabre citérieure rassurant Massena sur les tentatives des insurgés, il songea à se porter dans la Calabre ultérieure où il espérait rencontrer encore, sinon un corps anglais, du moins des troupes régulières napolitaines et siciliennes. Il aurait bien désiré être renforcé de 1,600 à 2,000 hommes, appartenant aux régiments du corps d'expédition, que les gouverneurs de provinces avaient retenus à leur passage sans nécessité; il avait aussi réclamé les souliers et les vêtements nécessaires aux soldats qui bivouaquaient et marchaient depuis deux mois; enfin il avait insisté pour qu'on organisât le service des subsistances de manière à voir cesser toute inquiétude à cet égard. Mais ni le roi ni le ministre de la guerre n'ayant répondu à ces diverses réclamations, il s'entendit avec l'ordonnateur pour faire le meilleur emploi possible des ressources

existantes, et prescrivit au général Reynier, qui se trouvait sur les confins de la Calabre ultérieure et qui la connaissait mieux que personne, d'y descendre.

Ce général partit de Scigliano avec 1,500 hommes formant la meilleure partie de sa division, et se présenta devant Nicastro le 1er septembre. 2,500 à 3,000 insurgés, la plupart fugitifs de Cosenza, campaient sur les hauteurs qui le dominent, et 2 colonels napolitains, aidés par un major anglais, faisaient tous leurs efforts pour les réorganiser et leur inspirer de la confiance. Les découvrir et les attaquer fut l'affaire d'un moment : ils furent mis en déroute au premier choc, et se retirèrent à la débandade sur Monteleone.

Massena ne s'ébranla de Cosenza que le 4 septembre avec les 22e et 23e légers, le 102e de ligne, un bataillon de grenadiers de la garde royale et le 4e de chasseurs à cheval, formant environ 4,500 hommes. Verdier fut laissé dans cette ville avec les bataillons corse et polonais et un bataillon français ; Gardanne devait occuper, le 5, Nicastro et San Biagio, et Mermet rester à Scigliano avec 8 à 900 hommes du 29e de ligne pour couvrir le nœud des chemins de Catanzaro jusqu'à nouvel ordre.

Cette marche, qui dura 4 jours, ne donna lieu à aucun combat. La colonne ne rencontra que quelques bandes d'insurgés fuyant aux premiers coups de fusil ; on en prit et on en tua cependant un grand nombre, parmi lesquels plusieurs de leurs chefs.

Scigliano et Nicastro reçurent les Français avec plaisir. Les révoltés remplissaient de terreur tout le pays ; ils avaient pillé la petite ville de Philadelphie, et l'armée trouva partout des traces de leurs violences et de leurs méfaits. Ce fut surtout à Monteleone que la joie de notre

retour se manifesta avec le plus de vivacité. La population entière se porta, clergé en tête, au-devant de nous. La veille de notre arrivée, la ville était occupée par un corps de 3,000 hommes de troupes napolitaines et siciliennes, dont 5 à 600 de cavalerie, aux ordres du général duc de la Floresta ; mais il se retira à notre approche sur Palmi, ainsi que 1,500 à 2,000 insurgés de la Calabre ultérieure. Une autre bande se réfugia dans les montagnes pour regagner la Calabre citérieure, dont elle était originaire.

Les troupes du duc de la Floresta étaient les seules régulières qui fussent dans les Calabres ; car les régiments anglais, qui les avaient appuyées dans le principe, avaient été renvoyés en Sicile par détachements quelque temps auparavant, et le général Stewart lui-même s'était embarqué à Reggio pour Messine, le 5 septembre, après avoir donné des ordres pour la mise en état de défense de Scilla et de Cotrone. Tout s'étant donc arrangé pour le mieux, Reynier se porta à Mileto, centre de la Calabre ultérieure, et s'y établit le 15 septembre comme gouverneur. Son premier soin fut de s'éclairer sur sa position en parcourant tous les villages jusqu'à Palmi ; il trouva partout les propriétaires en armes pour se garder contre les insurgés. Verdier, Mermet et Gardanne conservèrent leurs positions à Cosenza, Scigliano et Nicastro. L'armée maintenait ainsi ses communications parfaitement libres, et se trouvait en mesure de se réunir en deux marches et de faire face à tout événement.

Massena n'avait pas tardé à comprendre le genre de guerre à adopter contre les insurgés calabrais. Il engagea les habitants de chaque ville à s'organiser en gardes

civiques, à veiller à la sûreté commune, et pour se préserver du pillage et des horreurs que l'insurrection traînait après elle, à former des colonnes mobiles chargées de battre le pays sur toutes les routes et sur tous les points accessibles de leur voisinage. Des expéditions particulières étaient dirigées par les chefs militaires de l'arrondissement, avec des colonnes mixtes de gardes civiques et de troupes françaises, contre ceux où les rebelles se réunissaient, et on les forçait à se disperser. De cette manière, on aurait bientôt purgé le pays et ramené ses habitants à l'obéissance, s'il n'avait été en contact avec la mer qui rejetait le lendemain sur le rivage les hommes qu'on avait obligés la veille à s'embarquer. Ces bandes de 50 à 100 hommes tenaient tout un canton en alarme; trop faibles pour occuper un poste, une position, elles étaient assez fortes pour inquiéter les communications, enlever les hommes isolés, les petits détachements, les convois, et surprendre les postes de correspondance. Si Massena avait eu plus de troupes disponibles, il aurait occupé plus de points dans l'intérieur et principalement sur les côtes. Mais comme pour garder le pays depuis Lagonegro jusqu'à Mileto, il ne disposait pas de 8,000 hommes, déduction faite des blessés et des malades, la tranquillité ne tarda pas à s'altérer après son départ de Cosenza. Une fermentation sourde agita d'abord cette ville, les casali et les villages plus éloignés. Les environs de Castrovillari s'apprêtaient à reprendre les armes, et à l'exception des points occupés pas des garnisons, toutes les campagnes, les arrondissements mêmes de Nicastro et de Monteleone semblaient n'attendre qu'un signal. Cette fermentation était entretenue par l'ennemi extérieur, qui paraissait,

en effet, vouloir tenter un dernier effort pour nous chasser des Calabres et de la Basilicate.

Dans cette position, Massena demanda des renforts à Joseph, lui représentant que dans cette guerre sans gloire, mais fatigante à l'excès, les corps s'usaient vite, et l'assurant qu'il ne lui fallait pas moins de 6,000 hommes de nouvelles troupes pour se soutenir et chasser les Anglais de Scilla, de Cotrone et de Reggio. Il lui écrivit même que si ce renfort n'arrivait promptement, il serait forcé d'opérer un mouvement rétrograde au risque de perdre les fruits de l'expédition.

D'un autre côté, les fièvres ne perdaient rien de leur intensité, et on éprouvait toujours les mêmes embarras pour les subsistances. A force de vouloir introduire l'ordre dans l'administration, et en appliquant à l'état de guerre des règlements qui ne sont exécutables qu'en temps de paix, on en vint à faire manquer tous les services à la fois.

Massena cependant continuait à faire poursuivre les insurgés de tous côtés. Papessodoro, l'un des chefs les plus entreprenants, et qui avait la bande la plus considérable, s'étant montré à la Serra, le maréchal envoya sur ses traces le général Lucotte qui le battit complétement et lui tua 150 hommes. Papessodoro prit la fuite, au moment où l'affaire s'engageait, suivi de quelques-uns des siens, et se jeta dans Squillace, d'où il s'échappa lorsque le général Franceschi de Losne accourait. Les brigandages de ce chef avaient tellement révolté le général Stewart même, qu'il avait, dit-on, mis sa tête à prix.

Le maréchal ne cessait de recommander à ses généraux de tenir continuellement leurs colonnes en mouve-

ment pour maintenir leurs communications et dissiper les rassemblements à leur naissance. Le général Mermet n'ayant pas assez tenu compte de ces prescriptions, se vit enveloppé dans son quartier général de Scigliano par une bande qui s'était formée aux environs de Cosenza : le chef eut même la hardiesse de sommer le général, qui ne fut dégagé que par la rentrée fortuite d'un de ses détachements. A la nouvelle du danger qu'il courait, Massena envoya à son secours le général Franceschi de Losne à la tête de 9 compagnies de voltigeurs. Les insurgés attaqués à l'improviste furent battus et disparurent comme des ombres.

Cependant Papessodoro était revenu de Sicile avec de nouveaux pouvoirs de la reine. Depuis quelques jours débarqué à Santa Maria, près de Soverato, il avait déjà rassemblé plusieurs centaines d'hommes. Massena ne lui laissa pas le temps de grossir sa bande, et envoya deux colonnes mobiles de 200 hommes chacune à ses trousses, avec ordre de se réunir à Cemanchi, sa ville natale. La jonction des 2 détachements s'effectua à point nommé. Mais Papessodoro, qui avait eu l'éveil, venait de gagner les montagnes; on réduisit sa maison en cendres, et on se mit à sa poursuite. Il était temps d'arriver à Cemanchi; 4,000 insurgés devaient s'y rassembler sous trois jours. L'appel avait été publié dans tous les villages du littoral, et la population virile se serait rendue avec le plus grand empressement au rendez-vous, car elle s'imaginait être incessamment soutenue par le débarquement d'une armée anglaise. Cette nouvelle paraissait d'autant plus vraisemblable, que la guerre de la France avec la Russie n'était plus un mystère, et que la cour de Palerme,

dans l'attente de grands événements, avait débarqué en Calabre tous les chefs de masse qui séjournaient en Sicile. Papassodoro, découragé du peu de succès qu'il avait obtenu dans la Calabre citérieure, se jeta dans l'ultérieure. Là il rassembla sa bande, se réunit à d'autres chefs, et en peu de jours forma à Palmi le noyau d'une nouvelle insurrection.

Reynier, informé de sa présence et de ses projets, partit de Mileto le 24 octobre pour Palmi, poussant devant lui les postes d'insurgés qui lui barraient le chemin, et arriva le 25 devant le gros de la bande qui s'enfuit sans combat dans toutes les directions.

De son côté Verdier, attaqué dans le camp de Carolei par la bande de Desmichelis, l'avait battue et poursuivie l'espace de 13 kilomètres, lorsque le général Peyri, commandant à Castrovillari, l'informa qu'après avoir dispersé un rassemblement à Corigliano, il avait été instruit que 1,500 hommes avec 4 pièces de canon, commandés par le chef Neco, avaient chassé de Morano la garde civique, non sans avoir bataillé longtemps avec elle, et mis au pillage cette ville toute dévouée aux Français. Neco menaçait Rotonda, et rien ne s'opposait à ce qu'il tombât d'un moment à l'autre sur Castrovillari. Le général Peyri, trop faible, demandait du secours, et Verdier ne pouvait lui en envoyer. Dans l'impossibilité de couvrir l'hôpital et les établissements de Castrovillari, il instruisit Massena des inquiétudes de Peyri, et le maréchal dépêcha aussitôt un aide de camp à Cosenza, pour qu'on transmît l'ordre à ce dernier de faire bonne mine à mauvais jeu et de se défendre vigoureusement avec sa poignée d'hommes, jusqu'à ce qu'on vînt le secourir ou le relever. Heureusement l'at-

taque de Neco fut molle et mal concertée, et le général conserva sa position sans grand effort.

A quelques jours de là, Verdier fut à son tour menacé plus sérieusement : 3,000 insurgés, commandés encore par Neco, se présentèrent devant Acri et Bisignano, petites villes à 10 kilomètres l'une de l'autre; Verdier se porta à sa rencontre avec toutes ses forces. Le maréchal donna aussitôt l'ordre à Franceschi de Losne d'aller provisoirement, avec 6 compagnies de voltigeurs, s'installer à Cosenza qui, dégarni de troupes, aurait pu être enlevé par Desmichelis. La célérité de la marche de Verdier délivra Bisignano, où 50 chasseurs de la légion corse tenaient tête aux insurgés dans le château depuis 48 heures. Les rebelles furent battus et on leur tua beaucoup de monde, mais Verdier ne les poursuivit pas au delà de Longobuco, de peur de découvrir trop longtemps Cosenza. A son retour, il trouva les voltigeurs de Franceschi, et l'avis d'un second renfort amené par le général Peyri, lequel avait été remplacé à Cassano et à Castrovillari par la réserve de Gardanne. Verdier fut dès lors en état de faire face aux rassemblements qui se formaient si fréquemment aux environs de Cosenza.

Toutefois, comme disait Massena dans ses rapports au roi, notre situation était toujours la même; nos colonnes battaient et dispersaient incessamment les insurgés, sans les anéantir, car ils se réfugiaient dans les montagnes et se réunissaient bientôt sur un autre point. Étaient-ils contraints de s'embarquer, le lendemain ils débarquaient à 25 kilomètres plus loin. « C'est une bien » cruelle guerre que celle des Calabres, ajoutait-il, et » quoique nous soyons toujours vainqueurs, un Français » est plus précieux que mille de ces insurgés. »

Le maréchal lui-même commençait à s'en fatiguer et demandait son rappel; il avait beaucoup à se plaindre du chef d'état-major qui manquait peut-être pour lui de certains égards dus à son grade éminent et à la confiance dont le roi l'honorait. Massena aurait encore excusé cette conduite s'il se fût renfermé dans les obligations de son emploi, mais il ordonnait journellement des mouvements de troupes, d'officiers généraux et de matériel dans les Calabres, sans l'en informer. Il venait même de donner directement aux généraux Gardanne, Verdier et Mermet l'ordre de quitter les Calabres. Le maréchal suspendit le départ du dernier, parce que la Calabre citérieure, toujours plus inflammable que l'ultérieure, et entretenue dans cette agitation par des débarquements continuels d'agents secrets et de chefs de masses, demandait pour arriver à son entière pacification la présence d'un général qui connût parfaitement le pays et dont les talents et l'activité inspirassent de la confiance.

De plus, les renforts réclamés depuis si longtemps n'arrivaient pas ; les généraux commandant sur la ligne retenaient sous divers prétextes les détachements envoyés de Naples aux divers régiments du corps d'expédition. Plus de 1,500 hommes se trouvaient ainsi perdus pour lui. Les fatigues, les chaleurs excessives, les privations, les excès, les exhalaisons des marais, tout avait contribué à engendrer des maladies qui n'épargnaient pas plus les chefs que les soldats ; le général Vintimille, le colonel Cattaneo, quantité d'officiers supérieurs et plus de 1,500 hommes avaient succombé en deux mois aux fièvres endémiques ; les généraux Mermet, Digonnet, Franceschi et plusieurs autres en furent atteints et ne se rétablirent qu'avec peine. Les hôpitaux

contenaient près de 2,000 malades dépourvus de tout. Les subsistances devenaient de jour en jour plus rares ; la troupe était sans souliers ni cartouches. Plusieurs corps n'avaient toujours pour vêtement, au commencement d'octobre, que les pantalons et les vestes de cotonnade qu'ils avaient emportés dans l'espoir que l'expédition serait terminée avant le retour des pluies ; la solde des régiments entrés en Calabre avec Reynier était arriérée depuis le mois d'avril. Mais les hôpitaux réclamaient des soins beaucoup plus pressants encore. Sur les instantes prières du maréchal, l'ordonnateur Colbert fut enfin envoyé de Naples à Cosenza avec des fonds, pour porter les premiers soulagements et aviser aux moyens d'évacuer les malades sur Naples. Ce ne fut qu'après le départ de 5 à 6 convois que l'encombrement diminua et que l'état des autres s'améliora.

Le maréchal espérait partir pour Cosenza à la fin de novembre, et de là s'acheminer vers Naples après un court séjour. De nouveaux soulèvements et les soins donnés aux expéditions de Maratea et d'Amantea le retinrent plus longtemps dans cette ville. Il avait peu d'inquiétude sur la Calabre ultérieure ; les courses successives de Reynier, de Mileto à Palmi et de Palmi sur les hauteurs voisines de Scilla jusque vers Campo, celles exécutées par ses ordres au delà de Gerace, suffisaient pour dissiper les bandes et obliger les petits détachements de troupes régulières à s'embarquer pour maintenir la tranquillité dans le pays. Mais aux environs de Lagonegro, de Cosenza et sur la côte du golfe de Policastro, il n'y avait pas d'espoir de ramener la paix tant que Maratea et Amantea seraient entre les mains des Anglo-Siciliens. Ces deux petites villes ser-

vaient de places d'armes et de pivots aux opérations des insurgés; Massena se serait fait scrupule de quitter Cosenza avant de les avoir réduites. Il chargea le général Verdier d'enlever la dernière, et le général Lamarque de prendre l'autre. Lamarque partit le 14 décembre de Lagonegro à la tête de 7 bataillons, arriva le lendemain devant cette ville, distante de celle-ci de 20 kilomètres, et y refoula 2,000 insurgés qui avaient tenté de lui en disputer les approches.

Maratea renferme 4,000 âmes dans sa ville haute et sa ville basse. La première, assise sur un rocher, est ceinte d'une muraille de 8 mètres de haut, flanquée de tours, et n'est accessible que par une langue de terre de 3 à 400 mètres de longueur. Lamarque, malgré le feu de la place et celui des frégates anglaises mouillées en face, parvint au bout de 12 jours de tranchée au pied de l'escarpe. Tout était prêt pour faire brèche au moyen de la mine, lorsque les assiégés exécutèrent une sortie générale où ils se battirent en désespérés, mais ils furent repoussés et obligés de capituler le 1er janvier 1807. Les officiers anglais et le chef Mondarini eurent la faculté de retourner en Sicile; 20 chefs subalternes et près de 2,000 hommes furent faits prisonniers, et la plupart incorporés sur leur demande dans l'armée napolitaine.

Sur ces entrefaites, Pane di Grano débarquait près d'Amantea 400 hommes vêtus d'une sorte d'uniforme, et se flattait d'opérer une diversion puissante en faveur de Maratea, en marchant droit sur Cosenza qu'il savait dégarni. Le moment était bien choisi : Verdier se trouvait en expédition à San Giovani in Fiore, où des symptômes d'insurrection s'étaient manifestés. Mais il

réprima plutôt qu'on ne pensait ce soulèvement mal organisé, et revint à tire d'aile à Cosenza, où déjà le général Franceschi de Losne, sur l'avis de l'approche des insurgés, était accouru avec 6 compagnies de voltigeurs de la garde royale. Verdier utilisa ce renfort inattendu pour épargner à Pane di Grano la moitié du chemin. Ce chef, en homme habile, avait placé les insurgés en uniforme aux avant-postes face à Cosenza sur les montagnes de Lucerno, tandis qu'il organisait à la hâte une nouvelle levée sur les hauteurs de Martorano, rive gauche du Savuto. Nos deux généraux, par un mouvement combiné, le surprirent au milieu de ces embarras, en tombant à l'improviste sur Mota, Santa Lucia et Martorano. Ce fut plutôt une déroute qu'un combat, et les insurgés déguisés en soldats montrèrent moins de fermeté que les hommes vêtus de leurs habits rustiques.

Tranquille sur ce point, Verdier, conformément aux ordres du maréchal, partit de Cosenza le 3 décembre pour réduire Amantea, à la tête de 1,300 hommes, 2 obusiers et 2 pièces de montagne. Cette ville, bâtie sur un roc près de la mer, à 30 kilomètres sud-ouest de Cosenza, a une enceinte de forme à peu près carrée, abritée de trois côtés par l'escarpement des rochers sur lesquels elle s'appuie, et fermée par un vieux front bastionné sur le 4e ; elle était à peine à l'abri d'un coup de main, mais l'insurrection lui avait donné de l'importance, parce qu'on pouvait y remonter en barques, de la mer ; elle était armée de 4 à 5 pièces de canon et défendue par des troupes régulières, quelques centaines d'insurgés et ses habitants, le tout aux ordres du colonel Mirabelli, natif d'Amantea, qui jouissait d'une grande considération dans le canton. Arrivé devant cette

place, Verdier tenta sur le front bastionné une première escalade qui échoua. Une seconde, essayée à quelques jours de là entre les rochers qui font face à la mer, pendant qu'on attaquait de vive force le front bastionné, resta également sans succès. Ces deux échecs, la consommation des vivres et des munitions, et de plus l'inquiétude que donnèrent à Verdier 3,000 insurgés qui s'étaient établis entre Lagonegro et Amantea, le déterminèrent à se retirer le 8 décembre, après avoir eu 4 ou 5 hommes tués et environ 50 blessés, la plupart à coups de pierres (voy. *Pièces justificatives*, n° XIII). Cependant il fallait en finir : le maréchal se rendit le 15 décembre à Cosenza, où il arrêta les dernières dispositions concernant l'attaque d'Amantea. Là il renouvela au roi la demande pressante d'un congé qui lui fut enfin accordé, et partit pour Naples le 21. Préalablement il avait prescrit au général Reynier, à qui le commandement revenait de droit, de répartir ses troupes par brigades à peu près égales et de les faire camper à Cosenza, Catanzaro et Monteleone; de faire former aux généraux des colonnes mobiles du tiers de leurs forces qui seraient continuellement en mouvement et rayonneraient autour de ces trois points, poursuivant sans relâche toutes les bandes qui pourraient être débarquées sur la côte; de mettre des garnisons dans les postes au fur et à mesure qu'ils se rendraient, en les approvisionnant pour un mois ou six semaines; enfin d'exiger que les chefs de ces colonnes mobiles fussent en rapport direct avec les autorités constituées, de manière à être prévenus à temps de tous ces mouvements insurrectionnels.

En exécution de ses ordres, un corps de 1,200 hommes conduits par le colonel Huard, remplissant les

fonctions de général de brigade, forma l'investissement de la forteresse le 18. Verdier se mit en mouvement le 22 avec 2,500 hommes et 6 bouches à feu ; il fut suivi le lendemain par une colonne de 1,000 hommes qu'amenait le général Reynier, lequel dirigea toutes les opérations du siége. On ouvrit un boyau de tranchée à 260 mètres de la place, et on le poussa à 40 mètres de la capitale du bastion de droite où l'on établit une batterie de 6 pièces qui firent écrouler l'escarpe, après 48 heures de feu. Plusieurs assauts ayant été repoussés, il fallut entrer en galerie, et ce ne fut que le 6 février, après 33 jours de siége, que la place capitula. Reynier accorda à la garnison la faculté de passer en Sicile, à condition de ne pas servir contre nous pendant un an et un jour.

Lors donc que Massena retourna à Naples, la Basilicate et les Calabres étaient soumises, à l'exception des postes d'Amantea et de Maratea, pour la réduction desquels il avait ordonné toutes les dispositions nécessaires. Bien que Cotrone, Scilla et Reggio fussent occupés par des garnisons anglo-siciliennes et que des troupes de Ferdinand cantonnassent encore à Rosarno et Seminara, on reconnut que le maréchal avait rempli sa mission avec bonheur. L'ennemi ne possédait plus que ces cinq points dans la presqu'île ; nous aurions pu, il est vrai, prendre encore les deux derniers, mais comme nous ne les aurions pas gardés sans danger faute de troupes, on préféra renoncer à leur conquête. Le général Reynier toutefois s'en empara peu de temps après l'arrivée des renforts.

Massena n'avait plus rien à faire dans le royaume de Naples. La complète pacification du pays était désormais

une œuvre d'administration qui appartenait aux généraux commandant ces provinces. Il lui semblait en outre que rester à Naples en repos, quand une guerre sanglante était allumée dans le nord de l'Europe, était incompatible avec son rang et son ardeur. Il écrivit donc à l'Empereur, en lui demandant d'être employé directement sous ses ordres. Le roi Joseph appuya vivement cette demande, se félicitant d'avoir eu un homme tel que le maréchal pour commander son armée, et Napoléon ayant répondu qu'il pouvait venir le rejoindre, Massena quitta Naples à la fin de janvier, se dirigeant vers le quartier général de la grande armée.

FIN DE LA CAMPAGNE DE 1806.

CAMPAGNE DE 1807

EN PRUSSE ET EN POLOGNE.

Modifications apportées par le traité de Presbourg au système politique de l'Europe. — Alliance forcée de la Prusse avec la France. — Motifs de brouille entre ces deux puissances. — Les négociations entamées par Napoléon avec les cabinets de Londres et de Pétersbourg tiennent le roi de Prusse en suspens. — Il cède enfin aux instances de la Russie. — Préparatifs de guerre. — Plan et premières opérations des deux partis. — Double bataille d'Iéna et d'Auerstaedt. — Ses suites. — Entrée de Napoléon à Berlin; décret qui déclare l'Angleterre en état de blocus. — Opérations entre l'Elbe et l'Oder. — Résultats de la première période de la campagne. — Campagne d'hiver. — Opérations des Français entre l'Oder et la Vistule. — Ils entrent à Varsovie. — Insurrection du duché de Posen. — Combats de Pultusk et de Golymin. — Les Français prennent des quartiers d'hiver entre Varsovie et Dantzig. — Tentative de Benningsen pour les surprendre. — Série de combats livrés avant la bataille d'Eylau. — Bataille d'Eylau. — Napoléon prend des quartiers d'hiver sur la Passarge. — Arrivée de Massena à l'armée; son entrevue avec l'Empereur. — Composition du 8e corps. — Instructions données à Massena. — Coup d'œil sur le théâtre de la guerre. — Vaine tentative des alliés en faveur de Dantzig. — Reddition de cette place. — Combats de Dargitz et de Ferdinandshoff entre Mortier et les Suédois. — Affaires d'avant-postes sur la ligne de Massena. — Les Russes reprennent l'offensive; combats de Gutstadt, de Spandau et de Somitten. — Bataille d'Heilsberg. — Combats de Drenzewo et de Barki. — Bataille de Friedland. — Prise de Koenigsberg. — Armistice. — Traités de Tilsitt. — Massena quitte le 8e corps et se rend à Paris.

Le résultat du traité de Presbourg fut le bouleversement politique d'une portion de l'Europe. L'ancien équilibre fut rompu et fit place à un nouveau, qui modifia

sensiblement la constitution du corps germanique tout entier. Les électeurs de Bavière et de Wurtemberg reçurent, comme nous l'avons vu, le titre héréditaire de roi et celui de Bade de grand-duc, avec un accroissement de territoire, et ce qui était plus précieux, la faculté de jouir « sur les territoires à eux concédés, comme » aussi sur leurs anciens États, de la plénitude de la sou- » veraineté et de tous les droits qui en dérivent, de la » même manière qu'en jouissaient l'Autriche et la Prusse » sur leurs États allemands. » Cette clause mettait les nouveaux rois, dans la confédération du Rhin, sur le même pied que les souverains de Prusse et d'Autriche; c'était dans le corps germanique une véritable révolution que nous allons voir tout à l'heure compléter. L'Autriche se soumit en silence et subit les conséquences de la défaite, mais la Prusse fut profondément humiliée. En jouant de finesse avec Napoléon elle avait trouvé son maître. L'Empereur, malgré la trahison patente du cabinet de Berlin, n'avait pas voulu lui rompre en visière avant la bataille d'Austerlitz, maintenant il pouvait se venger tout à son aise.

Alexandre, dans sa visite au roi de Prusse à la fin d'octobre 1805 lorsqu'il se rendait à son armée d'Allemagne, avait insisté avec la dernière vivacité sur la nécessité d'une alliance avec l'Autriche, et le roi, pressé par la reine et sa noblesse, s'y était enfin décidé. Le traité de Postdam, qui a été plus tard l'objet de tant de dénégations, fut conclu, et l'on se prépara à la guerre. Prenant pour prétexte la violation du territoire d'Anspach par nos troupes, la cour de Berlin avait envoyé M. d'Haugwiz à Vienne avec un ultimatum menaçant, pendant qu'elle faisait avancer des armées vers la Bo-

hême, la Franconie et la Westphalie. L'ambassadeur était arrivé près de l'Empereur la veille de la bataille d'Austerlitz. « Attendez à demain, lui dit Napoléon, » j'aurai battu les Autrichiens et les Russes, et nous » pourrons conférer plus librement. » D'Haugwiz se retira. Le lendemain, il fallait changer de ton; ce n'étaient plus des menaces, mais bien des félicitations et de nouvelles assurances d'amitié qu'il apportait à l'Empereur. Celui-ci ne voulut point passer pour dupe de ces démonstrations, et après une violente sortie contre la duplicité de la Prusse, posa à son tour son ultimatum; il était impératif et ne laissait pas de faux-fuyant. Comme il voulait pour allié une puissance forte, disait-il, il lui donnait le Hanovre, et exigeait qu'elle l'occupât immédiatement. D'Haugwiz signa le traité le 15 décembre, jour où les troupes prussiennes devaient entrer en Bohême.

Ainsi, le cabinet de Berlin, qui s'était si longtemps refusé à une alliance sollicitée comme une marque d'amitié, se voyait contraint de la subir comme un châtiment. L'annexion du Hanovre, qu'il avait tant ambitionnée autrefois, n'était avantageuse qu'en apparence, car elle exposait à de graves démêlés avec l'Angleterre, qui ne tarda pas, en effet, à bloquer les embouchures de l'Ems, du Weser et de l'Elbe. D'un autre côté, son manque de vigueur et de franchise, dans la question de l'alliance de l'Autriche, causait plus que de la froideur dans ses relations avec cette puissance. La Prusse se trouvait donc non-seulement isolée, mais encore entourée d'ennemis, car qui pouvait préjuger, à ce moment, des sentiments de l'empereur Alexandre, dont le ministère, rendu prudent par la défaite d'Austerlitz, penchait

vers la paix avec la France? Napoléon humilia la cour de Berlin par un dernier coup, et ce ne fut pas le moins sensible. Il avait, comme on l'a vu plus haut, formé une ligue de petits États allemands appelée confédération du Rhin. Après le traité de Presbourg, il en fut déclaré protecteur. Cette ligue détruisait non-seulement la confédération germanique par les clauses qui la déclaraient séparée à perpétuité du territoire de l'Empire et proclamaient son indépendance de tout État étranger à la nouvelle confédération, mais elle était même hostile aux débris du corps germanique par l'intime solidarité établie entre elle et la France, collectivement et séparément.

Le roi de Prusse alarmé de cette coalition qui lui ôtait toute influence sur les affaires d'Allemagne, et mettait entre la France et lui une frontière dangereuse, se répandit en plaintes très-vives, menaçant d'organiser, comme contre-poids, une confédération des princes du nord de l'Allemagne. Napoléon ne s'opposa pas à ce projet, seulement il empêcha, par le fait, la Prusse de le mettre à exécution; il lui répondit qu'il avait l'intention de prendre les villes anséatiques sous sa protection immédiate, que l'électeur de Saxe n'était nullement disposé à faire partie de la confédération qu'il projetait, et que le landgrave de Hesse était en pourparlers pour entrer dans celle du Rhin. Jamais mystification ne fut plus complète.

L'empereur d'Autriche, instruit par le malheur, comprit que c'en était fait de la confédération germanique, et déposa sa couronne d'empereur d'Allemagne, déliant en même temps de leurs serments chacun des anciens confédérés.

La confédération du Rhin est un des meilleurs actes politiques de Napoléon, et les événements qui suivirent son établissement le prouvèrent avec évidence. Mais par malheur la mesure impolitique et intempestive qu'il prit à la même époque vint contre-balancer ces grands avantages. Nous voulons parler de l'élévation de ses frères Joseph et Louis aux trônes de Naples et de Hollande. Quelque séduisante que fût pour l'imagination et enivrante pour l'orgueil la création de deux rois presque d'un trait de plume, l'Empereur n'aurait-il pas dû réfléchir qu'il éveillait ainsi la juste défiance des autres souverains ? Que les électeurs de Bavière et de Wurtemberg eussent une couronne, il n'y avait rien de trop choquant, les monarchies de l'Allemagne avaient toutes ainsi commencé ; mais que ne devait-on pas redouter à la vue de cette exaltation soudaine de sa famille? N'était-ce pas se mettre en lutte ouverte avec tous les rois de l'Europe? D'ailleurs quel parti tirerait-il, par la suite, de ses frères couronnés? Ils seraient ses vassaux pendant un certain temps, mais se sépareraient forcément de lui quand leurs intérêts cesseraient d'être communs, et c'est ce qui ne tarda pas à arriver.

Bien que la coalition ne fût pas rompue entre l'Angleterre, la Russie et la Suède, on peut dire qu'à cette époque la lutte était circonscrite entre la France et l'Angleterre; car l'empereur de Russie, tout en excitant la mauvaise humeur de la cour de Berlin, n'avait pas cessé ses rapports avec nous, et son envoyé, le comte d'Oubril, jetait même à Paris les bases d'un traité, pour endormir notre vigilance. Cependant l'importante modification que subit le ministère anglais par la mort de Pitt, permit un instant d'espérer que la Grande-Bretagne ap-

porterait un peu moins de roideur dans sa résistance. Fox avait succédé à celui dont il fut toute sa vie l'adversaire; sa politique était l'opposé de la sienne, et il avait toujours, comme on le sait, conseillé la paix avec la France. Aussi les relations entre les deux gouvernements ne tardèrent-elles pas à prendre une tournure bienveillante, et jusqu'à un certain point amicale. Un complot contre la vie de l'Empereur, découvert par le ministre anglais, fut l'occasion de ce rapprochement. Chacun y mettant du sien, les pourparlers prirent vite de la consistance, au point qu'on nomma de part et d'autre des fondés de pouvoir.

L'Angleterre refusait de traiter sans la Russie, et persistait à prendre pour base des échanges l'*uti possidetis*. La France, au contraire, voulait s'en tenir aux conditions du traité d'Amiens, ne faisant toutefois nulle difficulté de restituer le Hanovre au roi Georges. Dans cet intervalle, comme pour simplifier la difficulté, l'envoyé russe d'Oubril concluait un traité de paix séparé, qui fut signé le 20 juillet. Les stipulations étaient aussi simples que les intérêts respectifs des deux nations. Par ses clauses principales, les Russes devaient nous céder les bouches du Cattaro que les Autrichiens leur avaient indûment remises, et l'indépendance de la république de Raguse était reconnue, ainsi que celle des Sept-Iles. Malheureusement, arrivé à Saint-Pétersbourg, le comte d'Oubril trouva le ministère dissous, et le prince Czartoriski remplacé par le général Budberg, tout à fait hostile à la France. Le conseil désavoua l'ambassadeur, et nos incertitudes à l'égard de la Russie recommencèrent. La Prusse se plaignait vivement, pendant ces négociations, de ce qu'elle appelait le manque de foi de notre

gouvernement. Napoléon l'écoutait à peine, épiant l'heure de lui faire payer sa politique ambiguë. L'occasion s'en présenta bientôt.

Fox mourut quelques mois après son entrée aux affaires, et emporta avec lui tout espoir de pacification; d'un autre côté, l'empereur Alexandre ne pouvant plus compter sur l'Autriche, renoua ses relations avec le roi de Prusse plus intimement que jamais. Il lui fit à Berlin une seconde visite, pendant laquelle fut conclu un traité d'alliance définitive. Au même moment le cabinet de Potsdam, pour se débarrasser des importunités menaçantes de l'Angleterre au sujet du Hanovre, faisait dire que le sort de cette province dépendait de celui de la guerre. C'était assez clair; aussi la Grande-Bretagne promit-elle de larges subsides à la Russie pour la reprise des hostilités.

A cette époque, les cabinets des différentes cours de l'Europe étaient travaillés par deux partis, le parti anglais et le parti français. Le premier était le plus influent à la cour de Berlin, car tout ce qui se montrait hostile à la France devenait populaire en Prusse. La nation se laissait aller à de folles espérances de victoires, et ne parlait que du grand Frédéric et de Rosbach. La jeune noblesse surtout se faisait remarquer par sa présomption. Le roi seul, plus raisonnable, semblait pressentir instinctivement ce qu'il avait à craindre de la France. La reine, par malheur, excitant les passions du peuple et de l'armée, combattait journellement les sages résolutions de son époux. Séduit par la Russie, il céda enfin cette fois; il se prépara ouvertement à la guerre, et fit ses dispositions en armements et en concentrations de troupes.

Napoléon, affectant la plus grande sécurité, n'eut pas l'air de s'apercevoir d'abord de ces apprêts. Il fit les siens secrètement, avec sa promptitude et son habileté ordinaires, mais une fois en mesure, interpella brusquement l'envoyé prussien sur les grands mouvements de troupes qui avaient lieu en Prusse. Celui-ci répondit, le 1er octobre, par une note demandant : 1° Que les troupes françaises qui se trouvaient encore en Allemagne repassassent le Rhin sans délai ; 2° que la France ne mît plus d'obstacles à la ligue du Nord qui devait embrasser, sans exception, tous les États non désignés sur la liste fondamentale de la Confédération du Rhin ; 3° que Napoléon consentît à la cession du Wesel et de trois abbayes dont le prince Murat s'était emparé comme appartenant au grand-duché de Berg ; le tout accompagné d'une longue remontrance sur le système d'empiétement adopté par la France.

Le ton hautain et comminatoire de cette note pouvait être considéré comme une véritable déclaration de guerre. Napoléon vit avec joie la Prusse se lancer dans une voie funeste, et dédaignant de répondre directement au ministre prussien, il adressa à son armée la proclamation suivante, qui était la plus terrible réponse aux rodomontades du cabinet de Berlin :

« Soldats !

» L'ordre pour votre rentrée en France était parti : » vous vous en étiez déjà rapprochés de plusieurs mar- » ches. Des fêtes triomphales vous attendaient, et les » préparatifs pour vous recevoir étaient commencés » dans la Capitale.

» Mais lorsque nous nous abandonnions à cette trop » confiante sécurité, de nouvelles trames s'ourdissaient » sous le masque de l'amitié et de l'alliance. Des cris » de guerre se sont fait entendre à Berlin ; depuis deux » mois, nous sommes provoqués tous les jours davan- » tage. . . . . .

» Soldats, il n'est aucun de vous qui veuille retour- » ner en France par un autre chemin que par celui de » l'honneur. Nous ne devons y rentrer que sous des » arcs de triomphe.

» Eh quoi ! aurions-nous donc bravé les saisons, les » mers, les déserts, vaincu l'Europe plusieurs fois coa- » lisée contre nous, porté notre gloire de l'Orient à » l'Occident, pour retourner aujourd'hui dans notre » patrie comme des transfuges, après avoir abandonné » nos alliés, et pour entendre dire que l'aigle française » a fui épouvantée à l'aspect des armées prussiennes ?... » Mais déjà ils sont arrivés sur nos avant-postes. . . .

» Marchons donc, puisque la modération n'a pu les » faire sortir de cette étonnante ivresse. Que l'armée » prussienne éprouve le sort qu'elle éprouva il y a qua- » torze ans ! Qu'elle apprenne que s'il est facile d'ac- » quérir un accroissement de domaine et de puissance » avec l'amitié du grand peuple, son inimitié est plus » terrible que les tempêtes de l'Océan !... »

Mais avant que le comte de Knobelsdorff eût remis sa notification, le duc de Brunswick, général en chef de l'armée prussienne, avait, dans l'espoir de surprendre les Français, dirigé sa gauche sur Hoff, où elle devait être établie le 3 octobre. L'armée royale avait ordre de marcher par Naunbourg, Gotha et Eisenach, sur Wach et Fulda, sa droite couverte par l'armée du général Rü-

chel, qui se tiendrait provisoirement sur la défensive. Ces dispositions indiquaient que la gauche et le centre déboucheraient ensemble par les principales routes qui mènent vers le midi de l'Allemagne, en descendant la vallée du Mayn. Ce plan avait le grave inconvénient de clouer en quelque sorte deux grandes armées, dès le début de la campagne, aux deux principaux débouchés de la forêt de Thuringe, et cependant il était moins défectueux que celui qui fut adopté. Le duc de Brunswick, qui ne s'était point opposé au rassemblement de l'armée française, et se flattait encore d'arriver à temps pour la détruire, retira de sa gauche 10 à 12,000 hommes pour en renforcer le centre, et comme si ce n'était pas assez, l'affaiblit encore de 8 bataillons et de 9 escadrons, pour former l'extrême avant-garde de sa gauche dans le pays de Bayreuth.

Le roi de Prusse avait l'intention de percer ainsi le centre de la base d'opérations de Napoléon, et d'assurer ses ailes au moyen de deux petits corps d'observation qu'il supposait naïvement devoir donner le change aux Français. Le premier de ces corps, dans la Hesse, était sous les ordres du général Blücher, et l'autre, dans le pays de Bayreuth, sous ceux du général Tauenzien. Le prince de Hohenlohe, avec la gauche, avait ordre de se trouver le 5 octobre entre Saalfeld et Iena. Le corps de bataille devait être le 10 entre Ohrdruff et Saalfeld, tandis que le général Rüchel, avec la droite, aurait occupé Eisenach le 7, et poussé un détachement sur Hunefeld. Le roi, avec le centre et la gauche, aurait franchi, dans les journées du 11 et du 12, la forêt de Thuringe, et serait arrivé le 12 à Meiningen et à Hildburghausen. Si les Français avaient cherché à tourner leur gauche,

les Prussiens se seraient formés, la droite à la forêt de Thuringe, le front couvert par les défilés de la Saale, et se seraient rassemblés près de Mulhausen, pour se diriger vers Göttingen dans le cas où Napoléon aurait voulu tourner leur droite. La réserve, sous le duc de Wurtemberg, reçut en même temps l'ordre de se porter de Berlin sur Magdeburg.

Ce plan, si différent de ceux du grand Frédéric, livrait aux Français les routes de Leipzig, de Dresde et de Lauenbourg, sur lesquelles se trouvaient les principaux magasins de l'armée prussienne. Son exécution en fit bientôt ressortir les inconvénients : les colonnes de la gauche et du centre se croisèrent, ce qui amena beaucoup de confusion et de désordre, et ce ne fut qu'après les plus grandes peines que le quartier général du prince de Hohenlohe s'établit le 2 octobre à Iena, et celui du roi, le 4, à Erfurth. On n'y avait encore que de fausses nouvelles des mouvements de l'armée française. Malgré ces dispositions préparatoires, le roi de Prusse hésitait à commettre les premières hostilités, se flattant encore par son attitude d'imposer à Napoléon. Le duc de Brunswick, pénétré de l'idée que les Français l'attendaient dans les plaines de la Franconie, convoqua tous ses généraux en conseil, et résolut, nonobstant les observations de quelques-uns, de commencer le 9 le passage de la forêt de Thuringe.

Cependant Napoléon n'était pas resté inactif, et par suite des ordres qu'il avait donnés de Paris avant son départ, les six corps et la réserve de cavalerie de la grande armée se trouvaient rassemblés par masses dans les directions de Wurtzbourg à Gotha et de Bamberg à Leipzig.

Le 5 octobre, les maréchaux Lefebvre, Augereau, Soult et Ney se portèrent en manœuvrant sur Greifenchal, Coburg, Hoff et Bayreuth, et le lendemain l'armée déboucha sur trois colonnes.

La droite, formée par Soult et Ney, marchait sur Hoff pour déborder l'extrême gauche de l'ennemi. Le centre, composé des corps de Bernadotte, de Davout, de la garde impériale et de la réserve de cavalerie, déboucha sur Lobenstein, pendant qu'à la gauche Augereau et Lannes qui venait de remplacer Lefebvre au 5e corps, se portèrent sur Coburg et Grunenthal.

Le duc de Brunswick comprit alors, mais trop tard, l'intention de Napoléon, renonça à son fatal projet, et donna l'ordre de réunir le centre à Erfurth, la droite à Gotha, la gauche à Hochdorff, dans le pays de Blanckenhayn, et la réserve à Hall. Déjà l'armée française pouvait suivre la Saale ou s'étendre le long de la forêt vers Ilmenau. Dans l'un et l'autre cas, la position du duc de Brunswick était également périlleuse; il se hâta donc de donner des ordres pour la concentration de son armée à Hochdorff, et c'est dans l'exécution des mouvements qu'elle nécessita que les corps prussiens furent successivement accablés.

En effet, Soult arriva le 12 à Géra, et Ney à Auma, flanquant ainsi toute la marche de l'armée par une conversion sur sa gauche. Après un engagement qui eut lieu à Schleitz, Bernadotte et Murat s'établirent le 10 à Auma et à Gera. Davout suivit le premier corps et la réserve de cavalerie à la distance d'une demi-marche, et le 11 se rapprocha de la Saale dans la direction de Nauenburg. L'Empereur, avec sa garde, arriva le 11 à Auma, en sorte que la majeure partie de ses forces se

trouvait concentrée entre l'Elster et la Saale, convergeant sur Gera, derrière l'armée prussienne.

De son côté Lannes, à la gauche, enleva Saalfeld au prince Louis, qui commandait l'avant-garde de Hohenlohe. La mort de ce prince ne fut pas le seul résultat malheureux des journées de Schleitz et de Saalfeld : elles abattirent la confiance des troupes, jetèrent de la mésintelligence entre les Prussiens et les Saxons qui crurent avoir été sacrifiés, et mirent du désaccord entre les généraux ennemis relativement au point de concentration à choisir pour réunir les trois corps d'armée. Le roi résolut enfin de concentrer le centre à Weimar, et prescrivit au prince de Hohenlohe de rassembler la gauche à Iéna. Mais une panique qui se répandit dans le corps de ce dernier lui fit perdre 24 heures, et ce ne fut que le 12 qu'il put s'établir sur la rive gauche de la Saale, entre la Schecke et Cappelendorf. Cependant l'armée française avait continué son mouvement : à la gauche le maréchal Lannes avait chassé le général Tauenzien de Landgrafenberg, dont la possession assurait le débouché de nos colonnes, et d'où Napoléon pouvait découvrir aisément les mouvements de l'ennemi tout en lui cachant les siens.

Le 14, les deux armées se trouvèrent enfin en présence ; les avantages étaient partagés : les Prussiens avaient celui du terrain, et les Français la confiance et l'élan que donnent les premiers succès. La gauche et le centre de l'ennemi, attaqués sur deux points distants au plus de 30 kilomètres, ne purent concerter leurs opérations. Napoléon avec 50,000 hommes, non compris 30,000 de réserve qui ne donnèrent pas, écrasa à Iéna les 36,000 de Hohenlohe, tandis que les 70,000

hommes du corps de bataille de l'armée prussienne vinrent se briser à Auerstaedt contre les 25,000 du maréchal Davout. Cette double bataille coûta à l'ennemi environ 40,000 hommes tués, blessés ou prisonniers, 60 drapeaux, 300 pièces de canon et des magasins immenses. Les vaincus, sans chefs, sans direction, et n'ayant plus qu'une ligne oblique de retraite sur Magdeburg, se dispersèrent dans un rayon de 6 myriamètres; Napoléon lança aussitôt ses colonnes à leur poursuite sur les routes d'Erfurth, de Leipzig et de Magdeburg, qu'encombraient les plus grandes masses de fuyards.

Murat et Ney investirent Erfurth, qui, rempli de blessés et d'égarés, fut obligé d'ouvrir ses portes; on y trouva 14,000 hommes, 120 pièces d'artillerie et d'immenses magasins. Davout entra à Leipzig et surprit le passage de l'Elbe à Vittenberg. Bernadotte rencontra en avant de Hall le duc de Wurtemberg, qui se disposait à aller au-devant de l'armée du roi; l'attaquer, lui enlever la ville et le mettre en déroute fut l'affaire d'un instant. Les Prussiens perdirent 2,500 hommes, tués ou blessés, 5,000 prisonniers, 4 drapeaux, 32 pièces de canon et presque tous leurs bagages. Soult et Ney, soutenus par la cavalerie de Murat, formèrent l'investissement de Magdeburg, où il y avait un grand encombrement.

Ainsi les débris de la gauche, du centre et de la réserve de l'armée prussienne n'ayant pu, à cause de leur isolement, s'établir derrière l'Elbe, entre Magdeburg et Vittemberg, découvrirent la capitale et la mirent à la merci des vainqueurs. Murat passa l'Elbe au pont de Dessau; alors Napoléon, ayant assuré ses flancs

et ses derrières, marcha sur Berlin précédé de Davout, et y fit son entrée le 25 octobre avec sa garde, les corps de Lannes et d'Augereau, et la réserve de cavalerie.

C'est pendant son séjour dans cette capitale qu'il rendit, le 21 novembre, le fameux décret qui déclarait les îles britanniques en état de blocus, et interdisait au commerce anglais tous les ports du continent, en représailles des violences inouïes exercées sur mer par cette puissance. Il n'entre pas dans notre sujet d'apprécier cet acte politique, qui n'était du reste qu'une imitation plus large des mesures que les États-Unis avaient été quelques années auparavant forcés d'adopter contre l'Angleterre, et dont le résultat devait être la ruine de cette nation ou celle de la France.

Le premier soin à prendre était de réduire Magdeburg, et le désordre qui y régnait autorisait à penser que cette place ne résisterait pas longtemps. Après bien des efforts, le prince de Hohenlohe, étant parvenu à y rallier 25,000 hommes de toutes armes et 80 bouches à feu, se retira par Stettin et Prentzlow sur le Bas-Oder, laissant au général Kalkreuth environ 12,000 hommes pour la défense de Magdeburg. Coupé de cette place par la rapidité de la marche des Français, le prince de Weimar, avec 14,000 hommes, et Blücher avec un gros corps de cavalerie qu'il n'avait sauvé que par une ruse déloyale, s'étaient tous les deux retirés sur Brunswick. Après s'être concertés à Wolfenbuttel, ils résolurent d'aller passer l'Elbe à Tangermund, et y réussirent en manœuvrant avec habileté, nonobstant les efforts de Soult pour les en empêcher.

Cependant Napoléon avait ordonné à Murat de se porter directement avec sa cavalerie de Berlin à Stettin,

appuyé par Lannes, afin de gagner et de déborder la tête du prince de Hohenlohe. D'un autre côté, Bernadotte talonnait l'arrière-garde prussienne par Nauen et Cremmen, tandis que le maréchal Soult passait l'Elbe pour se mettre à la piste du duc de Weimar; Davout marchait sur Custrin et Francfort avec son infanterie, et sa cavalerie poussait vers le Bas-Oder. Une colonne de Hohenlohe, atteinte à Zehdenick par le général Lasalle, perdit un millier d'hommes, ce qui força le prince à se porter par sa gauche sur Furstenberg. Mais les Français entrèrent en même temps que lui à Prentzlow, et l'obligèrent à capituler : 16,000 hommes d'infanterie et 4,000 de cavalerie déposèrent les armes, nous laissant 45 drapeaux et 64 pièces d'artillerie. Atteints par le général Milhaud, 4 régiments d'infanterie et 6 de cavalerie en marche sur Passewalck furent contraints de se rendre, et cette ville, où se trouvait un parc considérable, fut enlevée le lendemain par Lannes et Murat, pendant que Lasalle, à la tête de sa brigade, surprenait Stettin.

Restaient les corps de Blücher et de Weimar, déjà serrés de près par les maréchaux Soult et Bernadotte. Murat par une marche rapide leur coupa la route de Stralsund, et le général Becker atteignit dans la plaine d'Ancklam une colonne de 4,000 hommes qui en dépendait, la chargea et la refoula dans cette petite ville, où elle mit bas les armes. Informé à Boitzenbourg de la catastrophe de Hohenlohe, Blücher rejoignit à Kratzemberg le corps de Weimar, et prit alors le commandement des forces réunies s'élevant à environ 25,000 hommes, avec 70 pièces de canon. Il résolut de passer l'Elbe pour débloquer Magdeburg, ou se réunir avec le corps

du général Lecoq, stationné encore entre Hameln et Nienburg, et arriva à Waren en même temps que Bernadotte qui venait de Boitzenburg. Le maréchal Soult, apprenant que pressés par Bernadotte, les Prussiens se retiraient sur Schwerin, gagna leur flanc, et après une première affaire à Nossentin, effectua sa jonction avec Bernadotte, ce qui leur permit de continuer la poursuite de concert. Blücher, profitant des avantages du terrain, opéra sa retraite sur Schwerin qu'il fut néanmoins forcé d'abandonner pour se retirer sur la ville libre de Lubeck, où il se retrancha malgré le sénat. Mais bientôt Murat et Soult parurent sur la route de Ratzburg, et Bernadotte sur celle de Schonberg; la ville fut emportée d'assaut le 6 novembre, et les 21 bataillons et 23 escadrons qui la défendaient furent tués, pris ou dispersés. Les vainqueurs se mirent à la poursuite de Blücher, qui était parvenu à rallier 10 bataillons et 53 escadrons, avec lesquels il tenta d'abord de se retirer sur Travemunde; mais, apprenant que cette place était déjà en notre pouvoir et que les Danois s'apprêtaient à lui couper la route de Holstein, force lui fut de déposer les armes à Ratkau et de nous abandonner 63 drapeaux et un matériel de 104 bouches à feu.

Dans le même temps, Mortier s'emparait du Hanovre, du Mecklemburg, et prenait possession des villes anséatiques. Ainsi, un mois ne s'était pas écoulé depuis l'ouverture de la campagne, et toute la puissance militaire de la Prusse avait été anéantie, car Magdeburg venait de se rendre au maréchal Ney qui commandait un corps moins nombreux que sa garnison; Erfurth, Spandau, Stettin, Hameln, Kustrin nous avaient ouvert leurs portes; la famille royale s'était réfugiée à

Kœnigsberg, et il ne restait plus d'espoir au roi que dans une armée de 20 à 25,000 hommes, dans les places fortes de la Silésie, et surtout dans l'intervention de l'empereur de Russie. Tels furent les résultats de la première période de la campagne de Prusse.

Le lendemain de la double bataille d'Iéna, le roi avait demandé un armistice qui lui avait été refusé jusqu'à ce qu'on eût recueilli tous les fruits de la victoire ; après la conquête de la Prusse occidentale, les plénipotentiaires prussiens signèrent à Charlottemburg, le 16 novembre, une convention d'armistice qui devait être le prélude d'une paix séparée. Mais le roi s'étant refusé à la ratifier, Napoléon n'hésita pas à ouvrir une campagne d'hiver. Il ne se dissimula point les difficultés de l'entreprise, et, après avoir fait un appel de 80,000 conscrits et réclamé les contingents des princes de la confédération du Rhin, il porta 6 corps d'armée, y compris la réserve de cavalerie, dans la Pologne prussienne, et enjoignit à Mortier, renforcé de 6,000 Hollandais, de se tenir aux environs de Berlin pour couvrir les communications entre l'Oder et le Rhin, pendant que Bernadotte se dirigerait sur Francfort et formerait l'arrière-garde. Les Wurtembergeois assiégèrent Glogau, dont la conquête était nécessaire pour appuyer la droite de la ligne de l'Oder, en attendant qu'on pût prendre Breslau.

Malgré les désastres survenus aux Prussiens depuis l'ouverture de la campagne, les Russes étaient restés cantonnés sur le Niemen. La situation de l'empereur Alexandre était très-critique : engagé depuis quelques années dans une guerre contre la Perse, et sur le point d'en commencer une seconde contre la Porte, il ne pouvait

cependant sans déshonneur et sans imprudence abandonner la Prusse à la merci des vainqueurs. La rapidité des événements ayant trompé tous ses calculs, le czar n'avait pas encore rassemblé toutes ses troupes, que déjà les Français se trouvaient presque sur ses frontières. Il ordonna de nouvelles levées, et à la fin d'octobre il prescrivit à Benningsen de se porter sur la Vistule avec 50,000 hommes; il devait être suivi d'une seconde armée, forte d'environ 32,000 hommes, aux ordres du général Büxhowden. Les débris de l'armée prussienne, ralliés par le général Lestocq, ne dépassaient pas 15,000 hommes, non compris les garnisons de Dantzig et de Graudentz. Mais la lenteur de la marche des corps russes ne permit pas à Benningsen de s'établir au delà de la Vistule; il se borna à occuper entre Varsovie et Thorn les principaux points de passage de cette rivière, dont la rive droite, de Plock à Dantzig, était gardée par les Prussiens.

Murat, à la tête de la cavalerie, appuyé par le corps de Davout, couvert sur son flanc droit par la Gallicie et sur son flanc gauche par les corps de Lannes et d'Augereau, que Ney venait de remplacer à Thor, se porta directement de Posen sur Varsovie, et y pénétra après avoir rejeté la cavalerie qui en couvrait les approches. La marche des différents corps de l'armée française des bords de l'Oder sur la Vistule avait été singulièrement facilitée par l'insurrection des habitants du duché de Posen. Dès que les Français furent maîtres de Berlin, le général Dombrowski, ancien aide de camp de Kosciusko, et qui depuis 1797 avait toujours combattu avec nous à la tête de la légion polonaise organisée pour la république cisalpine, fit un appel à

ses compatriotes, les exhortant à profiter de la présence des Français pour recouvrer leur indépendance. A sa voix, des milliers de Polonais, émigrés ou déserteurs des corps prussiens, se rassemblèrent sous ses drapeaux, et à peine le prince Murat était-il maître de Varsovie, que l'insurrection éclata à Posen, Kalisch, Kempen et dans presque toutes les autres villes du duché. Les corps prussiens furent surpris et désarmés, les caisses royales saisies et le service des postes suspendu. Napoléon arriva le 19 décembre à Varsovie, et après avoir visité le faubourg retranché de Praga, ordonné les travaux qui devaient le mettre dans un état complet de défense, et pris des renseignements sur la position de son avant-garde et de l'armée russe, forma une administration qu'il remplaça bientôt par un gouvernement provisoire composé de 7 membres, dont il écarta tous les Polonais étrangers à la province, afin de ne point susciter le mécontentement de l'Autriche en paraissant organiser un gouvernement de Pologne.

Benningsen ne s'était retiré sur Ostrolenka que pour se rapprocher de la seconde armée. Dès qu'il eut opéré sa jonction avec elle, il renvoya le général Lestocq à Thorn, ne doutant pas que s'il parvenait à s'emparer de Modlin, les Français seraient forcés de repasser la Vistule. Mais Ney battit Lestocq, et le sépara de l'armée russe, ce qui mit de l'indécision dans les opérations de Benningsen; lui-même, attaqué par Davout à Modlin, fut obligé d'abandonner ce point important. Vainement il voulut le reprendre et rejeter les Français sur la rive gauche du Bug : il fut obligé d'y renoncer après le combat de Pomichowo, et de concentrer ses forces à Pultusk. Napoléon fit enlever les retranchements de Czar-

nowo défendus par l'arrière-garde russe, et tandis qu'il la poursuit et l'expulse de Nasielsk, Lannes se porte sur Pultusk, Augereau, Davout et Murat sur Golymin, Soult sur Chicanow, Ney sur Soldaw et Mlawa, Bernadotte et Bessières sur Biezun.

Or Benningsen, avec 40,000 hommes, dont 9,000 de cavalerie, était à Pultusk opposé à Lannes, et le prince Gallitzin, avec environ 18,000 hommes, à Golymin en face d'Augereau dont le corps était renforcé d'une partie de celui de Davout et de deux divisions de la réserve de cavalerie. Le reste de l'armée russe se trouvait au delà de la Narew. En voyant les dispositions de son adversaire, Napoléon conçut le projet de le couper de Pultusk avec sa droite, tandis que son centre percerait sa ligne d'opérations à Ostrolenka, à deux marches sur ses derrières, et compléterait l'isolement du corps prussien, combinaison qui ne put avoir son entier résultat, parce que les Russes, pour continuer leur retraite, firent le sacrifice de la plus grande partie de leur matériel d'artillerie. Benningsen fut toutefois obligé de recevoir la bataille à Pultusk, et après une journée sanglante que la neige et la boue rendirent encore plus pénible, il repassa la Narew, se retirant sur Ostrolenka avec une perte de 2,000 morts, 1,500 blessés et 1,800 prisonniers. Au même moment, Augereau, Davout et Murat attaquaient à Golymin le corps de Gallitzin qui se rendait à Pultusk, et le rejetaient sur Makow, dont le maréchal Soult l'aurait coupé si les chemins avaient été praticables.

D'un autre côté, Bernadotte, à la tête de son corps, de celui de Ney et de la cavalerie de Bessières, empê-

cha Lestocq de rejoindre les Russes en dirigeant Ney sur Strasburg, la cavalerie de Bessières sur Rupin et Biezun et la faisant suivre par ses deux divisions d'infanterie. Battus, entamés en plusieurs rencontres, les Prussiens furent contraints de renoncer à se réunir aux Russes, et se jetèrent dans la Prusse orientale.

En Silésie, Jérôme, le plus jeune des frères de Napoléon, devenu prince et créé d'officier subalterne de marine général en chef, avait, avec l'aide du général Vandamme, réduit Glogau et Breslau, après une vive résistance et nonobstant les efforts du prince d'Anhalt pour délivrer cette dernière place, tandis qu'en Poméranie le maréchal Mortier chassait les Suédois des rives de la Peene, et se bornait à occuper Schweinmünde, Usedom et Wollin en attendant les renforts qui devaient le mettre en état d'assiéger Stralsund.

Ainsi se termina le second acte de la campagne de Prusse. Les troupes étaient très-fatiguées et avaient le plus grand besoin de repos. Napoléon leur fit prendre des quartiers d'hiver à l'abri d'un double rideau de cavalerie : le corps de Soult derrière l'Orezye, celui de Davout entre la Narew et la Wkra, celui de Lannes entre le Bug, la Vistule et la Gallicie, Augereau entre la Vistule et la Wkra, la garde à Varsovie. L'aile gauche, qui devait être incessamment renforcée de 15,000 Polonais et d'autant de troupes de la confédération du Rhin, s'étendit jusqu'à Elbing pour couvrir la Vistule inférieure, bloquer Graudentz et Dantzig et menacer Kœnigsberg. Le front des cantonnements occupait ainsi 22 myriamètres, formant la corde de l'arc que décrit la Vistule entre Varsovie et Dantzig.

Mais bientôt les Russes s'aperçurent que cet armis-

tice tacite était tout à l'avantage des Français auxquels il permettait, en s'étendant jusqu'à la mer, de faire le siége de Dantzig et de Graudentz, d'attendre des renforts et de former des magasins. Remarquant, d'ailleurs, le développement considérable du front des quartiers français et les obstacles que la nature boisée et marécageuse du pays entre l'Alle et la Narew mettraient à leurs communications, Benningsen résolut de reprendre l'offensive. Son plan consistait à surprendre l'aile gauche de la grande armée et à la séparer du centre au moyen d'une marche de flanc qui lui aurait permis de porter toutes ses forces dans la Prusse orientale, de débloquer Colberg, Dantzig et Graudentz, et de s'appuyer ensuite sur ces trois places pour établir le théâtre de la guerre dans la Prusse occidentale et forcer ainsi Napoléon à repasser la Vistule.

Benningsen, ayant donc réuni ses troupes à Biala, s'avança sur l'Alle; son avant-garde arriva le 23 à Heilsberg, chassa de Serburg le général Colbert, et le força à se replier sur Allenstein encore occupé par les troupes de Ney, qui se retira sur Osterode. Mais déjà l'alarme était répandue dans les cantonnements français : les maréchaux se rendirent aux points de concentration indiqués. Bernadotte avait l'ordre, dans le cas où il serait repoussé jusqu'à la Vistule, de se replier sur Thorn où il se retrouverait en ligne avec les autres corps, et servirait de pivot pour un changement de front qui prendrait en flanc l'armée russe et l'acculerait à la mer si elle ne se hâtait de se retirer. Aussi Bernadotte, qui après s'être emparé d'Elbing, avait chassé les Prussiens du pays entre la Passarge, le Frisch-Hafl et le Nogat, apprenant le mouvement rétrograde de Ney, se

mit en devoir d'exécuter ses instructions, se fit jour en écrasant à Mohrungen la division Markof, et continua sa retraite sur Strasburg. L'Empereur, n'étant pas suffisamment éclairé sur les mouvements de l'ennemi, se contenta d'abord de porter le corps d'Augereau sur la rive droite de la Vistule, et d'ordonner à Soult et à Ney d'occuper fortement Villemberg et Neidemburg.

Cependant la rentrée de Ney dans ses anciens cantonnements et la retraite de Bernadotte sur Thorn firent croire à Benningsen qu'il allait recueillir le fruit de sa combinaison ; supposant déjà le gros de l'armée française en pleine retraite au delà de la Vistule, il perdit deux jours à Liebstadt. Mais le 31 janvier tous les corps français furent rassemblés de Hohenstein à Artelsburg, parallèlement à la ligne d'opérations de l'ennemi, dont ils menacèrent le flanc gauche. Le projet de l'Empereur était de le déborder : le 1^er^ février toute l'armée se mit en mouvement, et après un vif engagement à Passenheim, Murat, soutenu par Soult, chassa de cette position l'arrière-garde russe. Toutefois l'officier, porteur des instructions de l'Empereur à Bernadotte, ayant été enlevé par une patrouille de Cosaques sans avoir le temps de détruire ses dépêches, Benningsen, instruit du projet de Napoléon, changea de plan. Déterminé désormais à agir contre le gros de l'armée française, il concentra ses forces à Ionkowo; mais il fut prévenu et assailli sur sa droite par Ney, et sur sa gauche par Soult et Davout ; la cavalerie de Murat liait les deux attaques. Après un combat opiniâtre, le pont de Bergfried ayant été enlevé par Soult, Benningsen se vit forcé de battre en retraite. Vivement poursuivi, il prit position à Valtersdorf, non sans avoir éprouvé des

pertes considérables, et pour donner au général Lestocq, qui avait dérobé à Bernadotte son mouvement rétrograde, le temps de le rejoindre. Alors Napoléon redouble d'activité et fait pousser le centre de l'armée russe; Murat défait à Valtersdorf le corps de cavalerie destiné à protéger la jonction de Lestocq, et Ney atteint en même temps l'avant-garde prussienne, l'enlève après un combat furieux, et oblige Lestocq à se retirer sur Sclodien.

De son côté Benningsen avait pris position à Landsberg, et posté une division à Heilsberg dans l'intention d'assurer sa retraite sur Kœnisberg et sa ligne de communications avec la Russie. Mais Davout le chasse de Heilsberg, et Murat, après un combat opiniâtre, culbute l'arrière-garde de l'armée russe qui s'obstinait à conserver Hoff, lui enlève ce poste, en sorte qu'à l'entrée de la nuit les deux armées se trouvaient en présence, séparées seulement par la petite rivière de Stein. Benningsen se hâta de quitter une position si aventurée, et de se retirer à 35 kilomètres de Kœnisberg sur Preussich-Eylau, où il arriva le 7 février au matin. C'était la dernière position où il pût recevoir bataille, car s'il avait passé outre, il aurait été débordé, attaqué sur son flanc gauche et coupé de la Pregel. La position était avantageuse : elle s'étendait sur un beau plateau dominant le débouché de la plaine entre les bois. L'infanterie de l'arrière-garde s'y établit, et des batteries, placées sur la hauteur, en défendirent l'accès; le général Bagration devait s'y maintenir aussi longtemps que possible pour faciliter le placement de l'artillerie destinée à protéger la ville, dont la défense fut confiée au général Barclay de Tolly.

Le 7, Murat et Soult débouchèrent, et après un combat sanglant, s'emparèrent d'Eylau, au delà duquel une division de ce dernier alla bivouaquer. Le reste de l'armée campa, au fur et à mesure de son arrivée, à la gauche des deux autres divisions du corps de Soult en face de la ville. Les corps de Ney et de Davout, encore en marche, devaient le lendemain déborder les ailes de l'ennemi. Les Russes commencèrent la journée par une effroyable canonnade sur Eylau, et s'avancèrent en colonnes serrées pour l'enlever; mais les effets meurtriers de l'artillerie française sur ces masses arrêtèrent leur élan. Benningsen dont le dessein était d'emporter la ville avec sa droite, en fut empêché par la vigueur d'Augereau, qui dégagea notre gauche. Vainement les Russes reviennent à la charge : Murat et Bessières, avec toute la cavalerie, culbutent leur centre, s'emparent de leur artillerie, surprennent et détruisent une forte colonne de cavalerie. Dans le même temps, Davout, avec toutes ses forces, aborde leur gauche, et après un engagement furieux, les force à abandonner toutes leurs positions. Cependant l'apparition du général Lestocq, renforcé de quelques divisions russes, fait pencher un instant la balance, mais Davout accourt, rétablit bientôt le combat, et Ney, à l'aile opposée, repousse un dernier effort des Russes. Benningsen, battu sur toute la ligne, se décide à effectuer sa retraite après une perte d'environ 6,000 morts et 18,000 blessés, dont le tiers fut abandonné sur le champ de bataille à la générosité du vainqueur. La retraite de l'armée russe, au delà de la Frisching, se fit dans le plus grand désordre, car le temps était affreux et elle manquait entièrement de vivres, ce qui empêcha Benningsen de prendre position

derrière cette rivière. Ce ne fut que le 10 qu'il put s'établir en avant de Kœnigsberg, la droite à Pinmarkt et la gauche couverte par la Pregel, en avant de laquelle le général Lestocq vint se poster.

Mais si la détresse et l'abattement des Russes les empêchaient de continuer la lutte, la fatigue et l'épuisement de l'armée victorieuse ne lui permit pas non plus de recueillir les fruits de la victoire. Le corps d'Augereau était presque détruit, tous les autres avaient beaucoup souffert, et la disette se faisait sentir. Force fut donc à Napoléon, le lendemain de la bataille, de songer à prendre des quartiers d'hiver. Il fit d'abord reconnaître la Passarge, et après 8 jours passés sur le champ de bataille, l'armée se rendit en quatre marches dans les cantonnements resserrés qui lui furent assignés derrière cette rivière. La lassitude des Russes était telle qu'ils ne cherchèrent point à contrarier ce mouvement, et ce ne fut qu'après l'entière évacuation d'Eylau que Benningsen y envoya les Cosaques de Platof; l'armée se rassembla à Allenberg, et le 25 seulement le quartier général de Benningsen fut établi à Landsberg. Néanmoins le général Essen, renforcé d'une division de l'armée de Moldavie, ayant reçu l'ordre d'opérer sur les derrières des Français, se porta sur les deux rives de la Narew contre le corps d'observation de Savary que Napoléon avait placé sur cette rivière pour couvrir ses communications avec la rive gauche de la Vistule. La colonne qui marchait par la rive droite fut culbutée sur la route de Nowogorod, l'autre pénétra dans Ostrolenka, dont elle ne tarda pas à être chassée. Bientôt toutes les forces de Savary et d'Essen mises en présence, après un combat vigoureux, les Russes furent battus et poursui-

vis sur la route de Nowogorod. Oudinot alla, après la victoire, s'établir à Villemberg pour flanquer la droite des cantonnements de l'armée et remplir l'intervalle qui séparait le corps de Davout de celui de Savary. L'importance de ce dernier parut telle à Napoléon qu'il jugea nécessaire de le renforcer, et donna l'ordre à son frère Jérôme de diriger sur Varsovie les deux divisions bavaroises de l'armée de Silésie.

Tandis que ces événements se passaient sur la frontière de Russie, Lefebvre resserrait Dantzig, Mortier bloquait Stralsund, et le prince Jérôme achevait la conquête des places fortes de la Silésie : Schweidnitz, Oppeln, Brieg, avaient subi le sort de Glogau et de Breslau, et Napoléon avait ordonné leur démantèlement; il ne restait plus aux Prussiens que Silberberg, Neisse, Cosel et Glatz : les deux premières ne tardèrent pas à succomber, et les deux dernières, ayant déjà capitulé, ne furent sauvées que par l'armistice qui termina la campagne.

Le troisième acte de la guerre de Prusse était terminé, et la majeure partie de la grande armée avait définitivement pris ses quartiers d'hiver sur la rive gauche de la Passarge, lorsque Massena arriva au quartier général d'Osterode. L'Empereur l'accueillit d'un air souriant.

—Eh bien! lui dit-il, Joseph m'a écrit que vous vous ennuyiez en Calabre, et que vous vouliez servir avec moi?

— Il m'était pénible, Sire, d'agir à l'écart sur un si petit théâtre.

— Pourtant, Joseph dit que vous avez fait merveille, et que, grâce à vous, il est bien assis sur le trône de Naples.

— Il a beaucoup trop de bonté. La conquête de Na-

ples n'a été qu'une promenade militaire, et celle des Calabres une expédition qu'aurait pu faire un simple général de brigade. Quant à la prise de Gaëte, ce n'est, à quelques conseils près de ma part, qu'une affaire dont l'honneur appartient au génie et à l'artillerie.

— La prise de cette place fait à mes yeux autant d'honneur au général en chef qu'aux commandants de l'artillerie et du génie ; mais ce qui me donne quelques regrets, c'est qu'on n'ait pas profité du premier moment de stupeur pour conquérir la Sicile. On en eût été aussi facilement maître que du royaume de Naples, et l'on n'aurait pas été obligé de faire le siége long et difficile de Gaëte.

— Je crois que Votre Majesté est dans l'erreur : pour passer le détroit il fallait des bâtiments, et les Anglais avaient enlevé tous ceux de la côte des Calabres. D'ailleurs ils avaient en Sicile ou à Malte 8,000 hommes, qui auraient disputé le terrain avec plus de méthode et de fermeté que les Napolitains.

— Les Anglais auraient fait comme les Napolitains; il ne s'agissait que de montrer des têtes de colonnes pour les mettre en déroute.

— Les troupes anglaises sont généralement mieux organisées que Votre Majesté ne le suppose; d'ailleurs pour leur montrer des têtes de colonnes, il aurait fallu avoir des bateaux, et il n'y en avait pas un seul du golfe de Policastro à Reggio.

— Quoi qu'il en soit, je suis bien aise que les Calabres soient nettoyées ; Joseph pourra être tranquille maintenant.

L'Empereur s'informa ensuite de la situation intérieure du royaume de Naples, et demanda à Massena

s'il croyait qu'on pût compter sur l'attachement que témoignaient à Joseph ses nouveaux sujets.

— Car, ajouta-t-il, il est telles circonstances où je pourrais avoir besoin du corps d'occupation.

Massena répondit que les Napolitains étaient un peuple changeant, qu'il y avait parmi eux beaucoup de gens attachés à la vieille cour qui ne vivaient que des abus de l'ancien régime, et par leur influence entraînaient un grand nombre d'individus. — De longtemps encore, ajouta-t-il, et tant qu'on aura une guerre maritime, il sera prudent de laisser dans le royaume un corps d'occupation de 20 à 24,000 hommes.

— Oh ! oh ! reprit Napoléon, c'est bien fort !

— Mais, continua Massena, celui que commandait Saint-Cyr avant la campagne de 1805 était de 16,000, et n'occupait que la Pouille et le port de Tarente.

— Il me semble, malgré cela, que 20,000 hommes sont beaucoup.

— Non, Sire, ce n'est pas beaucoup; il faut une garnison d'au moins 6,000 hommes à Naples, 1,500 ou 2,000 sur le golfe. Il ne resterait donc plus pour la garde des Abruzzes, de la Basilicate et des Calabres que 15 à 16,000 hommes, et certes c'est bien peu, puisque la configuration du pays s'oppose à la concentration des troupes sur un seul point.

— Vous comptez donc pour rien les troupes napolitaines que Joseph a déjà formées ?

— A l'exception de sa garde entièrement française, et qui ne compte pas plus de 4,500 hommes, toutes armes comprises, le reste n'est tout au plus propre qu'à faire la police des villes, car il se débanderait à l'approche du danger.

— A propos de cette garde, vous avez laissé faire une grande sottise à Joseph, reprit l'Empereur; il m'a décapité une douzaine de beaux régiments d'infanterie et quatre à cinq de cavalerie pour en faire des corps de parade.

— Sire, je prie Votre Majesté de croire que ce n'est pas moi qui ai eu l'idée de la formation de cette garde, je m'y suis même opposé autant que possible; mais le roi commandait l'armée, et a cédé à son entourage qui désirait avoir une troupe sûre dont il pût disposer.

— Ah! voilà bien les courtisans! Ces messieurs voulaient avoir des gardes françaises pour se donner plus d'importance. Les conseillers du roi ont été bien mal-avisés, et il s'en est peu fallu que je ne donnasse l'ordre à Joseph de dissoudre cette garde et d'en renvoyer les hommes à leurs régiments.

Puis changeant brusquement de conversation :

— Eh bien! que dit-on en Italie de ma dernière campagne?

— Sire, elle a étonné tout le monde, et mis le comble à l'admiration qu'on a pour votre génie.

— Ce n'est cependant pas celle qui m'a le plus coûté : Arcole, Rivoli, la Favorite ont exigé plus de combinaisons. Ces Prussiens, si vantés, si rodomonts, ne tiennent pas sur le champ de bataille comme les Autrichiens, et ces vieux généraux n'ont jamais montré l'énergie et l'activité de Wurmser et d'Alvintzy. Les généraux russes ont beaucoup à apprendre; mais leurs troupes sont bonnes, quoique lourdes. Je suis bien aise de vous avoir auprès de moi pour la campagne qui va s'ouvrir; je vous donnerai le commandement d'un corps d'armée qui aura pour noyau celui que Lannes a quitté à cause de

sa maladie. Ce corps, renforcé par le contingent bavarois et par les troupes polonaises de récente formation, cantonnera aux environs de Varsovie qu'il couvrira. Là, vous étudierez les troupes sous vos ordres et le terrain fort différent de ceux où vous avez fait la guerre jusqu'ici.

— Ainsi, Sire, c'est un simple corps d'observation que je vais commander sur les derrières de la grande armée? Sa Majesté le roi de Naples m'avait fait espérer autre chose.

— On apprécie un général à ses œuvres et non à la force de son armée. Rappelez-vous que nous n'étions guère plus de 30,000 quand nous nous sommes précipités des Apennins dans la plaine du Montferrat. Vous arrivez le dernier, les commandements sont répartis, chacun a bien rempli son rôle, et je n'ai pas, pour le moment, d'autre poste vacant. Ne vous imaginez pas, d'ailleurs, que votre corps est destiné à escorter les prisonniers et à protéger les convois sur les derrières de l'armée. Mon intention est de vous appeler bientôt en ligne, et de vous y faire remplir un rôle plus en rapport avec les talents et l'énergie dont vous m'avez donné tant de preuves.

Le 24 février, le major général transmit à Massena l'avis officiel de sa nomination au commandement du 5e corps renforcé de 12,000 hommes du contingent bavarois, sous le commandement du prince héréditaire, et de 6,000 hommes de la légion polonaise. (Voy. *Pièces justificatives*, n° I.) Quelques jours après, il se rendit à Pultusk, et prit un aperçu de l'état du 5e corps qui consistait dans les divisions Gazan et Suchet, une brigade de dragons de 3 régiments et une de cavalerie lé-

gère, donnant ensemble 12,800 baïonnettes et 1,000 sabres avec 30 pièces de canon. Ce corps peu nombreux semblait compenser sa faiblesse par sa composition; les 8 régiments français des divisions Gazan et Suchet étaient fort beaux, bien qu'un peu fatigués, et les deux généraux qui les commandaient étaient de vieilles connaissances que Massena revit avec plaisir. La cavalerie, bien montée, se trouvait sous les ordres du général Becker, Alsacien de naissance et beau-frère de Desaix, qui s'était tout récemment signalé par le combat d'Anklam; ce fut lui qui succéda comme chef d'état-major du 5e corps au général Reille que l'Empereur rappela près de lui, vers le milieu du mois de mai. Le commandant de l'artillerie était le général de division Foucher, et celui du génie le colonel Dode, officiers distingués. Il n'y avait encore en ligne que la première division bavaroise; celle du général Minucci devait arriver plus tard. Toutes les troupes occupaient de mauvais cantonnements, qui n'étaient cependant pas les plus pauvres de la ligne. Le maréchal entra sur-le-champ en rapport avec Savary, qui lui remit le commandement et partit pour Kœnigsberg.

La tâche du 5e corps, formant l'aile droite, était de couvrir Varsovie, de tenir en échec le corps du général Essen et de protéger le pays en maintenant les communications de l'armée. Si nous prenions l'offensive, l'Empereur envoyait ses instructions à Massena, et dans le cas où l'ennemi lui arracherait l'initiative, le maréchal avait ordre d'évacuer Pultusk en conservant Sierock et la rive gauche de la Narew. Si les Russes avaient des forces tellement supérieures qu'il ne pût s'opposer au passage de la Narew, il aurait la tâche de

défendre les ouvrages de Praga et la rive gauche de la Vistule, de Plock à la frontière autrichienne. Quelques jours après, un corps d'observation polonais ayant été organisé à Neidemburg, le général Zayonschek, son commandant, reçut ordre de rendre compte à Massena de ses opérations et de communiquer journellement avec lui.

Ce ne fut que le 16 mars que le maréchal reçut ses instructions définitives pour le cas où les Russes reprendraient l'offensive. Il devait, au premier appel de l'Empereur, se mettre en marche avec toutes ses forces, moins les 64e et 88e régiments, le 10e de hussards, le 21e de chasseurs et les 5 bataillons de la 3e brigade bavaroise, pour défendre l'Omulew, Pultusk, Sierock et en dernier lieu, Varsovie. La partie du corps d'armée destinée à rejoindre la droite de l'Empereur devait, en attendant, être massée à Prasnitz, Villemberg, Chorzellen, Makow et Mlawa. (Voy. *Pièces justificatives, n°* II.) A cette époque, l'Empereur, désirant savoir quelle serait la force du 5e corps, Massena s'assura qu'il n'y avait pas plus de 13,408 hommes d'infanterie et 1,948 hommes de cavalerie française, ce qui réduisait la force effective, pour le jour d'une bataille, à 11,000 baïonnettes et 1,500 sabres.

C'est ici le moment de donner un aperçu des circonstances physiques, politiques et militaires du théâtre de la guerre, alors renfermé entre la mer Baltique, le cours inférieur du Niemen et de la Vistule, et une ligne tirée de Varsovie à Grodno.

Le Niemen prend sa source dans la forêt de Kopislow, entre Minsk et les marais de Pinsk. Il court droit au nord à sa sortie de Grodno, fléchit à l'ouest au-dessus

de Kowno, arrose cette ville et traverse Tilsit au-dessous duquel il se partage en deux bras, le septentrional ou *Russ*, et le méridional ou *Neue-Gilge*, qui tous les deux vont après s'être subdivisés en plusieurs branches, se jeter dans le Curisch-Haff au-dessous de Memel. Ce fleuve, dont le cours est d'environ 24 myriamètres, coule dans un lit généralement profond; ses rives, toujours basses et souvent marécageuses, sont couvertes de bois et de buissons, et offrent cette particularité que la droite commande presque toujours la gauche; il est navigable bien au-dessus de Grodno, et a des ponts dans cette ville, à Kowno et à Tilsit.

La côte de la Baltique comprise entre le Niemen et la Vistule, et qui forme la limite nord-ouest de notre théâtre, est généralement basse et découpée par les deux grandes lagunes presque contiguës de Frisch-Haff et du Curisch-Haff; dans la première se déchargent la Passarge et la Pregel.

La Vistule, qui jaillit du mont Beraniza à l'extrémité nord-est des monts Jablunka, au point culminant de l'arc formé par cette chaîne et les Karpathes occidentaux, forme une courbe très-prononcée dont la convexité est tournée à l'est et a déjà une largeur de 340 mètres à Varsovie. Elle passe ensuite à Modlin, Plock, arrose les places prussiennes de Thorn, Graudentz, et se partage au-dessous de Marienwerder en deux bras, dont l'un, le plus large et le plus profond, va sous le nom de Nogath finir un peu à l'ouest d'Elbing, dans le Frisch-Haff, au fond du golfe de Dantzig; cette lagune est séparée du golfe par une langue de terre la Frische-Nehrung, et communique avec lui par une passe étroite que défend la place forte de Pil-

lau; l'autre bras, qui est la continuation du lit de la Vistule même, monte droit au nord à Dirschau, et fléchit à l'ouest vers Dantzig, où il tombe à la mer au-dessus de Weichselmünde, après avoir jeté à l'est quelques dérivations qui changent suivant le mouvement des sables et des eaux. En amont de Varsovie les rives de la Vistule sont basses, marécageuses et boisées; mais depuis le confluent du Bug, la rive droite est bordée par des rochers escarpés, et de Thorn jusqu'à Graudentz, par une chaîne de hauteurs. Le fleuve porte bateaux à Sandomir, et on le passe sur des ponts à Varsovie, Thorn, Marienwerder et Marienburg. Le pays entre le Niemen et la Vistule est plat, couvert de forêts et de marécages. La ligne de faîte qui sépare les bassins de ces deux fleuves, est très-peu sensible, et n'envoie au Niemen, dans la partie inférieure de son cours, que le Scheschuppe, qui prend sa source à Lubow, dans la Vaivodie lithuanienne de Troki, et se jette dans le Niemen, au-dessus de Ragnit, après avoir reçu quelques ruisseaux.

Les affluents de la Vistule sont plus nombreux et plus importants, mais nous ne ferons mention que du Bug et de la Drewenz, qui grossissent le fleuve au-dessous de Varsovie. Le Bug n'est qu'un faible ruisseau jusqu'aux étangs de Busk à la sortie desquels il porte déjà bateaux; il arrose Sokal, Brzesc, Drokieczin, et se jette dans la Vistule au-dessus de Modlin. Dans les temps pluvieux cette rivière est sujette à de fortes inondations, mais dans les sécheresses elle est guéable presque partout; on la passe sur des ponts à Rubicszow, à l'est de Wladimir, à Dubienka, à Brzesc, et dans des bacs sur six à huit points. Il serait inutile, pour l'objet

qui nous occupe, de faire mention de ses affluents de gauche; nous dirons seulement quelques mots de la Narew et de la Wkra, qu'il reçoit sur sa droite et dont la garde fut confiée à Massena.

La Narew sort des marais de Lithuanie au nord-est de Brzesc, passe par Tyokczin, Lomza, Ostrolenka, Pultusk, et se jette dans le Bug, à Sierock, après un cours d'environ 48 myriamètres. Son lit, parsemé d'îles, est bordé de forêts et de marécages, et n'est navigable que depuis Tiekoczin. Il y a des ponts à Chorocz, Lomza, Novogorod, et des bacs à Ostrolenka, Rozen, Pultusk et Sierock. Elle est grossie sur sa droite par la Suprasl, la Bobra, l'Omulew et l'Orsyc.

La Wkra, second affluent de droite du Bug, prend sa source à Neidemburg, arrose Nazielsk, devient navigable à Sochoczyn, et se décharge à Pomichowo; on la passe sur des ponts dans ces deux dernières villes.

La Drewenz, dernier affluent de droite important de la Vistule, est l'écoulement d'un petit lac au nord de Neidemburg, devient navigable à sa sortie de celui de Drewenz, et se jette à Zlotary, au-dessus de Thorn. Ses bords sont boisés et marécageux, et on la passe sur les ponts de Rodzouc, Brattian, Neumarkt, Kauernick, Strasburg, Gollub et Leibicz.

Outre les affluents de gauche du Niemen, et ceux de droite de la Vistule, le théâtre de la guerre était encore arrosé par la Passarge et la Pregel, tributaires directs du Frisch-Haff. Guéable partout, le premier de ces cours d'eau prend sa source à Hohenstein, dans la Prusse orientale, et finit au-dessous du pont de Braunsburg, après un trajet de 16 myriamètres; il est coupé par les deux routes d'Elbing et de Thorn à Kœnigsberg.

La Pregel, formée de la réunion à Insterburg des trois ruisseaux de l'Inster, de l'Augerapp et de la Pisse, parcourt un pays plat et marécageux, et n'est en quelque sorte qu'une chaîne de petits lacs. Elle arrose Gumbinnen, Insterburg où elle devient navigable, Vehlau et Kœnigsberg, au-dessus duquel elle se jette dans la mer après un cours de 12 myriamètres. Elle a des ponts à Insterburg, Vehlau et Kœnigsberg; au-dessus de cette ville, elle forme plusieurs îles et communique avec le Curisch-Haff par le canal de Deime. Elle reçoit sur sa rive gauche l'Alle, qui arrose Allenstein, Heilsberg, Bartenstein, Schippenheil où elle devient navigable, passe près d'Eylau, à Friedland, Allenburg, et afflue à Vehlau.

La partie de la Prusse et de l'ancienne Lithuanie, arrosée par ces rivières, est en général basse, marécageuse et boisée; mais quoique le climat soit tour à tour froid, âpre, humide et sec, le sol produit presque toutes les céréales, des pommes de terre et beaucoup d'autres légumes, et nourrit du gros et du menu bétail, en sorte que des armées peuvent s'y soutenir quelque temps. La nature du terrain et la rareté des grandes villes s'opposent à ce qu'on y trouve un grand nombre de bonnes routes. Les meilleures sont de simples remblais plantés et bordés de fossés, dont les accotements sont en maçonnerie lorsqu'elles traversent des marais.

Quatre routes principales encadraient pour ainsi dire ce théâtre, et en reliaient les points les plus importants: La première, conduisant de Dantzig à Kœnigsberg, par Dirschau, Elbing et Braunsberg, se continue jusqu'à Riga, par Vehlau, Insterburg, Tilsit et Memel.

Les trois autres partent de Varsovie et aboutissent:

l'une, à Dantzig en côtoyant la Vistule, par Modlin, Plock, Thorn, Culm, Graudentz et Nauenbourg ; l'autre, à Kœnigsberg, par Sierock, Pultusk, Makow, Prasnitz, Charzellen, Villemberg, Rastenburg, Bartenstein, Preussich-Eylau et Kreuzburg; la troisième traverse Sierock, Pultusk, Ostrolenka, Lomza, Suwolki, Marienpol, Kowno, Szawly, Mittau, Riga, et se prolonge de là jusqu'à Pétersbourg.

L'armée russe avait pris ses quartiers d'hiver sur la rive droite de la Pregel et du Niemen, et les Prussiens occupaient :

1° L'importante place de Kœnigsberg, à 8 kilomètres de l'embouchure de la Pregel.

2° Pillau, pentagone fortifié sur une langue de terre, vis-à-vis l'extrémité de la Frische-Nehrung, à 45 kilomètres ouest-sud-ouest de Kœnigsberg.

3° Dantzig, la meilleure place de la Prusse, sur la rive gauche de la Vistule, à un myriamètre de son embouchure, qui est défendue par le fort de Veichselmünde.

4° Graudentz, fort situé au nord de la ville du même nom, sur une hauteur au pied de laquelle coule la Vistule, à 7 myriamètres au sud de Dantzig.

Les Français, cantonnés sur la rive gauche de la Passarge, n'avaient encore pour points d'appui sur la rive droite de la Vistule que Praga, faubourg retranché de Varsovie, et Thorn, place forte à 16 myriamètres nord-ouest de cette ville.

C'était dans ce coin reculé de l'Europe que Massena allait voir une seconde fois les armées française et russe en venir aux mains. Mais il ne s'agissait plus comme en 1799 de l'indépendance de la patrie; les intérêts

d'un seul homme avaient remplacé le puissant mobile qui animait nos soldats dans les plaines de Zurich, et la France allait encore prodiguer le sang de ses enfants pour augmenter la gloire du conquérant à qui elle avait aveuglément confié ses destinées.

Massena faisait reconnaître avec le plus grand soin le terrain compris entre le Bug, la Narew et la Wkra, lorsqu'il ressentit les premières atteintes de la cruelle maladie qui devait dix ans plus tard le conduire au tombeau. Il était à peine rétabli, que Benningsen rassembla ses forces sur la rive gauche de l'Alle, en avant de Heilsberg, pour tomber sur notre gauche en même temps que le maréchal Kalkreuth se porterait par la Nehrung, de Kœnigsberg sur Dantzig, avec un corps russo-prussien. Mais l'Empereur, ayant deviné ce projet, concentra au plus tôt la majeure partie de ses troupes sur le plateau d'Osterode, résolu à y recevoir la bataille, fit tâter la gauche de l'armée russe, et ordonna une marche générale sur Gustadt ; Ney s'empara de cette ville et força l'ennemi à retirer l'artillerie établie sur la rive gauche de la Passarge, en arrière des ponts et des gués.

Quelques jours après, l'avant-garde de Tschitczakof, qui après la bataille d'Ostrolenka avait remplacé Essen, s'étant avancée jusqu'à Villemberg, Massena, qui ne connaissait pas encore le terrain ni la position exacte de ses troupes, porta, au premier bruit de cette marche, la brigade Dumoustier sur Charzellen. Mais l'Empereur, ne jugeant pas ce mouvement assez offensif, lui ordonna de diriger la division Gazan sur Villemberg, d'en chasser l'ennemi et de s'établir dans cette ville, tête de la ligne de l'Omulew. En conséquence, le maréchal prescrivit

à Gazan d'opérer ce mouvement avec la division de Suchet, qui était absent; Gazan lui ayant fait observer qu'il ne pouvait prendre le commandement des troupes d'un camarade, trois jours se perdirent en correspondances. Napoléon envoya alors 6,000 hommes d'infanterie et 3,000 de cavalerie au grand-duc de Berg pour tomber à Villemberg sur la division russe, et comme dans l'attente d'une bataille il ne pouvait se dégarnir en présence de l'ennemi, il réitéra son ordre à Massena, ordonnant à Davout de soutenir le détachement que ce maréchal enverrait à l'appui de Murat, et d'assurer la communication avec l'aile droite, tout en couvrant Varsovie. Alors Massena donna à Gazan 2 brigades, la division de dragons du général Becker et 9 pièces d'artillerie, et se rendit lui-même à Prasnitz avec la brigade Taupin pour l'appuyer. Gazan, le 13 mars, occupa Villemberg et répara le pont de l'Omulew, afin de pouvoir se porter sur Ostrolenka, et détruire celui de cette ville; malgré la disette dont il souffrit bientôt, parce que Massena ne pouvait rien lui fournir faute de moyens de transport, il prit toutes les mesures nécessaires pour se maintenir en cas d'attaque.

Voyant son projet déjoué, Benningsen fit rentrer ses troupes dans leurs quartiers, et résolut d'attendre pour une dernière tentative en faveur de Dantzig l'arrivée de l'empereur Alexandre. Ce prince partit de Pétersbourg, le 28 mars, pour venir prendre le commandement de son armée, et réuni au roi de Prusse, il établit son quartier général à Bartenstein, où les deux souverains, reconnaissant l'impossibilité de dégager Dantzig par terre, se décidèrent à une tentative par mer, projet qui leur souriait d'autant plus que le maréchal Kalkreuth était

parvenu à entrer heureusement dans cette place, dont il dirigeait alors la défense. Ils firent donc embarquer à Pillau 12 à 15,000 hommes sur 66 bâtiments de transport escortés par une frégate et deux corvettes. Le général Kamenskoi, commandant de l'expédition, avait ordre d'attaquer la Nehrung et l'île de Holm, et afin de faciliter cette opération, l'armée russe, rassemblée sur Heilsberg, se porta en avant pour occuper le centre des Français, et les empêcher de renforcer l'armée de siége. Mais Napoléon, ayant deviné l'intention des Russes, avait déjà envoyé à Marienwerder, sous le commandement de Lannes, rétabli de sa maladie, un corps de réserve destiné à soutenir Lefebvre, et dirigé sur la basse Vistule la plupart des troupes de Mortier, rendues disponibles, comme nous le verrons plus bas, par un armistice conclu entre ce maréchal et le général suédois Essen. Le plan des souverains fut donc complétement déjoué sans que Napoléon eût besoin de modifier notablement sa ligne, car il lui suffit d'appeler sur sa droite une division du corps de Massena. A son arrivée, Kamenskoi trouva l'île de Holm déjà au pouvoir des Français, et tout ce qu'il put faire se réduisit à signaler son arrivée à la garnison de Dantzig, et à communiquer avec le fort de Weichselmünde; la tentative qu'il dirigea ensuite contre l'île de Holm fut repoussée, et il fut obligé de se retirer dans le camp de Neufahrvasser, sous le canon de Weichselmünde. Dès lors les travaux de siége se poursuivirent avec plus d'activité, et le dernier boulevard de la monarchie prussienne capitula le 24 mai, après 54 jours de tranchée ouverte et 31 de feu, non compris 15 jours de combats meurtriers livrés dans les environs avant l'investissement. Le maréchal

Kalkreuth se rendit aux mêmes conditions qu'il avait lui-même, 14 ans auparavant, accordées à la garnison de Mayence : environ 10,000 hommes sortirent de Dantzig avec les honneurs de la guerre pour se rendre à Pillau par la Nehrung, sous condition de ne pas servir contre nous pendant un an. De plus, les débris du corps russe qui occupait Weichselmünde se soumirent le lendemain, pendant qu'on discutait les conditions de la capitulation de ce fort.

Tandis que Lefebvre redoublait d'activité pour faire tomber Dantzig, Mortier resté entre l'Elbe et l'Oder était allé assiéger Colberg, conformément à l'ordre qu'il en avait reçu, et ne laissant que la seule division Grandjean devant Stralsund. Le général suédois ayant été renforcé, sortit de la place à la tête de 15,000 hommes, dans le but de couper nos communications avec Berlin, battit la division de blocus et la poursuivit jusqu'à Anklam. Mais Mortier s'étant réuni à Passewalck aux débris du général Grandjean, courut aux Suédois, les battit à Dargitz et à Ferdinandshoff, et força le général Essen à conclure le 18 avril un armistice, qui, laissant disponible la majeure partie de ses forces, permit à Napoléon de les diriger sur la basse Vistule.

A part les diversions tentées par les Russes en faveur de Dantzig, les deux grandes armées passèrent dans leurs cantonnements respectifs les mois de mars, d'avril et de mai, qui dans ce rude climat sont encore très-durs ; le repos leur était également nécessaire, et il ne fut troublé que par des escarmouches dans lesquelles le 5e corps, cantonné à Villemberg, fut pour son compte plusieurs fois engagé. Ainsi le 19 mars, les Cosaques attaquèrent les postes du général Zayonschek, et enle-

vèrent Pryzowa dont ils furent chassés le lendemain. Le 25, ils repassèrent l'Omulew au nombre de 1,500, surprirent un faible piquet à Malga, et parurent devant Vallendorf, dont le général Zayonschek les repoussa. Le lendemain Massena, qui était à Prasnitz, se dirigea à Villemberg et ordonna à la cavalerie de Becker un mouvement sur Osterburg. Pour le favoriser, il invita Zayonschek à porter 400 hulans à Gross-Schinang, à un myriamètre de Villemberg, sur la route d'Osterburg; ces troupes chassèrent de cette ville 5 ou 600 Cosaques et s'y établirent.

Pendant cinq semaines le général Tschitczakof resta immobile dans ses positions, mais le 12 mai Massena fut attaqué sur toute sa ligne : 2,000 Cosaques, après avoir enlevé un avant-poste polonais, tentèrent vainement de surprendre Malga en même temps qu'une attaque dirigée sur Villemberg, était vivement repoussée par Gazan. (Voy. *Pièces justificatives, n°* III.) En cet instant l'ennemi, à la faveur d'un feu de 13 pièces de canon contre la tête de pont de Drenzewo, effectuait son débarquement à l'embouchure de l'Omulew, et le faisait soutenir un peu plus haut par un passage à gué protégé par 4 autres pièces. Mais cette tentative, qui obtint d'abord quelque succès, fut bientôt réprimée par le général Girard, et les Russes que poursuivait vivement Suchet, repassèrent en désordre le pont d'Ostrolenka. Aux premiers coups de canon, Massena s'était porté avec la brigade bavaroise de Minucci et la cavalerie de Mazzanielli en avant de Chorzellen, pour empêcher l'ennemi de tourner l'une ou l'autre de ses divisions. Le 16, les Russes revinrent à la charge : le général prince Fuskof, à la tête de 6,000 hommes avec 3 bouches à feu, s'avança

vers Pultusk pour enlever la tête du pont qu'on y construisait, et marcha contre les avant-postes de la division bavaroise qui se replièrent en bon ordre sur leurs bataillons formés en carrés pour les recueillir. La ligne de bataille du prince royal de Bavière était protégée par une redoute et un abatis seulement ébauchés; les deux premiers bataillons du 7e de ligne bavarois en retraite, après avoir rallié leurs avant-postes devant les Russes, se jetèrent dans la redoute et y firent entrer deux pièces de 6, tandis que le 3e bataillon allait se joindre sur la gauche derrière l'abatis au 1er du 3e de ligne qui y était en réserve. Fuskof y attaqua trois fois la position des Bavarois et fut toujours repoussé. Enfin, après cinq heures de fusillade, rebuté par l'inutilité de ses efforts, il revint sur ses pas, et le prince Louis qui avait beaucoup souffert reprit ses anciens postes. (Voy. *Pièces justificatives*, n° IV.)

Cependant Napoléon, instruit que l'ennemi avait dégarni sa gauche, recommanda à Massena de pousser en avant sur Nowogorod afin d'inquiéter sérieusement les Russes, et à ce sujet il lui envoya des notes qui devaient faciliter l'étude du terrain sur lequel il aurait à opérer.

Mais si les rigueurs de l'hiver condamnaient les deux armées à une inaction presque absolue, la diplomatie profitant de cet armistice tacite faisait des tentatives de rapprochement. Dès le 26 février, Napoléon avait écrit au roi de Prusse pour l'engager à entrer en négociations; toutefois ses offres, reitérées en avril, furent repoussées par un motif facile à comprendre. Le cabinet autrichien offrit sa médiation pour une pacification générale à la France, à la Prusse et à l'Angleterre. Cette

dernière la refusa. Les négociations néanmoins continuèrent entre les quartiers généraux des parties belligérantes, et ne furent rompues que lorsque la reddition de Dantzig eut enlevé au roi de Prusse le dernier gage qu'il pouvait apporter. La chute de cette place et le retour de la belle saison permettant à Napoléon, dont l'armée avait déjà été considérablement renforcée pendant les deux derniers mois, d'appeler en ligne les corps de Lefebvre et de Mortier, les souverains alliés sentirent qu'ils n'avaient pas un moment à perdre pour lui arracher l'initiative et contre-balancer l'avantage que lui donnait la supériorité du nombre.

L'armée russe, forte de 110 à 115,000 hommes, occupait la position retranchée de Heilsberg entre la rive gauche de l'Alle et la Sense, sa droite s'étendant en avant de Pillau, sa gauche jusqu'aux environs de Bergfried.

Les 7 corps actifs de l'armée française et la garde impériale étaient cantonnés sur deux lignes, entre Braunsberg et Allenstein, formant une masse d'environ 70,000 combattants. La ligne de ces cantonnements étant très-étendue, Benningsen résolut de forcer en plusieurs endroits le passage de la Passarge, d'isoler les corps français sur leurs points particuliers de rassemblement, et de les battre séparément. Le 5 juin il attaqua sur 7 colonnes; la principale, dirigée contre Gutstadt, obligea le maréchal Ney à se retirer sur Deppen, tandis que Platof passait l'Alle à Bergfried, débordait notre droite et cherchait à se glisser sur nos derrières en dérobant son mouvement à Massena, au moyen de quelques partis jetés entre Villemberg et Jedwabno. Mais Bernadotte, ayant repoussé l'attaque sur Spandau,

et Soult celle de Lomitten, Benningsen dut se replier sur Quetz, ne laissant sur la rive droite que son avant-garde. Informé du résultat des combats de la journée du 5, Napoléon concentra d'abord ses troupes à Saalfeld, traversa la Passarge et marcha sur Heilsberg, se bornant à recommander à Massena d'empêcher Tschitczakof de renforcer l'armée russe. Le 9 au soir, les maréchaux Ney, Davout et Lannes, la garde et la cavalerie de réserve se réunirent à Gutstadt, et attaquèrent le 10 la position retranchée de Heilsberg sans pouvoir l'enlever. Toutefois, Benningsen ne se sentit pas assez de confiance pour attendre une seconde attaque, et dans la nuit du 12 au 13, il fit passer son armée sur la rive droite de l'Alle, abandonnant ses magasins, ses blessés et ses retranchements, ouvrage de quatre mois, pour réunir toutes ses forces sur la basse Pregel, au-dessous du confluent de l'Alle, et y prendre une forte position, la droite appuyée à Kœnigsberg. En même temps il envoya ordre à Tschitczakof de forcer la ligne de Massena et de se réunir à la grande armée.

Le 11, Tschitczakof feignit de vouloir passer la Narew, près de Rozan, tandis que 6,000 hommes d'infanterie, 2,000 chevaux et quelques pulks de Cosaques attaquaient Drenzewo et le camp de Barki, et que le général Lewitz tentait vainement d'enlever Sierock. Les forces supérieures des Russes et leurs nombreuses batteries sur la rive gauche de la Narew et de l'Omulew contraignirent le général Claparède à évacuer, après une vigoureuse résistance, le camp de Barki, et à se retirer avec 12 compagnies du 17e léger sur Nocewo, tandis qu'une colonne de cavalerie russe, dont une partie mit pied à terre, insultait la ligne de Gazan, et tentait vai-

nement de lui enlever le poste central de Zawadi. Convaincu, d'après l'ensemble de ces mouvements, que l'ennemi voulait s'établir en force à Drenzewo et Barki, Massena se porta sur la ligne, fit enlever le camp à la baïonnette par le 17e léger, et rejeta les Russes en désordre derrière l'Omulew, où ils ne se reformèrent qu'à l'abri de leurs batteries. (Voy. *Pièces justificatives, n°* VI.)

Immédiatement après la bataille d'Heilsberg, Napoléon avait dirigé le corps de Soult, celui de Davout et une partie de la réserve de cavalerie sur Kœnigsberg pour empêcher les corps de Kamenskoi et de Lestocq d'y opérer leur jonction et les séparer de l'armée russe. Lui-même, avec les autres corps de la grande armée et sa garde, marcha par Eylau sur Friedland, dont les coureurs de Lannes avaient déjà pris possession; mais l'avant-garde russe les en chassa et les poursuivit sur la rive gauche de l'Alle. Benningsen, qui le suivait à marche précipitée, y arriva pendant la nuit, et apprenant qu'il n'avait devant lui qu'un seul corps français, crut pouvoir l'écraser et continuer sa marche sur Kœnigsberg. En conséquence il forma son armée, forte d'environ 60,000 hommes, sur deux lignes, dont les extrémités s'appuyaient à l'Alle; bientôt Lannes déboucha dans la plaine à la tête des grenadiers d'Oudinot, et soutenu par le reste des troupes ainsi que par les cuirassiers de Nansouty et les dragons de Grouchy, il manœuvra avec tant d'habileté qu'il amusa les Russes jusqu'à l'arrivée des corps de Mortier, de Ney et de Victor, de la garde impériale et des 3 autres divisions de la réserve de cavalerie. Ces troupes, formant environ 75,000 hommes, furent engagées au fur et à

mesure de leur arrivée : le maréchal Ney, soutenu par Victor, attaque la gauche de l'armée russe, la déposte et la rejette sur la ville ; vainement la garde impériale russe s'efforce de rétablir le combat ; elle est elle-même chargée et culbutée par la division Dupont, et toute l'aile gauche enfoncée est poursuivie jusque dans Friedland, en même temps que l'aile droite, abordée et défaite par Lannes et Mortier, était acculée à l'Alle et obligée de repasser cette rivière dans le plus grand désordre. Benningsen, abandonnant sur le champ de bataille 10,000 morts, 15,000 blessés et 80 pièces de canon, profita de la nuit pour repasser la Pregel à Vehlau, et continuer sans autre perte sa retraite sur le Niemen qu'il traversa le 18, à Tilsit.

Le jour même où la grande armée russe essuyait ce désastre, Soult et le prince Murat, détachés comme nous l'avons vu sur Kœnigsberg, forçaient Lestocq et Kamenskoi à s'y renfermer. Ils étaient suivis de près par Davout ; mais ce maréchal ayant reçu ainsi que Murat l'ordre de se rapprocher de Friedland, Soult resta seul devant Kœnigsberg où il entra le surlendemain 16 : les généraux Kamenskoi et Lestocq avaient évacué la ville pendant la nuit avec les débris de leurs corps, pour rejoindre l'armée russe par le plus court chemin.

Aussitôt que Massena fut informé de la victoire de Friedland, il marcha sur Ostrolenka, d'où le général Tschitczakof s'était retiré, en brûlant le pont de Nowogorod, et les Russes se replièrent devant lui sans combat. Le 26 il se porta sur Lomza, et le 27 sur Strezagoczin, d'où il marcha sur Bialystock, en donnant ordre à tous les détachements et aux Polonais de Sierock et de Varsovie de le rejoindre. A cette époque

le roi de Prusse n'avait plus de royaume, et l'empereur de Russie pouvait difficilement couvrir ses frontières. Jamais au contraire l'armée française n'avait été plus belle et plus nombreuse; il ne restait donc aux souverains alliés de refuge que dans la paix. Le 18 juin le général Benningsen demanda une suspension d'armes qui fut accordée le 21 à l'armée russe, et le 25 aux Prussiens.

Le 24, le major général envoya à Massena ampliation de l'armistice conclu à Tilsit entre Napoléon et l'empereur de Russie, et assigna pour cantonnements au 5e corps les bords de la Narew, de la Bobra et la frontière russe depuis la première jusqu'au Bug.

Les négociations ne traînèrent pas en longueur, et, le 9 juillet, furent signés à Tilsit, entre la Russie et la France, et entre celle-ci et la Prusse, les traités qui mettaient fin à la guerre.

Ces traités, qu'on a coutume de réunir en un seul, furent d'une importance majeure dans la politique générale de l'Europe. Depuis plus d'un siècle, ce qu'on appelait l'équilibre et le droit public européens était basé sur les traités de Westphalie. La paix de 1807 le renversa de fond en comble et créa, sinon un nouvel équilibre, du moins une autre constitution politique, de la plus grande partie du continent. La Prusse paya les frais de la guerre par une ruine à peu près complète: la portion de la Pologne qui lui était échue dans le partage de 1772 lui fut enlevée, et sous le titre de grand duché de Varsovie, réunie à la Saxe dont le souverain avait été créé roi par l'Empereur pendant la campagne; une route militaire qui devait traverser la Silésie reliait les deux pays. La Prusse cédait tout le

territoire situé entre le Rhin et l'Elbe pour la formation du royaume de Westphalie, donné à Jérôme, frère de Napoléon. La ville de Dantzig, avec un territoire de 8 kilomètres de rayon, était rétablie dans son indépendance, sous la protection des rois de Prusse et de Saxe. La navigation de la Vistule et de la Netze devenait libre.

La délimitation des frontières russes, du côté de la Pologne, était plus régulière et mieux marquée par l'acquisition que le czar faisait de la province de Bialystock. On reconnaissait formellement les rois de Naples, de Hollande, de Westphalie, ainsi que la Confédération du Rhin. Les ports de la Russie devaient être interdits aux navires et au commerce anglais, sous quelque forme qu'il s'exerçât. La Russie devait évacuer les provinces danubiennes, interdites aux troupes turques jusqu'à la ratification de la paix entre la Russie et la Porte. La médiation de l'empereur Alexandre entre la France et l'Angleterre, et celle de Napoléon entre la Porte et la Russie, étaient réciproquement acceptées.

Comme on le voit facilement, la France ne retirait du traité de Tilsit aucun avantage réel. La création du royaume de Westphalie en faveur de Jérôme Napoléon présentait l'inconvénient que nous avons déjà signalé à propos des nouveaux rois de Naples et de Hollande; l'affaiblissement de la Prusse au nord par l'érection du grand duché de Varsovie, avait celui plus grave encore et qu'augmentait l'état précaire où on réduisait la monarchie de Frédéric, de diminuer la barrière posée aux empiétements de la Russie sur l'Europe. Napoléon encourait de plus le juste reproche d'ingratitude à l'égard de la Pologne, en ne reconstituant pas, comme il aurait dû le faire pour tant de raisons, son indépen-

dance nationale. L'interdiction des ports prussiens était la seule chose profitable à la France, mais on eût pu l'obtenir sans démembrer la Prusse. L'Empereur dans l'ardeur de sa lutte avec l'Angleterre sacrifiait donc le positif aux incertitudes d'un avenir dont la poursuite lui avait déjà tant coûté et devait l'entraîner si loin. En faisant une si belle part à la Russie, il voulait principalement s'assurer sa coopération et l'intéresser même directement à ses combinaisons contre la Grande-Bretagne; aussi ne considérait-il le traité de Tilsit que comme le premier pas dans cette voie : nous lui verrons bientôt faire le second aux conférences d'Erfurth.

En dehors de la transaction officielle, il y eut relativement à la Finlande et aux provinces danubiennes, des articles secrets où l'occupation de ces provinces par la Russie était stipulée. L'Empereur jouait ainsi à l'égard de la Porte qu'il avait entraînée à la guerre, et pour laquelle il ne mentionnait, dans les articles patents, qu'un armistice louche et onéreux, un rôle déloyal et même impolitique. La Russie, quel que fût l'avenir, retirait donc du traité de Tilsit des avantages positifs, tandis que l'Empereur, au contraire, mettait en quelque sorte à la discrétion de son allié la réussite du plan pour lequel il faisait de si grands sacrifices, la ruine de l'Angleterre.

Quoi qu'il en soit, Napoléon éprouva une grande satisfaction de la conclusion de ce traité, car à cette occasion, il distribua des récompenses aux maréchaux et aux généraux qui s'étaient le plus distingués dans ces deux campagnes; Massena fut nommé duc de Rivoli, titre qui lui fut beaucoup plus précieux par le glorieux souvenir dont il était la consécration que par la riche

dotation qui l'accompagna. C'était la première faveur que Massena reçût de Napoléon, et ne réfléchissant pas aux caprices si fréquents de la fortune, il n'aurait pu se douter, d'après le rôle insignifiant qu'il avait rempli dans cette campagne, qu'elle lui vaudrait un témoignage aussi flatteur d'estime et de reconnaissance.

Le maréchal, dont la santé avait reçu de rudes atteintes pendant tout l'hiver, demanda un congé pour aller la rétablir en France ; il en reçut l'autorisation vers le milieu du mois de juillet, et remit au général Suchet le commandement du 5e corps, qui alors renforcé des malades et des blessés sortis des hôpitaux, comptait environ 20,000 hommes de troupes françaises.

FIN DE LA CAMPAGNE DE 1807.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

DE

LA CAMPAGNE DE L'AN XIV OU DE 1805.

N° I.

A.

(*Chapitre I, page* 26.)

Arrêté des Consuls, du 18 vendémiaire an x (10 octobre 1801), sur l'organisation de l'armée.

État-major général.

Généraux de division	120	360		
Généraux de brigade	240			
Adjudants commandants		120		
Aides de camp. Chefs d'escadron	120	840		1,520
Aides de camp. Capitaines	360			
Aides de camp. Lieutenants	360			
Adjoints à l'état-major		200		

État-major des places.

Commandants d'armes (4 classes)	156		
Adjudants (2 classes)	227		1,589
Secrétaires (4 classes)	156		
Portiers-consignes	1,050		

Corps des inspecteurs aux revues.

Inspecteurs en chef	6		
Inspecteurs	18		96
Sous-inspecteurs (3 classes)	72		

Corps des commissaires des guerres.

Commissaires-ordonnateurs	35		
Commissaires des guerres (2 classes)	204		274
Adjoints	35		
			3,479

	PIED DE PAIX.		PIED DE GUERRE.	
	Hommes.	Chevaux.	Hommes.	Chevaux.
Infanterie de ligne.				
112 demi-brigades, dont 79 à 3 bataillons et 33 à 2 bataillons.	207,641	. . . .	326,529	. . . .
Infanterie légère.				
31 demi-brigades, dont 20 à 3 bataillons et 11 à 2 bataillons.	56,205	. . . .	88,380	. . . .
Total de l'infanterie. . .	263,846		414,909	
Troupes à cheval.				
84 régiments, dont 2 de carabiniers, 2 de cuirassiers, 22 de cavalerie, 22 de dragons, 23 de chasseurs, 13 de hussards. .	57,224	42,856	69,404	65,716
Artillerie.				
(État-major particulier, 8 régiments à pied, 6 régiments à cheval, 2 bataillons de pontonniers, 8 bataillons du train, 15 compagnies d'ouvriers, 13 compagnies de canonniers-vétérans) (A).	20,817	7,986	28,681	12,936
Génie.				
(État-major particulier, 4 bataillons de sapeurs, 6 compagnies de mineurs).	3,801	. . . .	5,181	. . . .
Garde des Consuls.				
(État-major, 2 bataillons de grenadiers, 1 bataillon de chasseurs, 3 escadrons de grenadiers, 2 escadrons de chasseurs, 1 compagnie d'artillerie à cheval, 1 compagnie de vétérans, 1 compagnie de train d'artillerie).	1,297	1,855	1,297	1,855
Gendarmerie nationale.				
28 légions (dont une d'élite).	16,480	11,827	16,480	11,827
Vétérans nationaux.				
10 demi-brigades (plus 1 bataillon piémontais).	11,113	. . . .	11,113	. . . .
Trois écoles d'équitation et une école de trompettes.	254	. . . .	254	. . . .
Officiers de santé.	844	. . . .	844	. . . .
Force totale.	384,976	64,524	554,463	92,334

(A) Non compris les canonniers gardes-côtes; dont le chiffre est porté à 9,100 en 130 compagnies; l'arrêté n'en présente pas l'organisation.

(Non compris 3,479 hommes de l'état-major général, de l'état-major des places, du corps des inspecteurs aux revues et du corps des commissaires des guerres. — Voir à la page précédente.)

DERNIER ARTICLE.

« Cet arrêté ne sera pas imprimé; des extraits seuls pourront l'être. »

B.

ARRÊTÉ DES CONSULS, DU 20 VENDÉMIAIRE AN XI (12 OCTOBRE 1802), SUR L'ORGANISATION DE L'ARMÉE.

État-major général.

Généraux de division	120	360	1,520
Généraux de brigade	240		
Adjudants-commandants		120	
Aides de camp : Chefs d'escadron	120	840	
Aides de camp : Capitaines	360		
Aides de camp : Lieutenants	360		
Adjoints à l'état-major		200	

État-major des places.

Commandants d'armes (4 classes)	186	1,218
Adjudants (2 classes)	296	
Secrétaires (4 classes)	186	
Portiers-consignes	550	

Corps des inspecteurs aux revues.

Inspecteurs en chef	6	136
Inspecteurs	30	
Sous-inspecteurs (3 classes)	100	

Corps des commissaires des guerres.

Commissaires ordonnateurs	35	274
Commissaires des guerres (2 classes)	204	
Adjoints	35	
		3,148

	PIED DE PAIX.		PIED DE GUERRE.	
	Hommes.	Chevaux.	Hommes.	Chevaux.
Infanterie de ligne. — 112 demi-brigades, dont 79 à 3 bataillons et 33 à 2 bataillons.	207,547	. . . .	326,549	. . . .
Infanterie légère. — 34 demi-brigades, dont 23 à 3 bataillons et 8 à 2 bataillons. . .	57,862	. . . .	90,883	. . . .
Total de l'infanterie. . .	265,409		417,432	
Troupes à cheval. — 83 régiments, dont 2 de carabiniers, 5 de cuirassiers, 18 de cavalerie, 24 de dragons, 24 de chasseurs, 13 de hussards.	55,742	43,141	68,454	65,961
Artillerie. — (État-major particulier, 8 régiments à pied, 6 régiments à cheval, 2 bataillons de pontonniers, 8 bataillons du train, 15 compagnies d'ouvriers, 14 compagnies de canonniers-vétérans) (A). . .	21,166	2,898	29,477	12,848
Génie. — (État-major particulier, 5 bataillons de sapeurs, 9 compagnies de mineurs).	4,621	. . . .	6,394	. . . .
Garde des Consuls. — (État-major, 2 bataillons de grenadiers à pied, 2 bataillons de chasseurs à pied, 1 régiment de grenadiers à cheval, 1 régiment de chasseurs à cheval, 1 escadron d'artillerie légère, une section d'ouvriers, 1 compagnie du train, 4 officiers du génie, 1 escadron de mamelouks, 1 compagnie de vétérans). . .	6,045	2,969	6,045	2,969
Gendarmerie nationale. — (28 légions, dont une d'élite)	16,740	10,921	16,740	10,921
Troupes auxiliaires et corps irréguliers. — 3 demi-brigades helvétiques, 1 bataillon de chasseurs d'Orient, 1 escadron de gardes du général en chef de l'armée d'Italie. (Non compris les corps employés dans les colonies).	7,378	206	10,915	206
Vétérans nationaux. — 10 demi-brigades (plus 1 bataillon piémontais).	14,413	. . . .	14,413	. . . .
Trois écoles d'équitation et une de trompettes.	254	. . . .	254	. . . .
Officiers de santé.	790	. . . .	790	. . .
Force totale. . . .	392,528	60,135	570,884	92,905

(A) Les canonniers gardes-côtes ne sont pas mentionnés. L'arrêté du 18 vendémiaire an X en portait le chiffre à 9,100 hommes, mais il n'en comprenait pas l'organisation.

(Non compris 3,148 hommes de l'état-major général, de l'état-major des places, du corps des inspecteurs aux revues et du corps des commissaires des guerres) — Voir au tableau A.

DERNIER ARTICLE.

« ..... Le présent arrêté ne sera pas imprimé; des extraits seulement pourront l'être. »

C.

ARRÊTÉ DES CONSULS DU 1er VENDÉMIAIRE AN XII (24 SEPTEMBRE 1803), SUR L'ORGANISATION DE L'ARMÉE.

État-major général,
État-major des places,
Inspecteurs aux revues,
Commissaires des guerres,
} Comme dans l'arrêté du 20 vendémiaire an XI, 3,148.

Infanterie.

Le nom de *régiment* est substitué à celui de *demi-brigade*. Les chefs de brigade prennent le titre de *colonel*.

Les 112 demi-brigades d'infanterie de ligne, dont 79 à 3 bataillons et 33 à 2 bataillons, forment 90 régiments, dont 19 à 4 bataillons et 71 à 3 bataillons.

Les 34 demi-brigades d'infanterie légère, dont 23 à 3 bataillons et 8 à 2 bataillons, forment 27 régiments, dont 3 à 4 bataillons et 24 à 3 bataillons.

Création d'un major par régiment, grade intermédiaire entre celui de colonel et celui de chef de bataillon.

Suppression du chef de bataillon chargé du détail.

Troupes à cheval.

Les chefs de brigade prennent le titre de *colonel* comme dans l'infanterie.

Le nombre des régiments est réduit de 83 à 78.

Création d'un major comme dans l'infanterie.

Suppression du 3e chef d'escadron.

Autres armes.

L'artillerie, le génie, la garde du gouvernement, la gendarmerie, les troupes auxiliaires et corps irréguliers, les vétérans nationaux, les écoles d'équitation et de trompettes, restent organisés conformément à l'arrêté du 20 vendémiaire an XI.

Il en est de même des officiers de santé, en attendant qu'il ait été statué à leur égard par un arrêté particulier.

	PIED DE PAIX.		PIED DE GUERRE.	
	Hommes.	Chevaux.	Hommes.	Chevaux.
Infanterie de ligne. — 90 régiments, dont 19 à 4 bataillons et 71 à 3 bataillons.	197,562	. . . .	218,862 (A)	. . . .
Infanterie légère. — 27 régiments, dont 3 à 4 bataillons et 24 à 3 bataillons. .	57,438	. . . .	64,638 (A)	. . . .
Total de l'infanterie. . . .	255,000		283,500 (A)	
Troupes à cheval. — 78 régiments, dont 2 de carabiniers, 12 de cuirassiers, 30 de dragons, 24 de chasseurs et 10 de hussards.	63,986	45,736	75,844	64,938
Artillerie (comme pour l'an XI).	21,166	2,898	29,477	12,848
Génie (idem).	4,621	. . . .	6,394	. . . .
Garde du gouvernement (idem).	6,045	2,969	6,045	2,969
Gendarmerie (idem).	16,740	10,921	16,740	10,921
Troupes auxiliaires et corps irréguliers (idem).	7,378	206	10,945	206
Vétérans nationaux (idem).	14,443	. . . .	14,443	. . . .
Trois écoles d'équitation et une de trompettes (idem).	254	. . . .	254	. . . .
Officiers de santé (idem).	790	. . . .	790	. . . .
Force totale. . . .	390,363	62,730	444,342 (A)	91,882

(Non compris 3,148 hommes de l'état-major général, de l'état-major des places, du corps des inspecteurs aux revues et du corps des commissaires des guerres.) Voir à la page précédente.

(A) Aux termes de l'arrêté, l'effectif de 283,500 hommes d'infanterie et l'effectif total de 444,312 hommes ne comprennent, de plus que le pied de paix, qu'un *premier complément de guerre* qui devait recevoir, en l'an XII, les 95 régiments à 3 bataillons, à raison de 100 hommes par bataillon. Suivant l'arrêté d'organisation pour l'année précédente, le pied de guerre de l'infanterie s'élevait à 417,000 hommes; celui de l'armée dépassait 570,000.

Cet arrêté ne sera pas imprimé.

(*Tiré des archives du Conseil d'État.*)

N° II.

(*Chapitre I, page* 34.)

MÉMOIRE PRÉSENTÉ LE 12 AOUT 1806 A L'ARCHIDUC CHARLES, PAR LE MARQUIS DE CHASTELLER, GÉNÉRAL AU SERVICE D'AUTRICHE.

Comparaison de la situation actuelle de la maison d'Autriche avec l'année 1792.

L'État de la France et de l'Empire, en 1792, promettait à la maison d'Autriche les plus heureux succès d'une guerre entreprise par des raisons si justes et dont on n'a pas assez calculé les conséquences ; on s'y fût peut-être pris différemment et tout le Continent ne serait pas aujourd'hui bouleversé et des empires à deux doigts de leur perte.

La force, la situation de l'armée et des finances permettait à cette époque à Sa Majesté Impériale de porter la guerre à 300 lieues de sa capitale, d'attaquer l'ennemi dans ses foyers et lui assuraient une prospérité d'armes dont malheureusement on n'a pas profité. Malgré l'issue malheureuse de quelques campagnes et surtout des dernières, les succès des armées impériales n'en ont pas moins été brillants et multipliés, et même avec l'abandon de ses alliés l'Autriche s'en serait tirée avec gloire, sans des fautes énormes qu'il est urgent de prévenir par la suite.

L'éloignement de l'ennemi, les points intermédiaires gardés par des souverains, parties intégrantes de l'Empire, des barrières en Italie, en Tyrol, tout contribuait alors à rendre peu dangereux les projets de la France, et donnait le temps nécessaire à pourvoir aux moyens de s'y opposer.

Quelle différence aujourd'hui ! Ce même ennemi parti de l'Océan est arrivé à Olmutz comme un torrent que rien n'arrête : tout l'Empire est conquis jusqu'à nos frontières ; ces mêmes princes ci-devant de l'Allemagne, érigés aujourd'hui en royaumes, adhèrent à Bonaparte dont ils partagent les pillages et convoitent les parties de notre pays à leur portée ; la Hollande, la Suisse, l'Italie,

le Tyrol au lieu d'être nos barrières font partie des forces de l'ennemi ; Bonaparte, outre ses alliés, a 400,000 Français disponibles, et 100,000 hommes toujours sur nos frontières sont prêts à les envahir à la moindre difficulté qu'on ne manquera pas de nous chercher. Les manœuvres intérieures ne sont pas moins à craindre. On répand l'or en Hongrie ; les mécontents sont caressés et encouragés, et tout conspire en un mot au dépouillement de la monarchie. J'ignore si Sa Majesté Impériale voit le danger tel qu'il est ; mais porté de cœur et d'affection pour ses intérêts, je crois de mon devoir d'en mettre le tableau sous ses yeux et d'y joindre les remèdes que mes connaissances m'ont mis dans le cas de pouvoir calculer être utiles. Je désire que sa sage prévoyance lui ait déjà suggéré de meilleurs moyens. Ce sera avec une vive satisfaction que, d'après la réussite, je conviendrai qu'ils valaient mieux que les miens.

Partie diplomatique.

Le meilleur parti sans doute serait la paix, ou au moins une neutralité de quelques années. Mais nous la laissera-t-on ? et consentira-t-on à notre neutralité ? On demandera des dédommagements ; on exigera des parties de notre territoire ; on nous fera la loi d'une manière impérieuse et humiliante, et la France n'est pas la seule puissance qui convoite nos dépouilles.

C'est donc dans l'instant où on parlera le plus de cette paix que vous devez le plus vous en défier et vous préparer à la guerre. Bonaparte ne peut exister avec la tranquillité ; comment alimenterait-il sa rapacité ? celle de sa famille, de ses généraux et de son armée ? Le mécontentement général et le désordre des finances le culbuteraient avant deux ans. Plus machiavéliste que Machiavel lui-même, il connaît la force de cet axiome : *Divide et impera* ; et il ne veut qu'être rassuré du côté de l'Angleterre, détacher vos alliés, avoir le temps de faire travailler les peuples du continent, et lorsque les têtes seront au degré qu'il les demande, c'est alors qu'il cherchera querelle, arrivera comme la foudre, et vous reconnaîtrez trop tard le tort de vous être endormi sur ses promesses.

Je raisonne donc dans l'acception d'une guerre inévitable, prochaine et selon notre situation actuelle ; car si les choses chan-

geaient de face, si les Français éprouvaient des revers à Naples et sur les bords de la mer Adriatique ; si les Anglais, Russes et Suédois forçaient les Prussiens à la jonction ; autres temps, autres soins : nos craintes alors s'évanouiraient, et mes projets prendraient une autre direction. L'alliance avec la France pourrait présenter quelques avantages momentanés, mais outre qu'elle serait contre tous les principes, on en serait tôt ou tard la dupe et la victime. On ne peut d'ailleurs se dissimuler que l'Autriche est à présent le premier objet de spéculation d'envahissement.

Comment la Prusse ne veut-elle pas voir qu'elle aura son tour, et qu'après l'avoir caressée tant qu'il en aura besoin, Bonaparte finira par l'écraser et en fera l'apanage d'un frère ou d'un allié ? Il serait d'une importance majeure de se l'attacher, et n'y aurait-il donc aucuns moyens ? Le sacrifice de l'Hanovre et d'une partie de la Pologne ne pourrait-il pas la décider ? On ne saurait trop la payer. En dernière analyse, les guinées de l'Angleterre pourraient au moins la neutraliser, et il n'y a pas de doute qu'elle ne se rangeât aussitôt du parti germanique, si Bonaparte éprouvait un revers ; elle eût achevé de l'écraser, s'il eût perdu la bataille d'Austerlitz.

La Hesse et la Saxe sont nos alliés de cœur, mais paralysés par la Prusse et totalement influencés par elle. La Suède et le Danemark suivront l'impulsion de l'Angleterre et de la Russie. Nos alliés immédiats sont l'Angleterre, la Russie et la Turquie. On peut compter sur la première, son intérêt l'y engage : mais la Russie ne conservera-t-elle pas quelques ressentiments de la campagne de Suisse, du passage du Danube ? Bonaparte ne parviendra-t-il pas à lui persuader que deux puissances aussi colossales doivent partager le continent en deux empires et morceler et assujetir tout le reste ? C'est à votre diplomatie à approfondir, prévoir et parer ces dangers.

La Porte nous a donné des preuves d'attachement depuis nombre d'années où elle eût pu nous faire tant de mal, et y a été fortement engagée, et dans ce moment surtout, elle nous devient de la plus grande utilité par la proximité et les projets des Français sur nos frontières et sur les siennes. On peut compter sur elle avec d'autant plus de raison que des spéculations sur ses États la lient immédiatement à notre sort. Par la position de l'ennemi,

l'Autriche sera au premier moment le théâtre de la guerre. C'est cet instant qu'il faut reculer par des négociations adroites, jusqu'à ce que par un plan une fois bien combiné, on ait pris les moyens d'en assurer l'exécution. De son succès dépend non-seulement le salut de l'Autriche, mais il est attendu, désiré par tous les pays réunis, vexés, dépouillés, et j'ose le dire, par les Français eux-mêmes.

C'est ce plan que je vais donner, et j'y joindrai non-seulement les moyens de l'exécuter, mais encore d'en tirer parti après la réussite, ce que jusqu'ici on n'a jamais fait.

Partie administrative.

La partie des finances est la plus essentielle, et la perte énorme du papier est le plus dangereux de tous les maux. Sur quelle classe tombe-t-elle ? Les riches s'en ressentent peu ; les banquiers, marchands, juifs, agioteurs, aubergistes, bouchers et boulangers en profitent. Les pauvres capitalistes qui, de confiance, ont placé tout leur avoir sur le gouvernement, les malheureux pensionnés et le militaire sont les seuls qui en souffrent. Le monarque perd son crédit intérieur, les mécontents et les malveillants répandent les bruits les plus alarmants. Les habitants s'en effraient. Aucune petite spéculation du gouvernement ne peut suppléer à ces inconvénients, et il est de nécessité urgente d'y obvier. Le souverain doit ouvrir ses coffres, prendre de l'or de l'Angleterre, s'endetter s'il le faut (la suite le dédommagera amplement), défendre et punir sévèrement l'agiotage, payer l'armée en argent, faire réduire à leur juste valeur les objets de première nécessité dont la perte du papier avait fourni le prétexte de doubler le prix, avoir dans l'étranger à Hambourg, Francfort, Londres, des banquiers qui mettent au pair le cours de Vienne, ce qui est facile en leur ouvrant un crédit de quelques millions en espèces sur la caisse impériale. Ne pas souffrir que les obligations perdent et que les possesseurs tremblent d'être ruinés, et promettre à la paix l'extinction du papier. Avec 200 millions d'espèces, le gouvernement pourrait aujourd'hui acheter au cours et faire brûler publiquement pour plus de 500 millions de *banco-zettel*. Cette opération avant la défense de l'agiotage et la réduction du prix des denrées serait aussi avantageuse pour l'opinion que pour le trésor.

Alors le crédit remonterait; c'est la plus grande ressource des Empires; on annulerait les menées intérieures, l'armée serait contente, les habitants rassurés et satisfaits, la cause du monarque deviendrait la leur propre, et il serait entouré d'amis prêts à le défendre et en état de le faire.

Plan militaire.

Ce plan serait blâmé par les gens attachés servilement aux anciennes formes, et faisant de la guerre une turlutaine sonnant toujours les mêmes airs, de la même manière, à la même heure, et à la même place. Quelle folie, diront-ils, de laisser les pays ouverts et ravagés par l'ennemi? Pourquoi ne pas prendre des positions en avant? Celle d'Ulm par exemple, ou de l'Inn; les défendre, fortifier des places, des passages de rivières et plutôt porter la guerre en Bavière et hors de chez soi? Je connais la vérité et l'avantage de ce principe, mais la guerre de ce siècle est-elle la même qu'on faisait il y a cent ans? L'ennemi a-t-il les mêmes forces et les mêmes intentions? Avez-vous, vous-mêmes, les mêmes moyens défensifs, et cette méthode vous réussira-t-elle lorsque l'ennemi en suit une si différente? Avez-vous des forces suffisantes pour garder la ligne depuis Égra jusqu'à la Dalmatie? Ne pourra-t-on pas percer cette ligne sur deux ou trois points et vos pays ne seront-ils pas envahis, avec la différence seulement qu'obligés d'abandonner vos positions retranchées, vos places tomberont au pouvoir de l'ennemi avec les garnisons, les canons, les vivres et les munitions? Que pouvez-vous espérer lorsque Luxembourg et tant d'autres places fortes n'ont pu arrêter aucune armée, et qu'après Marengo vous avez rendu quatorze forteresses? Il arriverait donc qu'une fois forcés à la retraite, l'ennemi vous suivra bien mieux ayant pris vos magasins, en trouvant d'autres sur sa route; la confusion accompagnera votre armée, et la terreur précédera la sienne. Vos troupes seront dégoûtées d'un premier échec, et tous vos pays armés et prêts à se lever ne pourront et n'oseront le faire lorsque vous ne serez plus en état de les soutenir.

Nous ne sommes donc pas en état de prendre l'offensive et on doit encore moins songer à défendre l'Inn et les frontières. On n'aurait pas le temps d'y arriver en forces suffisantes; l'ennemi

attaquerait à la première marche de nos troupes. Il n'attend qu'un prétexte, et le premier échec répandra la consternation et ouvrirait de même tous nos pays sans résistance ; on se ferait battre en petits paquets et user encore en détail, et ce serait un premier mal incalculable dont nous avons déjà eu plus d'une expérience.

Je n'aurais qu'une seule armée dont le rassemblement serait à Brünn, sous le canon du Spielberg ; elle serait commandée par Son Altesse Royale l'archiduc Charles et les deux ailes par leurs Altesses Royales les archiducs Jean et Ferdinand. Carte blanche, point de responsabilité, aucunes entraves : les intérêts de la monarchie ne sauraient être en de meilleures mains.

Cette armée serait de 130,000 hommes et tous les ordres préparés d'avance. Le rassemblement doit en être facile en quinze jours. Le camp doit être prêt et les magasins bien organisés pour que rien n'y manque. Tout ce qui est en vivres, munitions, artillerie, chevaux même depuis les frontières jusqu'à Vienne, doit être retiré petit à petit et ne rien laisser à l'ennemi ; on doit engager les habitants à transporter eux-mêmes tout ce qu'ils pourront et cacher le reste dans les montagnes et les forêts. Un corps léger de 8 à 10,000 hommes doit rester sur les frontières devant Lintz pour observer l'ennemi, se retirer s'il avance, ne rien engager, ne rien perdre, et surtout ne se laisser ni couper ni prendre. Deux autres corps de 15,000 hommes chacun doivent être, l'un en Bohême sur les frontières du Haut-Palatinat, et l'autre sur les frontières de Styrie et de Hongrie.

Ces deux corps, commandés par des généraux actifs, intelligents, ne doivent avoir d'autre but que de couvrir les frontières contre de petits partis, rassurer le pays, observer l'ennemi, savoir ses moindres démarches, se retirer s'il avance en force et attendre, pour agir, un succès de la grande armée. Ils doivent changer souvent pour qu'on ne connaisse pas leur position ni leur force. Formant pour ainsi dire la droite et la gauche de l'armée du centre, et devant agir de concert, ils doivent entretenir avec elle une communication perpétuelle et active. C'est un des objets les plus intéressants et qui a toujours été négligé. Pour que cette communication soit aussi prompte que sûre, il faut établir de 4 lieues en 4 lieues un officier intelligent avec 4 sous-officiers également, et 4 hussards bien montés ; que toutes les dépêches se portent

aussitôt et au galop, la distance de 4 lieues le permet, et que chaque fois qu'il y aura 2 cachets ce soit un sous-officier, et 3 cachets l'officier lui-même. Les 3 cachets ne doivent donc être employés que dans une occasion urgente, afin que le poste reste rarement sans commandant. Il faut que cette ligne de communication soit attentive à ne pas se laisser intercepter par quelques partis, soit bien informée, se retire à temps et donne avis de la moindre mutation des postes. Si les généraux commandant des corps d'observations étaient obligés de faire un mouvement rétrograde ou en avant, ils doivent à l'instant avertir les officiers de communication d'avancer ou reculer leur ligne; mais laisser à leur choix les différents postes à prendre, toujours à même distance autant que possible; et si les montagnes et les forêts leur rendaient le trajet difficile, ils se feraient accompagner par des gens du pays. Il est essentiel que ces officiers soient bien choisis, et il faut leur fournir les moyens d'être bien montés et de payer au besoin des rapports. Quantité d'officiers pensionnés seraient encore excellents pour ce service. Pour sentir la nécessité de cette opération et combien le succès des armées en dépend, il suffit de faire le rapprochement de la négligence que nous y avons toujours mise et des maux qui en ont été la suite, avec l'activité que Bonaparte y met et les ressources que cela lui procure. Derrière les armées, chaque maître de postes, de 4 lieues en 4 lieues, doit conserver 4 bidets pour les courriers uniquement destinés à ce service, et de l'Italie à la Hollande une ligne est toujours établie, se retirant ou s'avançant suivant les mouvements de l'armée et des courriers portant nuit et jour, et toujours au galop, les ordres et les nouvelles. Après le télégraphe, aucune communication ne peut être plus prompte. Il est aisé de sentir les avantages immenses qui résultent lorsque plusieurs corps d'armée peuvent calculer leurs opérations les uns sur les autres et agir toujours avec un parfait ensemble.

Les trois corps d'observation, pour être plus légers, seraient uniquement composés de bataillons légers, hussards, dragons, peu de canons et sans bagages, et toute la grosse cavalerie, infanterie allemande, bohémienne et hongroise, et la pesante artillerie seraient à la grande armée et à la réserve.

Ces trois corps à l'armée formeraient en tout 170,000 hommes,

et nous sommes plus qu'en état de les avoir en effectif, sans dégarnir nos frontières et places fortes de Bohême, Moravie, Transylvanie et Hongrie.

Tous les dépôts, bagages, chancellerie, écritures et autres choses inutiles et embarrassantes doivent être renvoyés au loin sur les derrières, en Bannat, en Pologne, pour ne point encombrer les armées.

Sa Majesté Impériale elle-même, avec sa famille et ce qu'elle a de plus précieux, doit être éloignée en sûreté, et l'ennemi ne doit trouver aucun appât, aucun pillage, mais des coups de fusil et des troupes bien nourries, bien habillées, bien payées, bien traitées, et en état de le bien recevoir.

La position de Brünn mettra l'armée plus à portée des secours russes; et si 50 mille hommes seulement vous joignent, quelle force ne présentez-vous pas? et quels succès n'avez-vous pas à espérer si l'ennemi vient vous chercher, comme il le fera sans doute? Si contre son habitude, il s'arrêtait et se bornait à occuper vos pays (ce qui lui serait difficile n'y trouvant aucun moyen de subsistance), vous seriez alors en mesure de venir chercher ces mêmes succès qui n'en seront pas moins infaillibles, car lorsque le Français n'attaque pas lui-même, il est à demi-vaincu.

Une position en avant de Vienne, la droite à Krems, pourrait aussi présenter des avantages, couvrirait la ville et le pays, et n'en exposerait pas tant d'étendue aux ravages de l'ennemi. Mais il s'y rencontre aussi de grands inconvénients. Une forte colonne pourrait percer sur la Moravie par Budweis en pillant ou inquiétant vos derrières; votre armée serait moins à portée des secours russes, si vous éprouviez un échec. Le Danube rendrait votre retraite plus difficile et vous auriez de la peine à la faire en ordre, et dans le cas d'une victoire l'ennemi serait plus près de ses renforts, aurait moins de pays derrière lui et pourrait se rallier et vous arrêter plus facilement. Si, au contraire, près de Budweis vous n'obteniez pas le premier succès (ce que je regarde comme impossible), votre retraite sur Olmütz serait aisée, sans confusion; plus l'ennemi s'avancerait, plus il s'affaiblirait, et plus en dernière analyse une victoire de notre part rendrait sa perte totale et certaine.

Un excellent militaire à qui j'ai communiqué mes idées m'a fait les réflexions suivantes : Voici ses propres expressions :

« Les deux corps sur les frontières de Bohême et de Hongrie » sont trop faibles à 15 mille hommes pour arrêter l'ennemi et » couvrir le pays, et trop forts pour n'être que corps mobiles et » d'observation. Je les porterais à 25 mille hommes, et entre eux » et l'armée du centre j'aurais deux partisans de 2 à 3 mille *frey-* » *corps*, hussards et hulans, qui non-seulement protégeraient la » correspondance et la communication, mais harcèleraient l'en- » nemi, vivraient à ses dépens, s'avanceraient jusque sur ses » derrières, seraient toujours en l'air, et au moment d'une action » décisive pourraient faire une diversion importante. On doit re- » commander à ces partisans d'entretenir la meilleure harmonie » avec les gens du pays, de s'en faire aider dans leurs expédi- » tions et leur donner part au butin. Les commandants de ces » corps doivent avoir carte blanche et tenir surtout au courant » des moindres événements et mouvements. Récompenser grande- » ment celui qui montrera du zèle et de l'intelligence, et si quel- » ques-uns n'ont pas parfaitement rempli le but, sachez-leur gré » de l'intention, mais ne les humiliez pas et ne les livrez pas sur- » tout aux procès et aux auditeurs. Ces formes acerbes et vexa- » toires dégoûtent le militaire, l'empêchent de rien entrepren- » dre, le retiennent dans la stricte sphère de l'ordre et du » système, et paralysent le talent et la bonne volonté. La partie » de l'espionnage tient au service des partisans et est aussi diffi- » cile que délicate à bien conduire. Il faut bien payer les espions » et tâcher d'avoir ceux de l'ennemi. »

Armement et organisation des pays.

Outre le parti militaire à tirer de l'armement de tous les pays montagneux et couverts, il existe pour le faire une raison politique non moins forte. Les malheureux habitants se regardent comme abandonnés et croient que le souverain ne s'occupe pas d'eux, lorsque après les offres et les efforts qu'ils ont voulu faire, ils se sont vus délaissés, sans réponses, sans encouragements et sans secours. Leur attachement, dont ils ont voulu tant de fois et infructueusement donner des preuves, est cependant assez essen-

tiel à la monarchie dont il constitue la force, pour qu'on s'occupe de l'alimenter et de le conserver.

Quelle force ne présente pas la Styrie, le pays de Salsburg, le Tyrol, la Carinthie, la Carniole, la Croatie, la Dalmatie, la Sclavonie, Montenegro, la Bohême et la Hongrie? Chaque habitant est soldat, principalement dans les montagnes où ils sont tous armés, tirent parfaitement et seraient non-seulement des barrières insurmontables pour l'ennemi, mais l'extermineraient au moindre échec qu'il éprouverait. Quelle confiance ne doit pas aussi avoir une armée lorsqu'elle sait que derrière l'ennemi une force considérable est prête à l'écraser? Pour utiliser et diriger ces rassemblements, il faut chercher dans l'armée des officiers, sous-officiers et soldats intelligents de chaque pays, leur donner en apparence leur congé, et qu'ils retournent chez eux comme ne tenant plus au service. Munis de leurs instructions, ils connaîtront tout ce qui est en état de porter utilement les armes (car il ne faut que cela, la foule embarrasse), et enverront les dénombrements à peu près pour qu'on puisse connaître la force de chaque pays. Quelques-uns d'entre eux seront chargés particulièrement d'entretenir correspondance exacte avec l'armée dont les mouvements doivent régler leurs démarches. Les villes, tout ce qui est sur les routes et en pays découvert doivent plier devant l'ennemi, le bien recevoir, ne rien démontrer d'hostile, et attendre une retraite en désordre pour se venger alors des pertes et des outrages qu'ils auront pu recevoir. Il ne doit y avoir d'armes que dans les montagnes, les forêts et les gorges, où un détachement ennemi, quelque fort qu'il soit, pourrait être facilement écrasé s'il avait l'imprudence de s'y enfoncer. Dans ces défilés, 200 bûcherons, forgerons ou montagnards, sans courir le moindre risque, détruiraient 2,000 hommes, dont quelques arbres coupés peuvent seuls intercepter la retraite.

Je n'aurais point de masses réglées et nombreuses en Hongrie, ni en Bohême. Outre la confusion indispensable, cela présente trop d'autres inconvénients.

En Hongrie, j'aurais le plus de cavalerie possible, commandée par d'anciens officiers du pays et surtout point d'étrangers. Tout ce qui pourrait porter les armes pour l'infanterie serait organisé

en petits corps détachés pour se porter à l'instant où cela serait nécessaire.

En Bohême, je n'aurais que des *frey-corps* de milice conduits par quelques officiers du pays choisis dans les bataillons légers et par les chasseurs de toutes les heerschafften, et j'en farcirais les forêts aux frontières.

Je ferais la même opération dans toutes les forêts des montagnes de l'Autriche; depuis Vienne à Lintz et du Danube à la Styrie.

Chaque pays doit communiquer à celui qui l'avoisine et s'aider mutuellement.

Les montagnards de Montenegro et de toutes les provinces voisines de la mer, de la Turquie et de l'Italie sont surtout de la plus grande utilité; et la conformité de religion grecque les attache aux Russes et les rend ennemis jurés des Français. Qu'un Archiduc à cheval et avec peu de suite se promène incognito dans ces pays; cette marque d'amitié exaltera les têtes, et il verra les ressources immenses que l'attachement de ces peuples assure à la monarchie.

Le Tyrol conserve son amitié pour ses maîtres et est prêt à rendre les plus grands services si on l'encourage et si on lui promet secours et reconnaissance. Il tient à la Suisse (et surtout au pays de Saint-Gall), dont la bonne volonté n'est pas douteuse. Ces pays sont las des vexations révolutionnaires et soupirent après leurs anciennes constitutions. Promettez-leur de protéger leur gouvernement et de ne vous immiscer en rien dans leurs affaires (que pour les aider) et surtout tenez-leur parole, vous aurez des alliés sûrs, éternels, et de la plus grande importance.

La Hollande vous présente les mêmes ressources, si par des émissaires adroits, vous savez profiter de son mécontentement, et lui assurer le rétablissement du gouvernement qu'elle désire, la restauration de son commerce et l'alliance de l'Angleterre.

Tous les départements réunis des bords du Rhin, Mayence, Cologne, Coblentz, Trèves, Luxembourg, Liége et le Brabant même désirent le retour de leur ancien état et la délivrance du joug de Bonaparte.

L'Italie et le Piémont ne sont pas plus contents; mais quelles qualités ne sont pas nécessaires pour inspirer la confiance à ceux

que vous chargeriez de pareilles missions? On trouve facilement un officier qui sait se battre et faire battre les autres; mais un diplomate adroit n'est pas facile à rencontrer, et le choix en est d'autant plus important que la moindre gaucherie peut causer les plus grands malheurs.

Chaque ville un peu considérable, et surtout Vienne, doit avoir aussi ses instructions et des gens prêts à se mettre à sa tête lorsque l'occasion l'exigera; mais jusque-là bien vivre avec l'ennemi et lui fournir sans résistance tout ce qui sera en son pouvoir.

La Bavière elle-même est mécontente autant de son souverain que des armées françaises; mais elle redoute encore plus le ressentiment de l'Autriche. C'est cette haine qu'il faut bien se garder de conserver et contre laquelle il faut la rassurer; il est encore plus important de la rassurer que de la battre ou de la vexer.

La France, il n'y a pas de doute, pressurée de toutes les manières, verrait avec joie finir les vexations, les impôts arbitraires, la conscription, et accepterait avec enthousiasme un Bourbon et la paix. C'est le seul moyen de terminer la guerre, mais gardez-vous bien de vouloir la dépouiller, la morceler et lui imposer des lois. Tous les partis se réuniraient contre vous, et vous avez déjà éprouvé leurs forces. Offrez-lui au contraire une proclamation sage et bienfaisante, détrompez-la sur l'idée de conquête, présentez-lui un souverain légitime, son ancienne splendeur et l'assurance du désintéressement de vos intentions; vous retrouverez alors les anciens français et vous en tirerez plus de parti et de restitutions que vous ne pouvez encore vous en promettre.

Opérations militaires et politiques.

Vos forces ainsi combinées avec vos projets, il ne s'agit plus que de s'assurer un succès et que l'ennemi vienne lui-même vous l'offrir. Il le fera sans doute : il manque à l'ambition de Bonaparte une victoire sur Son Altesse Royale, et en venant la chercher, il doit y trouver le tombeau de sa gloire et peut-être une chute aussi rapide que son élévation.

Quel avantage une armée fraîche et bien organisée ne doit-elle pas avoir sur des troupes déjà fatiguées de longues marches et une cavalerie si inférieure à la nôtre? C'est à leur arrivée qu'il

faut les attaquer, avant que l'artillerie, les munitions, les réserves et toutes leurs forces ne soient rassemblées. Alors, après un premier échec, il faut poursuivre sans relâche, attaquer et vaincre tout ce qui présentera la moindre force, faire agir et resserrer les deux corps de 25 mille hommes, et autant le Français est ardent dans la victoire, autant il se rallie difficilement dans les retraites. Après deux ou trois succès, vous ne trouverez plus d'obstacles jusqu'au Rhin : le tout dépend du premier choc et de ne pas lui laisser le temps de respirer.

Une armée alors de 100,000 hommes, composée de deux corps de 25,000 hommes et de tout ce qu'il y a de plus léger dans l'armée du centre, avec peu de canons et sans bagages, doit s'attacher à la poursuite, et deux armées de 40,000 hommes chacune doivent venir prendre position, l'une en Bavière, en avant de l'Inn, pour correspondre à la Styrie et au Tyrol, et l'autre dans le Haut-Palatinat, adossée à la Bohême. Si un corps de Russes vous a joint, qu'il marche avec vous en avant; mais qu'il n'entre ni en Suisse, ni en France. Leurs usages et leur conduite ne s'accorderaient point avec une proclamation pacifique, et vous manqueriez le but de vos opérations.

L'armée destinée à se porter en avant, quelque direction que prennent les restes de l'ennemi, doit les abandonner une fois repassés le Rhin, et se diriger sur Huningue et la Franche-Comté, et surtout l'Alsace. Ce côté de la France présente un pays riche, sans forteresses, et des habitants ennemis du régime actuel et bien intentionnés, si on ne les pille pas ni on ne les maltraite.

Cette marche de notre armée doit être combinée sur celle de nos alliés, celle des Russes, Anglais et Napolitains en Italie, celle des Russes et Suédois en Hanovre, et celle des Anglais en Hollande. Les intentions politiques de la Prusse, de la Saxe et de la Hesse doivent entrer aussi en considération.

L'armée impériale doit être commandée par S. A. R. en personne, les archiducs et les généraux les plus entreprenants. La vénération des Français pour le nom de l'archiduc Charles fera autant d'effet que les armes. On ne saurait surtout trop se rappeler que nous avons dû tous nos malheurs à la lenteur méthodique, à la mésintelligence et à la jalousie entre les chefs, à la responsabilité, à la marche lente et monotone du système, au

dénûment absolu en tout genre où se sont trouvés nos malheureux soldats dont on doit s'occuper davantage (un peu plus de souliers, d'eau-de-vie, de bonnes paroles, et moins de prévôts et de coups de bâton à tort et à travers); au défaut d'ordre dans les marches, à l'encombrement des voitures, à l'inondation d'écritures et au monopole de l'administration des vivres.

Il est essentiel de tout bien calculer d'avance, de ne pas être obligé d'attendre des ordres de Vienne, de ne donner aucun relâche à l'ennemi, et que sa confusion, son désordre, votre armée, la terreur et votre proclamation arrivent au Rhin aussitôt que ses débris.

Dans l'acception où les forces russes, napolitaines et anglaises n'auraient pas fait une diversion aussi importante en Italie, et qu'une armée ennemie s'avancerait par la Carniole, vos rassemblements en Croatie, Dalmatie et provinces adjacentes, et une partie des Hongrois présentent une force qu'il n'osera pas laisser derrière lui, et l'armée de 40,000 hommes des bords de l'Inn peut venir prendre une position sur la gauche et l'arrêter facilement dans la Styrie, où l'armement du pays et du Tyrol devient alors d'un grand secours.

Si au contraire les succès de la coalition russe et napolitaine donnent assez d'occupation à l'ennemi, vos troupes de Dalmatie et de Croatie peuvent alors s'avancer sur l'Italie; mais qu'elles se gardent bien de brigandages et de désordres! Il faut protéger la nation mécontente, lui faire sentir la différence de l'amitié à l'oppression, et ne pas lui faire plus de mal qu'elle n'en a encore éprouvé.

L'Armée.

Un souverain environné de gouvernements militaires doit nécessairement prendre la même attitude et se garantir de l'influence trop marquée du civil et de la plume. L'autorité exclusive de ces deux branches humilie et dégoûte le militaire à qui il faudrait donner alors d'énormes appointements comme en Hollande, ou lui laisser l'honneur de la prépondérance, ce qui est beaucoup moins cher. Un monarque et un pays sont d'ailleurs plus honorablement et plus sûrement gardés par une armée forte, fière et heureuse, que par une bureaucratie vampirique, une arlequi-

nade bourgeoise aussi dangereuse que ridicule, et un essaim de conseillers et d'espions de police.

Malgré les pertes consécutives de la couronne impériale depuis l'époque de sa plus grande splendeur, quel pays offre encore plus de forces et plus de ressources? Des mines d'or, d'argent, de cuivre de toute espèce, les contrées les plus fertiles en tous genres, les meilleures races de chevaux; différentes nations excellentes, chacune dans leur genre, pour la plus belle composition d'une armée : le dévouement de tous ces différents peuples; nul État ne présente, en un mot, un ensemble aussi formidable. Avec autant de moyens, si une paix momentanée (car elle ne peut être durable) donnait seulement une année de répit, je crois la réorganisation de l'armée aussi nécessaire que facile et prompte à exécuter. Je diminuerais le nombre de l'infanterie de ligne et je la réduirais à des régiments autrichiens, bohêmes, hongrois et moraves. Je réformerais de préférence des régiments qui n'ont pas toujours réussi; ce n'est pas que je veuille attaquer leur courage et leur honneur, on peut souvent être brave et malheureux par un concours de circonstances indéfinissables, mais il est certain qu'un corps qui a souvent éprouvé des revers, ne va plus avec la même confiance, et ce n'est qu'avec la plus grande difficulté et des pertes énormes qu'il peut rétablir une réputation que le hasard seul et quelquefois le malheur d'être mal conduit lui a fait perdre; les mêmes hommes changés de place et incorporés dans d'autres régiments prouveraient, officiers et soldats, une bravoure égale à celle de toute l'armée; je réduirais de beaucoup la grosse cavalerie. Ces corps trop chers soutiennent peu la fatigue, sont bientôt ruinés, et une fois ou deux au plus par campagne trouvent l'occasion de pouvoir être de quelque utilité; mais j'augmenterais d'un tiers les hussards, hulans, dragons, chevaux-légers, et j'aurais des régiments de chasseurs faisant également le service à pied et à cheval.

De la Pologne, des pays frontières de Turquie, de la Croatie, Esclavonie, Dalmatie, Carinthie, etc., etc.; je tirerais en grand nombre des bataillons légers, chasseurs et chasseurs appris. Ces corps peu coûteux, habillés légèrement et avec de bonnes armes, rendraient de grands services, épargneraient les troupes de ligne;

et combien de batailles n'ont pas été gagnées avec les seuls tirailleurs?

Cette formation d'armée éviterait l'inconvénient de voir rarement les différentes armes à leur vraie place; les carabiniers et cuirassiers en tirailleurs, des hussards en ligne, des chasseurs de Bussy en ordonnance comme les dragons du Staabs, des bataillons légers en plaine, et les grenadiers dans les montagnes, comme je les ai vu prendre par centaines dans la retraite de Nice, par le général Elsnitz, en 1800.

Un abus non moins grand est de séparer les régiments, et un général qui commande un corps de 6 mille hommes a ordinairement des échantillons de 30 régiments. Des corps réunis se connaissent, se soutiennent, ont confiance en leur chef et prêtent bien une autre force que des petits paquets sans union, se jalousant au lieu de s'aider, et souvent satisfaits intérieurement lorsqu'un détachement d'une autre nation est complétement battu. Combien les écritures seraient-elles aussi diminuées et plus en règle, lorsqu'un régiment serait ensemble toute la campagne, et quels abus cela n'empêcherait-il pas?

L'artillerie est excellente; elle ne mérite que des éloges et de l'entretien. J'en aurais seulement un peu plus de légère et me servirais plus rarement de la grosse; des régiments de pionniers qu'on réforme toujours à la paix, feraient au contraire partie de l'armée et sont utiles en paix comme en guerre.

Les charrois méritent une grande attention; et de la mauvaise composition du conducteur et des friponneries qui entraînent la perte de tant de chevaux, il résulte des conséquences terribles, tant pour le retard dans les distributions que pour l'embarras dans les marches et le service de l'artillerie.

L'administration des vivres, les boulangeries sont l'âme d'une armée, mais je ne me permets aucunes réflexions, elles seraient trop étendues, et cet article à traiter regarde le souverain et les ministres. Il serait seulement à désirer que ceux qui composent ces administrations s'occupassent un peu moins d'eux et un peu plus des autres.

Résumé.

Ceci n'est que l'esquisse d'un vaste plan dont chaque partie exige les plus grands détails et surtout de l'exactitude et de la suite dans l'exécution, car les plus belles machines périssent, dès que le moindre rouage rencontre une entrave. Je laisse donner ces détails à ceux qui joindront aux bonnes intentions les talents militaires et la parfaite connaissance des ressources de la monarchie.

Je n'ai pas l'amour-propre de croire mon opinion exclusive, et je suis convaincu qu'il existe beaucoup de personnes au service de Sa Majesté Impériale en état d'en développer les vérités et les erreurs ; mais je doute qu'on puisse aussi bien connaître la France et surtout les moyens de n'être pas sa victime.

Je puis aussi me tromper sur plusieurs objets, mais j'ai malheureusement trop étudié nos fautes et nos malheurs pour n'en pas avoir calculé les fautes et les remèdes.

Je désire de grand cœur que mes pronostics se trouvent faux et par conséquent mes projets inutiles; mais, je le répète, j'ai bien peur que les uns ne se vérifient trop tôt et qu'on regrette trop tard de n'avoir pas suivi les autres.

On ne pourra, au surplus, m'accuser ni d'ambition, ni d'intérêt : je ne demande rien, et je ne veux que donner à mon souverain une preuve de mon respectueux attachement et du zèle que j'ai toujours mis à le servir.

N° III.

(*Chapitre II, page 67.*)

Paris, le 30 fructidor an XIII (17 septembre 1805).

A MONSIEUR LE MARÉCHAL MASSENA.

L'Empereur, monsieur le maréchal Massena, vient de mettre à votre disposition une somme de 100,000 francs pour espionnage et dépenses secrètes, 50,000 francs à la disposition de votre chef d'état-major pour solder les frais de courriers et autres dépenses extraordinaires, dont il me justifiera par pièces.

100,000 francs à verser dans le parc d'artillerie pour être employés sur la décision du général commandant en chef l'artillerie, soit en construction d'affûts, soit en harnais, attelages, etc., dont il sera justifié dans la comptabilité de parc, et aussi pour frais de courriers et dépenses de missions secrètes ordonnées par ce général. Sa Majesté a également mis une somme à la disposition de l'ordonnateur en chef pour le service administratif. Je vous préviens aussi, monsieur le maréchal, qu'un nouveau bataillon corse de 600 hommes va débarquer à Gênes : j'imagine que les 5 bataillons qui sont organisés à Livourne sont à votre armée : les Corses ont de mauvaises têtes, mais ce sont de très-bons soldats; caressez-les un peu, et ils vous rendront de très-bons services. Voici, monsieur le maréchal, la situation de nos affaires. Les Autrichiens sont à Munich; l'électeur a réuni toute son armée à Wurtzbourg et s'est déclaré pour nous. L'ambassadeur Cobentzel est toujours à Paris qui négocie : vous ne sauriez donc être trop sur vos gardes; les premières colonnes de l'armée de Boulogne sont arrivées sur le Rhin. Le maréchal Bernadotte avec son armée est parti de Gœttingen et est en marche sur Wurtzbourg. L'Empereur pense que les batteries du château de Verona sont en bon état, et que par ce moyen vous serez maître du pont. Les renseignements que nous avons de l'ennemi disent qu'il construit des batteries devant Legnago, qu'il ne fait rien devant Verona,

mais qu'il se retranche sur les hauteurs de Caldiero. S'il en était ainsi, il serait probable que l'ennemi se serait dégarni à Trente, où il a déjà très-peu de troupes. Si tous ces renseignements sont exacts, il est constant que l'ennemi n'a pas le projet de vous disputer la ville de Verona, mais qu'il veut ou se tenir sur la défensive et vous attendre à Caldiero, ou passer l'Adige sous la protection de ces hauteurs, ou bien même au canal Blanc.

S'il en était ainsi, vous pourriez donc vous emparer de toute la ville de Verona, et si l'ennemi essayait alors de passer entre Verona et Legnago, vous seriez à même de tomber sur ses flancs pendant son passage; et enfin, avec une garnison à Legnago et un petit renfort à la garnison de Mantoue, l'ennemi se trouverait dans une fâcheuse position, puisqu'il ne pourrait rien contre cette place, et qu'une fois dégarnie sur sa position de Caldiero, vous seriez à même d'attaquer et de battre tout ce qu'il se trouverait sur ces hauteurs.

Si l'ennemi essaie de passer entre Verona et Albaredo, l'opinion de l'Empereur est qu'au premier coup de canon vous devez passer l'Adige à Verona et vous emparer des hauteurs; s'il ne les a pas fortifiées, c'est un indice de ses projets, et la preuve qu'il ne veut pas garder Verona. Il serait possible aussi que l'ennemi, comptant sur l'impétuosité française, voulût vous attendre sur le champ de bataille de Caldiero; mais rien ne vous presse, et vous devez vous fortifier en avant de Verona, comme je vous l'ai fait connaître dans mes premières instructions : vous attendriez dans cette position que l'ennemi se fût affaibli pour courir au secours de Vienne. Dans mes dernières instructions, j'ai oublié de vous rappeler ce que j'avais déjà écrit au maréchal Jourdan, qu'il faut à Legnago une garnison de 500 Français et 600 Italiens avec 3 compagnies d'artillerie : force qui paraît suffisante; mais l'intention de l'Empereur est qu'après que l'ennemi aura passé, on coupe les digues et qu'on inonde tout le bas pays; par ce moyen, la place deviendra inattaquable et pourra tenir autant de temps qu'elle a des vivres, et elle en a pour un an. Vous sentez que l'inondation qui résultera des coupures faites aux digues à Legnago rendront très-difficiles les opérations de l'ennemi sur le bas Adige. Ayez soin de choisir un bon commandant de place, de bons officiers de génie et d'artillerie pour être employés à

Legnago, et faites-leur connaître que tant de jours, tant d'heures après le passage de l'ennemi les digues soient coupées et l'inondation tendue. Il vous sera encore assez facile d'en imposer à l'ennemi par l'aspect d'un équipage de pont du côté de Legnago, et d'une division de l'armée qui se tiendra à proximité : ce qui le menacera dans cette partie et l'obligera à y tenir beaucoup de troupes, de crainte que celles qui se trouveraient devant Verona ne fussent coupées.

Le jour où vous auriez résolu d'attaquer, vous feriez reployer dans la nuit la division que vous auriez du côté de Legnago, et à la pointe du jour vous le surprendriez avec tout votre monde réuni, tandis que lui se trouverait disséminé.

L'Empereur imagine que dès ce moment-ci les Autrichiens n'entrent plus à Legnago, que le pont-levis du pont est fermé jour et nuit et toute communication interceptée. Les portes de la ville doivent être fermées, à l'exception d'une seule ; les voyageurs, les paysans doivent passer une lieue plus haut ou une lieue plus bas aux différents bacs. La même mesure doit être prise pour Peschiera : les troupes seules peuvent y passer. Les voyageurs, les commerçants doivent passer le Mincio à Borghetto : mêmes précautions à prendre pour Mantoue, qu'on ne doit plus traverser ; les voyageurs passeront par Goëtto ; il faut surtout interdire l'approche de Pietoli ; les habitants même ne doivent plus voir ce qui s'y fait ; enfin aucun Autrichien ne doit plus passer l'Adige que muni d'un passe-port qui lui serait donné par un officier que vous nommerez *ad hoc*. Votre position actuelle doit être enveloppée d'un peu de mystère. A tous les bacs vous devez avoir un poste pour surveiller ce qui pourrait être suspect ; vous exigerez que la moitié des bacs de l'Adige couche de ce côté-ci du fleuve pour être à votre disposition : qui que ce soit ne doit plus voyager par les gorges de Rivoli ni le long du lac. Au milieu de cela, il faut de la prudence pour ne pas jeter l'alarme ; mais il est naturel que chacun prenne ses précautions. Si les Autrichiens n'attaquent point les premiers, l'intention de l'Empereur n'est pas toutefois de commencer les hostilités avant le 5 vendémiaire, *comme vous en recevrez l'ordre que vous attendrez avant de rien commencer*.

Par le retour de mon courrier, répondez-moi en détail sur le

contenu de cette lettre, et faites-moi connaître vos idées, ainsi que vos projets. L'ordre exprès de l'Empereur est que je finisse par vous dire que vous devez vous tenir réuni et ne point disséminer votre armée. Sa Majesté pense que 40 à 50,000 Français réunis, commandés par vous, sont invincibles s'ils sont sur une bonne position et sur un même champ de bataille où chaque corps puisse s'entr'aider.

Éclairez-vous dans le Tyrol, afin de savoir au vrai ce que l'ennemi peut y avoir, et de ne pas mettre inutilement trop de monde à Rivoli.

J'ai l'honneur de vous saluer,

Le ministre de la guerre,

BERTHIER.

N° IV.

(*Chapitre II, page* 73.)

A.

Paris, ce 1er vendémiaire an XIV (23 septembre 1805).

A MONSIEUR LE MARÉCHAL MASSENA, COMMANDANT EN CHEF L'ARMÉE D'ITALIE.

. . . . . .

. . . . . .

Je vous envoie ci-joint une proclamation que vous ferez mettre à l'ordre du jour une heure avant d'attaquer : faites-moi connaître le parti que vous prendrez ; et quant à la ligne de l'Adige, elle est en faveur de celui qui occupe Verona, et c'est alors une des plus belles.

J'ai l'honneur de vous saluer,

Le ministre de la guerre,

BERTHIER.

Ne faites imprimer la proclamation qu'à Mantoue ou Milan, et non à Verona.

B.

Soldats d'Italie,

La guerre de la troisième coalition est commencée. L'armée autrichienne a passé l'Inn, envahi Munich et chassé de sa capitale l'électeur de Bavière notre allié; vous-même avez dû accourir à marches forcées à la défense de l'Adige.

Soldats d'Italie, c'est sur le champ de bataille où vous êtes qu'avec une poignée de monde l'aigle autrichienne s'est vue constamment humiliée et confondue : un contre trois, nous fûmes constamment vainqueurs; vous serez dignes de la première rmée d'Italie. Nous ne ferons plus de paix sans garantie; notre générosité ne trompera plus notre politique. Votre Empereur est en Allemagne, au milieu de l'armée dont vous formez la droite; le général qui vous commande a toute ma confiance; environnez-le de la vôtre.

Quelques fatigues qu'il vous faille essuyer, quelques marches forcées que vous ayez à faire, quelques privations qu'il vous faille endurer, souvenez-vous que c'est par là seulement qu'on arrive à la gloire.

Soldats d'Italie, ne vous donnez point de repos que vous n'ayez vaincu : que je n'entende parler de vous que pour apprendre les victoires que vous avez remportées, le nombre de prisonniers que vous avez faits, le nom des pays que vous avez conquis.

Signé, Napoléon.

Pour ampliation :

Berthier.

N° V.

(Chap. II, page 77.)

Strasbourg, le 7 vendémiaire an XIV (29 septembre 1805).

MON COUSIN,

Nous sommes en pleine guerre: l'armée bavaroise, les troupes de Vurtemberg, de Hesse-Darmstadt, et les 4,000 hommes de Bade se sont réunis à moi : mon armée est déjà sur le Necker. Je compte être sur Ingolstadt avant le 15 ou le 20 vendémiaire. Les renseignements que je reçois de Suisse m'apprennent que ce que l'Autriche a dans le Tyrol italien, à Trente, à Roveredo, file pour renforcer l'armée autrichienne sur l'Iller; je serais enchanté de cette nouvelle, car je serai fort aise de tout ce qui pourra diminuer le nombre des troupes qui sont devant vous. Si je puis me défaire promptement de cette armée de l'Iller, ce que j'espère avec l'aide de Dieu, je tomberai sur les Russes, et je compte les rejoindre encore à leurs journées d'étapes. Après cela je descendrai à votre secours pour couper les débouchés de la Styrie et de la Carinthie à l'armée autrichienne qui est devant vous, qui se retirerait. Je vous ai fait écrire par le ministre de la guerre, et je vous le recommande encore, de tenir vos troupes réunies. Si vous donnez avec 50,000 hommes, l'ennemi ne peut vous faire tête; autrement vous éprouverez des échecs. Je vous crois plus de cavalerie que n'en a l'ennemi; quelques charges de cuirassiers sur les mauvais bataillons autrichiens pourraient être d'un très-bon résultat; au reste, j'ai bonne confiance en vous. Je dois vous dire que le roi de Prusse vient de mettre son armée sur le grand complet de guerre, et de la mettre en marche sur les frontières de Russie : les Russes voulaient le forcer à se mettre contre nous; il leur a déclaré qu'il serait pour nous. Je vous recommande ma brave armée d'Italie; ne la faites point battre en détail. 80,000 Autrichiens, composés comme ils le sont, ne sont pas faits pour tenir tête à 50,000 de nos soldats, si tout marche ensemble. Le temps est ici superbe, j'espère que j'aurai ici un bon automne; le général Miollis doit être arrivé à l'heure qu'il est; sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

NAPOLÉON.

N° VI.

(*Chapitre II, page* 80.)

A.

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE D'ITALIE A L'ÉPOQUE DU 18 OCTOBRE 1805.

Le maréchal MASSENA, général en chef.

Général de division CHARPENTIER, chef de l'état-major général.
Général de brigade FRIRION, sous-chef d'état-major.
Général de division LACOMBE SAINT-MICHEL, commandant l'artillerie.
Général de division CHASSELOUP, commandant le génie.
Colonel d'HAUTPOUL, chef d'état-major du génie.
JOUBERT, commissaire ordonnateur en chef.
Colonel FAURE, chef d'état-major de l'artillerie.
Général de brigade FÉLIX, inspecteur aux revues.

	GÉNÉRAUX de divisions.	GÉNÉRAUX de brigades.	RÉGIMENTS.	NOMBRE de bataillons.	NOMBRE d'escadrons.
Aile droite.	1re GARDANNE.	COMPÈRE....	22e d'infanterie légère..	3	»
			62e de ligne.....	3	»
		LENCHANTIN.	29e id.	3	»
			101e id.	3	»
			23e chasseurs à cheval.	»	3
			Artillerie à pied.....	»	»
			Total....	12	3
			Donnant 6,066 combattants avec 5 bouches à feu.		
	2e VERDIER...	BRUN.....	21e d'infanterie légère..	3	»
			10e de ligne.....	3	»
		DIGONET....	56e id.	2	»
			62e id.	4	»
			Dragons à pied.....	1	»
			Dragons réunis.....	2	»
			4e chasseurs à cheval...	»	4
			19e id. ...	»	3
			Artillerie à pied et à cheval.....	»	»
			Total....	15	7
			Donnant 5,129 combattants avec 11 bouches à feu.		

	GÉNÉRAUX de divisions.	GÉNÉRAUX de brigades.	RÉGIMENTS.	NOMBRE de bataillons.	NOMBRE d'escadrons.
Centre.	3e MOLITOR...	LAUNAY.....	23e de ligne.....	4	»
			79e id.	2	»
		HERBIN.....	5e id.	3	»
		VALORI.....	60e id.	4	»
			Artillerie à cheval et à pied.....	»	»
			Total.....	13	»
			Donnant 6,812 combattants avec 12 bouches à feu.		
Aile gauche.	4e DUHESME...	GOULUS.....	14e d'infanterie légère..	3	»
			20e de ligne.....	4	»
		CAMUS.....	1er id.	3	»
			102e id.	3	»
			25e de chasseurs à cheval	»	3
			Artillerie à pied.....	»	»
			Total.....	13	3
			Donnant 6,824 combattants avec 6 bouches à feu.		
	5e SERRAS.....	GILLI.....	Carabiniers corses.....	1	»
			8e d'infanterie légère...	2	»
			53e de ligne.....	3	»
		GUILLET.....	81e id.	2	»
			106e id.	3	»
		MALLET.....	13e id.	3	»
			Dragons de la reine....	»	4
		SCHILD.....	9e de ligne.....	2	»
			Artillerie à pied.....	»	»
			Total.....	16	4
			Donnant 8,016 combattants avec 6 bouches à feu.		
Réserve.	*Division* PARTONNEAU.	SOLIGNAC....	Carabiniers réunis.....	1	»
			Grenadiers réunis.....	3	»
		VALENTIN...	Carabiniers réunis.....	2	»
			Grenadiers réunis.....	2	»
			Artillerie à pied.....	»	»
			Total.....	8	»
			Donnant 3,949 combattants avec 5 bouches à feu.		
	Division MERMET....	LACOUR.....	24e de dragons.....	»	4
			30e id.	»	3
		OFFENSTEIN..	7e de cuirassiers.....	»	4
			8e id.	»	4
			Artillerie à cheval.....	»	»
			Total.....	»	15
			Donnant 1,702 combattants avec 4 bouches à feu.		
Cavalerie.	*Division* ESPAGNE....	DEBELLE....	3e de chasseurs à cheval.	»	4
			14e id. .	»	4
		MAURIN.....	15e id. .	»	4
			24e id. .	»	4
			Artillerie à cheval.....	»	»
			Total.....	»	16
			Donnant 1,849 combattants avec 5 bouches à feu.		
	Division PULLY....	FRESIA.....	23e de dragons.....	»	3
			29e id.	»	3
		DAVENAY....	4e de cuirassiers.....	»	3
			6e id.	»	2
			Total.....	»	11
			Donnant 1,006 hommes.		

Récapitulation.

	Bataillons.	Escadrons.	Hommes.
Aile droite	27	10	11,195
Centre	13	»	6,813
Aile gauche	29	7	14,840
Réserve	8	15	3,949
Cavalerie	»	27	4,559
Totaux	77	59	41,355

Non compris :

Les garnisons de	Manteue	900	5,733
	Legnago	1,606	
	Vérone	250	
	Peschiera	612	
	Rocca d'Anfo	300	
	Livourne	2,065	
Aux hôpitaux			5,240
Dans les dépôts, sur les derrières			12,907
Total de l'effectif			65,235

Matériel d'artillerie.

Équipage de campagne	54 bouches à feu. 108 caissons. 12 chariots de munitions. 6 forges.
Équipage de montagne	24 bouches à feu. 46 chariots. 3 forges.
Au parc et à Plaisance	90 bouches à feu. 36 caissons. 12 chariots. 4 forges.

Équipages de l'administration.

311 hommes 543 chevaux 54 mulets	pour	92 caissons à 4 roues. 33 à 2 roues. 6 wurst. 2 chars.

B.

Ordre de bataille de l'armée autrichienne d'Italie a l'époque du 18 octobre 1805.

Le prince CHARLES, général en chef.

Le feld-maréchal lieutenant Devaux, commandant le génie.

	DIVISIONS.	BRIGADES.	RÉGIMENTS.	NOMBRE de bataillons.	NOMBRE d'escadrons.	NOMBRE de pièces de 3.
Aile droite. Général de cavalerie comte Henri Bellegarde.	Vukassowich, à Avesa.	Marquis de Sommariva, à Due Milliaria.....	Licaner, régiment de frontières.....	2	»	»
			Ottochaner.....	1	»	1
			2e du Banat.....	3	»	»
			Hussards de Ferdinand.....	»	4	»
		Hillinger, à Parona.....	Davidowich.....	»	»	1
			Auffenberg.....	3	»	»
		Frimont, à Campolto....	Saint Georges, régiment de frontières.	3	»	1
			Hussards de Perdinand.....	»	4	»
	Simbschen, à San Michaele.	Soudain, à San Michaele.	Cobourg.....	4	»	1
			Hohenlohe.....	4	»	»
		Michalowich, à Caldiero.	Esterhazy.....	4	»	1
			Spleny.....	4	»	»
		Kottulinski, à Caldiero...	Lindenau.....	4	»	1
			Schreder.....	4	»	»
	O'Reilly, à Soave.	Le plus ancien colonel, à Soave.....	Chevau-légers de l'Empereur.....	»	8	»
			Hussards de Kienmayer.....	»	8	»
			Totaux.....	41	24	6

donnant 24,837 combattants, dont 2,637 de cavalerie.

	DIVISIONS.	BRIGADES.	RÉGIMENTS.	NOMBRE de bataillons.	NOMBRE d'escadrons.	NOMBRE de pièces de 3.
Centre. Feld-maréchal lieutenant comte ARGENTEAU. Quartier-général à San-Gregorio.	Général NORDMANN, à Arcole.	Colonel Siegenfeld.....	Kreutzer, régiment de frontières....	1	»	»
			Kreutzer.....	2	»	1
		Général Nordmann.....	Gradiscaner.....	1	»	»
			Gradiscaner.....	2	»	1
			Hussards d'Erdondy.....	»	8	»
	Général LINDENAU, à San Gregorio.	Général Lippa.....	Anspach.....	1	»	»
			Cobourg.....	1	»	»
			Hohenlohe.....	1	»	1
			Strassoldo.....	1	»	»
			Lindenau.....	1	»	»
		Général prince Hohenlohe.	Archiduc Ferdinand.....	1	»	»
			Sztarray.....	1	»	»
			Davidowich.....	1	»	1
			Auffemberg.....	1	»	»
			Jellachich.....	1	»	»
	Général VOGELSANG, à San Gregorio.	Général comte Jérôme Kolloredo.....	Esterhazy.....	1	»	»
			Vukassowich.....	1	»	»
			Spleny.....	1	»	1
			Saint-Julien.....	1	»	»
			Archiduc François-Charles.....	1	»	»
		Général Croll.....	Bellegarde.....	1	»	»
			Reiski.....	1	»	»
			Archiduc Rodolphe.....	1	»	»
			Lattermann.....	1	»	1
			Archiduc Joseph.....	1	»	»
			Wenzel Kolloredo.....	1	»	»
			Schrœder.....	1	»	»
	Prince de REUSS, à Cucca.	Général Wetzel.....	Archiduc Ferdinand.....	4	»	»
			Jellachich.....	4	»	1
	Comte ARGENTEAU, à San Gregorio.	Général Kalnassy.....	Vukassowich.....	4	»	»
			Archiduc François-Charles.....	4	»	1
		Général Walthœr.....	Hulans de l'archiduc Charles.....	»	8	»
			Dragons de Savoie.....	»	8	»
	Prince de LORRAINE, à Vicence	Général Vincent.....	Lœvehner.....	»	8	»
		Général Revay.....	Hussards de Spiszczicz.....	»	8	»
			Totaux.....	44	40	8

donnant 26,414 combattants dont 4,428 de cavalerie.

	DIVISIONS.	BRIGADES.	RÉGIMENTS.	NOMBRE de bataillons.	NOMBRE d'escadrons.	NOMBRE de pièces de 3.	
Aile gauche. Général DAVIDOWICH, à Montagnana.	Prince ROSENBERG, à Montagnana.	Comte Radetzki, à Legnago	Sluiner, régiment de frontières	3	»	1	
			Hussards de Ott	»	8	»	
		Général Gavassini, à Bevilaqua	Archiduc Rodolphe	4	»	»	
			Lattermann	3	»	1	
		Knesewich	Reiski	4	»	»	
			Hussards de l'archiduc Joseph	»	6	»	
			Infanterie de l'archiduc Joseph	4	»	»	
	LAWENBERG, à Stangela.	Lœwenberg	1er Banat, régiment de frontières	3	»	1	
			Hussards de l'archiduc Joseph	»	2	»	
			Totaux	21	16	3	
			donnant 11,071 combattants dont 1,791 de cavalerie.				
			Non comprises :				
	Les garnisons de Venise, composées des régiments de		Saint-Julien	4	»	»	4,170 h.
			Bellegarde	4	»	»	
Corps du Tyrol méridional. Général HILLER, à Trente.	Général LUSIGNAN.	Général Schauroth	Oguliner, régiment de frontières	3	»	»	
			Ottoschaner, régiment de frontières	2	»	1	
			Chevau-légers Hohenzollern	»	6	»	
		Général Lutz	De Ligne	4	»	»	
			Alvinzi	5	»	1	
			Neugebauer	4	»	»	
	Général DEDOWICH.	Général Dedowich	Jordis	2	»	»	
			Beniowsky	5	»	1	
		Général Czock	Anspach	4	»	»	
			Wenzel Kolloredo	4	»	1	
		Général Johnson	Sztaray	4	»	»	
			Strassoldo	4	»	1	
			Totaux	41	6	5	
			donnant 21,092 combattants dont 646 de cavalerie.				

Récapitulation.

	NOMBRE			COMBATTANTS		TOTAL.
	de bataillons.	d'escadrons.	de pièces et régiments.	d'infanterie.	de cavalerie.	
Aile droite	42	24	6	22,200	2,637	24,837
Centre	44	40	8	21,986	4,428	26,414
Aile gauche	21	16	3	9,280	1,791	11,071
Corps du Tyrol méridional	41	6	5	20,446	646	21,092
Totaux	148	86	22	73,912	9,502	83,414
Non comprises les garnisons de Venise.	8	»	»	4,170	»	4,170

Total général... 87,584 hommes avec 22 pièces.

Observation.

Par suite des mouvements qui eurent lieu du 16 au 29 octobre, la force de l'armée au 29, jour du passage de l'Adige par les Français, se trouvait être de 69,066 hommes.

N. B. — A la bataille de Caldiero, la droite et le centre montant ensemble à 49,201 hommes, furent seuls engagés.

N° VII.

(*Chapitre III, page* 85.)

RAPPORT DU GÉNÉRAL DUHESME SUR LA JOURNÉE DU 26 VENDÉMIAIRE AN IX (18 OCTOBRE 1805).

Le 27 vendémiaire an XIV (19 octobre 1805).

Monsieur le maréchal Massena, commandant en chef l'armée d'Italie, ayant fait attacher le pétard à la porte qui fermait le pont de l'Adige, sous le vieux château de Vérone, et ayant donné le signal du combat, les voltigeurs des 1re et 4e divisions, sous les ordres des généraux Compère et Camus, s'élancèrent aussitôt sur les postes autrichiens qui voulaient défendre le débouché de ce pont, les tuèrent ou les firent prisonniers, et soutenus par une brigade du général Gardanne, ils s'avancèrent sur les redoutes ennemies avec impétuosité en prenant les pièces qui les défendaient et une partie des troupes qui y étaient renfermées. Les Autrichiens qui s'étaient retirés sur les hauteurs qui dominent ce débouché, renforcés par une réserve qui vint à leur secours, et la gauche appuyée aux fortifications de Saint-Georges de Veronnette, où ils avaient de l'infanterie et des pièces dont le feu prenait en flanc nos troupes, cherchèrent en vain à se maintenir; une charge vigoureuse que le général Gardanne y fit faire les força successivement des postes retranchés et des maisons crénelées, et nos éclaireurs parvinrent à se rendre maîtres de la sommité de ces hauteurs où les Autrichiens éprouvèrent encore une perte conséquente de prisonniers, tués et blessés. La division du général Duhesme avait été placée sur ces entrefaites moitié en réserve devant la tête du pont qui de suite tracé par le général du génie Chasseloup se levait avec une grande rapidité, et l'autre moitié dans la ville de Vérone, derrière les ponts de l'Adige, de manière à repousser ou entreprendre une attaque sur ces points. L'intention de M. le maréchal étant de s'en tenir à l'établissement de cette tête de pont, nos troupes se maintenaient avec avantage dans les positions qu'elles avaient emportées, quand une

division ennemie venue des vallées de Pollissella forma une attaque vigoureuse sur notre flanc gauche.

Le général Gardanne s'y porta avec les troupes qu'il trouva sous sa main ; il fit de grands efforts pour la repousser, mais il ne pouvait résister au nombre et à la force de cette colonne, lorsque le général en chef jugea à propos de le faire soutenir par le général Duhesme qui s'y porta d'abord avec un bataillon du 1er régiment de ligne commandé par le colonel Desgraviers : ce bataillon, soutenu par les deux autres du même régiment, marcha à la rencontre de l'ennemi au pas de charge, ce qui fit que le général Gardanne put reprendre l'offensive. Il fit faire une fort belle charge à un escadron de chasseurs qui venait d'arriver ; ainsi la colonne autrichienne arrêtée par ce renfort, et prise en flanc par la batterie que le général Lacombe Saint-Michel avait fait placer sur la rive droite de l'Adige, s'abandonna à une retraite complète, et fut si vigoureusement poursuivie, qu'elle perdit 3 ou 4 pièces de canon qui voulurent les soutenir, ainsi que plusieurs caissons et 3 à 400 prisonniers. Messieurs le général Camus, Goris, sous-lieutenant du 14e léger, Caillosse, capitaine des voltigeurs, et en général les voltigeurs se sont fait remarquer par leur courage dans cette affaire.

La tête de pont se trouvant presque achevée, on ne laissa que 3 bataillons du général Gardanne en avant pour la soutenir, et les troupes vinrent prendre à la nuit leurs cantonnements de la veille : les avant-postes ne se retirèrent que le lendemain à la pointe du jour sans être inquiétés. Le résultat général de cette affaire a été de 1,500 prisonniers, 7 ou 8 pièces d'artillerie et une douzaine de caissons.

La perte de la 4e division n'a guère été que d'une trentaine d'hommes tués ou blessés : les 3 autres divisions et celle des grenadiers formée depuis quelques jours ne prirent pas part à cette affaire.

L'armée garda ses positions depuis le 28 brumaire jusqu'au 7 brumaire, où elle entra entièrement en opération.

Général Duhesme.

N° VIII.

(Chap. III, page 95.)

Rapport du général Duhesme.

Le 7 brumaire an XIV (29 octobre 1805).

En conséquence des dispositions du général en chef, la division Duhesme déboucha par la tête de pont de Vérone. Le général Gardanne qui était à sa droite ayant marché tout droit sur Leonardo, le général Duhesme crut devoir entrer dans la vallée de Valeza pour tourner ainsi complétement la chaîne des hauteurs qui dominent Veronetta. Dans cette vallée se trouvèrent des forces assez considérables qui se retirèrent à l'attaque de nos voltigeurs qui formaient l'avant-garde sur les hauteurs en arrière de Saint-Denis. L'ennemi avait pratiqué sur les hauteurs quelques retranchements : le colonel Cassan l'y attaqua avec les voltigeurs de la division réunie. Plusieurs charges qu'il fit furent d'abord repoussées, mais le général Duhesme montrant une tête de colonne du général Goullus sur la gauche de l'ennemi, et ayant menacé sa droite par le 14e régiment d'infanterie légère, en même temps que le chef d'escadron Ordonneau achevait de le tourner avec 3 compagnies, nos voltigeurs redoublèrent d'impétuosité, et précipitèrent ce corps que j'ai déjà annoncé dans mon premier rapport, composé de Croates et d'un régiment de ligne dans la vallée en arrière. Les voltigeurs étaient revenus en tournant la gauche des hauteurs de San-Leonardo, sur lesquels la division avait toujours marché, et il y eut encore là un combat de deux heures contre un corps de troupes assez considérable qui ne fut repoussé qu'en faisant marcher le général Camus avec le 14e régiment d'infanterie légère tout à fait sur les sommités des hauteurs de la gauche. La division se trouva alors établie : la droite à la division Gardanne, et la gauche sur cette sommité ; le général Gardanne ayant assuré qu'il avait des ordres précis pour rester sur les hauteurs, le général Duhesme se contenta d'envoyer la brigade du général Camus, qui, passant par Novagio, Saint-Tenzo, Castello, tra-

versa la vallée Pantena, dont le fond tenu par mes éclaireurs se trouva tout à fait interrompu. Ces deux combats nous procurèrent 300 prisonniers.

Dans ce dernier mouvement on prit un sous-officier qui portait le rapport du général autrichien au prince Charles. Le soir, en conséquence des ordres de M. le maréchal général en chef, la division vint prendre position à Saint-Michel, et la brigade Camus à Saint-Martin.

Général Duhesme.

N° IX.

(*Chap. III, page* 96.)

Pordenone, le 20 brumaire an XIV (11 novembre 1805).

Rapport du général Molitor au maréchal Masséna, commandant en chef l'armée d'Italie.

Monsieur le Maréchal,

Ma division ayant agi jusqu'à présent sous vos yeux comme sous votre direction, je pourrais me dispenser de vous faire un rapport bien détaillé : je profite de la première halte pour vous adresser un précis de mes opérations, et vous faire connaître par là les militaires qui se sont particulièrement distingués et obtenir pour eux les récompenses qu'ils viennent de mériter.

Dès le 7 brumaire (29 octobre) après midi, ma division se porta en tête de l'armée à Vago. En y arrivant, elle eut à soutenir un engagement qui d'abord paraissait de peu d'importance; mais bientôt l'ennemi, qui avait jeté des forces sur ma droite, tenta de la déborder; je n'eus que le temps d'y porter quatre compagnies de voltigeurs du 60e régiment, qui réunies à quelques chasseurs de la division Espagne, donnèrent avec tant de vigueur et de promptitude que les Autrichiens furent bientôt arrêtés dans leur marche

et culbutés complétement avec perte de deux pièces de canon et quantité de prisonniers. C'est à ce combat que, chargeant à la tête des chasseurs à cheval, fut tué le brave chef d'escadron Fridolsheim, mon aide de camp et mon ami. Vous connaissez depuis longtemps, monsieur le maréchal, les glorieux services, le dévouement et l'intrépidité de cet officier; il laisse après lui une femme sans moyens d'existence; elle a des titres à la bienveillance de l'Empereur; je réclame avec instance votre recommandation en sa faveur.

Le lendemain 8, je m'emparai de la position en avant de Ca dell' Ara, et je rangeai ma division en bataille en face des hauteurs de Colognola, dont je devais, d'après vos ordres, attaquer les retranchements qui étaient occupés par l'aile droite de l'armée autrichienne, aux ordres du général de Bellegarde.

Je chargeai alors le général de brigade Launoy avec les 5e et 23e régiments d'infanterie et 100 dragons du 29e régiment, de tourner la droite de ces retranchements, tandis que je les attaquerais de front avec la brigade du général Valory. Cet ordre était à peine donné, que l'épais brouillard qui régnait depuis le grand matin se dissipant me laissa voir une colonne de 10 à 12,000 hommes descendant les hauteurs retranchées de Colognola, pour venir envelopper ma division. Ce mouvement offensif de la part de l'ennemi, non-seulement ne changea rien à mes dispositions, mais il me parut au contraire de nature à devoir en accélérer l'exécution. Je pressai donc la marche de ma brigade de gauche (le général Launoy), je plaçai en réserve un escadron du 29e dragons avec le 4e bataillon du 60e; j'envoyai l'ordre de me suivre au général de brigade Valory, qui se trouvait avec le 79e régiment à l'extrême droite de ma division, et sans attendre que les généraux Launoy et Valory aient effectué leur mouvement, je me portai avec les trois premiers bataillons du 60e régiment au-devant de la colonne autrichienne que ce mouvement exécuté avec résolution fit rétrograder dans ses retranchements. Nous avons bientôt franchi, au pas de charge, l'espace qui nous séparait du pied de la position ennemie, malgré le feu de l'artillerie et de la mousqueterie de l'aile droite de l'armée impériale retranchée jusqu'aux dents; de toutes parts nos troupes gravissent les hauteurs de Colognola avec une brillante ardeur, bientôt

elles atteignent les premiers retranchements de l'ennemi, déjà même deux aigles du 5e régiment y sont plantées, la troisième est emportée et fracassée par un boulet, le porte-drapeau est tué un instant après en cherchant à réunir les débris : de son côté le 60e régiment avait atteint le fossé de la plus forte redoute, et il en escaladait les remparts et allait s'en rendre maître, lorsque je m'aperçus qu'au lieu d'être suivi et soutenu par le général Valory avec le 79e régiment, mes derrières étaient harcelés et attaqués par la cavalerie ennemie. Je dois m'estimer heureux alors d'être parvenu à faire rebrousser chemin à l'aile droite autrichienne, et à faire échouer le projet offensif d'un ennemi aussi supérieur en nombre. Je m'attachai dès ce moment à maintenir les troupes dans les positions dont elles s'étaient emparées ; je m'occupai à chasser l'ennemi de mes derrières et je parvins à rétablir mes communications malgré la vive et opiniâtre résistance qui me fut opposée.

Pendant que je m'étais avancé sur les retranchements de Colognola pour repousser la colonne ennemie qui en descendait, une autre colonne autrichienne sortie également de ses retranchements avait attaqué la division Gardanne qui se trouvait à ma droite. Cette division ayant d'abord cédé du terrain, il en est résulté que mes derrières se sont trouvés pendant quelque temps à la merci de l'ennemi ; cependant le 79e régiment qui, au commencement de l'action, se trouvait à la gauche de la division Gardanne, et s'était laissé entraîner à prendre part à la lutte que soutenait cette division, profita avec audace et bonheur de sa position de flanc pour charger à revers les assaillants de la division Gardanne, fit mettre bas les armes à un bataillon autrichien et contribua à faire un plus grand nombre de prisonniers.

La brigade du général Launoy, et particulièrement le 3e régiment commandé par le colonel Teste, fit des prodiges de valeur dans Colognola, où s'engagea un combat furieux qui dura jusqu'à la nuit. Nous sommes demeurés maîtres du sommet de la colline. Le 60e régiment s'est maintenu vaillamment au pied des retranchements malgré tous les efforts des Autrichiens pour le déloger, ainsi l'ennemi, quoiqu'il fût trois fois plus nombreux que nous, a complétement échoué dans ses projets et ses efforts offensifs.

Les troupes de ma division se sont battues avec une bravoure et une persévérance dignes des plus grands éloges. Placées pendant toute la bataille sous le feu le plus meurtrier, elles ont éprouvé des pertes sensibles ; on s'occupe d'en faire le relevé qui sera adressé incessamment au chef d'état-major général.

Le général Launoy a dirigé son attaque avec valeur et sang-froid ; le colonel Teste, l'adjudant-major Gentil du 5e régiment ont donné constamment l'exemple au soldat. Dans le 23e régiment, le capitaine de voltigeurs Hudoux ; dans le 60e, le chef de bataillon Recouvreur et Le Banier (tous les deux ont été blessés), se sont conduits avec une grande distinction. Le 29e régiment de dragons s'est acquis de la gloire ; je dois de grands éloges au colonel Avice, à l'adjudant major Hoffmayer, au lieutenant Harmand (il a eu un cheval tué sous lui), au sous-lieutenant Rossi (il a été blessé dans une charge), au maréchal des logis Audriot.

Le colonel d'Arancey et le capitaine Poinsot, qui ont commandé l'artillerie, ont constamment agi pendant tout le combat sous le feu le plus vif de l'ennemi : ils méritent tous les deux des éloges particuliers. Je ne dois pas omettre le capitaine Balthasar, mon aide de camp, et le capitaine du génie Beaufort, qui se sont conduits avec une grande valeur et qui m'ont puissamment secondé pendant toute cette journée.

Le 5e régiment réclame avec instance le remplacement de son aigle.

Le 12 de ce mois, ma division, marchant toujours en tête de la colonne, s'est portée sur Vicence. Pendant cette marche, les voltigeurs que j'avais jetés sur la gauche de la route ont, avec les chasseurs de la division Espagne, poursuivi l'ennemi dans les montagnes et lui ont fait 600 prisonniers, dont un colonel et huit officiers. Le même jour nos troupes ayant enveloppé Vicence, les 5e et 60e régiments ont soutenu un combat très-vif et ont fait 200 prisonniers.

Le 13, la division a marché sur Brenta et s'est battue toute la journée en culbutant l'ennemi. Les Autrichiens ont vivement défendu le terrain, et le combat est devenu très-chaud près le village de San Pietro-Engu ; le 23e régiment était fortement engagé lorsque le 5e régiment chargea en colonne le centre de l'ennemi,

conjointement avec les chasseurs de la division Espagne, le mit en déroute et lui fit 900 prisonniers.

Le 5e régiment et son colonel ont, dans cette affaire, ajouté à la gloire qu'ils s'étaient acquise à Colognola. Dans le même régiment se sont distingués le capitaine adjudant-major Gentil, le lieutenant Seguin, les lieutenants Pageot, Avrain, Ridot et le sergent-major David : on demande pour eux de l'avancement en remplacement des officiers morts sur le champ de bataille.

Le général Launoy s'est acquis dans cette affaire de nouveaux titres à la bienveillance du gouvernement. Je saisis cette occasion pour rappeler à V. E. qu'il est un des plus anciens généraux de brigade de l'armée, et qu'il a pour lui d'anciens faits d'armes éclatants.

J'adresserai incessamment au chef d'état-major général pour vous être présenté, l'état des places vacantes avec des notes sur les remplaçants proposés, de même que les noms des militaires qui ont mérité la décoration de la Légion d'honneur.

Ma division vous doit déjà, monsieur le maréchal, l'honneur d'avoir fait l'avant-garde de l'armée depuis le passage de l'Adige. J'ose espérer qu'elle vous devra aussi près de l'Empereur les témoignages de votre satisfaction.

Je prie V. E. d'agréer, etc.,

MOLITOR.

N° X.

(*Chapitre III, page 97.*)

RAPPORT DU GÉNÉRAL DUHESME SUR LA JOURNÉE DU 8 BRUMAIRE (30 OCTOBRE 1805).

La 4e division partit le matin et fut prendre position entre 11 heures et midi en avant de Calderino et forma ainsi la droite de l'armée. En prenant cette position, nos éclaireurs, commandés par le colonel Cassan, s'engagèrent avec un corps de troupes ennemies qui était à Gombione. Ce corps, malgré sa supériorité, fut repoussé ; pendant ce temps, le reste de la division se formait par bataillons en masse sur deux lignes, à l'exception du 14e régiment d'infanterie légère, qui, pour couvrir ce mouvement, s'était mis en bataille dans une position en avant de Calderino. Au moment où M. le maréchal faisait donner l'ordre au général Duhesme d'attaquer, ce régiment se trouva prévenu par une forte colonne ennemie qui parut presque aux premières maisons de Calderino : le général Camus lançant avec force ce régiment, quoique en bataille, repousse cette colonne jusqu'auprès de Caldiero ; des troupes fraîches en étaient sorties ; il fut forcé et allait être enveloppé, si le général de division n'avait fait suivre son mouvement par le 102e régiment, qu'il mena au pas de charge si vigoureusement que les Autrichiens furent une seconde fois culbutés avec un grand nombre de prisonniers. Ces différentes charges firent que le 14e régiment d'infanterie légère fut bientôt désuni, tant par les hommes que leur impétuosité fit porter en tirailleurs, que par ceux qui conduisaient les blessés et les prisonniers. Pendant ce temps le général Goullus, avec le 1er régiment de ligne, s'était porté au secours des éclaireurs sur la droite qu'une nouvelle colonne avait fait replier. La nature du terrain et le front de l'ennemi obligèrent le général Duhesme de donner beaucoup d'étendue à sa ligne, parce qu'il fallait qu'il tînt sa droite à Gombione par où l'ennemi cherchait à la tourner. Cependant de nouveaux efforts s'étaient faits de la part des Autrichiens

sur la gauche par la grande route et à son centre. Le 102e fut désuni: une partie se replia en ordre sur le général Goullus, et l'autre fut vigoureusement repoussée jusqu'aux premières maisons de Calderino. Le général de division fit alors avancer le général Herbin avec 3 bataillons du 20e régiment serrés en masse; le 4e avait marché sur la grande route à la gauche de Calderino; le bataillon de la tête de cette colonne ne put soutenir le choc de l'ennemi, mais les deux autres, animés par le général Herbin qui était à leur tête, foncèrent la baïonnette en avant sans tirer un coup de fusil sur cette colonne formidable, dont plus de 1,200 hommes culbutés dans un ravin furent tués ou pris; ce régiment, soutenu par le général Gardanne qui vint appuyer la division avec 3 bataillons, se porta jusqu'à Caldiero où il entra avec les braves du 14e régiment d'infanterie légère et du 102e de ligne qui combattaient alors en tirailleurs. De nouvelles troupes fraîches de l'ennemi se présentèrent, et nous prenant encore par la gauche nous forcèrent d'abandonner le village et de rétrograder; ce fut alors que le général Duhesme reçut un bataillon de grenadiers, et que le général Girardon lui arriva avec un régiment; très-bien secondé par ce général et le général Gardanne, il reprit de nouveau Caldiero, où nous fîmes encore des prisonniers. M. Sibuet, aide de camp du général en chef, fut présent et acteur à cette charge. On continua à se battre avec acharnement dans ce village, et nous ne fûmes repoussés que parce qu'étant au pied des retranchements, nos troupes étaient écrasées par la mitraille et qu'on aperçut un mouvement de cavalerie sur notre gauche. A cette cavalerie le général Duhesme opposa un escadron du 25e régiment de chasseurs qui la fit replier; en même temps le général Gardanne, mettant son chapeau au bout de son sabre, ramena les troupes de la gauche à une nouvelle charge, ce qui nous assura la possession de Caldiero. Pendant que ces actions se passaient sur la gauche, le général Girardon qui tenait alors le centre avait été tourné sur sa droite par une nouvelle colonne de l'ennemi, et s'était ainsi trouvé séparé du général Goullus; mais comme il s'était toujours tenu en masse, il marcha lui-même sur le flanc de cette colonne et la força à rétrograder. De son côté, le général Goullus, bien secondé par les colonels Desgraviers et Cassan, tint avec beaucoup de fermeté les digues qui sont au-dessus

de Gombione, et dans plusieurs charges fit à peu près 300 prisonniers. A la nuit close, l'ennemi s'étant totalement retiré dans ses retranchements, le combat cessa, et nous nous trouvâmes maîtres du champ de bataille qui était jonché de cadavres autrichiens; le général Duhesme crut cependant prudent de faire retirer les troupes de Caldiero. Quelques heures après, les bataillons bivouaquèrent placés à un mille environ de ce village, en envoyant continuellement des patrouilles qui en ramenèrent tous nos blessés. A 6 heures du matin, la position de sa division était rectifiée, et les troupes réunies ayant reçu le pain et le supplément de munition, pouvaient présenter de nouveau le combat à l'ennemi.

L'ennemi a perdu au moins 4,000 hommes dans cette partie dont 1,800 ont été faits prisonniers. Notre perte ne s'élève, appel fait, qu'à 900 hommes dont 180 sont prisonniers. Le général Duhesme croit devoir faire l'éloge de l'adjudant commandant Ducommet, son chef d'état-major, et du capitaine du génie Tessier, qui ont été blessés en combattant près de lui (le dernier n'étant pas légionnaire, il demande pour lui cette récompense honorable). Il doit les mêmes témoignages de satisfaction aux généraux et aux colonels qu'il a cités. M. Ordonneau, chef d'escadron, son aide de camp, lui a rendu dans cette affaire des services importants. Se sont aussi distingués particulièrement: dans le 102e régiment, M. Barré, capitaine d'une compagnie du centre, M. La Roche, lieutenant aux voltigeurs: ces deux officiers ont été blessés en combattant avec bravoure; il les recommande pour l'avancement, tous deux étant légionnaires.

Au 20e régiment, M. Hugot qui commandait le bataillon de ce corps, qui marchant à la baïonnette, a culbuté les Autrichiens, pour un grade supérieur. M. Delivani, capitaine audit régiment, et M. Caillassot, capitaine aux voltigeurs, pour la Légion d'honneur.

Au 14e régiment d'infanterie légère, M. Michel, capitaine aux voltigeurs, pour la Légion d'honneur. M. Monnoir, déjà légionnaire, pour le grade de capitaine, et M. Goris, sous-lieutenant, fils du colonel, pour le grade de lieutenant.

Au 1er régiment, M. Colas déjà légionnaire, pour un grade de chef de bataillon.

M. Beaulieu, capitaine des voltigeurs, et M. Rapatel, lieute-

nant; le premier pour la Légion d'honneur, et le second pour le grade de capitaine.

Général DUHESME.

N° XI.

A.

(Chapitre III, page 122.)

Bologne, ce 16 décembre 1805.

Je m'empresse, monsieur le Maréchal, de vous envoyer copie d'une lettre que je reçois à l'instant de M Alquier; ce sont les nouvelles les plus récentes qui me soient parvenues.

Agréez, monsieur le Maréchal, l'assurance de mes sentiments distingués; sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

Le prince EUGÈNE.

B.

COPIE D'UNE LETTRE DE M. ALQUIER DU 21 FRIMAIRE AN XIV.

Monseigneur, j'apprends de Naples, par une voie très-sûre, que le 9 décembre, 8,000 hommes de troupes russes et anglaises sont partis pour aller prendre des cantonnements à San Germano et dans d'autres lieux qui avoisinent les routes de Naples à Chieti et à Terracina; une grande partie des troupes napolitaines s'est déjà portée du côté de Pescara et jusqu'aux confins de l'Abruzze.

M. de Damas remplit les fonctions de quartier-maître général sous les ordres de M. de Lascy. Les Anglais restent indépendants sous le commandement du général Craigh. Le roi vient d'ordonner une levée forcée de 10 hommes sur 100 depuis l'âge de 18 ans jusqu'à 40; cette mesure ne contrariera en rien les levées

précédemment ordonnées d'après les bases établies en 1798; ce recrutement de 10 hommes sur 100 doit être employé à compléter les régiments; on forme dans la ville de Naples un corps de garde bourgeoise qui sera porté à 10,000 hommes et qu'on destine à maintenir, sous les ordres du duc d'Ascoli, intendant général de la police, la tranquillité dans la capitale et les environs.

M. de Lascy et le ministre d'Angleterre ont promis à la reine que 25,000 Russes et 10,000 Anglais viendraient au secours du royaume de Naples; mais ils ont déclaré positivement qu'il ne fallait pas compter sur un renfort avant le printemps. Le roi a fait revenir de Palerme un million de ducats qu'il y tenait en dépôt; on a également retiré 8 mille fusils des arsenaux de la Sicile. Le chargé d'affaires d'Espagne m'informe que tous les bâtiments français qui se trouvaient dans les différents ports des royaumes viennent d'être saisis. Les Français établis à Naples, effrayés des dispositions que la cour paraît déterminée à prendre, et trop bien avertis par les leçons sanglantes du passé, se hâtent de sortir du royaume, et déjà un grand nombre d'entre eux vient d'arriver à Rome. On sait à Naples, par la voie de mer, qu'après le combat de Cadix, le contre-amiral Dumanoir en se retirant avec les vaisseaux qu'il avait ralliés, a rencontré un convoi anglais chargé de deux régiments d'infanterie destinés pour Naples, qu'il s'est emparé de tous les bâtiments et les a conduits dans un port d'Espagne.

Je, etc.

ALQUIER.

C.

Au quartier général à Ancône, le 1er nivôse an XIV (22 décembre 1805).

A S. E. LE MARÉCHAL MASSENA, GÉNÉRAL EN CHEF DE L'ARMÉE D'ITALIE.

Monsieur le Maréchal,

Quoique je sois persuadé que l'armistice avec les Autrichiens et les Russes doit amener quelques changements dans les projets des Anglais dans le royaume de Naples, je crois néanmoins devoir vous faire connaître les mouvements de l'armée combinée, dans ce pays. Cette armée se rassemble, la droite en avant de Pescara vers l'embouchure du Tronto, le centre s'avance par San-Germano, la gauche est à Gaëta; toutes ses dispositions paraissent défensives. Je joins ici une lettre que je viens de recevoir de monsieur l'ambassadeur Alquier; elle s'accorde parfaitement avec tous les autres rapports que je reçois formellement. Les travaux de la place se continuent avec la même activité, l'approvisionnement de siége avance aussi; j'ai reçu une partie des munitions que j'avais demandées, et l'officier supérieur d'artillerie que vous m'avez annoncé est ici; il prend connaissance de nos besoins dans cette partie.

J'ai l'honneur, monsieur le Maréchal, de vous saluer avec un profond respect.

Le général commandant les troupes françaises et italiennes dans l'État de l'Eglise,

MONTRICHARD.

D.

Rome, le 26 frimaire an XIV (17 décembre 1805).

Monsieur le Général,

Le mouvement des troupes réunies dans le royaume de Naples continue à s'exécuter ; l'avant-garde est formée par les chasseurs britanniques ; cette troupe est composée de Français tirés de la Corse, de Sicile, de Liparotes, d'Espagnols prisonniers de guerre et de Napolitains que la cour a laissé recruter depuis 18 mois. Les officiers supérieurs sont Anglais, mais les capitaines et les lieutenants sont des jeunes gens sans expérience, tous fils d'émigrés français et qui n'ont jamais fait la guerre.

Voici l'ordre dans lequel l'armée combinée marche vers les frontières :

Les Russes avec la plus grande partie de la cavalerie napolitaine occuperont le centre sous les ordres du général russe Anrep.

L'aile gauche, composée des Anglais et d'un régiment de cavalerie napolitaine, est commandée par le général Craigh.

La droite, formée de 10,000 Napolitains et de 2,000 Russes, est confiée à M. de Damas.

La totalité de cette armée, en y comprenant les deux régiments que le roi a fait revenir de Sicile, peut être portée de 30 à 32,000 hommes. On m'annonce de Naples que 5 à 6,000 hommes tant Russes qu'Albanais viennent de débarquer à Brindizi et à Manfredonia ; il y a dans ce renfort deux régiments de cavalerie, mais sans chevaux. Cette troupe doit être réunie à un corps de 25,000 Napolitains qu'on lève actuellement pour former une armée de réserve.

Les corps de cavalerie qu'on a formés dans les troupes russes et anglaises ont reçu les chevaux qu'ont fournis les levées forcées qui ont eu lieu dans tout le royaume, et la plus grande partie des cavaliers n'a que des chevaux de trait ou de carrosse ; les Anglais n'avaient, en débarquant à Naples, que les chevaux né-

cessaires pour leur train d'artillerie de campagne, et cent cinquante selles pour les officiers. Les Anglais, en demandant de former la gauche de l'armée combinée, semblent avoir prévu qu'ils seraient bientôt obligés d'évacuer le royaume et de se rembarquer, et, à cet effet, le général Craigh a donné l'ordre aux bâtiments de guerre et aux transports de se réunir sans délai dans le golfe de Gaëta. Les généraux et officiers russes et anglais vivent dans une mésintelligence déclarée.

Un propos horrible et qu'on croirait à peine, même de la reine de Naples, si elle ne l'avait pas tenu plusieurs fois devant des témoins irréprochables, c'est celui-ci : « Tout Français blessé doit être achevé et mis en pièces. »

Recevez, monsieur le général, les assurances de ma considération la plus distinguée.

Signé : ALQUIER.

Pour copie :

Le général de division,

MONTRICHARD.

N° XII.

(*Chapitre II, page* 126.)

ÉTAT DE SITUATION DU CORPS COMMANDÉ PAR LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL GOUVION SAINT-CYR, A L'ÉPOQUE DU 20 FRIMAIRE AN XIV (11 DÉCEMBRE 1805).

Lieutenant-général GOUVION SAINT-CYR, commandant en chef. Quartier-général à Stra.
Général de brigade FRANCESCHI, chef de l'état-major général.
Général de brigade SALVA, commandant l'artillerie.
Chef de bataillon MICHEL, commandant le génie.

1re. Général de division REYNIER, à Mira. DELORT, chef d'état-major.	Général de brigade DIGONNET, à Mestre	10e régiment d'infanterie de ligne.	1,443 hommes.	» chevaux.	7,546 hom. et 1,244 chev.
		23e régiment d'infanterie légère...	1,679	»	
	Général de brigade HERBIN, à Mira	56e régiment d'infanterie de ligne.	1,125	»	
		62e id.	1 351	»	
	Gén. de brig. GRIGNI, à Dolo.	4e bataillon d'infanterie suisse....	662	»	
		Détachement du 24e dragons à pied	46	»	
		4e régiment de chasseurs.....	416	473	
		6e id.	487	558	
		Artillerie.....	224	2 3	
		Sapeurs.....	113	»	
2e. Général de division LECCHI, à Lignaro. DOMBROWSKI, chef d'état-major.	Général de brigade OTTAVI. .	2e régiment de ligne italien.....	1 097	13	5,053 hom. et 747 chev.
		4e id.	1,272	11	
	Général de brigade SEVEROLI.	5e id.	1,480	16	
		1er bataillon du 32e léger.....	544	6	
		1er rég. de chasseurs royaux italiens.	472	474	
		Artillerie.....	188	227	
RÉSERVE.....	Général de brigade PEYRI....	1er régiment d'infanterie polonaise	2 546	23	4,890 hom. et 431 chev.
		Légion corse.....	1,370	24	
	Général de brigade BRON....	28e réximent de dragons.....	731	337	
		Artillerie.....	209	47	
		Sapeurs.....	34	»	

Récapitulation.

1re division.....	7,546	1.244
2e division.....	5,053	747
Réserve.....	4,890	431
Total.....	17 489 hom. et 2,422 chevaux, avec un matériel de 37 bouches à feu et 25 voitures.	

Certifié véritable. *Le chef d'état-major général*, général FRANCESCHI.

N° XIII.

(Chapitre III, page 136.)

A.

Mon cousin, mon ministre de la guerre vous fera connaître mes intentions. Vous allez vous joindre à la grande armée, vous en formerez le 8e corps, *mais vous entendez bien que je vous ferai jouer le rôle que vous méritez*, si les circonstances font que les hostilités recommencent. Vous aurez sans doute appris les détails de la bataille d'Austerlitz.

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

A Brünn, le 18 frimaire an XIV (9 décembre 1805).

NAPOLÉON.

B.

Mon cousin, je vous ai fait connaître mes intentions pour l'organisation de mes armées de Naples et d'Italie : vous faites le 8e corps de la grande armée; mon intention est de vous appeler à Vienne, mettez-vous donc en communication avec Marmont par Graëtz. Envoyez-moi tous les jours un officier de votre état-major : le prince Charles est en Hongrie et fort près de Vienne : aux premières hostilités il marcherait sur cette ville. Faites vos dispositions pour être en état de vous en approcher en peu de marches : au premier ordre, vos équipages et tous vos embarras seront en sûreté à Palma-Nova. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Schœnbrunn, le 22 frimaire an XIV (13 décembre 1805).

NAPOLÉON.

N° XIV.

(*Chap. III, page 136.*)

ÉTAT DE SITUATION DU CORPS D'ARMÉE FORMANT LE BLOCUS DE VENISE SOUS LES ORDRES DU PRINCE EUGÈNE, A L'ÉPOQUE DU 31 DÉCEMBRE 1805.

Général de division PINO, ministre de la guerre, chef de l'état-major général, à Padoue.

Général FRIRION, attaché à l'état-major général.

Général BUCHET, commandant l'artillerie.

Général SORBIER, commandant le génie.

1re *Division.* Général PARTONNEAUX.	DIGONET, à Mestre.	Gardes d'honneur, garde impériale, et vélites royaux	530	
		Gendarmerie impériale et royale		
DELORT, adjud.-comm., chef d'état-major. Quartier général à Padoue.	HERBIN, à Padoue.	9e	1,458	6,578
		62e	1.740	
		10e	1,560	
		56e	1,168	
		Artillerie italienne et train	62	
		Sapeurs français	60	
2e *Division.* Général FIORELLA.	FRANCESCHI, à Ravenne.	8 bataillons de gardes nationales italiennes	2,614	5,996
	FONTANELLI, à Piave di Sacco.	7 bataillons de gardes nationales italiennes	3,382	
		Cavalerie légère de Parme		
3e *Division.* Général DOMBROWSKI.	MILOSEWITZ, à Este.	4 bataillons de gardes nationales italiennes	1,723	3,248
LECCHI, adjud.-comm., chef d'état-maj.	A Vicence.	3e régiment de chasseurs à cheval	385	
		14e régiment de chasseurs à cheval	293	
	A Legnago.	Dragons Napoléon	528	
		Chasseurs hanovriens	319	
	A Vicence.	Artillerie et train	80	
		67e de ligne	500	
		Bataillon suisse	374	
		Artillerie à cheval et à pied	139	
		Grand parc y compris le train (à Legnago)	210	
		Total	17,125	

Certifié véritable :

Le ministre de la guerre, général PINO.

N° XV.

(*Chap. III, page* 136.)

ÉTAT DE FORCE ET D'EMPLACEMENT DU 8e CORPS DE LA GRANDE ARMÉE A L'ÉPOQUE DU 28 DÉCEMBRE 1805.

Division de chasseurs..	15e régiment de chasseurs.....	332	Cercle de Neustadt; y est établie.
	19e id.	338	
	23e id.	457	
	24e id.	389	
Division Duhesme....	14e régiment d'infanterie légère..	1,660	Cercle de Cilly, où elle sera le 6 janvier 1806.
	23e id. ..	1,671	
	1er régiment de ligne.....	1,705	
	20e id.	2,263	
	102e id.	1 762	
Division Molitor.....	5e régiment d'infanterie de ligne.	1,528	Cercle de Marburg, 3 janvier.
	23e id. .	1,848	
	60e id. .	2,086	
	79e id. .	1,520	
Division Seras.....	8e régiment d'infanterie légère..	1,096	La 1re brigade à Laybach, la 2e à Trieste (y est).
	13e de ligne.....	920	
	53e id.	1.837	
	106e id.	1,851	
	Bataillon de pionniers noirs.....	552	
Division de dragons...	23e de dragons.....	348	Cilly, 1re brigade le 2 janvier; la 2e le 3.
	24e id.	357	
	29e id.	409	
	30e id.	328	
Division de cuirassiers.	4e régiment de cuirassiers.....	412	Marburg, la 1re brigade le 4 janvier; la 2e le 5.
	6e id.	364	
	7e id.	393	
	8e id.	462	

Le parc d'artillerie à Laybach, le 4 janvier.

Le 81e régiment de ligne, 1,088 à Palma-Nova, depuis le 10 nivôse.

Le 7 nivôse an XIV (28 décembre 1805).

Le général de division chef de l'état-major général,

Général CHARPENTIER.

N° XVI.

(*Chapitre III, page 140.*)

Hambourg, le 10 vendémiaire an XIV (2 octobre 1805).

Les journaux de Hambourg, mon cher maréchal, sont les échos du nord de l'Europe : plus de 50 millions d'hommes les lisent ou du moins ceux qui les copient. Comme j'ai pris sur eux l'empire que doit avoir un ministre de France, je puis y faire insérer ce que je veux et quand je le veux. J'ai pensé qu'il pourrait vous être agréable de voir publier vos bulletins sans altération, sans retard, et de prendre ainsi l'initiative sur cette foule de journaux, d'écrivassiers bavards et ignorants, qui dénaturent les faits, égarent l'opinion si difficile à ramener, et prennent une initiative dangereuse. Si vous trouvez mon idée bonne, il ne s'agira que de donner l'ordre à votre état-major de m'envoyer par toutes les occasions, mais SURTOUT par les courriers extraordinaires que vous expédiez à l'Empereur, les bulletins de vos opérations qui peuvent et doivent être publiques.

J'attache de l'importance à ceci, parce que je suis à même de voir combien cela peut servir la cause que nous défendons. Les Autrichiens et les Russes assiégent ici le bureau du correspondant; mais je vous réponds que sans y aller jamais, je le dirigerai à mon gré. Je soumets ceci à votre sagesse, mon cher maréchal, et vous renouvelle l'assurance de mon inviolable attachement.

BOURRIENNE.

CAMPAGNE DE 1806.

N° I.

(*Chapitre I, page* 450.)

COMPOSITION DE L'ARMÉE DE NAPLES AU 1er FÉVRIER 1806.

S. A. I. Monseigneur le prince JOSEPH, lieutenant de l'Empereur, commandant en chef.
Capitaine adjoint, M. EXPERT, vaguemestre de la maison de S. A.
Chef d'escadron, M. de MERVAL, commandant du quartier général.

Général de division, chef de l'état-major général...	CÉSAR BERTHIER.....	Laborde, lieutenant. Biey, colonel, faisant fonctions d'aide de camp. Joard, capitaine, id.
Adjudants-commandants.....	DUFRESNE.....	Vincent, capitaine adjoint.
	AIMÉ.....	Lange, chef de bataillon. .....
Général de division, commandant la cavalerie.....	FRÉGEVILLE.....	Forestier, chef d'escadron. D'gennaro, capitaine.
Général de division, commandant l'artillerie.....	DULAULOI.....	Capel, capitaine. Vion, lieutenant. Defossé, sous-lieutenant.
Général de brigade, commandant le génie.....	VALLONGUE.....	Castillon, capitaine.
Commissaire ordonnateur en chef.....	FÉRAUD.	
Sous-inspecteur aux revues.....	EMMERY.	
Payeur général.....	POYDEVANT.	

Aile droite.

REYNIER, général de division, commandant.

GÉNÉRAUX DE BRIGADE ET ADJUDANTS GÉNÉRAUX.			DÉSIGNATION DES CORPS.	Infanterie.	CAVALERIE. Hommes.	CAVALERIE. Chevaux.
Généraux de brigade.....	GREGNY. LUCOTTE. MONTBRUN.	REYNIER.....	1er régiment d'infanterie légère.....	2,042	»	»
			1er bataillon du 32e id.	518	»	»
			6e régiment d'infanterie de ligne.....	2,030	»	»
			42e id.	1,606	»	»
			4e bataillon du 1er régiment suisse.....	666	»	»
Adjudant-commandant.....	SÉNÉCAL.		6e régiment de chasseurs à cheval.....	»	485	557
			1re compagnie de sapeurs.....	»	»	»
Commissaire des guerres....	AUGIER.	Artillerie.....	5e compagnie du 2e régiment à pied....	60	»	»
			4e id. du 4e bataillon du train d'artillerie.....	63	»	105
				6,985	485	662
				7,470		

Avec 6 bouches à feu.

Centre.

Le maréchal MASSENA, commandant en chef.

GÉNÉRAUX DE BRIGADE ET ADJUDANTS GÉNÉRAUX.			DÉSIGNATION DES CORPS.	Infanterie.	CAVALERIE.	
					Hommes.	Chevaux.
Chef de l'état-major.....	FRANCESCHI, général de brigade.....		Bataillon d'élite corse.....	960	»	»
	VERDIER.....		62e de ligne.....	1,648	»	»
Général de brigade commandant l'artillerie.....	SALVA.....		1er régiment polonais.....	2,451	»	»
			22e d'infanterie légère.....	1,421	»	»
			29e de ligne.....	1,782	»	»
	PARTONNEAUX.....		52e id.	1,565	»	»
			101e id.	1,774	»	»
	FRANCESCHI.		14e de chasseurs à cheval.....	»	354	328
	LENCHANTIN.		4e id.	»	421	537
	COMPÈRE.		25e id.	»	459	443
	DIGONNET.	ESPAGNE.....	Hulans polonais.....	»	455	511
Généraux de brigade.....	CAVROIS.		7e régiment de dragons.....	»	447	409
	PEYRI.		28e id.	»	639	389
	LACOUR.		Dragons Napoléon.....	»	501	512
	MERLIN.	DOMBROWSKI.....	Dragons de la Reine.....	»	480	602
	PAGÈS.		1re et 2e compagnies du 1er régiment d'artillerie à cheval.....	»	117	136
Adjudants-commandants....	CACAULT.		7e compagnie du 2e régiment à pied...	68	»	»
	DELORT.		1re, 4e et 5e compagnies du 6e bataillon du train d'artillerie.....	»	157	255
Commissaire ordonnateur...	COLBERT.		1re compagnie du 7e bataillon du train d'artillerie.....	»	23	38
	ROBINEAU.			11,629	4,088	4,160
Commissaires des guerres...	TARBOUX.				15,662	
	BURDIN.					
	BAILLE.					

Avec 14 pièces d'artillerie.

Aile gauche.

LECCHI, général de division, commandant.

GÉNÉRAUX DE BRIGADE ET ADJUDANTS GÉNÉRAUX.			DÉSIGNATION DES CORPS.	Infanterie.	CAVALERIE. Hommes.	CAVALERIE. Chevaux.
Généraux de brigade.....	SEVEROLI.	LECCHI.....	2e régiment de ligne italien.....	1,108	»	»
	OTTAVI.		3e id.	1,032	»	»
			4e id.	1,269	»	»
			5e id.	1,447	»	»
Adjudant-commandant.....	DEMBROWSKI.		Chasseurs royaux italiens.....	»	484	586
Commissaires des guerres...	SEVEROLI.	Artillerie.....	Artillerie à cheval italienne.....	»	73	60
	GUIZZARDI.		Artillerie à pied id.	31	»	»
			Train d'artillerie id.	»	81	166
				4,887	638	821
		Avec 5 bouches à feu.		5,525		

Réserve de dragons.

MERMET, général de division, commandant.

Généraux de brigade.....	DEBELLE.	MERMET.....	23e régiment de dragons.....	»	356	326
	BRON.		24e id.	»	412	392
			29e id.	»	416	500
Commissaire des guerres....	BONNEMAIN.		30e id.	»	403	331
				»	1,587	1.549

Division encore en route.

DUHESME, général de division, commandant.

Généraux de brigade.....	LECAMUS.	DUHESME.....	14e régiment d'infanterie légère.....	1,660	»	»
	GOULLUS.		1er régiment de ligne.....	1,715	»	»
	VALENTIN.		20e id.	2 258	»	»
Adjudant-commandant.....	DUCOMET.		102e id.	1,752	»	»
Commissaire des guerres...	DERIARD.		9e de chasseurs à cheval.....	»	473	481
				7,385	473	481
				7,858		

Parcs d'artillerie.

	Chevaux.	Hommes.	Matériel.	
Réserve à Frascati.....	284	322	Pièces de 12.....	6
			Id. de 6.....	1
			Id. de 3.....	2
Parc à Frascati.....	115	»	Obusiers.....	1
			Pièces de 12.....	4
			Id. de 8.....	6
Réserve encore en route.....	411	523	Obusiers.....	4
Équipages de pont en route.....	218	185		
Parc en route.....	520	362		
	1,548	1,510		24
Total général.....	Infanterie.....		30,886	38,102
	Cavalerie.....		7,216	

N° II.

(*Chapitre I, page* 168.)

Rome, le 14 janvier 1806.

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

. . . . . .

. . . . . .

On m'annonce que vos troupes trouveront des magasins de vivres sur leur passage. Je connais assez bien la reine de Naples, monsieur le maréchal, pour oser conseiller à Votre Excellence de faire essayer les subsistances par les chefs d'administration qui en feront la remise à ceux de votre armée. Ce soupçon vous paraîtra peut-être bizarre ou minutieux; mais sans oser affirmer qu'il est parfaitement juste, je dois observer à Votre Excellence qu'il est fondé sur la longue connaissance que j'ai acquise du caractère de la reine et de ses dispositions infernales, qui la rendent capable de tous les crimes.

J'espère, monsieur le maréchal, que pendant votre séjour dans cette partie de l'Italie j'aurai quelque occasion de me rapprocher de Votre Excellence. Vous êtes le seul homme célèbre de notre patrie que je n'aie pas l'honneur de connaître personnellement, et j'attends avec une extrême impatience le moment où je pourrai offrir mes hommages à un guerrier à qui j'ai voué depuis si longtemps l'admiration et la reconnaissance que lui doivent tous les Français.

Je prie Votre Excellence, monsieur le maréchal, d'agréer les assurances de ma haute considération.

ALQUIER.

N° III.

(*Chapitre I, page 169.*)

COMPOSITION DE L'ARMÉE DE NAPLES AU 21 FÉVRIER 1806.

S. A. I. le prince JOSEPH, lieutenant de l'Empereur, commandant en chef.
Le général de division PARTHOUNEAUX, commandant la garnison de Naples.
Le général de brigade LUCOTTE, commandant la place de Naples.
Le général de division CÉSAR BERTHIER, chef de l'état-major général.
Adjudants commandants, { DUFRESNE. AYMÉ.
Le général de division DULAULOI, commandant l'artillerie.
Le général de brigade VALLONGUE, commandant le génie.
Le général de division FRÉGEVILLE, commandant la cavalerie.
Commissaire ordonnateur en chef, FERAUD.
Sous-inspecteur aux revues, EMERY.
Payeur général, POYDEVANT.

Premier corps d'armée sous les ordres du maréchal Massena.

Colonel FRANCESCHI, Chef de bataillon ROSE, Id. SIBUE, Capitaine PIGNY, } aides de camp du maréchal.
Général de brigade FRANCESCHI, chef de l'état-major.
Id. SALVA, commandant l'artillerie.
LUCOTTE, LANCHANTIN, CAMUS, VALENTIN, MONTBRUN, MERLIN, BRON, DEBELLE, } généraux de brigade.
DELORT, adjudant commandant.
COLBERT, commissaire ordonnateur.

GÉNÉRAUX de division.	CORPS.	Infanterie.	Cavalerie. Hommes.	Cavalerie. Chevaux.
PARTHOUNEAUX..	22e légère.....	1,486	»	»
	29e de ligne.....	1,628	»	»
	52e id.	1,333	»	»
	101e id.	1,506	»	»
GARDANNE.....	62e id.	1,696	»	»
	102e id.	1,548	»	»
	20e id.	1,676	»	»
	1er bataillon corse.....	779	»	»
	1er bataillon du 32e léger.	409	»	»
	Sapeurs.....	101	»	»
ESPAGNE.....	4e de chasseurs.....	»	421	537
	Hulans polonais.....	»	383	500
	14e de chasseurs.....	»	354	299
	25e id.	»	423	446
MERMET.....	23e dragons.....	»	356	326
	24e id.	»	412	392
	29e id.	»	416	450
	30e id.	»	403	331
Matériel: 6 pièces de 6, 2 pièces de 8, 5 obusiers...	Artillerie à pied.....	111	»	»
	Artillerie à cheval.....	»	190	277
		12,273	3,358	3,558
Total général du 1er corps.....		15,631		

Deuxième corps d'armée sous le nom de corps des Calabres, commandé par le général Reynier.

COMPÈRE, DIGONET, PEYRI, FRANCESCHI, } généraux de brigade.

GÉNÉRAUX de division.	CORPS.	Infanterie.	Cavalerie. Hommes.	Cavalerie. Chevaux.
VERDIER.....	1re légère.....	1,946	»	»
	6e de ligne.....	1,833	»	»
	42e id.	1,527	»	»
	Polonais.....	2 510	»	»
	10e de ligne.....	1,533	»	»
	23e légère.....	1,406	»	»
	Suisses.....	624	»	»
	6e de chasseurs.....	»	472	510
	9e id.	»	476	473
	Sapeurs.....	49	»	»
Matériel (3 pièces de 6. 4 pièces de 3. 5 obusiers...)	Artillerie à pied.....	57	»	»
	Id. à cheval.....	»	67	68
	Train.....	»	129	197
		11,485	1,144	1,249
	Total général du 2e corps....	12,629		

Troisième corps d'armée sous le nom d'armée de Pouille, commandé par le général Duhesme.

Adjudant-commandant DUCOMET, chef de l'état-major.

OTTAVI, SEVEROLI, GOULUS, PAGÈS, } généraux de brigade.

THIÉBAUT, faisant fonctions de commissaire ordonnateur.

LECCHI.....	14e légère.....	1,509	»	»
	1re de ligne.....	1,495	»	»
	2e id. italienne....	969	»	»
	3e id.	1,019	»	»
	4e id.	1 569	»	»
	5e id.	1,288	»	»
DOMBROWSKI.....	Dragons de la Reine.....	»	368	463
	Chasseurs royaux italiens.	»	449	596
	7e dragons.....	»	330	341
	28e id.	»	240	457
	Dragons Napoléon.....	»	447	456
	Sapeurs.....	52	»	»
Matériel (6 pièces de 6. 2 obusiers...)	Artillerie à cheval italien.	»	151	181
	Artillerie à pied italienne.	31	»	»
	Artillerie à cheval.....	»	23	24
	Train d'artillerie.....	»	159	265
		7,912	2,217	2,783
	Total général du 3e corps....	10,129		

Place d'Ancône commandée par le général de brigade Tisson.

CACHEZ, commissaire des guerres.	Légion corse.....	749	»	»
	Artillerie à pied italienne.	60	»	»
		809	»	»

		Hommes.	Chevaux.	Matériel.
Parcs d'artillerie	De réserve.....	362	424	8 pièces de 12. 2 pièces de 8. 2 obusiers.
	De campagne.....	410	304	2 pièces de 12. 6 pièces de 3.
	Équipages de ponts.	218	185	
		990	913	

Résultat général.

	PRÉSENTS SOUS LES ARMES.			CHEVAUX	
	Infanterie.	Cavalerie.	Artillerie.	De troupes.	D'artillerie.
1er corps d'armée.....	12,162	3,168	301	3,291	277
2e id.	11,431	948	302	983	266
3e id.	7,881	1,884	364	2,313	470
Garnison d'Ancône.....	749	»	60	»	»
Réserve, parc de campagne et équipages de ponts.....	»	»	990	»	913
Légion hanovrienne encore en route.....	»	540	»	421	»
	32,223	6,540	2,017	7,008	1,926
	40,780			8,934	

N° IV.

(*Chapitre I, page* 184.)

ARMÉE FRANÇAISE DANS LE ROYAUME DE NAPLES.

Au quartier général à Reggio, le 19 avril 1806.

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL.

Extrait du Moniteur *du 1er avril.*

Paris, le 31 mars.

Ordre du jour.

Aujourd'hui à trois heures après midi, le prince archichancelier de l'Empire s'est rendu au Sénat, qui avait été convoqué par les ordres de l'Empereur. Après avoir été reçu avec le cérémonial d'usage, S. A. S. a fait lire par le secrétaire du Sénat le décret qui l'autorisait à présider la séance. S. A. S. a ensuite prononcé le discours suivant :

« Messieurs, au moment même où la France, unie d'intention avec vous, assurait son bonheur et sa gloire en jurant d'obéir à notre auguste souverain, votre sagesse a pressenti la nécessité de coordonner dans toutes ses parties le système du gouvernement héréditaire, et de l'affermir par des institutions analogues à sa nature.

» Vos vœux sont en partie remplis. Ils le seront encore par les différents actes que S. M. l'Empereur et Roi me prescrit de vous apporter. Ainsi vous recevrez avec reconnaissance ces nouveaux témoignages de sa confiance pour le Sénat et de son amour pour ses peuples, et vous vous empresserez, conformément aux intentions de S. M., de les faire transcrire sur vos registres.

» Le premier des actes que je viens vous communiquer est un statut contenant les dispositions qui résultent de l'article 14 de l'acte des constitutions du 28 floréal an XII. Ce statut règle tout

ce qui concerne l'état civil de la maison impériale, et détermine les devoirs des princes et princesses qui la composent envers l'Empereur.

» Les principes qui constituent cette importante loi de famille annoncent combien il tient au cœur de S. M. que la dynastie dont elle est le fondateur perpétue le bonheur de la France et remplisse les hautes espérances dont elle est l'objet.

» C'est surtout dans l'intérêt des peuples que les princes sont élevés au-dessus des autres hommes. Les honneurs qui entourent leur berceau ont pour motif de donner plus d'autorité aux exemples de soumission et de vertu qui sont leur première dette envers la patrie.

» C'est aussi pour l'accomplissement de leurs grandes destinées qu'ils doivent être placés, presque en naissant, sous les yeux du père de l'Empire, afin que sa surveillance dirige leurs penchants vers l'intérêt de l'Etat, et qu'une morale plus sévère épure et ennoblisse toutes leurs affections.

» Le second acte est un décret qui opère la réunion des provinces vénitiennes au royaume d'Italie. Ainsi cette partie des États de S. M. va recevoir, par l'effet de cette disposition, un nouveau degré d'importance et de lustre que la gloire de son fondateur lui donnait lieu d'espérer.

» Par le troisième décret, S. M. confère le trône de Naples à S. A. I. le prince Joseph et à sa descendance légitime et masculine.

» Il réserve à ce prince les droits qui lui sont assurés par les constitutions de l'Empire, en disposant toutefois que jamais la couronne de France et celle de Naples ne seront réunies sur une même tête.

» Cette glorieuse récompense des services du prince Joseph, de sa constante et pieuse affection pour le chef de sa famille, sera pour vous, messieurs, le sujet d'une vive satisfaction. Combien ce sentiment ne deviendra-t-il pas plus actif en apprenant que l'élévation d'un prince, l'objet de votre vénération et de votre amour, ne fera point cesser tous nos rapports avec lui, et lorsque vous saurez que le nouveau roi de Naples conserve avec sa couronne le titre de grand-électeur.

» Des troisième et quatrième décrets, l'un contient la cession en toute souveraineté, à S. A. I. le prince Murat, des duchés de Clèves et de Berg; l'autre confère au même titre la principauté de Guastalla à S. A. I. la princesse Pauline, et au prince Borghèse son époux.

» La gloire militaire du prince Murat, l'importance et l'éclat de ses succès, ses vertus publiques et privées intéresseront tous les Français au juste prix qu'il en obtient, et rendront son autorité chère à ses nouveaux sujets.

» Le prince Murat sera chargé de la garde d'une partie importante des frontières de l'Empire; S. M. pouvait-elle la confier en de plus dignes mains?

» Vous aviez apprécié le mérite du prince Borghèse avant même que vos décrets ne l'eussent naturalisé parmi nous. Sa conduite dans la dernière campagne lui a donné de nouveaux droits à votre estime et à la confiance publique.

» Le cinquième décret transfère en toute souveraineté au maréchal Berthier la principauté de Neuchâtel.

» Cette preuve touchante de la bienveillance de l'Empereur pour son ancien compagnon d'armes, pour un coopérateur aussi intrépide qu'éclairé, ne peut manquer d'exciter la sensibilité de tous les bons cœurs, comme elle sera un motif de joie pour tous les bons esprits.

» Le sixième décret opère la réunion à la principauté de Lucques des pays de Massa, de Carrara et de la Garffagnana.

» Enfin, messieurs, le septième décret érige dans les États de Parme et Plaisance trois grands titres, dont l'éclat sera soutenu par des affectations considérables, qui ont été faites dans ces contrées d'après les ordres de S. M.

» Par l'effet de réserves semblables contenues dans les décrets relatifs aux Etats de Venise, au royaume de Naples et à la principauté de Lucques, S. M. a créé des récompenses dignes d'elle pour plusieurs de ses sujets qui ont rendu de grands services à la guerre, ou qui, dans des fonctions éminentes, ont concouru d'une manière distinguée au bien de l'État.

» L'Empereur a voulu que ces titres deviennent la propriété de ceux qui les auront reçus, et qu'ils aient le droit de les

transmettre de mâle en mâle à l'aîné de leurs descendants légitimes, comme un monument de la munificence impériale et des justes motifs qui l'ont excitée.

» Cette grande conception, messieurs, et les mesures secondaires qui l'accompagnent, feront connaître à l'Europe le prix que S. M. attache aux exploits des braves qui ont secondé ses travaux, et à la fidélité de ceux qu'elle a employés à la direction des grandes affaires.

» Cette disposition offre aussi des avantages politiques qui n'échapperont point à votre prévoyance. L'éclat habituel qui environne les hommes éminents en dignité leur donne sur le peuple une autorité de conseil et d'exemple que le monarque quelquefois substitue avantageusement à l'autorité des fonctions publiques. D'un autre côté, ces mêmes hommes sont les intercesseurs naturels du peuple auprès du trône; il convient donc au bien de l'État que, par la stabilité et la splendeur de leur conduite, ils soient élevés au-dessus de toutes considérations vulgaires.

» A ces motifs, dont la légitimité ne saurait être contestée, viennent se réunir d'autres avantages qu'il est facile de saisir, et que je crois superflu d'analyser.

» Telles sont, messieurs, les bases profondes sur lesquelles S. M. l'Empereur veut asseoir le grand système politique dont la divine Providence lui a inspiré la pensée. C'est en assurant le bonheur de la génération présente, c'est en préparant la grandeur des races futures qu'elle ajoute sans cesse à ces sentiments d'amour, d'admiration et de respect qui vous sont communs avec tous les Français. »

Après ce discours, M. François (de Neufchâteau), président ordinaire du Sénat, est monté à la tribune et a fait lecture d'un message de l'Empereur et de différents décrets, parmi lesquels le suivant :

Napoléon, par la grâce de Dieu et les Constitutions, Empereur des Français et Roi d'Italie, à tous ceux qui les présentes verront, salut :

Les intérêts de notre peuple, l'honneur de notre couronne et la tranquillité du continent de l'Europe, voulant que nous assu-

rions d'une manière stable et définitive le sort du peuple de Naples et de Sicile, tombés en notre pouvoir par le droit de conquête, et faisant d'ailleurs partie du grand empire, nous avons déclaré et déclarons par les présentes reconnaître pour roi de Naples et de Sicile notre frère bien-aimé Joseph Napoléon, grand électeur de France. Cette couronne sera héréditaire par ordre de primogéniture dans sa descendance masculine légitime et naturelle. Sadite descendance venant à s'éteindre, ce que Dieu ne veuille, nous entendons y appeler nos enfants mâles légitimes et naturels, par ordre de primogéniture, et à défaut de nos enfants mâles légitimes et naturels, ceux de notre frère Louis et sa descendance masculine légitime et naturelle par ordre de primogéniture; nous réservant, si notre frère Joseph Napoléon venait à mourir de notre vivant sans laisser d'enfants mâles légitimes et naturels, le droit de désigner pour succéder à ladite couronne un prince de notre maison, ou même d'y appeler un enfant adoptif, selon que nous le jugerons convenable pour l'intérêt de nos peuples et pour l'avantage du grand système que la divine Providence nous a destiné à fonder.

Nous instituons dans ledit royaume de Naples et de Sicile six grands fiefs de l'Empire avec le titre de duché, et les mêmes avantages et prérogatives que ceux qui sont institués dans les provinces vénitiennes réunies à notre couronne d'Italie, pour être lesdits duchés grands fiefs de l'Empire à perpétuité, et, le cas échéant, à notre nomination et à celle de nos successeurs. Tous les détails de la formation desdits fiefs sont remis aux soins de notredit frère Joseph Napoléon.

Nous nous réservons sur ledit royaume de Naples et de Sicile la disposition d'un million de rentes, pour être distribué aux généraux, officiers et soldats de notre armée qui ont rendu le plus de services à la patrie et au trône, et que nous désignerons à cet effet, sous la condition expresse de ne pouvoir, lesdits généraux, officiers ou soldats, avant l'expiration de dix années, vendre ou aliéner lesdites rentes qu'avec notre autorisation.

Le roi de Naples sera à perpétuité grand dignitaire de l'Empire sous le titre de grand-électeur, nous réservant toutefois, lorsque nous le jugerons convenable, de créer la dignité de prince vice-grand-électeur.

Nous entendons que la couronne de Naples et de Sicile, que nous plaçons sur la tête de notre frère Joseph Napoléon et de ses descendants, ne porte atteinte en aucune manière que ce soit à leurs droits de succession au trône de France. Mais il est également dans notre volonté que les couronnes, soit de France, soit d'Italie, soit de Naples et de Sicile, ne puissent jamais être réunies sur la même tête.

Donné en notre palais des Tuileries, le 30 mars 1806.

Signé, NAPOLÉON.

Vu par nous, archichancelier de l'Empire,

Signé, CAMBACÉRÈS.

Par l'Empereur, le ministre secrétaire d'Etat,

Signé, H.-B. MARET.

Après la lecture de cette pièce et des suivantes, le Sénat en a arrêté la transcription sur ses registres et le dépôt aux archives.

Le président et les secrétaires du Sénat ont été chargés de se rendre aussitôt auprès de S. M., à l'effet de lui présenter les remercîments du Sénat pour les communications importantes qu'elle venait de lui faire, et la prier d'agréer qu'une députation de trois sénateurs fût envoyée à S. M. le roi de Naples pour le féliciter sur son avénement au trône.

N° V.

(*Chapitre I, page* 185.)

FERDINAND, PAR LA GRACE DE DIEU,

Roi des Deux-Siciles, de Jérusalem, etc., infant d'Espagne, duc de Parme, de Plaisance, de Castro, etc., etc., et grand prince, héréditaire de Toscane, etc., etc.

Nous avons appris avec une inexprimable surprise, par les feuilles qui se publient d'après l'ordre et sous l'autorisation et la surveillance du gouvernement français, que l'Empereur, après avoir injustement et sans aucune provocation envahi notre royaume de Naples, s'est arrogé le droit, par suite du système de violences qu'il exerce contre nous depuis plusieurs années, de concéder au prince Joseph, son frère, la souveraineté de ce royaume, et que ce prince a en outre usurpé le titre de roi de Naples et de Sicile. Quoique des procédés aussi étranges et aussi extraordinaires ne tirent pas à conséquence, puisque le droit de propriété ne s'acquiert pas par une injuste invasion; cependant, comme leur but principal pourrait être de tromper la bonne foi de quelques-uns de nos sujets et d'altérer leur fidélité en leur faisant croire que ces actes sans valeur brisent les liens indissolubles qui les unissent à nous, nous espérons dévoiler ces manœuvres et ranimer par cette proclamation la fidélité et l'attachement de nos sujets.

Avant tout nous protestons devant le monde entier, que nous regardons comme la plus exécrable violence l'occupation par l'Empereur des Français de notre royaume de Naples; et qu'en notre âme et conscience non-seulement nous n'avons pas renoncé à sa possession, mais encore nous ferons tout ce qui dépendra de nous pour le recouvrer. Nous espérons conserver toujours entier et intact le royaume de Sicile, grâce aux moyens de défense que la Providence a mis entre nos mains et à l'aide de nos loyaux et puissants alliés. Nous abandonnons au jugement de chacun l'ap-

préciation d'une telle usurpation et d'une concession aussi extraordinaire.

Nous déclarons hautement que nos droits sur le royaume de Naples et de Sicile étant imprescriptibles, il n'appartient qu'à nous d'en disposer; et, afin que nul ne l'ignore, nous entendons n'avoir délié personne du serment de fidélité qu'il nous a prêté et dont nous recommandons plus que jamais la stricte observation.

Que pour ne pas compromettre nos bien-aimés sujets dans les moments de violences, nous sommes disposé à fermer les yeux et à tolérer dans leur intérêt ce que la nécessité et la force les contraindra de faire provisoirement; nous voulons cependant être sûr qu'ils restent fermes dans les sentiments de l'attachement inaltérable qu'ils nous doivent et qu'ils nous ont constamment témoigné; qu'ils ne se laissent pas abuser par de trompeuses promesses ou par des assurances tendant à ébranler leur fidélité. Le moment viendra où ils seront affranchis du joug pesant qui les opprime. Nous sommes sûrs qu'ils développeront alors ce zèle et cet enthousiasme qu'ils ont toujours montrés pour notre service et que nous avons modéré et entretenu alors que le défaut de moyens de défense, occasionné principalement par les artifices des mêmes ennemis qui ont envahi notre royaume à l'improviste, les exposait à la perte de leur vie et de leur fortune. Nous nous occupons avec la plus grande sollicitude de faire renaître pour eux les jours heureux qui ont toujours été l'objet de nos soins comme ils sont maintenant celui de nos vœux; nous espérons pouvoir désormais, comme par le passé, contribuer à leur félicité.

Donné à Palerme, le 24 mai 1806.

FERDINAND.

(Traduit d'un exemplaire italien.)

N° VI.

(*Chapitre I, page* 185.)

Avis amical de l'amiral anglais Sidney Smith, daté devant Capri, le 19 mai 1806.

Les habitants de la côte d'Italie ont vu la modération avec laquelle se conduit l'escadre anglaise; les habitations ont été respectées, les pêcheurs n'ont point été détournés de leurs travaux, et les attaques qui se feront ne seront dirigées comme celles qui ont eu lieu que sur les endroits où les ennemis seront cantonnés.

Les patrons des grandes felouques et des barques susceptibles de transporter des troupes françaises et des approvisionnements de bouche ou de guerre, sont prévenus qu'en les conduisant volontairement à Messine, Caprée, Gaëte, Syracuse, Palerme ou à l'escadre anglaise, sans autre charge que des comestibles ou du bois, ils ne seront pas confisqués, et qu'ils pourront aussi faire leur commerce sans obstacle sur les points où il n'y aura pas de troupes françaises, en portant le pavillon de leur légitime souverain Ferdinand IV, et qu'ils seront protégés par ses escadres et celles de ses alliés; mais, au contraire, s'ils tardaient à profiter de cette invitation amicale, ils s'exposeraient à être capturés et détruits partout où seront dirigées des attaques contre les Français, et ceux qui seront tirés à terre seront détruits par le canon ou par les troupes de débarquement.

Les habitants des villes occupées par les Français sont invités à se retirer à une distance convenable, au moment où l'escadre s'en approchera, pour n'avoir pas à souffrir de son feu uniquement dirigé contre l'ennemi; on leur accordera, à cet effet, le temps nécessaire.

La permission accordée aux bateaux légers et aux barques s'étendra jusqu'à la fin de juin, terme après lequel leurs propriétaires seront exposés à les perdre, ce que l'amiral désirerait éviter.

Sidney Smith.

(*Traduit d'un exemplaire italien.*)

N° VII.

(*Chapitre II, page* 205.)

On a construit, pendant le siége de Gaëte, 22 batteries. Nous aurions voulu, comme il est d'usage, leur affecter une seule série de numéros, mais nous avons été forcé de respecter ce qui a été fait dans cette circonstance par les généraux conduisant l'opération. Les batteries ont 4 séries, savoir : Les batteries de l'anse droite (1re série), nos 1, 1 *bis*, 2 et 3; celles du plateau de la tour Atratina (2e série), nos 1, 2, 3; celles du quai du faubourg (3e série), nos 1, 2, 3, 4, 5; enfin, celles du centre (4e série), nos 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9 et 10.

Ces batteries ont été toutes armées; et, à l'exception de celle n° 10, à laquelle on donna le *nom* du maréchal, elles portaient celui des capitaines d'artillerie ou du génie qui en avaient dirigé la construction. Ainsi, la batterie du centre, n° 5, s'appelait batterie Beurelot; n° 6, Baudrand, du génie; n° 7, Jacob; n° 8, Berthier, etc.

N° VIII.

(*Chapitre II, page* 220.)

A.

LE GÉNÉRAL LACOUR AU MARÉCHAL MASSENA.

Au quartier général à la plage de Gaëte, le 4 mai 1806.

Monsieur le maréchal,

J'ai l'honneur de vous adresser un exemplaire des imprimés que monsieur le prince de Hesse voulait faire répandre dans le pays et dont la totalité m'a été remise : il les avait adressés à *Abruzzese ;* plus, copie de la lettre qui accompagnait ces imprimés, et que, cependant, il n'a point osé signer.

J'ignore encore si l'escadre a apporté des troupes ; on sera sur ses gardes partout ; je renforce toutes les batteries et ne dormirai que d'un œil.

Il serait important, monsieur le maréchal, que vous donnassiez ordre au général Girardon d'envoyer 300 hommes au Garigliano, pour que je puisse en tirer le détachement qui y est : l'officier qui y commandera pourrait être chargé de Mondragone et de Sessa ; je retire de cette ville le détachement de dragons qui y est.

Je suis avec un profond respect, monsieur le maréchal, votre très-humble serviteur,

B. LACOUR, *général de brigade.*

ANNEXÉ A LA LETTRE DU GÉNÉRAL LACOUR.

Nouvelles de Gaëte un peu plus sûres que celles jusqu'à présent imprimées et publiées à Rome et à Naples, le 24 *avril* 1806.

Le ciel, qui ne laisse rien d'impuni, a enfin fait connaître à l'univers la justice de ses vengeances. Bonaparte, l'usurpateur de la France et dont l'ambition insatiable lui suggérait l'envie

de dominer le monde entier, en est l'exemple frappant, et son châtiment a été tout à fait singulier. Ce monstre hypocrite, sans foi, sans religion, sans morale et sans mœurs, a commencé par perdre la mémoire et la raison ; le sang injustement versé durant la révolution criait vengeance ; il devait le rendre, et il l'a fait par plusieurs hémorragies, et, enfin, la maladie des cheveux qu'on nomme polonaise en a délivré la terre et l'a envoyé au diable, où sûrement il a été reçu comme il le méritait.

Olmütz, cette fameuse place de la Moravie, a été prise d'assaut par les Russes; leurs escadres se sont rendues maitresses des bouches du Cattaro, de Corzola et des États de Raguse jusqu'à la capitale ; un de leurs vaisseaux a pris un bâtiment qui passait de Trieste à Venise, avec un chargement de 60 mille piastres, dont 30 mille comptant.

La jeunesse du Nord court en foule s'enrôler sous les ordres de l'archiduc Charles, et 40 mille Hongrois sont arrivés à Trieste pour venir chasser de l'Italie les perturbateurs de la paix et de la tranquillité publique, et rendre la paix au continent.

Civitella del Tronto, quoiqu'une bicoque, se soutient encore, et Gaëte donnera à l'univers l'exemple de la vraie fidélité.

Peuples ! reprenez courage et armez-vous pour les aider.

B.

NOUS, PRINCE DE HESSE, *de Philipstal et d'Hersfeld ; comte de Catzenelnbogen, Dietz, Ziegenhayn, Nidda, Scaumbourg, Hanau ; chevalier de l'Ordre de Saint-Jean, de l'Ordre insigne du Lion d'or, et de l'Ordre insigne de Saint-Janvier; lieutenant général des armées royales, gouverneur propriétaire de la royale place de Gaëte ; commandant général des Abruzzes, de toute la province de la terre de Labour, y compris Naples, son littoral, les îles adjacentes, etc., etc., etc.*

Persistant à défendre la royale place de Gaëte, Sa Majesté, que Dieu garde, vient, par un décret rendu à Catane, de nous confirmer dans le commandement général des Abruzzes, de la terre de Labour, de Naples, etc., nous accordant tous les pouvoirs nécessaires

dans les circonstances actuelles ; en conséquence de ce que Sa Majesté avait promis antérieurement, elle a expédié de Messine un corps considérable qui déjà s'est réuni aux Anglais et aux Russes sur plusieurs points du royaume, dans la capitale, sur ce littoral et dans cent autres lieux où ils ont vaincu nos injustes envahisseurs, qu'ils refoulent maintenant de toutes parts pour les chasser de cette contrée qu'ils ont si honteusement occupée, en sorte que les fidèles vassaux de Sa Majesté ne verront bientôt plus d'oppresseurs. Ils ont essuyé partout les mêmes revers, et le ciel montre également sa justice contre ces fléaux des populations. Olmütz, cette fameuse place de la Moravie, a été prise d'assaut par les Russes ; leurs escadres se sont emparées des bouches du Cattaro, de Corzola, et des États de Raguse jusqu'à la capitale ; les Russes ont aussi pris possession du marquisat de Brandebourg et sont déjà maîtres de Berlin, dans la cathédrale duquel l'Empereur de Russie a fait le serment solennel d'exterminer la Babylone et tous ses alliés. La jeunesse du Nord court en foule s'enrôler sous les ordres de l'archiduc Charles, qui fait marcher de nombreuses troupes sur Udine et Trieste, pour chasser de l'Italie les perturbateurs de la tranquillité publique et rendre le repos au continent. Voici donc le moment (jusqu'à présent retardé) où les corps volants devront se mettre régulièrement en activité comme ils ont commencé à le faire en divers endroits, et si les courageuses populations des provinces qui nous sont confiées se conduisent actuellement comme dans l'invasion précédente, où elles furent les premières à prendre glorieusement les armes en faveur du trône, elles concourront avec le plus grand zèle et la plus grande valeur à chasser le peu d'ennemis qui sont venus pour leur ravir la subsistance et les plonger dans l'esclavage : d'ailleurs, tous les hommes qui se joindront aux corps volants ne seront pas considérés comme faisant partie de la masse, mais bien comme militaires. Pour que tout sujet fidèle de Sa Majesté (que Dieu conserve) puisse courageusement concourir à l'accomplissement d'un devoir si juste, si nécessaire et si indispensable, nous faisons la déclaration suivante :

1° Tous ceux qui se joindront aux corps volants recevront de leurs chefs respectifs trois carlins par jour pendant toute la durée

de la guerre; et ensuite lorsqu'ils se retireront du service, s'ils ont tenu une bonne conduite, ils continueront à jouir dans leurs foyers du *Forum* militaire, de l'exemption, pendant cinq ans, des impôts et d'autres avantages proportionnés à la durée de leur service.

2° Tout chef de 100 hommes sera considéré comme capitaine; celui qui en commandera 50, comme lieutenant; celui qui en aura 25 sous ses ordres, comme enseigne; celui qui en aura 12, comme sergent; et cela dès le moment que les chefs bien connus par leur zèle et leur attachement pour la couronne nous en auront adressé l'état individuel; il leur sera libre de servir dans ces grades après la guerre ou de demander une faveur équivalente.

3° Les militaires de tout grade de même que tous les employés publics ou royaux, qui ne feraient pas tous leurs efforts pour faciliter la formation des corps volants et qui ne coopéreraient pas activement à chasser les ennemis du royaume, seront aussitôt renvoyés du service royal comme en étant indignes et n'y pourront plus être admis à l'avenir; au contraire, ceux qui se feront distinguer dans ces circonstances importantes remplaceront les employés qui auront montré une coupable indifférence. Les individus qui servaient comme soldats, les miliciens provinciaux y compris ceux de la dernière levée, soit qu'ils se soient présentés ou non dans les dépôts généraux, trouveront maintenant l'occasion de réparer leur faute sans la moindre peine, en s'unissant aux corps volants pour en faire partie. Dans la prévision que tous les militaires de cette catégorie se distingueront par leur zèle et leur attachement, ils obtiendront s'ils veulent, outre les récompenses mentionnées (art. 1er), le congé dans les formes ordinaires. Ils seront au contraire arrêtés et punis sévèrement comme déserteurs, s'ils ne se hâtaient pas de se joindre aux corps volants.

4° Par un contre-seing anticipé de sa royale clémence, Sa Majesté, que Dieu conserve, a bien voulu décréter, en faveur des *accusés* qui prendront les armes, une amnistie générale et complète qui sera publiée en temps opportun. En conséquence, *tous les individus signalés, poursuivis, libérés ou contumaces*, pourront s'enrôler dans les corps volants pour être absous des

accusations sous le coup desquelles ils se trouvent; un sauf-conduit de leur chef leur servira à n'être pas inquiétés.

5° Les individus et les communes qui se signaleront en faveur du trône, en prêtant assistance aux corps volants, obtiendront des avantages proportionnés; au contraire, si quelque individu ou des populations mal conseillées commettaient la faute (ce qu'on ne peut supposer) de contrarier l'accomplissement d'une tâche aussi juste et aussi nécessaire que celle entreprise par les sujets du roi pour chasser l'ennemi du royaume, ils seraient aussitôt traités comme rebelles et punis du châtiment le plus exemplaire.

6° Les évêques, les curés, et tous les ecclésiastiques qui voudront conserver les grâces du roi, leur légitime souverain, ne resteront pas spectateurs inactifs de la lutte, mais ils y coopéreront, et par des prières et par des secours donnés aux corps volants en faveur du trône, afin de se montrer dignes des charges et des fonctions qu'ils remplissent.

7° Indépendamment de ce qui précède, nous ordonnons, au nom du roi, aux chefs et commandants des corps volants de défendre de faire quartier aux Napolitains et aux Romains qui seraient pris les armes à la main; ils feront immédiatement fusiller tous les individus de cette garnison qui l'ont honteusement abandonnée, ainsi que tous les autres déserteurs de cette place.

Peuples, fidèles sujets, je ne vous trompe pas, arrachez le voile imposteur qui vous tient sous le joug du plus vil esclavage, reprenez courage, puisque déjà la flotte auxiliaire est arrivée avec 10,000 hommes de débarquement malgré les fables de l'ennemi; voici le moment, mettez-le à profit, armez-vous et joignez-vous à nous pour vaincre et chasser ceux qui n'ayant pu vous dompter par la force emploient la ruse, la tromperie et la séduction pour vous corrompre, mais qui (nous l'avons tous juré) ne parviendront jamais à atteindre leur exécrable but.

Pour que la présente déclaration vienne à la connaissance de tous, nous ordonnons que des copies imprimées en soient affichées dans tous les lieux publics, etc.

LE PRINCE DE HESSE.

(Traduit d'un exemplaire italien.)

N° IX.

(Chapitre II, page 223.)

ÉTAT DES TROUPES QUI ONT ÉTÉ EMPLOYÉES AU BLOCUS ET AU SIÉGE DE GAETE.

Le général GARDANNE, commandant à partir du 17 mai.

DONZELOT, LACOUR, VALENTIN, LAMARQUE, LANCHANTIN, CARACCIOLO, } généraux de brigade.

Le général DULAULOY, commandant l'artillerie.

SALVA, DEDON, MOSSEL, } généraux de brigade.

CAMPREDON, VALLONGUE, } généraux de brigade du génie.

Artillerie.

2e, 3e, 6e, 7e, 11e, 15e, 16e, 18e et 19e compagnies du 2e régiment à pied.	488	
1re et 3e du 1er régiment à cheval.	96	
5e compagnie du 1er régiment à cheval.	43	747
2e et 5e compagnies du 2e bataillon de pontonniers.	85	
15e compagnie d'ouvriers.	36	

Génie.

1re compagnie de mineurs.	27	238
1re, 3e, 5e et 6e compagnies de sapeurs du 3e bataillon.	211	

Infanterie.

Grenadiers de divers régiments.	300	
1er bataillon du 32e léger.	506	
6e régiment de ligne.	1,274	
10e id.	1,410	
62e id.	1,555	7,836
101e id.	1,350	
Détachement de la garnison de Naples.	156	
Légion corse.	738	
Bataillon noir.	547	

Cavalerie.

4e régiment de chasseurs (détachement).	82	
14e id.	120	
25e id.	10	772
44e régiment de dragons (détachement).	23	
28e id.	265	
30e id.	272	

Infanterie étrangère.

1er léger napolitain.	803	
2e de ligne italien.	533	1,964
3e id.	531	
Une compagnie napolitaine.	87	

Cavalerie étrangère.

1er régiment napolitain.	469
Total.....	12,016

N. B. — Le total général des troupes employées soit aux attaques, soit dans les postes environnant le camp de siége, n'a jamais excédé 12,000 hommes.

N° X.

(*Chapitre II, page* 247.)

ARTICLES DE LA CAPITULATION DEMANDÉE PAR LA PLACE DE GAETE, APRÈS UN SIÉGE DE 165 JOURS ET L'OUVERTURE DE DEUX BRÈCHES.

ART. 1er. — On demande que le culte de notre sainte religion catholique, apostolique et romaine soit respecté et conservé.

Accordé.

ART. 2. — Que toute la garnison puisse s'embarquer avec armes, bagages, vivres, et tout le train de campagne qui se trouve dans la place.

En considération de la valeureuse défense de la garnison de Gaëte, il lui est permis de s'embarquer avec armes et bagages sous condition expresse que les corps qui la composent ne pourront servir contre la France ou ses alliés, ni contre Sa Majesté le roi Joseph Napoléon, avant un an et un jour, soit sur le continent, soit dans les îles.

On lui accorde 8 pièces de campagne, mais le reste de l'artillerie de campagne, l'artillerie de place, et tous les magasins de vivres, de munitions et autres objets militaires, seront fidèlement remis à l'armée française sans qu'il en soit distrait la moindre chose.

On lui accorde pour dix jours de vivres.

ART. 3. — Tous les blessés qui resteront dans la place, ainsi

que les malades, jouiront de tous les droits de l'hospitalité d'après leur grade et aux frais de l'armée française.

Accordé.

ART. 4. — Tous les employés royaux, tels que le gouverneur politique, l'auditeur de l'armée, l'économe royal, et toute la cour du petit tribunal, seront respectés dans leurs personnes, leurs familles et leurs propriétés, et quiconque d'entre eux désirera sortir de la place pour permuter ne pourra en être empêché ni lui, ni sa famille, pourvu qu'il soit muni d'un passe-port.

Accordé.

ART. 5. — Les troupes napolitaines s'embarqueront dans les vingt-quatre heures qui suivront la ratification de la présente capitulation, et alors seulement les Français pourront entrer dans la place; au même moment un officier d'artillerie de la place et un officier de l'artillerie française procéderont à la reconnaissance du matériel et des magasins.

Le 19 juillet, à 8 heures du soir, toutes les troupes de la garnison seront embarquées.

Le même jour, à 5 heures du matin, la porte principale de la ville, la poterne du bastion de la Breccia qui débouchent sur la fausse braie, seront remises aux troupes françaises.

Mais aucun soldat français ne pourra entrer dans la ville ni dans la citadelle, à l'exception de l'officier et du commissaire chargé de recevoir l'artillerie et les magasins de la place.

A 8 heures du soir, la ville, tout le front de la mer, et la citadelle, seront entièrement occupés par les troupes impériales et royales.

Fait, souscrit et convenu, au

nom de la garnison de Gaëte, par MM. Louis Bardet, lieutenant-colonel du génie, et don Gaëtan Barone, capitaine du premier corps franc, muni des pleins pouvoirs de M. le colonel François Hotz, commandant de la place et gouverneur par intérim, d'une part; et de l'autre, au nom de Son Excellence M. le maréchal d'Empire Massena, commandant le corps de siége de Gaëte, par M. le général de brigade Franceschi, commandant de la Légion d'honneur, chef d'état-major général du premier corps de l'armée française dans le royaume de Naples, muni des pleins pouvoirs dudit maréchal.

Ce 18 juillet 1806 à 11 heures du soir.

Le général de brigade,
FRANCESCHI.

LOUIS BARDET,
Lieutenant-colonel du génie.

GAETAN BARONE,
Capitaine commandant le premier corps franc.

Approuvé :
Le maréchal de l'Empire,
MASSENA.

Approuvé et ratifié par nous, colonel et commandant par intérim de la place royale de Gaëte.

FRANÇOIS HOTZ.

(*Traduit de l'original italien.*)

N° XI.

(*Chapitre III, page* 253.)

NOTE SUR LA GARDE DE JOSEPH.

En exécution d'un ordre de l'armée du 4 août, les 1er, 6e, 10e, 20e, 29e, 42e, 52e, 62e, 101e et 102e de ligne; les 1er, 14e et 22e léger et la légion corse, fournirent chacun une compagnie de grenadiers ou carabiniers et une compagnie de voltigeurs pour la formation des grenadiers et des voltigeurs de la garde.

Quelques régiments cependant, entre autres le 6e de ligne, ne fournirent que des compagnies de grenadiers, tandis que d'autres n'envoyèrent que des compagnies de voltigeurs.

En exécution du même ordre, les 7e, 23e, 24e, 28e, 29e et 30e régiments de dragons, ainsi que les 4e, 6e, 9e et 14e de chasseurs, donnèrent aussi chacun une compagnie pour former le régiment de chevau-légers.

Tous les régiments d'artillerie à pied et à cheval qui avaient des compagnies à l'armée de Naples, fournirent des détachements en raison de leur force pour l'organisation des deux compagnies de cette arme qui furent attachées à la garde.

Pendant les deux premières années de sa formation, la garde ne fut recrutée que par des Polonais de la légion au service du royaume d'Italie et qu'on y incorpora moitié de gré, moitié de force, au moment où cette légion recevait l'ordre de retourner en Pologne.

Le 7 juillet 1808, tous les corps de la garde furent dédoublés, et la partie la plus vigoureuse se rendit en Espagne. A son arrivée à Vittoria, on essaya de compléter les cadres de l'infanterie avec des soldats de la garde wallonne, belge d'origine. Mais quoique tous parlassent français, leur manière de servir et de vivre fut si opposée à la nôtre qu'on fut forcé d'y renoncer, et l'Empereur, sur la demande du roi Joseph, accorda pour le recrutement de cette garde : 1° les restes de la légion du midi, c'est-à-dire 3 bataillons formant 15 à 1,800 hommes ; 2° le dépôt de prisonniers

français malades et convalescents, trouvé à San-Fernando, au nombre de 7 à 800 hommes ; 3° enfin, 3 à 400 cavaliers démontés de toutes armes provenant des dépôts de remonte de l'armée. La garde, ainsi recrutée, se composa dès le mois de mars 1809 de 2 beaux régiments d'infanterie d'environ 1,800 hommes chacun, d'un régiment de chevau-légers de 6 à 700 chevaux, d'un escadron de gendarmerie et de 2 compagnies d'artillerie.

Cette garde prit part, comme réserve, à toutes les opérations qui eurent lieu depuis la bataille de Talaveyra jusques et y compris la tentative faite pour débloquer Pampelune sur la fin de 1813. A cette époque, il n'en restait plus guère que les cadres ; les grenadiers, voltigeurs et chevau-légers furent incorporés dans les régiments d'infanterie et de cavalerie les plus faibles de l'armée des Pyrénées, et les cadres dirigés sur Paris, où, après avoir été remplis par des conscrits, ils reçurent le nom de 13° et 14° régiments de tirailleurs de la jeune garde et d'éclaireurs de la cavalerie de la garde.

La partie restée à Naples ne conserva pas, comme la précédente, son homogénéité, et elle reçut des Napolitains ; elle prit part à l'expédition de Caprée en 1808, aux opérations militaires de 1809 en Allemagne et de 1812 en Russie. En 1814, lorsque le roi de Naples se déclara contre Napoléon, la grande majorité des officiers français l'abandonnèrent et vinrent en France mettre leur épée à la disposition de l'Empereur, qu'ils ne rejoignirent malheureusement qu'à Fontainebleau au moment de son abdication.

Tel fut le sort de cette garde, formée par un caprice princier qui enleva à une foule de braves les occasions d'avancement qu'ils auraient eues en restant dans leurs corps primitifs et qui faillit même les priver du titre de citoyen français, puisque d'après le décret du 10 août 1811, rendu par l'Empereur dans un moment d'irritation, il fallait être pourvu de lettres patentes pour servir à l'étranger sans perdre sa qualité de Français, et qu'ils ne durent la conservation de leur nationalité qu'à la chute du système impérial.

N° XII.

(*Chapitre III, page* 257.)

A.

Au quartier général de San Lorenzo, du 4 août 1806.

ORDRE JOINT AU DÉCRET QUI MET LA CALABRE EN ÉTAT DE GUERRE.

Le maréchal d'Empire Massena ordonne :

Les divers articles du présent décret ne pourront être exécutés par les généraux de division et de brigade dans les lieux où ils se porteront qu'au préalable ils n'aient pris l'autorisation du maréchal commandant en chef. Il ne sera toléré d'exception que dans les cas d'urgente nécessité, et dans ces cas il sera de suite rendu compte au commandant en chef des mesures provisoires qui auront été prises.

Le maréchal MASSENA.

B.

Du quartier général de Cosenza, le 17 août 1806.

LE MARÉCHAL D'EMPIRE MASSENA AUX GÉNÉRAUX SOUS SES ORDRES.

Je vous ai déjà reccommandé, mon cher général, d'empêcher désormais que sous aucun prétexte on mette le feu aux villages et aux maisons isolés. Vous sentez que l'emploi de ce moyen destructeur ne peut nullement servir au châtiment des brigands, et qu'il peut au contraire nous susciter de nouveaux ennemis dans les hommes qui se voient privés de leur unique asile. Le motif de forcer les rebelles dans leur propre maison n'a été souvent qu'un prétexte, et certes on peut employer d'autres moyens pour les

arrêter ou les frapper. Je vous renouvelle, à cet égard, toutes les instructions que j'ai pu vous donner de vive voix. L'intention de Sa Majesté est qu'en aucune circonstance on ne mette le feu dans les villages, et je ne pourrai me dispenser de lui rendre compte des contraventions à ses ordres qui viendraient à se renouveler.

J'ai l'honneur de vous saluer,

Le maréchal MASSENA.

N° XIII.

(*Chapitre III, page* 263.)

Naples, le 9 août 1806.

Je reçois, mon cher maréchal, des nouvelles du général Reynier qui aura fait sa jonction avec vous à cette heure; le général Verdier était le 5 à Rocca imperiale.

Il fera bien d'occuper sur-le-champ Cosenza, et selon les mouvements des anglais Catanzaro, et faire soutenir Cotrone, si cette place était pressée par l'ennemi.

Je ne crois pas que les Anglais vous attendent; si cela arrivait, ne vous compromettez qu'autant que vous auriez des forces à peu près égales; dans peu de jours je pourrai vous envoyer des renforts dont j'espère que vous n'aurez pas besoin. Ne vous enfournez pas trop au fond de la botte, et avant purgez bien la Calabre citérieure; mettez en exécution mon décret à la rigueur; faites pendre les chefs au lieu de les faire fusiller, ce qui ne sert pas d'exemple aux autres brigands.

Agréez mon attachement,

Votre affectionné,

JOSEPH.

N° XIV.

(*Chapitre III, page* 284.)

Cosenza, le 8 décembre 1806.

A SON EXCELLENCE MONSIEUR LE MARÉCHAL D'EMPIRE MASSENA, A MONTELEONE.

Mon général,

C'est avec regret que j'ai l'honneur de vous rendre compte que j'ai manqué la place d'*Amantea ;* cette place a résisté à l'effort de 2 obusiers, 2 pièces de montagne et à celui de 12 ou 1,400 hommes que j'avais emmenés pour faire cette opération.

Ayant tenté deux escalades qui n'ont point réussi, usé toutes mes munitions, consommé mes vivres, et ma communication avec Cosenza étant coupée par plus de 3,000 insurgés qui du premier jour sont venus s'établir entre Lago et moi, j'ai dû penser à me retirer, ce que j'ai fait hier et aujourd'hui, sans autre perte que celle de quelques blessés que j'ai eus avant de remonter à Lago.

Cette tentative, infructueuse pour le moment, a coûté 4 à 5 hommes tués, et environ 60 blessés, la plupart à coups de pierres ; du nombre de ces derniers sont MM. les chefs de bataillon du génie Montemajor, et Droit, du 1^er^ de ligne, mais assez légèrement pour que sous peu de jours ils soient en état de reprendre leur service.

Je n'ai point abandonné le projet ni l'espérance de prendre Amantea ; je m'en suis retourné pour me réorganiser ; sous huit ou dix jours au plus je serai encore devant cette place ; mais pour la réussite j'ai besoin que vous m'envoyiez 4 ou 500 livres de poudre à canon et quelques hommes de plus pour contenir cette mauvaise canaille. La colonne que j'avais emmenée était composée de divers corps ; 800 hommes du 1^er^ régiment de ligne, 200 Corses, 300 hommes d'infanterie légère, le colonel Huard

avec quelques hommes de son régiment et les carabiniers du 1er régiment d'infanterie légère étaient tout mon avoir. J'ai été satisfait de la conduite qu'ils ont tenue; tout le monde a fait son devoir, et quelques-uns au delà de ce que j'espérais.

Agréez, je vous prie, monsieur le maréchal, l'hommage de mon respect.

VERDIER.

CAMPAGNE DE 1807.

N° I.

(*Page* 316.)

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MASSENA.

Osterode, le 24 février 1807.

L'Empereur, monsieur le maréchal, me charge de vous prévenir que son intention est de vous donner le commandement du 5e corps d'armée que commandait M. le maréchal Lannes avant sa maladie. Sa Majesté ajoute à ce commandement 12,000 hommes du contingent des troupes du roi de Bavière qui sont commandés par le prince héréditaire. Le gouverneur de Varsovie sera à vos ordres ainsi que la légion polonaise, forte de 5 à 6,000 hommes. Le général Savary, qui dans ce moment commande le 5e corps et qui se trouve à Pultusk, vous remettra les ordres qu'il a reçus; le général Gouvion vous remettra également copie des instructions qui lui ont été données. Au surplus, monsieur le maréchal, vous prendrez directement les ordres de l'Empereur, qui vous fera connaître plus particulièrement ses intentions sur le commandement important qu'il confie à vos talents.

Le major général,

BERTHIER.

N° II.

(*Page* 318.)

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MASSENA.

Osterode, le 16 mars 1807.

L'Empereur, monsieur le maréchal, après avoir pris lecture de votre lettre du 14, me charge d'y répondre. Sa Majesté voit avec plaisir que vous vous soyez assuré que l'ennemi n'a plus d'infanterie sur la rive droite de la Narew, et que la cavalerie qui était sur Willemberg a également repassé la Narew.

Il faut ou occuper Ostrolenka avec un détachement d'infanterie qui se reploierait s'il était attaqué par des forces supérieures, ou au moins ne pas souffrir que l'ennemi y ait des ponts; mais Sa Majesté pense que le plus utile serait d'y avoir un peu d'infanterie. Tâchez de réunir à Prasnitz 80,000 rations de pain et autant de rations de biscuits, afin que, quand vous recevrez l'ordre d'agir avec la grande armée, vous puissiez avoir pour quatre jours de pain dans le sac et quatre jours dans vos caissons. Sa Majesté désire que les divisions ne soient pas confondues; que la division Gazan soit réunie et la division Suchet de même.

L'Empereur, monsieur le maréchal, désire appeler au moment où il sera dans le cas de faire une expédition, les 4 régiments de la division Gazan, le 17e d'infanterie légère, le 40e et le 34e de ligne de la division Suchet; il laissera le 63e et le 88e pour d'abord couvrir l'Omulew et défendre Pultusk et même Varsovie.

Quant aux Bavarois, je vous ai déjà fait connaître qu'ils doivent être formés en 3 brigades : l'intention de l'Empereur est que 2 de ces brigades soient en position de manière à pouvoir marcher à l'expédition avec vous, et que la 3e brigade soit destinée à rester pour défendre l'Omulew et Pultusk, et en dernier lieu Varsovie.

Ainsi donc, monsieur le maréchal, les 4 régiments de la division Gazan formeront :

Environ	6,000 hommes.	
Les 3 régiments du général Suchet. .	4,500	
Les 2 brigades bavaroises	6,000	
Les dragons du général Becker. . . .		1,500
La cavalerie bavaroise		600
Total.	16,500 inf.	2,100 cav.

Quant à votre artillerie, il faut la placer de manière que vous puissiez avoir disponible pour l'expédition, toute l'artillerie du général Gazan, la moitié de celle du général Suchet, les deux tiers de celle des Bavarois, et enfin toute votre réserve, en sorte que cela vous fasse 40 à 50 pièces d'artillerie : car dans cette guerre c'est avec le canon que l'on entame les affaires.

Il restera donc pour défendre l'Omulew, Pultusk, Sierock, et en dernier lieu Varsovie, le 64e et le 88e régiment, le 10e régiment de hussards et le 21e de chasseurs, la 3e brigade bavaroise formée de 5 bataillons. Ces forces seront augmentées de 7,000 Bavarois qui se rendront de Breslau sur Varsovie, et dont la marche sera combinée de manière qu'ils arrivent au plus tard à Varsovie deux ou trois jours après que vous aurez commencé votre mouvement. Le général Suchet pourrait être laissé pour commander toutes les troupes destinées à couvrir Varsovie, et qui ne marcheraient pas avec vous. Mais pour que le mouvement puisse se faire de manière que l'ennemi ne s'en aperçoive pas, il faut que dès ce moment l'Omulew soit garni par les voltigeurs du 64e et du 88e, par le 10e de hussards, le 21e de chasseurs et le bataillon d'infanterie légère de la 3e brigade bavaroise. Le reste de la brigade resterait à Pultusk, Rozan et Sierock. Par ce moyen, l'ennemi ne pourra pas s'apercevoir lorsque vous mettrez en mouvement les troupes qui devront marcher sous vos ordres, puisque ce sera un mouvement intérieur, et que cela ne dérangera rien à la ligne de l'Omulew ; ce qui ne sera pas utile de la 3e division bavaroise sur l'Omulew au général Suchet restera à Varsovie.

En tenant toutes les troupes qui devront marcher avec vous, monsieur le maréchal, à Prasnitz, Villemberg, Chorzellen,

Makow, même à Mlawa, votre colonne se trouvera avoir deux jours de marche pour rejoindre la droite de l'armée, avant que l'ennemi puisse s'apercevoir de son mouvement. Vous avez tout le temps de vous préparer à cette opération, l'Empereur ne comptant faire son mouvement offensif que dans la première quinzaine d'avril, tant pour laisser avancer la bonne saison que pour avoir le temps d'organiser les vivres.

D'ici à cette époque, arrangez-vous pour avoir vos subsistances toutes prêtes à Prasnitz, et votre artillerie et vos bataillons de manière à les mettre en mouvement facilement.

Vous ferez donc occuper l'Omulew et même Ostrolenka par un bataillon bavarois de la 3e brigade ou par un du 64e.

Si l'ennemi vous attaquait avant que vous reçussiez l'ordre de marcher ou qu'il vous approchât de trop près, vous seriez en position de marcher à lui et de le repousser.

Si l'ennemi attaquait la grande armée, vous seriez encore par les mesures prescrites en mesure d'arriver à Osterode, où l'Empereur réunirait son armée pour donner bataille. Si, au contraire, comme tout porte à le penser, l'ennemi reste tranquille et nous laisse l'initiative, nous nous trouverons en mesure de marcher à lui avec 150,000 hommes réunis dans la première quinzaine d'avril.

Le 1er et le 3e régiment d'infanterie polonaise sont partis de Sierock et Varsovie pour se rendre à Neydenburg; mais le 2e et le 4e doivent rester où ils sont, c'est-à-dire à Sierock et à Praga, où ils achèveront leur organisation. Ce sera encore environ 3,000 hommes qu'on pourra faire marcher sur l'Omulew et Ostrolenka pour masquer le mouvement.

Je vous préviens, monsieur le maréchal, que je donne des ordres à Varsovie pour qu'on mette à votre disposition 10,000 paires de souliers.

Je vous préviens encore qu'au moment de l'opération, l'intention de l'Empereur est de joindre à vos 18,000 hommes un autre corps de la grande armée.

Tout ce que je viens de vous dire dans cette lettre, monsieur le maréchal, une fois bien entendu, je ne vous en parlerai plus, parce qu'il est possible que la correspondance se trouve inter-

ceptée, et cela est tellement important que nous devons nous en tenir à cette lettre, à moins que nous nous entendions d'une manière vague et ambiguë. Préparez-vous sans retard aux dispositions ci-dessus, et pour cela ayez l'air de menacer l'ennemi sur Bialystock. Faites-moi connaître, monsieur le maréchal, le nombre de pièces que vous pourrez amener avec vous, et le nombre de celles qui resteront pour la défense de l'Omulew, de Varsovie, etc.

Le major général,

BERTHIER.

N° III.

(*Page* 328.)

A.

LE GÉNÉRAL DE DIVISION GAZAN AU MARÉCHAL MASSENA.

Villemberg, le 12 mai 1807.

Monsieur le Maréchal,

J'ai l'honneur de vous rendre compte que, ce matin, à la petite pointe du jour, un fort parti de Cosaques, dont une partie était à pied, ayant dans leurs rangs un certain nombre de paysans armés, sont venus attaquer mes avant-postes sur la route d'Ortelsburg. Cette attaque ne leur a point réussi, et ils n'ont pu même enlever un seul poste de quatre hommes. Après cette expédition ils avaient voulu prendre poste à la tête du pont de cette route; mais les ayant fait attaquer, ils ont été délogés de suite, et je les ai fait poursuivre jusqu'à Gros-Schimang; j'avais même le projet de les poursuivre jusqu'à Ortelsburg, si le canon qui s'est fait entendre sur ma gauche ne m'avait décidé à arrêter mon mouvement. Ces messieurs, en se retirant, nous ont laissé une

très-grande quantité de proclamations, tant en français qu'en allemand, et dont je vous envoie un exemplaire.

Les Polonais ont été attaqués de leur côté; j'ignore encore le résultat de leur affaire. J'aurai l'honneur de vous en instruire du moment que j'en serai prévenu. J'ai eu un homme de tué et sept à huit de blessés, dont la plupart peu dangereusement.

J'ai l'honneur de vous saluer avec respect,

Le général de division,

GAZAN.

P. S. L'ennemi a eu trois hommes de tués, un certain nombre de blessés, et nous a laissé trois chevaux en notre pouvoir.

B.

LE GÉNÉRAL ZAYONCHEK AU MARÉCHAL MASSENA.

Malga, 12 mai, à midi et demi.

Le poste du moulin de Malga, de 30 hommes d'infanterie, a été attaqué, ce matin, à quatre heures, par 2,000 Cosaques; il a été complétement cerné avant d'être attaqué. Un pulk de Cosaques a passé l'Omulew à Weslowo, village qui avoisine ce poste et que les Français ont abandonné il y a quelque temps. Le poste a été forcé, malgré la résistance qu'il a faite. Le chef de bataillon Krukowiecki, qui commande à Malga, a marché avec 140 hommes pour le dégager; il n'est pas arrivé à temps. Des 30 hommes du poste 5 ont été tués, 11 blessés, et le reste fait prisonniers, avec le capitaine Leczynski, qui les commandait; les Cosaques ont emmené les blessés. Par le mouvement que les Cosaques ont fait en deçà de l'Omulew, le chef de bataillon Krukowiecki a été à son tour avec ses 140 hommes complétement cerné et attaqué vigoureusement par tous ces Cosaques réunis. Trois escadrons de l'ennemi ont mis pied à terre et l'ont attaqué en faisant un feu bien nourri en même temps que la cavalerie l'a chargé. Il a fait bonne contenance et, formé en colonne serrée, il s'est défendu dans cette

position plus de deux heures, jusqu'à l'arrivée du général Fischer, qui a marché avec les troupes disponibles de Wallendorf. De ses 140 hommes, le chef de bataillon Krukowiecki a eu 28 tués et 16 blessés, parmi lesquels se trouve le sous-lieutenant Zeledwski; le lieutenant Badonski a été fait prisonnier en conduisant les tirailleurs. L'ennemi a considérablement souffert : un colonel a été tué à 15 pas de notre front et est resté au pouvoir des nôtres. Deux autres officiers sont tombés plus loin avec plus de 80 Cosaques. Le colonel cosaque ayant été laissé sur le champ de bataille après avoir été dépouillé, les siens sont venus le reprendre avec beaucoup de cérémonies dès que les nôtres se sont retirés. Ils ont amené, à cet effet, un chariot à 4 chevaux. Tous les officiers étaient en tenue et le régiment suivait.

Le général de division,

ZAYONCHEK.

N° IV.

(*Page* 329.)

LE PRINCE LOUIS DE BAVIÈRE AU MARÉCHAL MASSENA.

Pultusk, le 17 mai 1807.

Monsieur le Maréchal,

Le lieutenant général De Wrède s'est empressé d'informer, hier au soir, le chef de votre état-major de l'affaire d'hier, dont Votre Excellence aura eu connaissance. Ce n'est qu'aujourd'hui que je suis à même de pouvoir lui en rendre compte, les rapports à cet égard n'ayant pu me parvenir plus tôt.

Hier, dans la matinée, les vedettes et les avant-postes observèrent que l'ennemi fit plusieurs mouvements qui firent augurer qu'il avait quelque chose en vue. A onze heures on vit défiler sur leur droite une partie considérable d'infanterie ainsi que plusieurs centaines de Cosaques; de même on transporta des plan-

ches, ce qui fit croire qu'ils tenteraient de refaire un pont que j'avais fait abattre et que la gauche serait le point principal de l'attaque (comme effectivement il s'est prouvé être vrai). J'avais fait suivre ces mouvements, et la gauche fut renforcée en conséquence. A une heure de l'après-midi, l'ennemi sur un signal donné fit une attaque générale sur toute la ligne; d'après les rapports aussi officiels qu'on peut les avoir dans ces occasions, il était fort de 7 à 8,000 hommes, ainsi que de 2 pièces et 1 obusier, le tout sous les ordres du général prince Fuskow. Nos avant-postes ripostèrent vivement au feu de l'ennemi, et se replièrent dans le meilleur ordre sur les carrés que les bataillons avaient formés. Les Cosaques et un corps considérable de grenadiers fondirent plusieurs fois sur eux, et cette force supérieure les obligea de se replier. Quoique la perte en morts et blessés pendant ces mouvements fût considérable, ces bataillons continuèrent leur mouvement rétrograde dans le meilleur ordre et avec une précision qui leur fait le plus grand honneur. Faisant à différentes reprises face à l'ennemi et leur tuant infiniment de monde, ils passèrent l'abatis qui malheureusement n'était rien moins qu'achevé et se formèrent de nouveau avec une promptitude admirable. Partie du 7e régiment de ligne avait eu ordre de se jeter dans la redoute (qui ne fut pas achevée) sur la hauteur; cependant on parvint pendant le combat même à y faire entrer 2 pièces de 6, et, malgré un feu très-vif, on les disposa à recevoir dûment l'ennemi. Le reste du régiment se réunit avec la petite masse que j'avais derrière l'abatis, sur la gauche, où l'attaque principale continuait à se diriger, plaçant le 1er bataillon du 3e régiment, qui déjà avait beaucoup souffert, en réserve pour tout événement. L'ennemi tenta trois fois de passer l'abatis et d'emporter à la baïonnette la hauteur qu'occupa le 1er bataillon du 3e régiment, et trois fois il fut repoussé avec une perte considérable. Ils s'y bornèrent et firent leur retraite; ma troupe ayant été sans interruption au feu depuis une heure de l'après-dînée jusqu'à cinq heures du soir, et ayant beaucoup souffert par le grand nombre de morts et de blessés que nous avons, je ne crus pas convenable d'inquiéter leur retraite, me bornant seulement à faire replacer mes avant-postes à quelque distance devant l'abatis et

faisant garder par le reste de mes troupes la position que l'ennemi avait en vain tâché de leur arracher. L'artillerie a été parfaitement bien servie, quoique l'occasion de s'en servir ne fût pas fréquente. Toutefois, la batterie sur la gauche dans l'île a fait un excellent effet; elle donna à coups de mitraille dans la droite de l'ennemi, ce qui leur a coûté très-cher.

J'ai la satisfaction, monsieur le maréchal, de pouvoir vous dire que toute la troupe, soldats et officiers, sans distinction et sans exception, et malgré trois jours et trois nuits de veilles continuelles, sans avoir eu un instant de relâche ou de repos, s'est battue avec la plus grande bravoure. Le meilleur ordre et la discipline la plus exemplaire a continué à régner du commencement jusqu'à la fin du combat, et malgré le feu le plus vif et les attaques les plus impétueuses, ils se sont défendus d'une manière à mériter, j'ose le dire, le plus grand éloge. Celui à qui je le dois principalement est le brave et digne général Wrède; il s'est porté sur tous les points, et jamais combat ne s'est livré où, réciproquement, et de part et d'autre, cet excellent et éminent officier et la troupe se soient conduits d'une manière plus distinguée. S'il fallait d'autres preuves que celles que je viens de citer dans mes rapports, le peu de prisonniers que nous avons perdus pourrait entrer en compte. En officiers, je n'ai à regretter que le brave major Gedoni, du 7e régiment, qui, emporté par une trop grande ardeur, s'était hasardé trop en avant et qui malheureusement a été fait prisonnier.

Le brave colonel comte de Berchen, commandant le 3e régiment de ligne, a eu un cheval tué sous lui.

Je suis fier, monsieur le maréchal, d'avoir pu vous faire le rapport que voici. Je me flatte que Votre Excellence sera contente de ma brave troupe, j'ose lui assurer qu'elle le mérite à tous égards.

Recevez, monsieur le maréchal, l'assurance de ma haute considération.

LOUIS, *prince royal.*

J'ai l'honneur, monsieur le maréchal, de vous envoyer ci-joint l'état des morts, blessés et prisonniers dans l'affaire d'hier.

N° V.

(*Page* 329.)

L'Empereur au Maréchal Massena.

Mon cousin, je vous envoie des notes sur la position de votre corps d'armée. Je vous prie de les lire avec attention et de les méditer. Il me tarde d'apprendre que vous soyez maître d'Ostrolenka et que vos deux redoutes en avant de cette ville soient commencées, et votre camp tracé et bien assis dans la position de la rive droite en avant de Drenzewo. Mais comme vous ne pouvez vivre que par la Narew, il est nécessaire que vous fassiez établir de suite une redoute à la position d'Ostrykol, afin d'en protéger la navigation. Je n'ai pas besoin de vous recommander de marcher à l'ennemi, la division Suchet et les Bavarois réunis. Je pense aussi que vous ferez bien de faire venir un bataillon polonais à Ostrolenka, parce qu'étant du pays ils auront plus de facilités pour la langue et pour l'espionnage. Si vous avez une affaire avantageuse à Ostrolenka, et que vous mettiez un peu l'ennemi en déroute, rien ne s'oppose à ce que vous poussiez jusqu'à Nowogorod, car il entre dans mon système de donner de l'inquiétude à l'ennemi sur toute sa gauche, que je suis instruit qu'il a dégarnie. Si l'ennemi résiste, vous l'attaquerez avec vos deux divisions réunies et vous m'enverrez quelques milliers de prisonniers; *n'oubliez pas que c'est votre usage*. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Finckenstein, le 17 mai 1807.

Napoléon.

Note dictée par l'Empereur sur la position du 5e corps dans l'état défensif.

Le 5e corps a trois buts à remplir : 1° couvrir Varsovie; 2° former la droite de l'armée; 3° se trouver dans une position offensive qui donne de l'inquiétude à l'ennemi sur sa gauche et l'empêche de se dégarnir. Quelle est la position qu'il doit occuper pour remplir ces trois buts?

L'ennemi peut se porter sur Varsovie le long du *Bug*, ou bien le long de la Narew. La réunion de ces deux rivières, Sierock, serait donc le meilleur point pour camper le 5e corps d'armée, s'il n'avait pour but que de couvrir Varsovie. C'est dans cette intention qu'on a ordonné une place forte et des magasins dans la position de Sierock. Après le point de Sierock, la position la plus avantageuse pour couvrir Varsovie serait de se tenir à cheval sur la Narew, entre Rozan et Pultusk, à l'extrémité du coude que fait la Narew près Ostrykol, parce que de cette position à Brancyk sur le Bug il n'y a que quatre lieues et qu'il serait impossible à l'ennemi de déboucher, ni le long du Bug, ni le long de la Narew, sans avoir attaqué ce camp.

Après cette position, celle de Pultusk serait la plus convenable pour remplir le but de couvrir Varsovie, mais elle ne serait que la troisième, parce que de Pultusk à Wiskowo il y a presque autant que de Wiskowo à Sierock; ensuite que l'ennemi qui attaque Sierock a le temps de rétrograder avant qu'on soit sur ses derrières. La position d'Ostrolenka n'est que la 4e; elle est moins bonne que les autres, parce qu'il y a d'Ostrolenka à Brock dix lieues, autant que de Brock à Sierock.

Ainsi donc, si le 5e corps n'avait qu'un but, celui de couvrir Varsovie, le lieu où il faudrait camper ses principales forces serait Sierock, ensuite Ostrylock, puis Pultusk; enfin Ostrolenka, qui, sans comparaison, est le plus mauvais des quatre points; car de Pultusk à Sierock il n'y a que peu d'heures de marche; si on prend le parti de renforcer le poste de Sierock il n'y a qu'une bonne journée de marche, et d'Ostrolenka à Sierock il en faut nécessairement deux.

Mais couvrir Varsovie n'est pas le seul but du 5e corps; il doit appuyer la droite de la grande armée; il doit être à même de soutenir le corps qui est à Villemberg, et dès lors pour conserver la ligne de l'Omulew et remplir ce but le meilleur point est Ostrolenka. On pense donc que, pour remplir le second but qu'on se propose, le 5e corps devrait être partagé de la manière suivante: la division Gazan, campée à Villemberg, ayant un poste de 4 compagnies de voltigeurs et de 200 chevaux à Zawadi; la division Suchet, campée sur la rive droite de la Narew, vis-à-vis Ostrolenka, occupant Ostrolenka par des grand'gardes, placées

dans deux bonnes redoutes, établies sur les deux mamelons d'Ostrolenka et couvrant la gauche par des abatis qui la lient à l'Omulew ; ayant une grand'garde de 100 chevaux et 2 ou 300 hommes d'infanterie à l'Elisa, et une autre grand'garde à Czeuxiles, sur la petite rivière de Rosenga; grand'garde qui doit coucher toutes les nuits dans des positions différentes pour n'être pas surprise à la pointe du jour et qui peut être aisément secourue par le camp.

On peut attacher à la division Suchet un bataillon d'infanterie légère bavaroise pour lui faire occuper les points les plus importants, depuis Zawadi jusqu'à Riallobzeg. Dans cette position, les 5 régiments du général Suchet sont toujours campés et sous les armes ; ils ne craignent pas la petite guerre, parce que leurs communications sont derrière l'Omulew, que le poste de l'Elisa les protége suffisamment, que ce poste, situé à deux lieues, est inforçable et peut, selon les événements, être secouru.

La division bavaroise doit avoir une brigade campée à Ostrykol, où il faut établir un pont, du canon et une redoute servant de tête de pont. Ce point est, comme nous l'avons dit plus haut, le plus important de tous, et cette position a encore cet avantage qu'elle protége la navigation de la Narew dans le point où elle forme le plus grand coude. Trois bataillons doivent être placés à Krasnosilik, tant pour couvrir Prasnitz que pour défendre l'Orzyck contre les partis de Cosaques qui auraient passé entre Zawadi et la Narew. Ainsi, la division bavaroise, composée de 15 bataillons, aurait 7 bataillons à Ostrylock, 3 à Krasnosilik, 2 à Pultusk et 2 à Sierock, comme garnison ; un bataillon d'infanterie légère, détaché à Ostrolenka.

La garnison de Sierock, renforcée de Polonais, enverrait en avant de Sierock, sur les bords de la Wiskowa et même jusqu'à Wiskowo, 2 ou 300 chevaux polonais et quelques centaines d'hommes d'infanterie pour observer le Bug, bien entendu que ce poste avancé se placerait de manière à ne pas se laisser surprendre et à se replier devant des forces supérieures.

Si l'ennemi se présente en forces sur la rive gauche de la Narew devant Ostrolenka, pendant que le général français fait venir les diverses brigades bavaroises, il peut refuser le combat en se tenant sur la rive droite de la Narew.

Si l'ennemi attaque par la rive droite de la Narew, il attaque donc un camp qui peut être couvert de quelques redoutes, appuyé de deux rivières, dans une bonne position qui à chaque instant reçoit les troupes bavaroises, et même celles de Villemberg qui viennent le rejoindre, ayant dans l'Omulew un petit ruisseau bon pour appuyer une retraite : il se trouve donc avoir tous les avantages.

Si l'ennemi attaque Villemberg, le général français peut dans une grande marche y envoyer des secours.

Si l'ennemi se porte sur Varsovie, le général français peut se porter sur Brock, en débouchant par le point d'Ostrolenka, et tomber sur les flancs et les derrières de l'ennemi.

Une fois le camp d'Ostrolenka établi, que fera l'ennemi? Se divisera-t-il en deux corps : l'un à Zambrow, l'autre à Novogorod, ou formera-t-il un seul camp dans une position opposée?

En occupant la position d'Ostrolenka, l'art consiste à ne point s'éparpiller, à ne faire aucun établissement dans la ville, à n'y avoir que des avant-postes, à ne placer aucun poste fixe de cavalerie au delà des deux redoutes, afin d'éviter une guerre de Cosaques qui nous est désavantageuse.

Quel intérêt, en effet, quand les troupes sont ainsi réunies, à savoir ce que fait la cavalerie ennemie? Alors on s'éclaire par de bonnes reconnaissances faites le matin par des détachements d'infanterie et même de canon.

Si on demande pourquoi il faut occuper la ville d'Ostrolenka, la réponse sera simple : c'est d'abord pour que l'ennemi ne l'occupe pas, ensuite pour occuper les deux rives de la Narew, sans la navigation de laquelle il est impossible de vivre. Enfin, c'est menacer l'ennemi que d'occuper les deux rives, mais il ne faut pas pour cela s'établir à plusieurs lieues des deux rives; il suffit que l'ennemi ne puisse s'y établir. Il peut avoir chaque matin 5 à 6,000 hommes d'infanterie et de cavalerie qui peuvent lui tomber dessus.

Il faut faire faire une reconnaissance de la position que doivent occuper les Bavarois à Ostrylock; on peut les placer à Rozan en attendant que cette position soit bien reconnue.

Une fois ainsi placés, on pourra attaquer l'ennemi à Novogorod, par la rive gauche et la rive droite; l'ennemi alors ne

peut plus faire aucun mouvement, ou il est obligé d'évacuer Novogorod et de s'établir plus loin, ou il sera facile d'attaquer avec avantage la division qui sera là et de lui enlever ses postes.

Mais si Ostrolenka, qui, sous le point de vue de couvrir Varsovie, est le moins important des quatre points indiqués, doit être occupé, parce qu'il est le plus avantageux pour appuyer la droite de la grande armée, second but que doit avoir le 5e corps, il n'y a pas de doute qu'Ostrolenka est la position la plus importante pour remplir le troisième but, c'est-à-dire pour placer le 5e corps dans une position offensive qui menace la gauche de l'ennemi et l'empêche de se dégarnir. Ainsi Ostrolenka doit être occupé, le camp fortifié par des redoutes et des abatis. Deux fortes redoutes doivent être construites sur les deux mamelons d'Ostrolenka et une bonne redoute au camp bavarois d'Ostrylok.

N° VI.

(*Page* 332.)

Le Maréchal Massena au major général.

Prasnitz, le 13 juin 1807.

Le 11, à neuf heures du matin, l'ennemi nous a attaqués en force à Drenzewo et à la droite de Borki, vers l'embouchure de l'Omulew. Ses forces étaient évaluées à 6,000 hommes d'infanterie, 2,000 chevaux et quelques pulks de Cosaques; de nombreuses batteries étaient établies sur les rives gauches de l'Omulew et de la Narew.

Claparède, avec 12 compagnies du 17e léger, a soutenu longtemps dans le camp de Borki tous les efforts de l'ennemi et a été forcé de se retirer en bon ordre sur Nocewo, ralliant les postes qu'il avait sur l'Omulew à Stepano.

Suchet, averti, s'est porté à Rozan, a réuni ses troupes, a fait reconnaître et observer l'ennemi, qui prit position en avant de Borki et jeta sa cavalerie dans la plaine. Pendant cette attaque sur le front de la division Suchet, l'ennemi faisait des démonstrations pour effectuer un passage de la Narew à la hauteur de

Rozan, et l'on dut se mettre en mesure de le bien recevoir. La nuit est survenue et l'on s'est observé jusqu'au lendemain.

J'ai reçu alors le rapport de Gazan qui m'instruisait que les Cosaques avaient insulté sa ligne, qu'un régiment de dragons, dont partie avait mis pied à terre, soutenu par 400 hussards et 200 Cosaques, avait tenté d'enlever le poste central de Zawadi, défendu par 200 hommes du 28e léger et 25 dragons du 25e, commandé par le chef de bataillon Lecamus, et qu'après une attaque infructueuse de trois heures il a été contraint de se retirer avec perte de 50 hommes, et que partout l'ennemi avait été repoussé avec perte.

Convaincu, d'après l'ensemble de ces mouvements, que l'ennemi voulait s'établir en force à Drenzewo et Borki, je me suis porté sur la ligne et j'ai fait attaquer. Le feu a commencé à dix heures du matin, et nos postes et positions n'ont été repris qu'à trois heures après midi. L'ennemi avait déjà travaillé à se retrancher à Drenzewo et dans le camp de Borki; mais, tandis que ce camp était tourné par une colonne, le général Claparède, à la tête du 17e, l'a enlevé à la baïonnette, a fait une boucherie de l'ennemi, qui, fuyant en désordre, ne s'est rallié dans la plaine que sous le feu des nombreuses batteries établies sur la gauche de la Narew et protégé par sa cavalerie. L'ennemi a été poursuivi vivement jusqu'au delà de l'Omulew et a repassé en partie le pont d'Ostrolenka.

Suchet se loue du général Montlorms, qui, avec 50 chevaux, s'est précipité dans le camp de Borki presque en même temps que le brave 17e l'enlevait.

Il y a des prisonniers faits sur plusieurs points; je ne peux encore en donner le nombre; notre perte est très-peu considérable.

Les officiers qui se sont le plus distingués sont le major Sainte-Croix, le capitaine Darau, du 17e, qui s'est défendu très-vaillamment dans une redoute contre 150 Cosaques, les capitaines aides de camp Reyrard et Guenard.

Tous nos postes sont rétablis sur l'Omulew et sur la Narew.

Le Maréchal MASSENA.

FIN DES PIÈCES JUSTIFICATIVES DU TOME CINQUIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME CINQUIÈME.

CAMPAGNE DE 1805.

CHAPITRE PREMIER.

Long repos de Massena. 2
Coup d'œil sur les événements écoulés de 1800 à 1805. . . . . ib.
Paix de Lunéville ; ses conséquences. 3
Droit de visite ; haines qu'il suscite à l'Angleterre. 4
Alliance des neutres. 5
Déclaration de Paul Ier et de la Prusse. . . . . ib.
Position critique de la Grande-Bretagne. . . . . ib.
Persistance et obstination de Pitt. 6
Expédition de Copenhague. 7
Assassinat de Paul Ier. 8
Crise ministérielle en Angleterre : démence de Georges III ; retraite de Pitt. 9
Influence croissante du gouvernement français en Europe. 10
Négociations avec l'Espagne. . . . . ib.
Le cabinet de Londres fait les premières ouvertures de paix. 11
Préliminaires de Londres. . . . . ib.
Échec de notre armée en Égypte ; bataille de Canope et reddition du Caire. 12
Démonstration hostile de l'Espagne envers le Portugal ; occupation de l'Alentejo. 13
Formation d'une flottille à Boulogne. . . . . ib.
Attaques infructueuses de Nelson. 14
La paix devient indispensable pour l'Angleterre. . . . . ib.
Traité d'Amiens. 15
Situation intérieure de la France. . . . . ib.

Politique du Premier Consul : Instruction publique, Légion d'honneur, Concordat. 16
Expédition de Saint-Domingue. 18
Formation d'une République italienne ; Bonaparte en est nommé président. ib.
Consulat à vie. . . . . ib.
Mauvais vouloir de l'Angleterre. . . . . ib.
Affaires de Suisse. . . . . ib.
Intervention maladroite de l'Angleterre : expédition de Ney ; constitution suisse. 19
La guerre devient imminente entre la France et la Grande-Bretagne. . . 20
Préparatifs des deux nations. . . . . ib.
Alliance de la France avec l'Espagne et la Hollande. 21
Camp de Boulogne. 22
Réunion de nos flottes aux Antilles. . . . . ib.
Bonaparte se fait nommer Empereur et Roi d'Italie. 23
Coalition de l'Angleterre, de la Russie, de la Suède et de l'Autriche. . . . 24
Organisation de l'armée française ; son esprit. 25
Améliorations et réformes. 26
Traité de coopération. 32
Plan de la coalition. . . . . ib.
État de l'Autriche et de son armée. 34
Commencement des hostilités. 37
Déclaration de Napoléon au cabinet de Vienne. . . . . ib.
L'armée autrichienne passe l'Inn. . . . . ib.
Mouvement des troupes françaises. 39
Formation de 3 corps de réserve et de camps volants. . . . . ib.
Réorganisation des gardes nationales. . . . . ib.
Passage du Rhin et marche de la grande armée sur le Danube. 40

CHAPITRE II.

Le commandement de l'armée d'Italie est donné à Massena. 41
Coup d'œil sur l'Italie. 43
Force, emplacement, situation de l'armée française et de ses services. . . 49
Sa réorganisation. 53
Démêlés avec le prince Eugène. 59
Positions et préparatifs des Autrichiens. 61
Instructions successives de l'Empereur. 62
Trêve avec le prince Charles. 71
Observations de Massena. 74
État de Mantoue et de Legnago. 75
Massena dénonce la rupture de la trêve et se dispose à forcer le passage de l'Adige. 77

CHAPITRE III.

Plan de Massena. 81
Obstacles qu'il devait vaincre. 83
Passage de l'Adige. 86
Prise des retranchements des Autrichiens. 87
Position du centre, à la nuit. 88
Diversion à Becca Civetta. . . . . ib.
Préparatifs de retraite de l'Archiduc. 91
Il se décide à accepter la bataille à Caldiero. 92
Plan d'attaque du maréchal. . . . . ib.
Reconnaissance de Caldiero. . . . . ib.
Retraite des Autrichiens. 95
Massena concentre ses forces. 98
La brigade Hillinger est faite prisonnière à Santa Anna. 109
Combats de Tavernelle, de Vicence et de San Pietro Engu. . . . . ib.
L'armée française passe la Brenta et séjourne sur la Piave. 112
L'Archiduc réorganise son armée sur le Tagliamento. 115
Les Français passent ce fleuve ainsi que l'Isonzo; ils cantonnent entre les deux. 119
L'armée autrichienne continue sa retraite. 120
Prise de Prevald. 126
Notre avant-garde arrive devant Laybach. 127
Le prince de Rohan cherche à se jeter dans Venise. 129
Il est fait prisonnier après un combat à Castel Franco. 130
Le prince Charles rallie l'archiduc Jean et réorganise son armée. . . . . ib.
Opérations de Seras en Istrie. 134
Signification de l'armistice. 135
Dissolution de l'armée d'Italie. 136

CAMPAGNE DE 1806.

CHAPITRE PREMIER.

La cour de Naples rompt le traité de neutralité et arme contre la France. 142
L'Empereur ordonne la formation d'une armée destinée à faire la conquête du royaume de Naples, et en donne le commandement à Massena sous le prince Joseph. 145
Entrevue de Massena et de Lucien à Bologne. . . . . ib.
Entourage de Joseph. 149
Composition et force de l'armée de Naples. . . . . ib.

Coup d'œil topographique et militaire sur le royaume de Naples. 154
Ses moyens de défense. 159
Plan d'invasion. 161
Marche des colonnes. 162
Tentative de la régence auprès de Joseph. 163
Capitulation. . . . . ib.
Entrée des Français à Naples. . . . . ib.
Réorganisation de l'armée. 169
Expédition du général Reynier en Calabre. 173
Défaite de l'armée royale à Campo-Tenese. 174
Expédition du général Duhesme en Pouille. 177
Prise et condamnation du marquis de Rodio. 178
Réduction de Civitella del Tronto. 179
Voyage du prince Joseph en Calabre. 183
Il est nommé par l'Empereur roi des Deux-Siciles. 184
Son entrée triomphale à Naples désagréablement terminée par la perte de Capri. . . . . ib.
Les Anglais débarquent à Santa Eufemia, battent Reynier et s'emparent de Scilla et de Reggio. 188
Échec de Verdier devant Amantea. 191
Reynier effectue péniblement sa retraite sur Catanzaro et Cassano. . . . . ib.

CHAPITRE II.

Siége de Gaëte. 194
Conférence du général Lacour et d'un aide de camp du prince de Hesse. . 196
Reconnaissance de la place et durée présumée du siége. 197
Composition et force de la garnison. 202
Simulacre de bombardement sans effet. 207
Avis de l'Empereur au sujet du siége. 211
Prise de Fra Diavolo. . . . . ib.
Gaëte reçoit des secours. 212
Arrivée devant la place de l'amiral Sidney Smith et suspension des travaux du siége. 218
Sortie des assiégés. 221
Tentative du gouverneur pour exciter l'insurrection sur les derrières du corps de siége. 226
Le général du génie Vallongue est tué. 227
Le maréchal prend le commandement du siége le 29 juin. 229
L'artillerie commence le feu. 236
Le gouverneur est mortellement blessé. 241
Capitulation de la place. 247

CHAPITRE III.

Formation de la garde de Joseph. 252
Massena prend le commandement du corps d'expédition envoyé au secours de Reynier dans les Calabres. 255
Opérations contre les insurgés. 256
Prise et incendie de Sapri et de Lauria. 259
Jonction du maréchal avec Reynier et expédition sur Saracena. 262
Il entre à Cosenza et refoule les insurgés dans la Calabre ultérieure. . . . 263
Opérations sur Fiume-Freddo et Nicastro. 265
Marche de l'armée sur Monteleone. 270
Reynier est envoyé à Mileto et Verdier à Cosenza. 271
Poursuite des bandes. 272
Sujets de déboire donnés au maréchal. 277
Il demande son rappel. . . . . ib.
Recommandations générales à ses lieutenants. 273
Instructions pour la réduction de Maratea et d'Amantea. 281
Retour de Massena à Naples. . . . . ib.
Son départ pour la grande armée. 283

CAMPAGNE DE 1807.

Modifications apportées par le traité de Presbourg au système politique de l'Europe. 285
Alliance forcée de la Prusse avec la France. 287
Motifs de brouille entre ces deux puissances. 288
Les négociations entamées par Napoléon avec les cabinets de Londres et de Pétersbourg tiennent le roi de Prusse en suspens. 289
Il cède enfin aux instances de la Russie. 291
Préparatifs de guerre. 292
Plan et premières opérations des deux partis. 294
Double bataille d'Iéna et d'Auerstaedt. 297
Ses suites. 298
Entrée de Napoléon à Berlin; décret qui déclare l'Angleterre en état de blocus. 299
Opérations entre l'Elbe et l'Oder. . . . . ib.
Résultats de la première période de la campagne. . . . . ib.
Campagne d'hiver. 302
Opérations des Français entre l'Oder et la Vistule. 303
Ils entrent à Varsovie. 304

Insurrection du duché de Posen. 304
Combats de Pultusk et de Golymin. 305
Les Français prennent des quartiers d'hiver entre Varsovie et Dantzig. 306
Tentative de Benningsen pour les surprendre. 307
Série de combats livrés avant la bataille d'Eylau. 308
Bataille d'Eylau. 310
Napoléon prend des quartiers d'hiver sur la Passarge. 311
Arrivée de Massena à l'armée; son entrevue avec l'Empereur. 312
Composition du 5e corps. 316
Instructions données à Massena. 317
Coup d'œil sur le théâtre de la guerre. 318
Vaine tentative des alliés en faveur de Dantzig. 324
Reddition de cette place. 327
Combats de Dargitz et de Ferdinandshof entre Mortier et les Suédois. . . ib.
Affaires d'avant-postes sur la ligne de Massena. 328
Les Russes reprennent l'offensive; combats de Gutstadt, de Spandau et de Lomitten. 330
Bataille de Heilsberg. 334
Combats de Drenzewo et de Borki. . . . . ib.
Bataille de Friedland. 332
Prise de Kœnigsberg. 333
Armistice. 334
Traités de Tilsit. . . . . ib.
Massena quitte le 5e corps et se rend à Paris. 337

PIÈCES JUSTIFICATIVES DE LA CAMPAGNE DE L'AN XIV OU DE 1805. . 339
— 1806. 396
— 1807. 428

FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME VOLUME.

ERRATA DU TOME V.

Page 223, ligne 20, au lieu de (Voy. Pièces justificatives, n° IX), lisez (Voy. Pièces justificatives, n° X).

Page 247, ligne 23, au lieu de (Voy. Pièces justificatives, n° X), lisez (Voy. Pièces justificatives, n° IX).

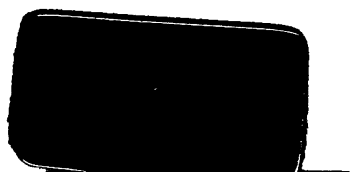
Page 250, ligne 24, effacez (Voy. Pièces justificatives, n° XI).

Page 253, ligne 10, au lieu de (Voy. Pièces justificatives, n° XII), lisez (Voy. Pièces justificatives, n° XI).

Page 257, ligne 20, au lieu de (Voy. Pièces justificatives, n° XI), lisez (Voy. Pièces justificatives, n° XII).

Page 263, ligne 10, au lieu de (Voy Pièces justificatives, n° XII), lisez (Voy. Pièces justificatives, n° XIII).

Page 284, ligne 11, au lieu de (Voy. Pièces justificatives, n° XIII), lisez (Voy. Pièces justificatives, n° XIV).

Page 329, ligne 23, après ces mots, il y aurait à opérer, lisez (Voy. Pièces justificatives, n° V).

JUN 1 8 1942